CARNETS DE VOYAGE

LE MIDI [1]

Bordeaux.

En avançant vers le Midi, le type change visiblement. — Déjà, à Poitiers et à Ruelle, il était autre. C'est surtout chez les jeunes filles qu'il faut le voir. Quelque chose de fin et d'alerte; quand l'enfant est très jeune, encore neuve et un peu modeste, l'effet est charmant. Le bonnet blanc fait un large chignon et se retrousse haut étalé, à peu près comme ceux de 1830. Cette belle tache blanche, nette et propre, relève le fin et intelligent visage, peu coloré, légèrement bruni. Le cou est svelte, les yeux noirs, le corps un peu maigre. Cette gaieté intelligente fait plaisir.

Les traits sont encore bien plus marqués à Bordeaux. L'accent, le regard, les proportions, tout change. Les gens sont petits, remuans; leurs gestes, leur démarche font penser à des rats, à des souris trottinantes et agiles. Les plus pauvres filles portent bien et coquettement leur robe, la font bomber, ployer, se donnent une jolie taille. Le foulard qui les coiffe est élégamment posé. Du reste, cette ville-ci est une sorte de Paris, magnifique et gaie,

(1) Les *Carnets de voyage*, dont nous publions aujourd'hui un fragment, ont été écrits par M. Taine au cours des tournées qu'il fit, de 1863 à 1866, comme examinateur d'admission à l'École de Saint-Cyr. Quelques parties avaient déjà été reprises par lui, notamment dans le *Voyage en Italie* qu'il publia en 1866; c'est le cas pour la page sur la *Niobé* de Florence qui termine ce morceau. Les lecteurs de la *Revue* compareront peut-être avec intérêt ce premier jet de la pensée et de l'image avec la page du livre où elles ont reçu leur forme définitive.

avec de larges rues, des promenades, des monumens, des maisons monumentales. Les rues sont bruyantes, pleines de voitures; beaucoup d'équipages, de toilettes, de dépenses. On ne songe qu'à s'amuser : quel contraste avec Rennes! C... qui a vécu ici quatre ans, après avoir passé onze mois à Rennes, disait qu'il se croyait entré dans le Paradis. En effet, la vie y est gaie, répandue à l'extérieur, toute méridionale, et le commerce, les vins, jettent à foison l'argent aux mains des gens.

Ils ont raison de s'amuser; depuis que je fais un métier, je sens ce que c'est qu'un métier. On veut en sortir, oublier la platitude, la monotonie des affaires, faire boire à tous les sens une sorte de vin de Champagne. — La vie de l'artiste, de l'écrivain est tout autre. Il a joui, produit, fait œuvre d'homme pendant le jour, il lui faut le repos du soir.

J'étais trop las, je n'ai rien vu ici, ni en voiture depuis Tours, sauf des formes brouillées, vagues, infiniment touchantes et tristes le soir et la nuit, et ce riant pays de Ruelle. Des vignes sur toutes les collines, et dans les fonds des prairies étincelantes; des eaux claires de sources richement épandues, avec des joncs, des herbes aquatiques pullulantes, des peupliers sur tous les bords et une étrange teinte d'émeraude à l'ombre, sous les flèches du soleil qui glissent et la brisent; çà et là des éclairs sur les remous. A l'horizon, des toits presque plats en tuiles pâles, des moulins jetés au hasard, une église ancienne avec un vieux village pittoresque comme en Italie, au-dessus de la source bleuâtre, transparente, qui sort d'un gouffre.

Je suis déjà venu deux ou trois fois à Bordeaux; j'ai vu et décrit le fleuve et l'admirable port (1). Aujourd'hui, entre deux pluies, promenade au jardin botanique qui est nouveau; il a une rivière verdâtre tranquille, des plantations de petits bananiers, de grands arbres bien disposés comme Saint-James, à Londres. — Mais les maisons voisines apparaissent trop.

Ce qu'il faut surtout regarder ici, ce sont les gens. Nos élèves ont un air décidé, net; ils inventent quand ils ne savent pas. Ils ont la parole facile, improvisent, ont de la ressource. Les têtes sont bien coupées, souvent maigres et toujours actives. Quelle différence si l'on pense aux candidats somnolens de La Flèche!

L'accent est étonnant; on a envie de leur dire : « As-tu déjeuné, Jacquot? » Prononciation brève, roulante; une volubilité de langue et un chant sur certaines parties de la phrase.

(1) *Voyage aux Pyrénées.*

Familiarité égalitaire; j'étais en chapeau noir et ganté, avec une serviette d'avocat sous le bras; je demande mon chemin à une vieille vendeuse d'huîtres : « Eh, mon ami, c'est là, tout près. » Elle se lève et me met la main sur l'épaule. Par compensation, ajoutez qu'elle fait six pas et se dérange pour me montrer la rue. Cela m'est arrivé plusieurs fois ici. — A l'hôtel, les garçons nous parlent, parlent à notre colonel lui-même, d'un air d'égalité, font des observations sur les plats qu'ils apportent, les jugent et les commentent.

Une scène plaisante est celle que j'ai eue en allant à Cenon. Je cherchais l'omnibus; je tombe sur un ramassis de fiacres, de coucous, etc... Dix cochers se précipitent sur moi : « Où allez-vous? Eh! c'est ici... Cinquanté sous, quarranté sous, trennté sous... Je vous mènerai jusqu'au bas de la côte... Je vais tout près, tout près, je connais la maison, jé né connais qué cela... Voulez-vous monter?... Voulez-vous que je vous conduise?... Ténez, voilà une place, uné bonné placé. » Bref un déluge. J'en prends un, je répète ma question. Intarissable inondation de protestations. A la fin, il me débarque, il me dit que c'est à deux minutes. Tempête d'indignation; il saute de voiture, il devient rouge comme un coq, il gesticule, il apostrophe les laveuses, il prend à témoin les gens de la voiture. J'étais à cinquante pas, j'entendais encore sa voix de clarinette et je voyais les bras aller. Il avait menti; c'est bien ici l'imagination et l'invention hâbleuse des Méridionaux. En chemin, il sautait à chaque tournant de sa voiture, raccommodait un trait, parlait à son cheval. Un cigare à la bouche, déguenillé, crasseux; un horrible coucou attelé avec des cordes, une rossinante jaune. Le soin manque partout ici : ils se laissent aller et improvisent. Le fond du caractère, c'est le besoin et l'habitude de l'expansion immédiate; sitôt que l'idée apparaît, elle sort avec une espèce d'exagération un peu risible. — Cela leur suffit; ils se contentent de l'excitation et de la production facile et instantanée : sortir, danser, aller au café, se promener, causer en riant et en gesticulant. Le caractère français est bien plus marqué et même outré ici qu'ailleurs.

L'esprit à Paris est tout autre. Je rencontre deux caricatures dans la rue; du premier coup on se sent à deux cents lieues. Un mari tient un bébé de six mois; il a le nez d'une aune; cependant sa femme, une femme de trente ans, se peigne et s'attife. Il dit d'un air désolé et comique : « Si l'on réfléchissait, crénom! » — L'autre est sur un mari trompé. La finesse parisienne n'est pas extérieure, elle va à fond, il y a là une nuance de philosophie immorale. Voyez Daumier, Marcelin, Gavarni, les jeunes gens de

Marlotte. Sous leur gaieté, il y a des idées, et même souvent leur gaieté n'est qu'apparente ou passagère. — Les idées sceptiques sont le fond.

Belle vue de Cenon, à cause de la grandeur, je veux dire de la largeur du paysage, mais point de caractère; ce n'est qu'une carte de géographie naturelle. La gloire dorée, l'incendie rougeâtre du soleil couchant dans ces panaches de brumes lumineuses, en font la seule beauté.

Arcachon.

Journée à Arcachon. Je suis parti par un train de plaisir. La multitude, surtout la foule de gens du peuple est incroyable. Ils ont un besoin étonnant de changement; quel contraste que la vie moderne si agitée, si remplie, si diversifiée, avec la vie collée au sol du moyen-âge. Plus on y pense, plus on y voit une transformation complète de la tête humaine. Les grandes passions persistantes et acharnées, les coups de foudre deviennent rares ou impossibles. Figurez-vous, par contraste, un tisserand d'une cave de Bruges au xve siècle devenant lollard, ou un paysan comme on en trouve encore en Bretagne. — Et celui-là, aujourd'hui, à la conscription !

Dans le wagon, plusieurs types de femmes : une mère, amoureuse de son fils, peut-être parce qu'elle n'a pas eu l'assouvissement de son cœur dans le mariage ; elle le gâte, elle l'appelle tout haut mon bijou, mon chéri, elle le caresse de la main, elle lui pose la main sur le genou, elle le couve encore, et il a dix-huit ans ! Elle ne songe qu'à un point : lui voir de bonnes manières et le garder le plus longtemps possible auprès d'elle : elle veut qu'il fasse sa première année de droit à Bordeaux ; lui, veut Paris tout de suite et donne pour raison qu'il désire concourir pour le grand prix de droit de Paris. — C'est un flâneur blême, lymphatique, habitué aux flatteries, répondant d'un ton sec et écartant les caresses de sa mère, comme on fait d'un insecte importun. Il est désolé d'avoir oublié son lorgnon, conte qu'il a fait une expérience avec du nitrate d'argent sur la main d'une femme de chambre pour voir si la peau deviendrait noire...

A côté de lui, une cousine de vingt-huit ans, point riche, non mariée, irritée de ne pas l'être, attentive aux toilettes, ayant l'expérience de la parole, sachant tourner un compliment, femme du monde en disponibilité et très belle, le menton grec, le nez parfaitement pur et droit, de beaux yeux noirs qui nagent dans un fluide bleuâtre, des mains blanches, des ongles soignés; une

maîtresse femme qui a manqué son coup. Plus on avance vers le Midi, plus la femme devient incapable de timidité, de pudeur rougissante, de réserve délicate. Ce sont des hommes.

Peut-être faut-il dire que la femme, à la longue, se modèle sur les exigences de l'homme ; au Nord, dans la race germanique, il a besoin de commandement, il sait l'exercer, il lui faut la paix domestique ; de plus, il est froid de tempérament. A cause de tout cela, l'influence de la femme est moindre ; elle est forcée de plier davantage et elle se plie dans le sens indiqué.

D'autre part, selon les climats et les constitutions, ce sont telles ou telles vertus qui ont l'importance et l'empire. — Ainsi, dans le Nord, vous avez la réflexion froide, le bon sens, toutes les habitudes de calcul et d'empire de soi nécessaires pour soutenir la bataille de la vie, tout ce qui convient au naturel lent, au tempérament froid ; dans le Midi, le génie de l'improvisation, la hardiesse, le brillant, tout ce qui se rattache à l'action et à la sensation vive. Or, le naturel de la femme est celui de l'homme avec un degré plus grand de sensibilité, d'improvisation, d'émotion, d'invention, de convoitise nerveuse. D'où il suit qu'elles tombent plus bas et dans une dépendance plus grande dans le Nord, où ces qualités sont moins utiles, et que, par suite, elles montent plus haut, jusqu'à l'égalité et à la supériorité, dans le Midi, où ces qualités sont plus utiles. Une femme d'intrigue et de salon à Paris, aujourd'hui ou sous Louis XV, ou bien encore la Sanseverina de Stendhal (1), est égale ou supérieure en influence à n'importe quel homme. Au contraire, une femme dans le Nord se trouverait dépaysée pour le commandement de cinquante commis, pour supporter de sang-froid une banqueroute, raisonner tarif, douane, économie politique, etc. La vie et le naturel du Midi étant plus féminins, les femmes sont sur leur terrain et commandent.

Arcachon est un village d'opéra-comique : un débarcadère rouge, jaune et vert, avec des toits retroussés en pavillon chinois, une lieue de plage couverte de trois rangées de cottages, chalets peints bordés de balcons, pavillons pointus, tourelles gothiques, toits ouvragés en bois colorié. Sur les collines de sable, à l'arrière-garde, entre les pins, sont des chalets plus riches. Quantité étonnante de restaurans, chevaux, boutiques, tout cela neuf et verni ; cela ressemble à une fête d'Asnières en permanence. Le mètre de terrain sur la côte se paye 15 francs ; il y a vingt ans, on aurait eu la moitié de la côte pour 2000 francs.

(1) Dans *la Chartreuse de Parme*.

Promenade dans le bateau à vapeur qui traverse toute la baie et va jusqu'au Goulet. On oublie bien vite la fourmilière humaine pour ne penser qu'à l'eau, au sable et au ciel. A droite et à gauche, bien loin, parfois à perte de vue, presque au bord de l'horizon, s'allongent et ondulent les collines de sable, molles et monotones, telles que le vent et les flots les ont faites. Elles croulent éternellement; aux endroits abrités, il faut des branchages de sapin et des sortes de claies pour les maintenir. On oublie tous les autres bruits, on se figure ce petit murmure incessant du sable qui fond, s'écoule ou s'entasse. Leurs longues raies frangent l'eau bleue d'une blancheur mate et forte; elles n'ont point d'étincelles, mais il n'y a pas de plus beau cadre que leur puissante couleur. — Au-dessus d'elles et avec elles, ondoient les forêts de pins. Point d'autre arbre, on n'aperçoit que ce vert, aussi solide que la blancheur du sable. La vivante frange des forêts monte et descend, puis par derrière s'enfonce à l'infini avec des creux et des bosselures. Quelques têtes crénellent l'horizon; tout cela respire et épanche une vague odeur d'aromates qui se mêle avec la brise salée de la mer. Cependant l'eau bleuâtre roule, çà et là brodée d'argent, dans sa ceinture de plages blanches et de forêts vertes. C'est un grand port, une sorte de refuge naturel où les êtres tranquilles peuvent pulluler et s'abandonner à l'abri des violentes vagues de l'Océan; les méduses flottantes passent à chaque minute sous leur grand capuchon, étendant le réseau de leurs tentacules, comme d'énormes champignons ballottés par le flot transparent. — C'est là un spectacle comme en ont vu les premiers hommes; une terre vierge, du sable et toujours du sable. Des pins, puis encore des pins, quelques ajoncs, quelques traînées de plantes grimpantes entre les troncs résineux qui suintent, un sol primitif, simple dépôt de la mer, peuplé par une seule espèce de plantes; puis la grande eau, sa mère, qui l'enveloppe de ses replis, et le ciel éblouissant de blancheur lumineuse qui aspire les parfums et la sève.

Tout à l'entour, des marais, des morceaux de plages sablonneuses et luisantes, tour à tour inondés et découverts, rien d'humain; une œuvre nue et brute, les premières végétations encore toutes barbares sur le lit délaissé de la grande eau primitive. — Quand les premiers navigateurs sont venus ici sur leurs pirogues, ils ont trouvé peut-être quelques hérons, une mouette, un épervier comme celui qui planait tout à l'heure au-dessus du bleu des vagues, parmi la magnificence des rayons célestes épanchés dans la blancheur. Ils ont débarqué; leurs pieds, comme les nôtres, se sont enfoncés dans la grève; ils ont entendu le même chant

sonore des cimes bruissantes; ils ont fait craquer les aiguilles tombées sur le sable; ils ont admiré cette couleur blanche du sol qui troue à chaque pas le maigre tapis d'herbes altérées; ils ont frissonné à demi, en écoutant le merveilleux silence; ils se sont arrêtés devant quelque énorme pin demi-ébranché par la foudre, seul, debout sur le sommet d'un monticule nu. Le pays n'a guère changé depuis leur venue et cette vue repose du grand potager aligné, régulier, partagé, surveillé par le garde champêtre, que je retrouve partout de Poitiers à Toulouse.

Et pourtant, dans cette espèce de potager, j'avais eu la veille une sensation folle. J'étais seul dans mon wagon, et pendant quatre heures j'avais vu défiler les haies, les arbres, les vignes, les cultures. Les roues roulaient infatigablement, avec un grand bruit uniforme, comme le retentissement prolongé d'un orgue qui ronfle. Toutes les idées mondaines, toutes les choses humaines et sociales se sont encore effacées. Je n'ai plus vu que le soleil et la terre, la terre parée, riante, toute verte, et d'une verdure si diversifiée, si épanouie, si confiante sous cette douce pluie de rayons chauds qui la caressaient. L'air était si pur, la lumière si amplement épanchée, la campagne si florissante et si heureuse! A chaque chêne, à chaque châtaignier qui passait, chacun avec sa pose et dans son petit monde de compagnons et de voisins, je me sentais touché comme par la rencontre d'un être animé. J'avais envie de lui crier : « Tu te portes bien, tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis du luxe et de la magnificence de ton feuillage. » Je considérais les bouleaux, les frênes, comme des créatures délicates, de vraies femmes pensives, dont personne n'avait entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui m'arrivait avec leurs chuchotemens et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y avait des douceurs ou des coquetteries d'arbres dans les creux ombragés, sur les tapis de bruyères rousses et violettes, dans les sentiers tortueux laissant voir un morceau de leur ruban de sable, au bord d'une petite source qui noircissait le sol entre les pierres, et tout d'un coup descendait avec des étincelles et comme une pluie d'éclairs. C'était un regard soudain, une mutinerie, une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Au delà de cette plaine de vignes si vertes, et d'arbres épars tout reluisans et tout étincelans, on voyait des collines bleuâtres qui portaient leur forêt jusqu'au bord du ciel, une sorte de cirque d'ancêtres végétaux plus serrés et plus sévères, heureux pourtant sous la gaze de vapeur dorée, et qui, dans l'enceinte dont ils occupaient les plus hauts gradins, regardaient leurs enfans, toute la jeune et élégante postérité de plantes civilisées et fructueuses, se mêler, se ranger,

s'étaler en groupes, chacun sous sa couronne de fleurs avec sa gerbe de grappes ou sa corbeille de fruits.

DE BORDEAUX A TOULOUSE

Pays plat et tout en culture. Je n'ai vu qu'un seul bois en six heures de chemin de fer; ni collines, ni rien, — pas même une grande plaine; tout est petit ou ordinaire. On dit seulement : « C'est un bon pays ».

Certaines terres, formées par les alluvions de la Garonne, valent 15 000 francs l'hectare; on les cultive en blé, tabac, chanvre. Les terres ici sont comme partout et rapportent 2 1/2 pour cent.

La Garonne se montre souvent sur la droite, jaune et rousse à cause de ses sables. Des oseraies pâles l'enveloppent. — Puis, entre deux chaussées, le canal du Midi. S'il est grand par l'utilité, il ne l'est pas pour la vue. — Variété de culture, petits champs, propriétés divisées, médiocres récoltes, dit-on. — Le partage des terres a gâté le paysage.

Ce qu'il y a d'intéressant, ce sont les constructions; on sent le voisinage de l'Italie, la clémence du climat. Les toits sont presque plats; il n'y a pas de neige l'hiver. Beaucoup de maisons ont deux ailes, ce qui leur donne tout de suite un caractère. Plusieurs ont des péristyles, de longs balcons, des avançages pour prendre frais le soir. Les clochers sont carrés; quelques-uns, neufs, s'élancent bien, et dans ce beau ciel, sous cette riche lumière, leur blancheur, leur propreté, leur taille effilée, sont agréables à voir. Les cloches ne sont point enfermées dans un clocher; on élève seulement une sorte de mur isolé percé à jour. Parfois une tour, quelques jolis châteaux à pavillons et à tourelles. — Il y a ici une sorte de sentiment de l'architecture.

Mais je sens bien que pour mon compte, mon vrai, mon profond plaisir me viendra toujours des forêts et des fleuves. — Je ne suis pas un homme du Midi, mais du Nord.

Toulouse.

Hier, sur la place, j'ai noté quelques figures. On s'assoit sous les arcades, les cafés sont pleins, la place est remplie de boutiques et de lauriers; gaieté et mouvement.

J'ai passé cinq ou six fois devant deux jeunes filles. L'une d'elles est vraiment jolie, en robe de calicot jaune; c'est une grisette en cheveux; la taille est fine, le corsage bombe bien, les cheveux sont noirs, retroussés. Elles causent poliment, facilement,

avec une grâce naturelle. Le vieux voisin boutiquier qui les accoste est très bien traité. Elles sont presque dames au premier aspect. Le Méridional a naturellement une sorte d'éducation, il est dégrossi de naissance. Le visage est régulier, brun pâle ; on se croit au premier instant devant une réelle beauté profonde ; on imagine de la finesse, de l'esprit vrai, de la noblesse même. — Au bout d'un quart d'heure, le tuf se montre ; tout est à la surface en ce genre de beauté et d'esprit. Elles ont la grâce, la vivacité d'un oiseau, d'une fine mésange babillarde ; rien de plus, c'est un caquet. Pour leur plaire, il faudrait les mener au bal, les régaler, faire des calembours, parler beaucoup, les faire parler davantage, leur faire écouter des contredanses ou de la musique de régiment. — « Ah ! comme les étoiles sont plus belles quand elles se mirent dans le ruisseau de la rue du Bac. » Elles me font penser à la Juliette du pauvre Heine qui devait passer singulièrement son temps avec elle, aux Pyrénées. — La Parisienne est autre ; plus politique, plus curieuse du grand luxe et de la grande corruption.

PROMENADES DANS TOULOUSE

Mon impression hier, sur le Cours, est que ces gens-là ont besoin d'être gouvernés par autrui. — Ils sont parfaitement incapables d'avoir le moindre empire sur eux-mêmes. Le sang, l'action, la colère, leur montent tout de suite à la tête. On me contait comment ils ont manqué, en 1841, d'écharper M. Plougoulm, le procureur général...

Plus j'avance, plus je me convaincs de la tournure plate de notre démocratie. L'air y est mortel aux hommes complets, aux êtres de la grande espèce. — Il y a des monstres et des machines puissantes, rien de plus ; au-dessous, la foule des prud'hommes. C'est un idéal atteint, mais un idéal inférieur. En somme, l'homme complet est celui qui est de loisir, qui n'a pas de métier, qui ne songe qu'à demi à son intérêt propre, qui est préoccupé de vues générales et qui commande, comme l'aristocratie anglaise d'aujourd'hui, les Romains et les Athéniens dans l'antiquité. Pour que cette aristocratie dure et se fasse pardonner, il faut qu'elle emploie sa force et son temps au service du public ; il faut de plus qu'elle aille chercher dans le public les enfans distingués. — Un législateur doit se dire : Il faut produire les plus beaux, les plus parfaits spécimens possibles de nature humaine, choisir comme dans un troupeau, faire des élèves supérieurs au moral comme au physique, c'est-à-dire grands de cœur et d'esprit,

munis de toutes les connaissances, libres de se développer jusqu'au bout, exempts de la servitude machinale du métier. — En outre, il faut que le reste du troupeau broute paisiblement, régulièrement, sous la conduite et les soins des autres. — Donner une prime magnifique, les honneurs, la fortune, la possibilité de fonder une famille, tous les plus hauts objets de l'ambition humaine aux grands mérites prouvés, quelque part qu'ils se trouvent. Cette prime, chez nous, est insuffisante: mais il y en a une petite pour chaque petit mérite.

D'autre part, on peut répondre qu'un pays est comme un jardin, que tel produit en soi est plus beau, meilleur, mais que tous les jardins ne peuvent pas le produire; que tout dépend du sol et de l'exposition, que le bon jardinier est dirigé d'avance, qu'il est absurde de demander des ananas à la craie de Champagne, et qu'en somme la France produit maintenant les légumes à la culture desquels elle est propre. Pour les esprits élevés, le remède est de ne pas tomber dans la vie bourgeoise, de vivre seul comme Wœpke (1), en bouddhiste.

Beaux quais, l'eau est toujours belle. Un moulin énorme avec différens étages et canaux d'eau courante, encadrés de verdure vivante. Une large écluse réunissant les eaux au centre de la rivière. — Les maisons rouges luisent d'une belle couleur franche ou sombre au soleil couchant. — En face est un vieil hôpital avec d'étranges fenêtres borgnes, mais vaste et grandiose; le haut mur bruni, mal percé, surplombe avec un air menaçant comme au moyen-âge.

Derrière, monte un grand dôme, celui de Saint-Nicolas qui, à la nuit tombée, prenait une apparence tragique.

En amont, s'allonge un solide pont de pierre, flanqué à l'entrée de deux tours carrées terminées en pointe (style Louis XIII). Elles le défendaient sans doute autrefois.

Vers le midi, les collines montent. L'air est si transparent, qu'on aperçoit dans un lointain énorme, comme une assise vaporeuse de nuages blanchâtres, la chaîne des Pyrénées. Ces collines, haussées les unes par-dessus les autres, font plaisir. La rivière arrive en les longeant, enveloppée de verdure riante. Cela m'a rappelé mon beau voyage — un beau et triste voyage — j'en ai mis la partie idéale dans mon livre (2). On fait toujours ainsi; il n'y a que certains passages et encore à certains momens qui présentent la beauté achevée. Ordinairement, on n'a que des

(1) Voir dans les Nouveaux Essais de critique et d'histoire, la notice sur *Franz Wœpke*, p. 365.
(2) Le *Voyage aux Pyrénées*.

commencemens de sensations, des *motifs* de cavatine! Pour les avoir parfaites, il faut les corriger, les compléter. J'éprouve ici la même chose; il y a çà et là une façade, quelques vieilles maisons en bois et en terre, quelques tourelles de la Renaissance, des églises gothiques. Mais j'aurais besoin d'achever le tableau.

Cependant hier, l'église de Saint-Étienne, à six heures du soir, était grandiose et lugubre. Elle est toute biscornue, déjetée d'un côté. Mais au dedans, dans l'obscurité, un pilier gigantesque montait, noirci, indistinct, parmi des clartés indécises, des tableaux énormes, des boiseries. Je ne trouve pas de mots pour rendre ces noirceurs insondables, vagues, mouvantes, à la Rembrandt, ce grandiose vaisseau rempli d'ombres. — La rosace gardait encore quelque lumière, douloureuse et mystique avec son incarnat violacé, ses figures étranges et entrelacées, les derniers scintillemens de la sanglante magnificence. Comme c'est là le ciel, vu le soir en rêve, par un homme qui aime et qui souffre!

Beaucoup de promenades dans la ville, surtout le soir. Elle est bien tortue, bossue. « C'est un Poitiers endimanché », disait le colonel. Mais il y a du mouvement dans la rue, une foule sur la place, au café; tout cela ondoie dans l'ombre noire rayée de lumière. — Ce n'est pas une ville morte, c'est un centre, une capitale provinciale, fière d'elle-même. Elle a deux journaux fort répandus; on les trouve chez le plus mince coiffeur ou gargotier; ici, dans notre hôtel qui est le meilleur, pas un journal de Paris. L'*Aigle* et le *Journal de Toulouse* s'occupent des événemens locaux, de tel chanteur du pays qui vient de débuter à Lyon. Léotard, le gymnaste, est d'ici, ils s'en font un titre de gloire. Ils ont un correspondant, un certain monsieur du pays, qui traite les hautes questions politiques. Je vois plusieurs libraires; l'un très bien fourni, avec les livres nouveaux et les réfutations de Renan, même les réfutations des réfutations. — Les gens soignent leur toilette; les hommes ont l'air pimpant et propret, avec leur barbe noire bien taillée en brosse, leur redingote serrée à la taille.

Figures et poses involontairement comiques de bravaches et de matamores dans les rues. — Plus souvent encore, la suffisance heureuse d'Acaste, dans Molière :

J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison...
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière...
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.

Le *gentleman* manque en France ; voyez tous ces gros personnages, fonctionnaires et propriétaires qui viennent au débotté nous solliciter pour leurs fils, demandant qu'on prive autrui d'une place pour la leur donner (1). Tout cela impudemment ou délicatement, ce n'en est pas moins demander une injustice. Ils croient la faveur chose toute naturelle. — C'est une tradition en France. Sous l'ancienne monarchie, il fallait aller solliciter les juges. Encore aujourd'hui, on n'a d'articles dans les journaux que par camaraderie. Au contraire en Angleterre, C... disait qu'on ne remerciait jamais un journal pour un article ; ce serait le choquer. Voyez dans Carlyle, *Life of John Stirling*, la lettre de sir Robert Peel à l'éditeur du *Times*, et la réponse ! Ici le royaume de la grâce, et là-bas, celui de la justice.

Vieilles maisons mal raccommodées, toits en tuiles, pêle-mêle étrange de constructions de tous degrés et de tous styles. Horribles petits pavés pointus, formés de cailloux de rivière, qui blessent les pieds. — Mais la joie, la sérénité du ciel, la pureté, le rayonnement de l'azur, sont admirables.

Promenade hier, sous la conduite de M. B..., professeur d'histoire à la Faculté. Il a cinquante-cinq ans et en paraît quarante. Il est libéral, il va dans le monde poli, aristocratique ; il est fort bien, presque artiste et antiquaire passionné. — Chemin faisant, il nous conte l'état des choses. — Il y a, à Toulouse, soixante-dix-sept maisons religieuses sur une population de cent mille âmes ; entre autres, trois énormes collèges, l'un ayant cinq cents élèves. Quand le frère Léotade a été condamné, beaucoup de gens l'ont déclaré martyr ; l'année suivante, son collège a eu trente ou quarante élèves de plus à la rentrée. — De même à Poitiers, trente-huit maisons religieuses sur trente-cinq mille habitans. A Poitiers, à Rennes, le lycée est tombé de moitié par la concurrence. J'ai vu à Bordeaux, il y a six ans, un énorme et magnifique bâtiment qu'on construisait pour les congréganistes. — Tel de ces bâtimens, ici, a coûté deux millions. — A Paris, les pensionnats religieux font entrer par an, à Saint-Cyr, soixante-dix à quatre-vingts jeunes gens qui font bande à part. Jusqu'à des bicoques comme Rethel, ils prennent tout et font tomber le petit collège municipal ; tout cela depuis 1852, principalement par les Jésuites. M. Billault a parlé à la tribune des legs qu'autorisait le gouvernement, legs qui vont à plusieurs

(1) Il y a de bonnes comédies : tel père veut amener d'avance son fils à l'hôtel pour l'habituer à la figure du colonel. Un autre dépose en cadeau pour les examinateurs des bouteilles d'huile chez le portier de l'hôtel. — Nous avons dû les renvoyer au commissaire de police.

millions chaque année : « Et tout ce qu'on ne déclare pas! »

Nous n'avons pas idée de cela à Paris; nous vivons dans un petit cercle de sceptiques instruits et spirituels; nous ne voyons pas le gros public, la grosse France. Nous autres écrivains, nous avons besoin plus que personne d'apprendre ces faits. Qu'est-ce que peut lire un homme à redingote noire et à gants corrects de province, marchand, fonctionnaire, noble, campagnard, propriétaire? Presque rien. Ils sont en dehors de notre vie. — Dans ce marais stagnant s'étend le filet ecclésiastique. Les vieilles dames, les pères devenus conservateurs avec l'âge, font des legs au clergé. Nulle excitation, nul renouvellement d'esprit : le culte avec ses pompes, l'habitude, le poids de la tradition, la litanie solennelle indéfiniment répétée, les ramènent à la vieille routine. De là le tapage causé par la *Vie de Jésus;* c'est comme une pierre qui tombe dans un étang de grenouilles.

Nous discourions à table sur les conséquences probables d'un pareil état; le catholicisme s'atténuera-t-il, comme le croit M. Guizot, à la façon du paganisme sous Julien, en se transformant, en s'interprétant, en acceptant une tournure symbolique? Je ne crois pas, pour mon compte, que jamais un professeur dans un séminaire fasse, comme M. Michel Nicolas, de la critique ou, comme Jamblique, du symbolisme. L'avenir qu'on peut le plus raisonnablement prévoir, c'est une suite de pléthores et de saignées, Les gens d'église s'enrichiront pendant cinquante ans de paix, et quand les révolutions viendront, on leur prendra leurs biens. Mais ces purgations périodiques violentes sont malsaines.

Ici, toutes les sociétés sont séparées. Il n'y a qu'une maison mixte, chez une vieille dame où M. B... voulait me conduire hier soir. — Beaucoup de petits nobles, des familles ayant de dix à trente mille livres de rente; on passe trois mois à Toulouse avec un luxe tel quel, et le reste du temps à la campagne pour faire des économies. On fait un aîné; les cadets tâchent de se marier richement; pêcher à la dot est leur grosse affaire. Nulle occupation; il n'y a qu'un emploi qu'ils consentent à rechercher, celui d'officier, officier de cavalerie. — Au-dessous sont les fonctionnaires, puis les bourgeois, les enrichis qui sont grossiers, bien moins polis que dans le Nord. Ils ne donnent pas trop dans la mangeaille, et ils ont une maison de campagne, une voiture.

Mauvaises mœurs; aventures de toutes espèces et de tout degré. Les jeunes gens riches n'ont pas d'autre occupation. — Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on dit la même chose dans tous les centres.

Voyez dans Gœthe le contraste de la bourgeoisie allemande;

je lisais cette nuit *Aus meinem Leben*. Quelle innocence de mœurs et quelle froideur de sang dans toutes ces libertés permises de son temps! Les jeunes gens s'embrassent, donnent des gages, jouent au mariage, vont se promener en tête à tête, se tutoient, etc. Mais vous avez donc de la glace dans les nerfs?

M. B... nous montre d'abord le musée; j'en ai parlé à la fin de mon *Voyage aux Pyrénées;* il est charmant. C'est un ancien cloître; deux cours avec des arcades qui font un promenoir carré, séparé de la cour par des piliers en trèfle. Ces cours sont pleines d'arbustes du plus beau vert, et les galeries ont des toits de tuiles rouges; au delà, monte une haute tour en briques, ornementée de petites fenêtres cintrées avec des colonnettes. — Ce rouge debout, solide, dans le magnifique bleu du ciel, réjouit le cœur. — Nous remarquons que le gothique du Nord ne s'est jamais véritablement établi ici. Voyez la collection des églises italiennes; rien de triste, de douloureusement fantastique. Le gothique lui-même y est transformé, pacifié, tourné vers la beauté vraie et presque saine. La grande curiosité de la ville est Saint-Sernin, église romane du XI[e] siècle, « la plus belle de France », dit M. B... (c'est un homme du monde, mais la passion, l'orgueil involontaire et aimable de l'antiquaire, percent sous sa modestie obligée). En effet, cette église est vaste et curieuse, d'un style pur; on travaille à la restaurer. C'est du pur roman et encore tout latin; à ce titre, l'esprit en est intéressant; c'est la limite de deux arts. — Voici ce qui est latin : toutes les arcades circulaires à plein cintre, aucune ogivale; la voûte principale elle-même cintrée par des arcs semblables; les piliers carrés, sans ornemens, ayant sur le devant une colonne demi-saillante qui monte pour expliquer et soutenir la voûte supérieure. Partant, une grande impression de solidité, quelque chose de simple, de sain, de serein, qui par sa régularité et sa force paisible rassure l'esprit.

Le passage d'un art à l'autre se voit dans l'altération des chapiteaux : quelques-uns gardent l'acanthe grecque; mais la plupart ont déjà des feuilles transformées, ou un lacis barbare de mailles et de petits animaux entremêlés les uns dans les autres.

Cinq voûtes et nefs; à mesure qu'on approche du mur latéral, chaque voûte baisse de hauteur. Les fenêtres sont de médiocre grandeur, les murs sont très épais; point de vitraux. Cette abondance de formes rondes et de belles structures antiques est très noble, et la transformation de l'antique par l'élévation de l'édifice, par la galerie, par le plan en croix de l'église donne un vif plaisir, une sensation de nouveauté et d'invention.

Les figures debout en bas-reliefs qui sont comme incrustées

autour de la crypte sont tout à fait primitives, dignes du xe siècle, apparence égyptienne, jambes raides, pas de poitrine, tête tournée de côté, maladroitement, avec une expression presque grotesque. Sur l'abside, plusieurs statues à barbares costumes ont du mouvement et semblent du xve siècle.

Au dehors, charmant clocher formé par cinq étages octogones d'arcades, les trois premières rondes, les supérieures anguleuses ; c'est original et élégant ; par derrière, une abside de chapelles rondes qui montent les unes sur les autres comme à Ravenne et à Vérone. En somme, c'est une belle œuvre, fille directe de l'architecture romane, construite comme toutes les œuvres antiques et classiques, avec une idée très simple et bien développée. — Les nefs latérales, l'étage superposé, le clocher, les absides secondaires sont le bourgeonnement de l'idée architecturale antique. — Cette idée se développe en même temps que la société et le culte. Il faut un plus grand espace pour contenir toute cette foule nouvelle, esclaves, femmes, enfans; un peuple entier. L'ancien temple était local et aristocratique.

M. B... nous montre plusieurs maisons anciennes bien conservées ; l'hôtel d'Assédat, bâti pour Marguerite de Valois ; l'hôtel des Cariatides, bâti par Bachelier sous François Ier ; d'autres encore, tous charmans. Ce style de la Renaissance, ces fenêtres encadrées de fruits, de fleurs, d'enfans nus, de satyres, de torses de femmes, ce goût pour la nature florissante, ce sentiment de l'ornementation riche et vivante, font un plaisir extrême. — Il n'y a eu d'artistes qu'en ce temps-là : nous sommes des bourgeois archéologues. Comme à côté de cela toutes nos constructions modernes, nos rues de Richelieu sont plates ! Comme le Louvre et la place de la Concorde ne semblent plus que des décorations d'opéra !

Ces maisons ont une terrasse sur le devant, avec des verdures, des vignes, des glycines pendantes ; les chevelures vertes montent parfois jusqu'au premier étage. Il y a des figures, des corps en mouvement au-dessus des portes, dans les coins ; les façades sont peuplées ; rien de plat, aucune philosophie allégorique et pédante comme aujourd'hui. — Les gens de la Renaissance aimaient à voir des êtres bien portans et vivans ; ils se réjouissaient de la vie.

B... nous conduit chez lui et nous montre son musée. — Beaucoup de goût, bien des choses rares : collection des poids du Midi, de colliers et ornemens de l'époque gallo-romaine, d'ambres de toutes espèces, etc. Il aime passionnément l'art des xiie et xiiie siècles. Il nous avait fait voir au musée de superbes abbés

courbés sur leur tombe ; têtes et vêtemens d'une simplicité grandiose. Il nous montre chez lui une Vierge, paysanne à grosse figure vulgaire, mais vierge, avec des bras trop grêles et des vêtemens gracieusement plissés ; puis un ivoire du XIe siècle, — un Christ au centre avec tous les saints personnages à droite et à gauche, hiératique et raide, vrai contemporain des massacres et des grandeurs de la première croisade. Toutes ces acquisitions ont leur histoire. Sa passion d'archéologue a conservé B... au physique et au moral, l'a préservé de l'ennui, de la bassesse, de la trivialité, il est resté ou devenu libre et fin. — Ce souci, cet idéal toujours présent, ce tact toujours éveillé, en ont fait un Parisien.

DE TOULOUSE A CETTE

Encore une grande plaine, comme entre Toulouse et Bordeaux.

Du maïs, puis des vignes. Le maïs luit au soleil avec une couleur forte, roussie ou jaune. Chaque épi est dans une gaine sèche ou grillée, et l'effet est étrange. — La tache d'un champ entier est bien plus granuleuse à l'œil que celle du blé. — Les vignes rampent à terre ; pas d'échalas, l'arbuste est dans son pays et n'a pas besoin de soutien. Les feuilles sont bien vertes et vivantes, et cela est beau sous ce soleil.

Les bâtisses sont carrées, souvent il y a des tours quadrangulaires comme dans les fabriques des paysages italiens. Beaucoup de granges sont ouvertes et posent sur des arcades. On sent partout l'absence de pluie, la vie en plein air.

Les villes passent à droite et à gauche sur des collines, Carcassonne, Castelnaudary, Narbonne, demi-féodales et demi-romaines. La plupart sont sur des hauteurs pour la défense, telle a tous ses remparts, sa ceinture de tours, on dirait un décor d'opéra, sicilien ou espagnol. Elles sont fauves, bronzées, on sent la pluie infinie, séculaire des rayons brûlans. Pierres sur roches ; les yeux habitués au Nord ne s'y accoutument pas.

Vers le soir, des montagnes pelées qui ondulent à droite et à gauche ; les bâtisses antiques, brunies, sont grandioses dans la pourpre vive du couchant ; on dirait des spectres. Sur la droite, derrière les premières montagnes ondulent les Pyrénées, blanches comme des vierges.

Cette.

Je suis monté sur la colline Saint-Clair. Un vrai paysage du Midi ; un coteau âpre, encombré de pierres effondrées, rayé de

longs murs secs en pierres entassées ; rien que de la pierre et des amas de pierres, tout cela au hasard et négligé. Derrière les clôtures, des jardins en étages où luit la feuille roussie et dorée d'une vigne, où sur le bord des murs vient se poser la lourde feuille dentelée du figuier, où parfois les pins, collés l'un contre l'autre, laissent échapper sous l'ardent soleil leurs senteurs pénétrantes.

Du sommet s'étale tout d'un coup, tout ouverte, la magnifique mer bleue, d'un bleu doux et tendre, tout matinal et virginal; on ne voit pas de vapeurs, il y en a pourtant, mais leur mousseline est si finement diaphane qu'elles ne marquent leur présence qu'en confondant la mer et le ciel à l'horizon. Le soleil qui monte fait un lac d'or ruisselant et tremblotant sur la soie azurée de l'eau immobile. Tout est azur, azur tendre, l'immense mer, le grand ciel ouvert; de petites barques lointaines, grisâtres, y remuent imperceptiblement comme des mouettes.

On descend par une longue ruelle tortueuse où les entassemens de pierres rougeâtres et brunes sont encore roussies par le soleil; c'est un calvaire, les stations sont marquées. — Cette aridité n'a rien de repoussant, les longues lignes des murailles découpent des pans de ciel riant. On se sent peintre dans ce pays. — Au tournant, apparaissent les lointains du côté de la terre, longues et hautes collines onduleuses et vaporeuses, veloutées par la distance, sèches, mais cependant si belles ! Ces grandes formes baignées d'air et de lumière s'allongent si paisiblement et si noblement ! A leur pied, l'étang de Thau, petite mer laissée par la mer, luit comme une glace de métal poli. — Cette splendeur rejaillit et fait contraste avec la douceur des montagnes. Comme on sent ici la noblesse de la beauté et comme le Midi offre le Paradis tout fait aux sens qui savent le comprendre !

Les plantes ont un parfum étrange et enivrant; les fruits sont savoureux, les raisins énormes sont dorés et veloutés; il y en a tant, que les plus pauvres enfans en ont les mains pleines dans la rue.

Il faut ici avoir une *vigne*, comme disaient les Italiens du XVIe siècle, avec le voluptueux accompagnement des tableaux et de tous les arts.

Nous nous sommes assis sur les quartiers de roche fendue à mi-côte. J'y suis resté seul une demi-heure ; c'est la plus vive et la plus complète sensation heureuse que j'aie eue depuis longtemps. La mer immense en face, d'un bleu divin; le ciel est presque blanc en comparaison. Cette mer est calme comme le Paradis; seulement sur la large nappe étincelante où le soleil

épanche son incendie et sa gloire, on aperçoit un petit frétillement, des myriades presque imperceptibles d'écailles d'or, comme d'un beau poisson bienheureux, divin, endormi dans l'azur. Deux ou trois bandes minces d'un bleu plus pâle marquent l'endroit où tout d'un coup la profondeur augmente, et le ciel avec la mer ainsi veinée ressemble aux deux valves lustrées, marbrées, d'une coquille de nacre.

Plus près, le port; une trentaine de petits navires s'approchent lentement de l'ouverture; les trois jetées dessinent avec un vif contour noir leur bande étroite; le phare monte net, en relief; une vieille forteresse fauve, sur une croupe, fait saillie sur la droite; cette netteté des arêtes, cet admirable contraste des teintes claires, lumineuses et des formes âpres et tranchées, font un plaisir qu'on n'imaginait pas. Le port lui-même, protégé, luit comme une coupe de diamans. — Comme on comprend, en pareil pays, l'origine de la peinture!

Tout le long de la côte, descendent et tournoient les rayures des chemins rougeâtres; on se retourne et l'on voit l'escarpement abrupt de la montagne fauve et brûlée, puis, tout au loin, les chaînes des Pyrénées qui nagent bleuies, dorées, enveloppées de violet pâle dans le jeune et immuable azur.

Tout sort du climat; la tête humaine ne fait que reproduire et concentrer la nature qui l'environne. Vous voyez bien que des hommes ainsi entourés ne peuvent pas avoir la même âme que des gens du Nord.

Négligence et saleté quand on rentre, les premières rues sont des dépotoirs; les enfans sont crasseux et vont pieds nus. — La ville s'allonge au bord de ses canaux; cela fait une petite Venise; elle aussi est bâtie sur des lagunes, entre un énorme étang qui est un morceau de mer devenu intérieur et de l'autre côté la mer. — C'est l'entrepôt des vins du Midi; les tonneaux, les foudres sont partout.

Les plus grands spectacles sont imprévus. Quelle vision la nuit, à l'arrivée dans cette ville inconnue, avec la mer et le lac à demi devinés dans une demi-lueur douteuse, puis, du haut de l'impériale de la diligence, ces canaux blafards, ces rues noires, silencieuses, léchées çà et là par une lumière, ce port, et, au bout, la noirceur énorme sans dimensions ni limites, une file de navires avec leurs agrès, et les mâts comme la toile d'une araignée monstrueuse; au centre un bateau toueur, horriblement noir, lentement promène avec une respiration rauque, sans but visible, son fanal rouge et menaçant comme le fanal du dieu des morts; puis, au-dessus, l'escadron obscurci des silencieuses étoiles!

DE CETTE A MARSEILLE

Pendant les premières lieues, le train roule sur une bande étroite de sable, entre le grand étang salé et la mer. L'eau arrive à dix pieds des roues sur un sable poli; profonde de six pouces, elle remue brune et claire avec des irisations charmantes. Je ne peux pas me lasser de voir l'eau.

La mer est bleue; une vraie vierge heureuse et riante; une Vénus encore chaste. — Le ciel est blanc, tant la lumière scintille et ruisselle. — Toutes les plus belles idées grecques reviennent à l'esprit, l'hyménée des dieux, les corps de marbre couchés entre les roseaux, pendant que les vagues viennent baiser de leur écume les pieds des déesses.

Les tamaris fins et frissonnans commencent à se montrer par bandes; à l'horizon les belles montagnes dans les lointains violets; tout à l'entour, les plantes infécondes, filles de la mer et du sable; la mer elle-même, au fond à droite comme un gros sillon de velours pâle. Puis les vignes; elles avancent jusqu'au bord de la mer; quel beau et bon pays, cultivé, fructueux jusqu'à l'endroit où arrivent les vagues. — Ces grandes plaines sont d'une verdeur admirable; il n'y a que la vigne qui puisse végéter si riche et si jeune sous ce soleil. Les grappes noires pendent; les vignerons, avec leurs cuves ambulantes, sont plongés jusqu'à mi-corps dans la verdure.

On monte à travers Frontignan, Lunel, jusqu'à Montpellier. — La plaine est un vrai jardin, vignobles coupés d'amandiers, de pêchers, et, çà et là, des maisons de campagne proprettes. — Que de vignes en France ! Nul pays n'en a une telle proportion et de si fines. On a essayé de transporter des centaines de nos vignerons avec des plants français dans la Russie méridionale; on n'a pu reproduire ce bouquet. — Le pain et le vin chez nous; en Angleterre le lait et la viande. — Certainement la vigne entre pour moitié dans les causes de notre tempérament et de notre caractère.

Vers Nîmes, les oliviers commencent. Campagne sèche et blanchâtre. Les oliviers par rangées la couvrent de leur feuillage terne et pâle; et leur taille courte, bossue, leur air rabougri, attristent.

On redescend; la vraie Provence apparaît: la Crau d'abord, énorme plaine stérile, couverte de pierres, puis les montagnes concassées, bosselées, nues ou mal revêtues de plaques éparses d'un vert noirâtre, broussailles de pins rabougris, de bruyères,

de lichens; elles-mêmes brûlées par l'âpre soleil, sans une source ni un filet d'eau, montrant à nu les tas de pierres rondes, blanches, collées ensemble, qui font leur substance. Pas d'arbres, sauf dans les creux, sur les pentes un peu douces, les rangées souffreteuses d'amandiers et d'oliviers. Cela produit pourtant et malgré les chances de gelée. Un hectare moyen d'oliviers vaut cinq mille francs.

Enfin, voici l'étang de Berre; une vraie mer intérieure. Il a je ne sais combien de lieues, on le voit pendant plus d'une demi-heure sur la droite. — Je parlerais toujours de cette admirable nappe bleue immobile dans sa coupe de montagnes blanches.

Un souterrain noir, long de plus d'une lieue, puis tout d'un coup la haute mer, Marseille et ses rochers; j'ai poussé un cri: « Oh! que c'est beau! » — Un immense lac qui vers la droite n'a plus de fin, rayonnant, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie. Des montagnes rayées qui semblent couvertes d'une gloire angélique, tant la lumière y habite, tant cette lumière, emprisonnée par l'air et la distance, semble être leur vêtement. Les plus riches ornemens d'une fleur de serre, les veines nacrées d'un orchis, le velours pâle qui borde les ailes d'un papillon n'est pas plus doux et à la fois plus splendide. Il faut avoir recours aux plus beaux objets du luxe et de la nature pour trouver des comparaisons, aux jupes de soie ruisselantes de lumières, aux broderies qui rayent une moire, à la chair rose et vivante qui palpite sous un voile; et quant à ce soleil qui flamboie, et de sa torche immobile verse comme un fleuve d'or sur la mer, rien au monde ne peut en donner l'idée ni en fournir l'image.

Marseille.

Énorme quantité de maisons religieuses. Nous avons compté trente grands couvens de femmes dans l'annuaire. La plupart des jeunes gens, tout ce qu'il y a de plus riche, y est élevé. M. B..., à Toulouse, estimait aux deux tiers les jeunes gens élevés, en France, par les ecclésiastiques.

La dévotion est ici celle du Midi, tout extérieure. Dernièrement il y eut une procession à Notre-Dame de la Garde, on y portait en visite toutes les reliques de la ville; elles y restent un an, après quoi on les ramène. Les très nombreuses confréries de pénitens, gens de la ville, laïques affiliés, en froc et en cagoule avec des bannières, des cierges, etc., ont accompagné en longues files; des pigeons étaient attachés aux croix, les ailes liées, mais

de façon à pouvoir remuer la tête. P... dit qu'au premier instant, voyant ces cols remuer, on était prêt à crier au miracle. — Un plaisant dit : « Ils les mangeront ce soir à la crapaudine », et le rire se répandit au loin. — Tous les gens étaient en toilette, causant, mangeant, paradant. Aux églises, sans-gêne parfait. Ils assistent et pratiquent, mais s'amusent. La religion dans tous ces pays du Sud est un opéra pour les yeux et les oreilles. Voyez les églises d'Espagne dans Mme d'Aulnoy, en 1680, avec des fontaines jaillissantes, des volières, des orangers, des tableaux, etc.

Marseille est une grande, une énorme ville : 250 000 habitans ; on dit qu'elle en aura 500 000, lorsque le canal de Suez sera achevé. Elle croît tous les jours, on bâtit, on perce partout, on abat des pans de collines, on fait de nouveaux ports ; je l'ai vue il y a quatre ans, c'est à ne pas la reconnaître. Même changement qu'à Paris : maisons monumentales, sculptées, toutes neuves et splendides, à sept étages, beaucoup plus vastes et magnifiques qu'à Paris ; je n'en ai vu de pareilles qu'à Londres.

On a fait un canal qui a coûté 40 millions ; il amène ici, par les plateaux, l'eau de la Durance, arrose tout Marseille, et de plus fertilise tout le pays par lequel il passe. Il fournit assez d'eau pour donner 300 litres par jour à chaque habitant, même quand la ville aura 500 000 âmes. L'eau vient dans les maisons, court dans les ruisseaux. Beaucoup de rues sont arrosées tout entières, tous les jours.

Magnifique port de la Joliette ; puis port Napoléon, qu'on construit. Allées de platanes de tous côtés. Quantité de maisons de campagne neuves, sur tout le rivage et sur toutes les hauteurs. — Des 40 000 hectares de la Crau, 10 000 ont été défrichés. — Par l'effet du traité de commerce, les vins de l'Hérault ont trouvé un débouché tel que la récolte de l'an dernier a payé la moitié du fonds.

Il faut admettre en ce pays un essor soudain de la prospérité publique, pareil à celui de la Renaissance ou du siècle de Colbert. Cette année, on fait 3 000 kilomètres de chemin de fer. L'empereur entend mieux la France et son siècle qu'aucun de ses prédécesseurs.

J'ai fait deux promenades, l'une aux Catalans, l'autre sur la jetée de la Joliette. Cette jetée est pratiquée par une traînée d'énormes blocs, gros comme une chambre, en pierres et cimens agglomérés, jetés au hasard et pêle-mêle l'un sur l'autre, pour briser par leur irrégularité le choc des vagues.

Toujours la même sensation ; en l'analysant, on découvre que cet extrême plaisir, cette joie saine et aisée a pour cause la sim-

plicité et la grandeur du paysage; comme la tragédie et la sculpture grecques, il se compose de deux ou trois choses, rien de plus. Une raie de rochers violacés et tendrement veloutés à droite; en face, une autre raie âpre, noirâtre, en repoussoir devant le soleil couchant; la mer unie, hérissée de tout petits flots uniformes, le grand ciel de saphir, cela se comprend d'un coup, et chaque partie est grande.

Cette longue arête des rochers du Lazaret s'allonge comme une échine tranchante, âpre, cassée, avec des pointes et des angles d'une netteté architecturale, toute noire dans la flamme pourprée qui embrase la brume lointaine. Au pied les flots bleus jouent et s'étalent comme des poissons qui jouissent des derniers rayons.

Mais ma plus belle promenade est celle d'hier matin, à Redon, avec P... Non pas le commencement; il a voulu me montrer la partie originale de Marseille, la villégiature, les *Cabanons*, les *Grilladous*, cela est comique et affreux; tout Marseille et tous les environs se composent de mamelons nus, âpres, escarpés, formés de pierre blanchâtre, tranchante, fendillée qui s'effondre, coupés de murs et de petites maisons de campagne rôties au soleil; c'est une sorte de lèpre bourgeoise; rien de plus laid et de plus fatigant; on dirait qu'on marche dans un fond de bouteille cassée, peuplé de tessons. Baraques improvisées de tout genre, linge qui sèche, gargotes, murs de pierres entassées sans ciment, et, çà et là, un malheureux olivier. Tous ces gens-là se contentent du soleil et du ciel et n'ont pas besoin d'arbres.

Cependant, en avançant, des jardins, des pins se montrent. M. Talabot a fait amener de Sicile 60 000 voitures de terre et en a couvert une colline qu'il a plantée. Il a l'eau perdue du canal, ce qui lui fait une ample cascade. — Nous nous sommes assis sur des rochers qui surplombent. Ils sont tout concassés, blancs, mais d'un beau blanc de marbre qui est en harmonie avec le soleil. Dans les fentes pousse une sorte de plante grasse, et les abeilles bourdonnent à l'entour. La mer vient baiser la plage, ou heurte doucement les roches mouillées. Elle est si transparente qu'on voit le fond à trois pieds, — les eaux de cristal des Pyrénées ne sont pas plus pures. Les inégalités de l'eau font sous le soleil un treillis doré et, sous ces topazes mouvantes, le sable uni, les algues verdâtres ont une grâce infinie.

Impossible d'exprimer la beauté de cet azur illimité, qui s'étale de tous côtés à perte de vue; quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer est une belle fille heureuse, dans sa robe de soie lustrée toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant, jusqu'au bout, jusqu'au fond; l'horizon manque.

— Par contraste, la longue bande de roche du Lazaret, le château d'If, sont d'une blancheur délicieuse — blanc et bleu, c'est la couleur des vierges. Comment faire comprendre une couleur? Comment, avec des mots, montrer que ce blanc, ce bleu, sont divins par eux-mêmes? Rien autre chose dans tout le paysage. La nature se réduit à cela, une coupe de marbre blanc et de l'azur dedans. — Aux deux bouts, à droite et à gauche, les hauts rochers, labourés, rayés, ravinés, lointains, emprisonnent l'air dans leurs crevasses, dans leurs enfoncemens, et semblent dormir sous un voile.

Nous nous sommes baignés; la mer porte le corps; un sable uni accueille les pieds. En voyant les membres se mouvoir si facilement dans l'eau, on pense aux félicités antiques. Le soleil a beau être dans son plein, la brise et la fraîcheur de la mer le tempèrent. Tout en nageant sur le dos, on voit la côte, les sables, les tamaris qui frémissent, les bois de pins qui se chauffent et répandent des senteurs; on sent les vagues bleues qui arrivent, qui viennent vous bercer; on regarde la frange d'argent mobile dont elles entourent la côte, on y sent le perçant regard, la force virile, la sérénité joyeuse du magnifique soleil. Comme il triomphe là-haut! Comme il lance à pleines poignées toutes ses flèches sur cette nappe immense! Comme ces flots miroitent, étincellent et tressaillent sous cette pluie de flammes! On pense aux Néréides, à Apollon. Que la Galatée de Raphaël est vraie, comme on entend les conques sonnantes des Tritons, et que des cheveux blonds dénoués, des corps blancs lavés d'écume, seraient beaux sur cet azur!

Nous sommes entrés dans une auberge, et nous sommes restés une heure accoudés sur la terrasse... Dans les lointains et aux endroits où poussent les algues, le bleu de la turquoise et des saphirs devient celui de l'indigo. On n'imagine pas une couleur si intense et si solide, quelque chose de si plein et de si fort, un si puissant et si riche contraste entre la blancheur nette des roches découpées et l'azur profond qui les entoure; il faudrait venir vivre ici pendant trois mois, cela guérirait des tristesses.

La veille, P... m'avait conduit dans le quartier vieux; quartier des pauvres, des filles et des matelots. Une vingtaine de rues en pente sur une sorte de montagne escarpée, avec des ruisseaux bourbeux qui gargouillent, et vingt mauvais lieux par rue. Une âcre odeur concentrée d'immondices entassées monte; des lueurs étranges tombent dans la noirceur de la ruelle encaissée. Sur les deux bords, à chaque maison, des femmes en cheveux, souvent décolletées, avec leur toilette étalée

telle quelle, parlent assises sur les marches, provoquent, chantonnent, disent de gros mots. Quelques-unes sont belles ; la plupart plantureuses et carrées. Des groupes serrés d'ouvriers, de matelots s'avancent, se bousculent. On boit, on fume, on crie dans la première salle. Cela ressemble à un pandémonium blafard et ignoble. Je n'ai rien vu de pis, sauf certaines rues de Liverpool. Mais ici, on sent en plus, au lieu de la misère froidement résignée ou abrutie, l'âpreté, l'énergie méridionales, et le besoin violent de jouissances, la révolte de l'homme enfermé trois mois, six mois dans un entrepont. — Quelques rues désertes, silencieuses, sans une porte ouverte, avec un seul fanal qui tremblote au fond et le ruisseau qui dégringole, fangeux, sont sépulcrales sous leurs ombres livides et dans leur immobilité. On dirait un dessin de Doré, une horrible vision après une peste, pendant le moyen-âge.

J'ai vu aussi ce quartier en plein jour; c'est un fouillis de ruelles inaccessibles aux voitures; on y monte par des sortes de marches. Des poules, des chèvres y vivent en liberté. — Les habitans, les femmes surtout, sont assises sur leur porte, vivent en plein air, crasseuses; une âcre odeur indescriptible emplit l'air. Aujourd'hui il y a des fontaines et des ruisseaux. Qu'est-ce que cela devait être quand la ville n'était pas arrosée? Encore à présent, dès qu'un coin est à demi solitaire, il est infecté. — L'eau de la Canebière est d'une couleur extraordinaire, un cloaque d'ordures délayées.

Je me suis assis sur une place et j'ai regardé attentivement pour bien démêler le type, surtout chez les jeunes filles de la basse classe. Elles sont petites, trapues; quelquefois il n'y a pas plus d'un pied entre la taille et le chignon. Elles marchent équarries sur des pieds solides. Les seins sont amples, le cou épais et court. Le trait essentiel, c'est le menton italien carré, bien dessiné comme celui des Antiques ou celui de Napoléon, largement détaché du cou et emmanché par de forts muscles. La figure est large, les sourcils aisément froncés, le front peu élevé, les cheveux drus, l'expression décidée et dangereuse. On dirait des filles de portefaix grecs; ce sont des boulottes énergiques. — M[me] P... dit que leur audace est étrange. De petites jeunes filles regardent en face, longuement, une femme qui passe, la jugeant et la critiquant tout haut.

La vie est chère ici. Mon cocher de fiacre me dit qu'une chambre d'ouvrier, sous les combles, non meublée, coûte 15 francs par mois, mais les salaires sont assez élevés. Par exemple, un charpentier gagne 7 francs par jour, un tailleur de pierres,

4 fr. 50; un maître portefaix, de 30 à 50 francs; un portefaix simple, de la corporation, 12 francs. Il est vrai qu'ils sont probes. — Ils sont ici de quinze à dix-huit cents, formant l'aristocratie populaire. En 1848, ils ont empêché la ville d'être pillée par les ouvriers piémontais et toute la canaille qui y pullule. On a eu peur de leurs poings. — Un maître portefaix, représentant du peuple en 1848, a donné sa démission au bout de trois mois, ne voulant plus rien avoir de commun avec les « bavards et intrigans » qui, d'après lui, composaient l'Assemblée.

La Provence.

J'ai bien vu cette année la Provence dans sa sécheresse, il n'a pas plu depuis quatre mois. C'est une Italie, une sœur de la Grèce, de l'Espagne; cela s'est vu au XIIe siècle à sa langue, à son génie, à sa littérature. — A Lyon, le contraste commence, avec les teintes vertes, le brouillard, les fleuves gonflés ou abondans, la pluie qui depuis hier noie les rues, les fabriques d'ouvriers sérieux, laborieux, entassés comme à Londres.

Hors de Marseille et de la mer, cette Provence est lugubre à voir; on dirait d'un pays brûlé, usé, rongé jusqu'à l'os par une civilisation détruite. Point d'arbres, sauf des mûriers espacés, des oliviers souffreteux, parmi des myriades de cailloux et des rocs nus, desséchés, blanchâtres; parfois un quart de lieue de côte démantelée et stérile; à l'horizon, des hauteurs dégarnies allongeant les unes au-dessus des autres leurs squelettes de pierre; l'homme a tout mangé, il ne reste rien de vivant; de misérables herbes épineuses, de petites broussailles vivaces se blottissent dans les creux, sur les escarpemens. La terre elle-même manque, elle a été grattée et ratissée; les forêts une fois détruites, les rivières sont devenues torrens et l'ont raclée, emportant avec elles tout ce qui alimente la vie. Il ne reste plus que la charpente primitive du sol et le terrible soleil. En avançant au delà de Tarascon, on trouve des lits de rivières sans une goutte d'eau, immenses épanchemens de cailloux et de sable au-dessus desquels passe un pont attendant les crues de l'hiver; puis sur les rives des villes encore à demi romaines, gardant des colonnes, des théâtres, des temples, des cirques, parfois montrant dans leurs vieilles bâtisses féodales des pierres romaines, des sculptures antiques employées comme moellons, sorte d'habit disparate où le vieux manteau d'un peuple détruit fournit un haillon et bouche un trou. — Deux ruines se sont faites ici, celle de la grande Rome et de la jeune Provence.

Mais le ciel reste, et la nuit tout est divin comme aux premiers jours. J'étais seul à dix heures du soir en allant de Marseille à Aix et je voyais, à droite, le ciel et la mer qui se continuaient l'un dans l'autre par un agrandissement extraordinaire de l'un et de l'autre, comme si, le soleil éteint, la terre fût tombée dans un monde sublime et inconnu. — Tout ce grand espace était d'un bleu tendre d'une douceur infinie, comme le velours du lit d'une jeune mariée. La lune montait, et son ruissellement faisait sur l'azur une colonne tremblante de lumière. — Ce divin azur s'étendait à perte de vue, et la lune, cheminant, le montrait peu à peu reposé, délicieux, comme les rideaux et les profondeurs chastes d'une silencieuse chambre nuptiale. — Là-dessus, il m'est venu des idées folles; j'ai vu passer dans ma tête une espèce de dialogue comme celui de Lucrèce : la conversation de l'homme avec la nature infinie, le spectacle de tous ces vivans, cité héroïque incessamment assiégée par les élémens bruts, où les combattans, à mesure qu'ils tombent, sont remplacés, où, sous le soleil pacifique, indifférent, se joue avec des sanglots et des cris d'admiration, la tragédie éternelle de la vie. Comme je l'ai eu, ce sentiment, une fois déjà cette année à Florence (1)! Cette humanité dont nous sommes les fils et qui vit en chacun de nous, est une Niobé, dont les enfans tombent incessamment sous les flèches des archers invisibles; les fils et les filles blessés s'abattent et palpitent; les plus jeunes cachent leur tête dans la robe de leur mère; l'une, encore vivante, lève des bras inutiles vers les meurtriers célestes. Elle, froide et raidie, se redresse sans espérance et, élevée un instant au-dessus des sentimens humains, elle aperçoit avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et funéraire, les bras tendus, les flèches inévitables, l'implacable sérénité des dieux.

H. Taine.

(1) Voyez *Voyage en Italie*, t. II, p. 80.

LES VIERGES AUX ROCHERS

TROISIÈME PARTIE (1)

Seul maintenant, à cheval sur la route de Rebursa, je revoyais le visage bouffi et exsangue de la princesse Aldoïna, et le lugubre labeur des serviteurs, et les deux larves grises des suivantes, et tous les aspects de ce convoi étrange. Quelque partie vive de moi était restée dans le grand parc; et néanmoins je sentais au fond de moi-même une joie de me retrouver seul.

Je revoyais les gestes de l'adieu près de la grille, et la profondeur merveilleuse qu'avaient les yeux des prisonnières, et les lointains presque mythiques du jardin s'évanouissant derrière leurs belles personnes. Et, dans le même temps, tous les autres fantômes de la vie intense que j'avais vécue en ces heures brèves s'amassaient dans mon âme comme une richesse variée et confuse recueillie pour être employée à l'ornement de mon palais secret.

« Quelles somptuosités! me disait le Démoniaque, m'apparaissant non sans joie et sans orgueil. Quelles magnificences dans un seul jour! Tu ne pouvais mieux servir ton dessein, qui est de vivifier tout et d'extraire de la vie même des choses les plus arides. Ne reconnais-tu pas à présent la sagesse de mon admonition matinale? Ne bénis-tu pas la rigueur de la longue discipline qui t'a valu ce fruit dont tu t'enivres? Ta poésie, comme ta volonté, est sans limites. Tout ce qui naît et existe autour de toi naît et existe par un souffle de ta volonté et de ta poésie. Et

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

néanmoins tu vis dans l'ordre des choses les plus réelles, car il n'est rien au monde de plus réel qu'une chose poétique. »

Le jour déclinait sur le val ondulé du Saurgo; et, aux rayons obliques, les terres fauves s'enrichissaient d'or, tandis que les claires nuées se tenaient assises en cercle sur les sommets des roches comme sur les gradins supérieurs d'un amphithéâtre, en des attitudes féminines, attendant que le soir les revêtît de pourpre.

« Désormais, me disait le Démoniaque, tu pourrais féconder le sel. Là où ton esprit s'incline, la fertilité se dilate subitement. Mais tu as aussi pour toi la faveur de la fortune : tu es entré dans l'inconnu et dans l'imprévu, non comme celui qui tente, et explore avec incertitude, mais comme celui qui est attendu et élu pour moissonner un champ où se pressent toutes les plus superbes maturités, intactes encore et prêtes à remplir le creux de ses mains toutes les fois qu'il lui plaira de les tendre dans la lumière ou dans l'ombre. Tu es entré dans un jardin clos, délicieux et redoutable comme celui des antiques Hespérides. La félicité t'a souri sur trois visages, entre la Folie et la Mort, pareille à cette statue de marbre de Luni qui resplendissait entre deux colonnes noires. N'y a-t-il point pour toi un sens caché dans la disposition d'une telle figure? »

« O despote, répondis-je, il y a certainement un sens caché dans la figure que tu m'expliques; et je veux la connaître. Mais, puisque la perfection de cette trinité m'attire et puisque mon entreprise m'oblige à faire un choix, je demeure perplexe et non sans crainte d'être trompé comme un homme. »

Et le Démoniaque : « Ce soir non moins que ce matin, ta crainte est vaine. Et là n'est pas ta seule faute. Tout à l'heure déjà, en présence des trois Béatrices, après avoir composé sur la beauté de leurs mains nues une belle musique, tu as regretté de ne pouvoir les conduire toutes en même temps dans tes demeures et tu t'es indigné contre l'injustice du préjugé et de la coutume. Or, ce faisant, tu t'es humilié, non seulement jusqu'à reconnaître la puissance de la loi d'autrui, mais jusqu'à méconnaître la puissance de ton rêve, qui seule est sacrée. Pourquoi aspires-tu à la possession légitime des corps, lorsque les images idéales ornent déjà de leur triple grâce la demeure de ton rêve? Tu ne pourrais enlever de leur prison les trois prisonnières sans les enlever aussi de l'enchantement qui les transfigure. Innombrables sont les mystérieuses correspondances qui ondoient entre ces vies profondes et les lieux muets où elles souffrirent et t'attendirent. Leur grâce, leur désolation et leur orgueil tirent des ver-

tus occultes d'élémens infinis le charme où tu t'es complu. Ainsi les nobles plantes à longues racines subdivisées en myriades de fibrilles extraient du sein profond de la terre les énergies immortelles qui, poussées à la lumière par l'impétueuse ascension de la tige, se subliment dans le prodige de la corolle et du parfum. Peux-tu, ô poète, te représenter Églé, Aréthuse et Hyperthuse chassées de leur jardin? Lorsqu'Héraclès vêtu d'étoiles pénétra dans ce paradis occidental pour y ravir les fruits d'or, il renonça à emmener avec lui les filles de la Nuit; car, quelque atroce que fût son âme, il sentit que cela diminuerait et peut-être détruirait le paradisiaque mystère de leur beauté. »

« O Despote, dis-je alors, je pense à celui qui doit venir. »

Et lui : « Que ce soit toujours ta pensée suprême. Mais tout à l'heure la nécessité du choix t'apparaissait comme une épreuve cruelle, source de douleurs et de sacrifices inévitables; et ton cœur en était endolori. Considère que nulle Moire n'est plus que la Douleur digne d'être invoquée pour présider à une génération. Rien dans le monde ne se perd, et parfois des choses inouïes peuvent naître des larmes. Considère que la plus haute puissance du vouloir se manifeste, non dans la promptitude du choix entre plusieurs offres ou dans la fermeté de la résistance à plusieurs impulsions, mais bien dans l'art de conférer aux indistincts mouvemens de la nature l'efficacité, la lucidité, et la dignité de forces reconnues et dirigées. Considère qu'il y a un moyen d'être toujours égal à l'événement, dans les vicissitudes de la très incertaine vie. Tel s'est déjà rencontré qui, aux côtés du tyran dont un geste pouvait l'envoyer à la mort, eut une contenance à faire douter qui des deux était le véritable maître. Sois donc semblable à cet homme et traite l'événement avec une âme royale. »

La coupole du ciel s'était teintée d'une pâleur de jacinthe, et les oliviers en recevaient la sérénité sur leur feuillage où se dissimulaient les attitudes douloureuses des troncs noirs. Les nuées assises sur les sommets des rochers s'étaient revêtues, non de pourpre, mais d'un vêtement de couleur plus délicate, qui les faisait languir; pourtant quelques-unes d'entre elles élevaient au-dessus de leurs compagnes une tête altière aspirant à une couronne d'étoiles.

« D'ailleurs, continuait le Démoniaque, tu peux composer tes musiques sur les merveilleuses générations de choses qui naissent des affinités et des rapports entre les trois formes intégrales, quand tu les contemples purement. Il y a dans leurs liaisons et leurs attenances un langage extraordinaire que tu comprends déjà

comme si tu l'avais toi-même inventé. De chacune de leurs lignes tu peux faire l'axe d'un monde. Elles semblent te donner la joie de la continuelle création et de la continuelle découverte, et t'aider à parfaire ton union avec une partie de toi-même inopinément révélée. Elles semblent reverser en toi la vie qu'elles reçurent de toi en un temps immémorial. — N'avais-tu pas joui d'elles avant ce jourd'hui où elles te sourirent? Debout en silence à leur flanc, ne sentais-tu pas ton âme lourde comme une nuée?

« O Despote, lui dis-je, sentant mon âme se retourner avec un désir infini vers le jardin dont je m'éloignais dans le crépuscule harmonieux; ô Despote, c'est vrai : debout en silence à leur flanc, j'ai goûté une volupté plus forte que si j'eusse dénoué leurs chevelures ou pressé de mes lèvres leurs nuques si belles; et j'en suis encore tout plein. Mais pourtant je voudrais, dans l'ombre tombante, retourner là-bas à la dérobée, et me pencher invisible sur leurs poitrines virginales, et m'y attarder longuement; car je pense que vers moi, dans l'ombre, ces poitrines exhaleront une grande douceur et une grande tristesse que je ne connaîtrai jamais! »

***

... a sedere, con le dita delle man insieme tessute, tenendovi dentro il ginocchio stanco.

LEONARDO DA VINCI.

Dove è più sentimento, lì è più martirio.

Le même.

Et je les conduisis sous les fleurs.

Elles écoutaient avec un trouble visible les mélodies infinies du printemps, s'inclinant ou se retournant parfois vers leurs ombres qui les précédaient ou les suivaient comme de bleuâtres figures prosternées pour baiser la terre. Quelquefois, une confuse joie de liberté et d'espérance passait dans leurs yeux éblouis; quelquefois, une parole non prononcée entr'ouvrait leurs lèvres qu'elle rendait semblables aux bords des coupes débordantes. Et, quand elles s'arrêtaient, je pensais avec une intime ivresse à la plénitude qui les suffoquait.

Ce que nous disions de temps à autre devait leur paraître inutile, mais servait à nous faire sentir combien était profonde notre vie vraie. Un regard furtif, une inclination de tête, une pause brève, suffisaient pour remuer les profondeurs de ces abîmes où ne parvient que très rarement et très faiblement la lumière de la conscience commune; et ce que nous disions était

aussi lointain pour nous que l'est pour les plus basses racines des arbres le murmure des cimes.

Rien ne pouvait égaler en beauté cette austère campagne en fleur. Sur cette terre fauve et âpre comme la crinière du lion, les floraisons blanches et roses évoquaient des fantômes de jouvencelles craintivement ployées sur les poitrines larges et velues des géans légendaires. Les rayons du soleil créaient autour des pétales diaphanes cette mobile splendeur qu'ont les pierres fines. Çà et là reluisaient d'un double éclair les hoyaux polis par la glèbe brisée.

Nous sentions combien était profonde notre vie vraie. Et peu à peu, d'un commun accord, nous négligeâmes de prononcer ces vaines paroles qui ne servent qu'à rompre la gravité des silences et à dissiper la nuée trop épaisse des pensées ou des rêves. Une communion plus lucide nous rapprocha; autour de nous se forma une atmosphère divinatoire un peu semblable à celle où respirent les mystiques; et, sans parler, nous échangeâmes plus d'un merveilleux secret. Parfois, nous étions si imprégnés de volupté que nos pupilles en exhalaient un flot dans un regard et nos moindres gestes en transmettaient sans contact autant qu'en peut donner la plus lente caresse. Les pétales qui tombaient sous nos pas des branches à peine remuées nous attendrissaient étrangement, comme une confession de langueur, comme une complicité des arbres heureux de nouer. Les vignes bientôt bourgeonnantes, inclinées sur les mottes, tordues et comme convulsées, nous stimulaient par l'exemple d'un effort fiévreux qui devait se résoudre en un don enivrant. Et, dans la feuille caduque et dans le maigre sarment, nous sentions en idéale vertu l'huile odorante de l'amande et la flamme d'oubli que distille le raisin.

Un jour, à la vue d'une goutte de sang sur la main de Violante qu'une épine avait blessée parmi les fleurs neigeuses d'une haie, j'eus un subit vertige de désir. Elle, souriante, retira sa belle main qui s'emperlait; et, comme nous étions par hasard un peu éloignés de ses sœurs et que problablement elles ne nous voyaient pas, une envie sauvage me vint de presser mes lèvres sur ce sang et d'en goûter la saveur. Et, pour me retenir, je dus me faire à moi-même une telle violence que j'en tremblai.

— La vue du sang vous effraie? me demanda-t-elle, d'une voix que la dissimulation ne réussissait à rendre ni assurée ni railleuse.

Et, ses prunelles s'étant fixées sur les miennes, il me sembla que je me couvrais de pâleur; car j'éprouvai intérieurement une émotion indéfinissable dont je ne puis donner qu'une idée

confuse par l'image d'une roue immense qui, tournant à tours précipités, s'arrêterait tout d'un coup. Cette seconde allait résoudre une grande chose pour elle et pour moi; et, bien que nous eussions l'un vis-à-vis de l'autre une contenance composée, notre attitude intérieure était celle de la tension qui précède une irrésistible détente. Nos deux vies se contractaient de toutes leurs forces.

Ah! comment pourrais-je oublier ce silence ardent où palpita l'aile invisible d'un messager qui apportait une tacite parole? Quelle vertu d'oubli pourrait effacer de ma mémoire cette main emperlée de sang et ce buisson chargé de fleurs?

La voix d'Anatolia nous rappela de loin, et nous reprîmes notre marche aux côtés l'un de l'autre, envahis soudain d'une lassitude et d'une tristesse corporelles, comme si nous venions de sortir d'une longue nuit de volupté.

Mais il y eut aussi des instans où mon âme inclina davantage vers celle qui nous avait rappelés et vers celle qui allait partir. Je me complus en ces alternatives d'amour qui, au lieu de dissiper ma force, la stimulaient comme le conflit des vents stimule la flamme. Il me semblait que j'avais trouvé une nouvelle espèce de perceptions : spontanément se coordonnaient en moi les plus diverses et les plus étranges. Parfois il en naissait une musique si neuve et si belle qu'il me semblait que j'étais sur le point de me transfigurer; et je croyais qu'allait se réaliser mon désir de devenir un dieu.

Je pensais : « S'il y eut jamais un dieu qui, à la saison nouvelle, aima s'asseoir sous les arbres en fleurs et tirer de leurs enveloppes d'écorce les secrètes hamadryades pour les caresser sur ses genoux, il n'éprouva certes pas une joie plus vive que celle que j'éprouve à recueillir les beautés essentielles de ces créatures délicieuses et à les entremêler avec autant de facilité qu'il en avait à confondre les chevelures variées et obéissantes de ses nymphes végétales pour composer une harmonie d'ors. »

Ainsi me figurais-je par momens vivre dans un mythe créé par moi-même à la ressemblance de ceux que produisit la jeunesse de l'âme humaine sous les cieux de l'Hellade. L'antique esprit de déité errait sur la campagne comme au temps où la fille de Rhéa fit don de ses épis à Triptolème pour qu'il les épandît dans les sillons et fît participer tous les hommes à la jouissance du bienfait divin. Les énergies immortelles circulant dans les choses paraissaient se ressouvenir encore de l'antique transfiguration qui, pour la joie des hommes, les avait converties en grandes images de beauté. Comme les Charites, comme les Gorgones et comme les Moires, elles étaient trois, les vierges qui m'accompa-

gnaient à travers ce printemps mystérieux. Et j'aimais à m'imaginer moi-même pareil à ce jeune homme représenté sur le vase de Ruvo, que conduit à la lisière d'un bois de myrtes un génie ailé. Au-dessus de sa tête est écrit le mot de Félicité, et trois vierges l'entourent : l'une qui porte dans ses mains un plat chargé de fruits, l'autre tout enveloppée d'un manteau constellé, et la troisième avec le fil de Lachésis entre ses doigts agiles.

Un jour, par hasard, nous rencontrâmes un espace enclos où les agriculteurs indigènes, perpétuant la coutume religieuse des Gentils, avaient consacré un chêne frappé par la foudre.

— Voilà une belle mort! s'écria Violante en s'appuyant à la clôture de pieux en forme de parallélogramme.

Une sainteté presque terrible régnait sur ce lieu solitaire. Tel devait être l'aspect du bidental que les prêtres latins consacraient par le sacrifice d'une brebis de deux ans.

— Vous commettez un sacrilège, dis-je à Violante. On ne peut pas toucher la clôture sacrée sans la profaner; et le ciel punit de la frénésie la personne coupable.

— De la frénésie? fit-elle en s'écartant par un instinct superstitieux.

Et son geste marqua d'une gravité imprévue mon allusion à la croyance païenne.

Dans un éclair, je revis le visage bouffi et exsangue de la mère folle et les yeux égarés d'Antonello; et je réentendis le cri tragique: « Nous respirons sa folie ! »; et je ne sais quelle sensation glaciale de fatalité me parcourut.

— Non, non, ne craignez rien! dis-je involontairement.

Et peut-être, par cette marque évidente de regret pour l'allusion qui devait paraître un triste augure ou un cruel présage, ne fis-je que rendre l'ombre plus épaisse.

— Je ne crains rien, répondit-elle sans sourire, en s'appuyant de nouveau à la clôture.

Ainsi d'une vaine parole naquit une grande ombre.

L'arbre foudroyé se dressait devant nous, noirâtre et pétrifié comme le basalte, montrant son tronc robuste ouvert jusqu'aux racines par une déchirure qui évoquait la terreur d'une force vengeresse. Privé de branches sur le flanc frappé, il en conservait quelques-unes au sommet de l'autre flanc, pareilles à des bras qui se tordent, levant vers le soleil l'implacable désespoir de leurs gestes. A chaque angle de l'enceinte était fixé un crâne de bouc aux cornes recourbées, devenu très blanc sous les intempéries sans nombre. Tout était immobile et mort, et sacré, et d'aspect primordial.

Du haut de l'azur venaient de temps à autre les cris des éperviers.

*
* *

Les jours passèrent, rapides; et ils furent comme des jours d'adieu à celle qui allait partir.

Je lui disais :

— Regardez le printemps de toute l'intensité de vos prunelles; car vous ne le verrez plus, jamais plus !

Je lui disais :

— Réchauffez vos mains au soleil; baignez-les dans le soleil, ces pauvres mains; car, d'ici peu, vous les tiendrez croisées sur votre poitrine ou cachées sous le tablier de laine brune, dans l'ombre.

Je lui disais, en lui montrant une fleur :

— Voilà un prodige dont il faut louer le Ciel. Considérez les innombrables écritures que porte le tissu argenté de cette corolle, et le rapport occulte entre le nombre des pétales et celui des étamines, et la délicatesse des filamens qui soutiennent les lobes des anthères, et ces tuniques diaphanes et ces réticules et ces valves et ces membranes couvertes d'un duvet presque imperceptible, où est enfermée l'agitation mystérieuse du pollen, et tout l'art divin que révèle la structure de ce petit corps vivant, si frêle et doué pourtant de puissances infinies pour aimer et pour féconder. Considérez le réseau mobile des ombres que le frémissement des feuilles fait sur le sol et celui que fait sur la muraille le rayon réverbéré par l'eau tremblotante, réseau d'azur et réseau d'or pour bercer votre mélancolie; et encore les petits doigts blonds qui s'allongent à la cime des rameaux des pins; et les gouttes de rosée qui pendent à la cime des barbes de l'avoine; et les nervures déliées sur les ailes des abeilles; et les splendides yeux verts des libellules fugitives; et les irisations qui chatoient sur la gorge gonflée des colombes; et les étranges figures que dessinent les taches des lichens, les crevasses des troncs d'arbre et les veines des silex... Recueillez toutes ces merveilles sous vos paupières qui devront si longtemps rester abaissées devant le crucifié. Dans le vieux monastère de la reine Sanche, il n'y a pas, je crois, de jardins; il n'y a que des préaux de pierre.

Et elle me demandait :

— Pourquoi me tentez-vous? Pourquoi vous plaisez-vous à troubler ma volonté si débile ? Dieu vous a peut-être envoyé pour me soumettre à une épreuve?

Et je lui répondais :

— Non, je ne veux pas troubler votre volonté; mais j'ose vous donner un conseil fraternel, pour que vous ayez moins à souffrir. Je prévois que quand vous serez ensevelie, quand vous ne pourrez approcher votre joue de la grille sans vous blesser contre les pointes, vous qui avez grandi dans un jardin, vous aurez des semaines de furieuses impatiences; et toutes les visions de l'air libre repasseront dans votre mémoire. Alors ce sera pour vous une torture inouïe, si vous ne pouvez pas vous représenter avec exactitude les fines bigarrures noires et jaunes qui ornent le dos du lézard ou la tendre feuille laineuse qui pointe sur la branche du pommier. Je connais la folie de ces curiosités tardives. Autrefois, j'ai aimé passionnément un grand lévrier d'Écosse, présent de mon père. C'était une bête magnifique, très élégante, d'une noblesse sans pareille. Lorsqu'il mourut, je tombai dans une affliction profonde; et ce qui me tourmentait singulièrement, c'était le regret de ne pouvoir me représenter sous une forme précise les petits grains d'or qui constellaient ses yeux bruns et les taches grises qui marbraient son beau palais rosé entrevu parfois dans un bâillement ou dans un aboiement. Nous devons donc regarder toutes choses avec des pupilles attentives, et surtout les créatures qui nous sont les plus chères. Ne chérissez-vous pas les choses que j'indiquais tout à l'heure à votre attention, et n'êtes-vous pas sur le point de les abandonner? N'êtes-vous pas sur le point de mettre entre elles et vous une sorte de mort?

Elle était assise, soutenant son genou las dans ses mains aux doigts entrelacés. Sa grâce délicate était un peu contractée par l'inquiétude que lui donnait mon discours ambigu, grave et futile, trompeur et sincère. Et moi, en lui tenant ce langage, j'éprouvais un plaisir analogue à celui que j'aurais éprouvé à défaire les bandeaux lisses de ses cheveux menacés par les ciseaux d'argent de la tonsure. *Tondeantur in rotundum.* J'avais encore limpide dans la mémoire la fraîcheur du rire juvénile qui, le premier jour, jaillissant de ses lèvres à l'heure de la séparation, m'avait rempli d'émerveillement. Et il me plaisait de rassembler les images de ces choses multicolores et mignonnes autour de la clarisse qui, en cet après-midi déjà lointain de février, m'avait révélé comme un secret miracle la floraison nocturne de son aubépine.

* * *

Je la recherchais comme on recherche un bien dont on connaît la brièveté. Elle m'attirait comme une pure forme de jeunesse qui, avec un sourire mêlé de larmes, se serait retournée

vers moi du seuil d'une porte obscure où elle aurait été sur le point d'entrer et de se perdre. J'aurais voulu dire à ses sœurs : « Laissez-moi l'aimer tant qu'elle est de ce monde et verser quelques gouttes d'aromates sur ses petits pieds ! »

Au cours de mes longues visites, il m'arriva souvent de rester seul avec elle et de pouvoir attirer dans un entretien spirituel cette âme si ductile et si avide d'esclavage. Anatolia disparaissait de temps à autre, lorsqu'une des deux femmes grises venait l'appeler d'un regard. Violante, depuis quelques jours, se laissait voir difficilement, semblait éviter ma compagnie et me considérer avec indifférence, reprise de son ennui habituel. Les deux frères ne supportaient pas longtemps la grande clarté du plein ciel. Aussi m'arriva-t-il plusieurs fois de rester seul avec la clarisse, dans la cour intérieure, sur un banc de marbre qui était au dessous de la statue de l'été, ou dans l'ombre des rampes déjà verdoyantes, ou sur la berge du vivier aride.

Je lui disais :

— Peut-être vous êtes-vous trompée, chère sœur, dans l'élection de votre époux. Lorsque vous entendrez l'évêque annoncer : *Ecce sponsus venit*, vous tremblerez au fond de votre cœur, croyant qu'une main belle et forte va s'étendre vers vous et vous recueillir toute dans le creux de sa paume comme de l'eau ; car tel est bien l'acte doux et impérieux que vous attendez de votre dominateur et qui convient à votre naturelle fluidité. Mais, au pied de l'autel, vous aurez peut-être une déception. Et, si vous osez lever les yeux, vous le verrez, l'Époux attendu, immobile entre les cierges ardens, les mains percées, la tête couronnée d'épines. Il semble donc, chère sœur, qu'il soit nécessaire d'arracher ces clous cruels, si profondément plantés. Et il semble que, pour accomplir cette tâche, une force terrible soit requise. Ensuite, il faut panser les plaies avec une infatigable patience et avec des baumes composés d'herbes qui ne se récoltent que sur certains sommets vertigineux où l'air est irrespirable. Et, lorsque les plaies se sont cicatrisées, il reste à reverser dans les veines le sang qu'elles ont perdu. Et lorsque enfin ce dur labeur est accompli, il advient parfois que les mains guéries se retirent à l'improviste. Il semble que bien rares soient les épouses auxquelles il est donné de les voir revivre vraiment ; et parmi ces élues, à peine s'en trouve-t-il une qui, en quelque soirée mystique, ait la joie suprême de se sentir prendre tout entière, enfermer tout entière dans l'étreinte de ce poing, comme c'est votre vœu...

Et elle murmurait, la vierge servile :

— Dieu veuille que je sois cette élue !

Je lui disais :

— Ah ! chère sœur, songez quelle force immense doit avoir en soi cette élue pour faire revivre une main morte et pour la contracter si violemment !

— Je n'ai aucune force, mais j'en implorerai du Seigneur.

— Le Seigneur pourra seulement vous rendre la force que vous lui aurez infusée vous-même, ô Maximilla !

Et elle suppliait :

— Taisez-vous, je vous en conjure ! Je crains que vos paroles ne soient impies.

— Elles ne sont pas impies ; vous pouvez les écouter. N'avez-vous pas dans la mémoire la première strophe de la Glose de sainte Thérèse ? La sainte y parle d'un Dieu fait prisonnier. Pensez à ce qu'il faut de puissance pour enchaîner le Seigneur ! Vous voyez bien, sœur Eau, que ce sont toujours des actes virils extraordinaires qu'on réclame de l'épouse louée dans les Antiennes et dans les Répons ? Aussi, comme j'ai pour vous une sollicitude fraternelle, je voudrais au moins préparer votre âme à l'amertume du désenchantement. Ne la bercez pas trop dans les promesses des Psaumes. Il y a, ce me semble, une promesse magnifique et voluptueuse dans les versets que vous avez appris : « *Veni, electa mea*... Viens, ô mon Élue ; car un Roi désire ta beauté. Viens ! l'hiver est passé, la tourterelle chante, les vignes fleuries embaument... » Ah ! il est vraiment incomparable, ce latin des Psaumes, pour donner l'image d'une ivresse d'amour submergée sous une opulence qui étouffe. Certains versets semblent ruisseler d'huiles aromatiques comme des chevelures d'esclaves, ou peser et reluire comme des lingots d'or. Lorsque l'évêque vous posera sur la tête la couronne de l'excellence virginale, vos lèvres auront à prononcer des paroles admirables où je sens et vois je ne sais quelle pesanteur et quelle splendeur mystérieuses : *Et immensis monilibus ornavit me*. Paroles admirables, n'est-ce pas ?

Elle me regardait maintenant avec une telle passion que toute sa petite âme tremblait entre ses cils comme une larme ; et j'aurais pu la boire en m'inclinant à peine.

Je lui dis :

— Peut-être vous fais-je un peu de mal. Mais, chère sœur, je vois au fond de vos yeux un rêve si ardent que je crains pour vous ; car la vie à laquelle vous vous préparez ne pourra pas être conforme à votre rêve et à votre nature. Ce qui vous attend, c'est une vie médiocre, toujours égale, comme engourdie, mesurée par l'immuable Règle, dans ce vieux monastère de la reine Sanche qui fut déjà la tombe de plus d'une Montaga et de plus d'une Can-

telmo. J'ai dans la mémoire une vision de ces clarisses, en un jour des Cendres. Lorsque j'étais à Naples, l'église angevine de Sainte-Claire m'attirait, non seulement parce que certains de mes ancêtres y reposent, non seulement parce qu'on y peut envier le duc de Rhodes qui dort dans le sarcophage païen de Protésilaus et de Laodamia, mais encore parce qu'en fermant les yeux on y peut savourer la poésie répandue là par quelques beaux noms de femmes mortes. Là repose Marie, duchesse de Durazzo et impératrice de Constantinople; là repose la princesse Clémence; là reposent Isotta d'Altamura, et Isabelle de Soleto, et Béatrice de Caserte, et cette délicieuse Antonia Gaudino, si gracieusement endormie dans le marbre sous le voile que Jean de Nole déroba pour elle à la plus jeune des Grâces. J'ai dans la mémoire une vision de ces clarisses, en un jour des Cendres. Derrière le grand autel, il y a une large grille noire, toute hérissée de pointes, qui ferme le chœur des religieuses et à travers laquelle on aperçoit les rangées des stalles où les sœurs sont assises, tandis que l'évêque assisté d'un capucin siège en deçà de l'obstacle, tenant entre les mains un bassin d'argent plein de cendres. Un guichet est ouvert dans la grille; et les clarisses, une à une, viennent et s'agenouillent. L'évêque introduit par le trou son bras vacillant et marque de cendre les fronts l'un après l'autre. Les cendres prises, elles se lèvent et retournent à leur stalle comme des fantômes, effleurant le pavé de leurs pieds silencieux chaussés de drap. Tout s'accomplit en silence et tout est glacial comme la cendre. Ah! chère sœur, lorsque vous aurez reçu, vous aussi, cette glace, qui réchauffera jamais votre petite âme?

— Qui réchauffait l'âme de sainte Claire et la rendait si ardente? m'opposa la clarisse, qui parut rassembler ses forces pour ne pas être vaincue, tandis que ses joues se coloraient.

— Un homme : François d'Assise. Il vous est impossible d'imaginer la Damianite autrement qu'agenouillée aux pieds de saint François. Un artiste religieux l'a représentée dans l'attitude d'échanger un baiser avec le Séraphique. Et rappelez-vous la longue idylle qui se trama entre l'ermitage de Saint-Damien et la Portioncule; rappelez-vous les semaines de passion, de douleur et de pitié passées dans le jardin du monastère à l'ombre des oliviers, en un été de grande soif, lorsque Claire buvait les larmes répandues des yeux de François presque aveugle; rappelez-vous enfin le colloque entre les deux mystiques amans, celui qui précéda la suprême extase d'où jaillit comme un jet de lumière le Cantique des Créatures. Vous avez là, près de vous, les *Fioretti*. Eh bien! relisez le chapitre qui raconte : « comment

sainte Claire mangea avec saint François. » Jamais festin nuptial ne fut illuminé de plus splendides flambeaux d'amour. Le voici : « Les hommes d'Assise et de Bettone et ceux de la région d'alentour voyaient sainte Marie des Anges, et tout le lieu, et la forêt qui bordait le lieu, flamboyer fortement; et il semblait que ce fût un grand feu qui eût envahi l'église et le lieu et la forêt tout ensemble; c'est pourquoi les habitans d'Assise en grande hâte coururent là-bas pour éteindre le feu, croyant véritablement que tout fût en flammes; mais, étant arrivés au lieu et ayant trouvé que rien ne brûlait, ils pénétrèrent dans le lieu et trouvèrent saint François avec sainte Claire... » Vous voyez, chère sœur, par quels moyens l'institutrice de votre Règle savait se protéger contre le froid. Convenez que la différence est grande entre l'ermitage lumineux de Saint-Damien et la clôture de votre monastère angevin. Ici, nul incendie, mais une ombre grise uniforme, où l'humilité se fait inerte... De quelle sorte est votre humilité, Maximilla? Je crois que votre besoin d'esclavage est très altier.

Elle se taisait, découragée et haletante; et, dans sa consternation, elle était si douce et si misérable que j'aurais voulu la prendre sur mes genoux.

— Le premier jour, lorsque vous apparûtes sur la rampe, vous me donnâtes aussitôt l'idée de l'hermine. Or il semble que, dans notre imagination, la blancheur de l'hermine ne puisse aller sans l'orgueil de la pourpre; tant nous sommes accoutumés à nous les représenter toutes deux réunies dans les manteaux des rois. Ne portez-vous pas peut-être votre manteau à l'envers, de telle façon que la pourpre reste dessous invisible? C'est bien une manière digne d'une Montaga.

— Je ne sais, répondait-elle éperdue. Il semble que tout ce que vous dites doit être.

Et c'était comme si elle eût confessé : Je serai telle que vous me voudrez.

— Si j'étais votre époux, Maximilla, ajoutai-je pour caresser sa petite âme tremblante, je vous donnerais une maison où le jour entrerait à travers des lames d'albâtre couleur de miel ou des vitraux historiés d'histoires sibyllines; et je vous ferais servir par des caméristes et des silentiaires chaussées de feutre et vêtues d'étoffes calmes, qui passeraient devant vous comme de grands papillons nocturnes; et, autour de la maison, je voudrais vous créer un jardin planté d'arbres qui prodigueraient des fleurs et pleureraient des aromes, et je le peuplerais d'animaux gracieux et doux comme des gazelles, des colombes, des cygnes et des

paons. Et là, en harmonie avec toutes ces choses, vous vivriez pour moi seul. Et moi, chaque jour, après avoir satisfait par quelque acte efficace mon besoin de dominer les hommes, je viendrais respirer l'air sublimé par votre silencieux amour, je viendrais vivre près de vous la vie pure et profonde de mes pensées. Et parfois je vous communiquerais une fièvre véhémente; et parfois je vous ferais pleurer d'inexplicables larmes; et parfois je vous ferais mourir et revivre, pour être à vos yeux plus qu'un homme.

Cependant, se préparait-elle au départ, ou s'attardait-elle à attendre avec impatience ce qui toutefois pour elle était inattendu?

***

Un jour que je montais par l'allée des vieux buis où Violante m'était apparue pour la première fois sous le grand arceau, elle se présenta devant moi presque au même lieu, souriant d'un nouveau sourire.

— Aujourd'hui, lui dis-je, vous avez l'air d'un ange qui apporterait le bon message. Tout l'esprit d'avril est en vous.

Elle me tendit sa main, que je pris et gardai quelques instans dans la mienne.

— Qu'avez-vous donc à m'annoncer? demandai-je en lisant dans ses yeux la nouvelle qui la transfigurait.

Elle se troubla sous mon regard et se couvrit encore une fois d'une rougeur qui, sur ce teint pâle, me parut presque violente.

— Rien, répondit-elle.

— Et pourtant, lui dis-je, il y a dans toute votre personne une annonciation. Si vous voulez bien me permettre de faire à votre côté un bout de chemin, vous me la communiquerez sans paroles. Jamais, Maximilla, je n'ai senti votre harmonie comme à cette heure.

Sûrement, elle croyait que je lui parlais d'amour, tant elle était confuse! Et toute sa personne rayonnait d'un si vif esprit de gentillesse que je repensai à ces gentilles dames, assemblées dans les imaginations de Dante jeune : ces dames qui de temps à autre, comme tombe « une eau mêlée de belle neige », laissent tomber de leurs lèvres des paroles mêlées de soupirs. Et, parce que je l'aimais d'une façon inhumaine, il me revint aussi à la mémoire quelques-unes des paroles de jadis : « A quelle fin aimes-tu?... Dis-le-nous; car la fin d'un tel amour doit certainement être très nouvelle. »

Nous avions quitté l'avenue centrale pour nous enfoncer dans le labyrinthe herbeux. Les oiseaux, hôtes du jardin clos, chan-

taient; les insectes luisans bourdonnaient autour de nous; mais mon oreille n'était attentive qu'au frôlement produit par le bord de la robe qui courbait les cimes des herbes grandies.

Enfin, d'une voix timide, elle confessa :

— Mon départ est différé.

Puis, comme pour se justifier :

— De cette façon, ajouta-t-elle, je pourrai célébrer avec les miens les dernières Pâques...

Mais moi, subitement, j'eus comme la sensation qu'elle venait de me tomber entre les bras et que sa joue adhérait à ma poitrine et que, pour l'en détacher, je devais la faire saigner.

Je m'écriai néanmoins :

— La voilà donc, cette bonne nouvelle !

Et je ne dis rien de plus; car, au contact de cette vie palpitante, mon trouble fut si fort qu'il me rendit impossible toute simulation de pitié. Certes elle attendait de moi des paroles d'amour et d'allégresse, et que je lui prisse les mains, et que je lui demandasse : — Voulez-vous renoncer pour toujours à vos vœux et être mienne tout entière? — Oui, elle attendait cela. Et, sentant son angoisse si voisine, sentant souffler comme un vent de flamme sur mon visage sa passion de se donner et d'être heureuse, j'étais agité d'un frémissement pareil à celui de l'homme sous les yeux duquel est placée tout à coup une large blessure qui découvre les intimes tissus de la chair vive. Il y avait dans ma souffrance quelque chose de cet effroi. Jusqu'à cette heure, je m'étais délecté de la chère âme comme d'une chevelure soyeuse où il est doux de plonger les doigts en pensant que demain elle sera coupée. Et voilà que cette âme adhérait à la mienne par toutes ses douleurs.

« Je pourrais faire de toi un être de joie ! » C'était comme une promesse; c'était presque un désir. Et cette promesse et ce désir transparaissaient dans mes dernières paroles; et vraiment, jusqu'à cette heure, en m'inclinant vers la chère âme, j'avais de temps à autre tendu l'oreille pour découvrir un indice de cette source occulte d'où avait jailli un jour le beau rire imprévu. Ah! pourquoi devais-je décevoir une espérance si douloureuse et renoncer à ceindre ma force de cette muette adoration?

Nous étions seuls, dans une étrange solitude où je sentais pour ainsi dire la vacuité de l'espace aérien qu'auraient occupé les deux autres sœurs si elles eussent été présentes à côté de nous. Et l'anxiété produite dans mon esprit par leur absence était pénible comme le halètement de l'attente. — Où étaient, que faisaient à cette heure Anatolia et Violante? Étaient-elles aussi dans le jar-

din? — Je les voyais poindre au détour de chaque sentier, et j'imaginais l'expression de leur premier regard en nous rencontrant. Et je réfléchissais à la singularité de la contenance qu'elles avaient gardée toutes deux en ces derniers jours, et je cherchais à en pénétrer la signification véritable. Anatolia m'apparaissait avec son héroïque et bénin sourire de martyre, résignée à exprimer jusqu'à la dernière goutte toutes les vertus de son cœur pour adoucir d'inguérissables maux; elle m'apparaissait avec ses yeux purs qui avaient parfois une lueur attirante : telles, dans les légendes, les eaux des lacs révèlent par un reflet inaccoutumé l'existence des trésors engloutis. Renfermée dans son ennui et dans son dédain, Violante m'apparaissait en une énigmatique attitude qui pouvait sembler presque hostile et qui m'emplissait d'un malaise pareil à celui que donnent les pressentimens funestes; car, pour mon imagination, elle avait derrière elle l'ombre de son rocher fatidique et le mystère de ses chambres reculées, pleines de parfums mortels.

J'aurais voulu demander à celle qui cheminait près de moi : — Y a-t-il quelque chose de changé dans la voix de vos sœurs chéries, lorsqu'elles vous parlent et lorsqu'elles parlent entre elles? Y a-t-il parfois dans leur accent et dans leur regard quelque chose qui vous fait mal? Et, quand vous êtes à côté l'une de l'autre et respirez dans le même cercle, s'abat-il parfois sur vous un silence qui vous suffoque, semblable à celui qui précède les ouragans? Et sentez-vous alors se dessécher soudain votre tendresse et s'élever du fond de votre cœur une amertume semblable à un poison? Et, dites-moi, vos sœurs pleurent-elles à l'écart? Ou encore, vous arrive-t-il parfois de pleurer ensemble?

Ainsi aurais-je voulu interroger la taciturne et souffrir d'amour avec elle.

Je la regardai. Elle souffrait et elle était heureuse. Pour rompre enfin le charme ambigu, je lui dis :

— Vous portez toujours un livre, à la façon d'une sibylle.

Elle me montra le volume.

— C'est le livre que je portais le premier jour, dit-elle avec ce timbre indéfinissable qui révèle dans la voix l'humidité des larmes.

— Et le brin d'herbe?

— Il s'est brûlé.

— Mettez-y donc une rose rouge.

Mais elle avait dans son émotion une grâce si humble, et elle laissait si ingénument transparaître l'intime ardeur qui la dévorait, que je ne sus ni l'écarter de moi ni me refuser la douceur de la sentir se dissoudre peu à peu.

— Asseyez-vous, lui dis-je. Lisons ensemble quelques pages. Ce lieu vous plaît-il?

C'était une petite éminence prairiale, constellée d'anémones, tranquille, à laquelle des ifs aigus et sombres donnaient presque un aspect de cimetière. Dans le centre, une cariatide, repliée de manière que sa poitrine touchait presque ses genoux, soutenait la plaque de marbre d'un cadran solaire. Et là, comme auprès d'une table, étaient deux sièges pour un couple d'amans qui auraient voulu, en regardant l'ombre du gnomon, éprouver la volupté mélancolique d'un lent périr ensemble. On distinguait encore, gravée dans le marbre sous les lignes horaires, l'épigraphe :

Me lumen, vos umbra regit.

— Asseyons-nous ici, lui dis-je. Ce lieu est délicieux pour jouir du soleil d'avril et sentir couler la vie.

Arrêté sur le cadran, un lézard vert nous regardait de ses petits yeux luisans, sans peur, comme un être familier. Lorsque nous nous assîmes, il disparut. Alors je posai les mains sur le marbre, qui était très chaud.

— Il brûle presque. Touchez!

Maximilla y posa aussi ses deux mains, blanches sur la blancheur; et elle les y laissa. La pointe de l'ombre atteignait l'extrémité de son annulaire, et le chiffre indicateur des heures demeurait caché sous sa paume.

— Voyez! l'aiguille vous désigne comme l'heure de la béatitude, lui dis-je parce que je goûtais profondément l'harmonie de sa grâce dans cette attitude et parce que je l'aimais ainsi.

Elle ferma les yeux à demi; et, une fois encore, sa petite âme trembla entre ses cils comme une larme, et j'aurais pu la boire en m'inclinant à peine.

J'ajoutai, en touchant le livre :

— La sainte, dans le flot de sa prose, a pour vous un vers divin, d'une suavité suprême, plus suave que ceux qui germaient dans l'esprit de Dante avant l'exil. *Stava quasi beata e dolorosa.*

Maximilla se sentait inondée de lumière et d'amour, comme déjà peut-être dans ses rêves secrets; et mes paroles, et ma présence, et son illusion, et le printemps épanoui l'abreuvaient d'une ivresse dont le souvenir devait peut-être remplir toute son existence. Immobile dans l'attitude où je l'avais louée, elle ne parlait pas; mais je comprenais les ineffables choses que disait le sang éloquent dans les veines de ses belles mains nues.

« Laissez-moi l'aimer tant qu'elle est encore de ce monde! répétais-je à ses sœurs, dont je croyais voir les yeux tristes luire à travers le feuillage des ifs. Laissez-moi cueillir ces anémones et les répandre sur sa chevelure qui sera coupée! »

Elle semblait heureuse, et son inconscience m'attendrissait davantage; car je l'aimais et lui disais : « Je t'aime, mais à condition que demain tu meures. Je te donne cette flamme pour que tu l'emportes avec toi dans le sépulcre. Telle est la nécessité qui pèse sur nous. »

Elle se secoua et se passa la main sur la face; et elle murmura :

— Ce soleil étourdit.

— Voulez-vous que nous nous en allions? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle avec un faible sourire. Selon votre conseil, je dois me saturer de soleil. Restons encore un peu. Tout à l'heure, vous vouliez lire quelques pages.

Elle avait l'air exténué, comme si elle venait de reprendre ses sens après un évanouissement.

— Lisez donc, pria-t-elle.

Et elle avança le livre vers moi.

Je le pris, l'ouvris et le feuilletai en parcourant des yeux quelques lignes. L'ombre fuyante d'une hirondelle passa sur la page et nous entendîmes de tout près le frémissement de ses ailes.

— Quel étonnement ce fut pour moi, reprit-elle, le jour où vous m'avez répété l'exhortation de sainte Catherine! J'étais encore toute pleine de son esprit, et, comme si vous eussiez deviné, vous aviez parlé d'elle...

Je sentais dans la voix de la clarisse une confiance et un abandon si complets qu'elle n'aurait pas pu me signifier plus clairement : « Me voilà, je suis tienne; je t'appartiens tout entière, comme aucune autre créature vivante, comme aucune chose inanimée ne pourrait t'appartenir. Je suis ton esclave et ta chose. »

Vraiment, elle semblait posséder une vertu non naturelle et abolir pour elle-même la loi qui, dans l'amour, interdit aux hommes le don et la possession perpétuels et parfaits. Sous la grande lumière du soleil, mon imagination la voyait vraiment se transfigurer en une forme cristalline et fluide, en une liquide essence que j'aurais pu absorber, dont j'aurais pu m'imprégner comme d'un parfum.

— Je crois, lui dis-je, qu'en lisant ce livre vous devez parfois sentir votre âme s'évaporer comme une goutte d'eau sur un fer rouge. N'est-il pas vrai? « Feu et abîme de charité, dissous pour

jamais le nuage de mon corps! » s'écrie la sainte. Et vous avez noté ces paroles en marge. Il y a en vous une aspiration constante à s'évanouir.

Son blanc visage me sourit dans le soleil sur la blancheur du marbre, presque indistinct.

— Voici un autre passage noté : « Ame enivrée, angoissée et brûlée d'amour. » En voici encore un autre : « Soyez un arbre d'amour enté sur l'arbre de la Vie. » Quelle éloquence de passion possède cette vierge! Elle fascine toutes les taciturnes, parce qu'elle parle et crie pour elles. Mais ce qui rend son livre précieux pour quiconque aime la vie, c'est l'abondance du sang qui y coule, y bout et y flamboie continuellement comme sur un autel de sacrifice au jour des grandes immolations. On dirait que cette dominicaine n'a du monde qu'une vision vermeille. Elle voit toutes choses à travers un voile de sang embrasé. « Ma mémoire s'est emplie de sang, dit-elle. Je trouverai le sang et les créatures, et je boirai leur amour dans le sang. » Parfois, une sorte de rouge démence l'envahit. « Noyez-vous dans le sang, s'écrie-t-elle, baignez-vous dans le sang, rassasiez-vous de sang, enivrez-vous de sang, revêtez-vous de sang, contristez-vous dans le sang, réjouissez-vous dans le sang, grandissez et fortifiez-vous dans le sang! » Elle connaît tout le prix de la douce et terrible liqueur, puisqu'elle la voit, non seulement au fond du calice, mais aussi jaillir des veines des hommes, elle qui est prise dans le tourbillon de la vie, elle qui porte son voile au milieu du frémissement des haines atroces et des passions violentes qui font la beauté de son siècle. Voici l'admirable lettre au frère Rémond de Capoue. Vous a-t-il été possible de la lire sans trembler dans les moelles? « Il tenait sa tête sur ma poitrine. Et alors je sentais une allégresse et l'odeur de son sang... » Ce que je sens, moi, dans ces lignes, ce n'est pas seulement l'extase eucharistique, c'est la volupté réelle. Il me semble que je vois palpiter et se dilater les délicates narines de la jeune femme. Cette phrase que j'admire est bien d'elle : « S'armer de sa propre sensualité. » Elle devait avoir les sens aigus, puisque tout ce qu'elle écrit pullule d'images vives, est fier de coloris et de mouvement, presque dantesque de vigueur et d'audace. Ah! chère sœur, ce n'est pas là un guide qui puisse vous conduire en paix à la porte du cloître! Dans la robe de l'Hospitalière, vous respirez avec l'odeur du sang toutes les odeurs de la vie superbe au travers de laquelle cette vierge s'est élancée, indomptable. Une multitude sans nombre, vêtue de bure et de pourpre, de fer et d'or, l'a enveloppée comme un tourbillon, « avec le feu de la colère et de la haine », qui n'est pas moins

ardent que le feu de l'amour. Moines, religieuses, ermites, courtisanes, condottières, princes, cardinaux, reines, pontifes, toutes les forces de ce siècle dur et magnifique, elle les traite avec la même volonté inflexible. Elle est puissante dans la contemplation et dans l'action. Elle appelle « très cher frère » Albéric de Balbiano, et « très chers fils » les chevaliers de la Compagnie de Saint-Georges. A la reine Jeanne de Naples, elle ose écrire : « Hélas! on peut pleurer sur vous comme sur une morte. » Et à Grégoire XI : « Soyez-moi un homme viril, et non un timoré. » Et au roi de France, elle dit : « Je veux. » C'est pour cela, Maximilla, que je l'aime, et aussi parce qu'elle possède un Jardin, une Maison et une Cellule de la connaissance de soi-même ; et encore parce qu'il est d'elle, ce mot-ci : « Manger et savourer des âmes » ; et enfin parce que, devançant Léonard, elle a écrit : « L'intellect nourrit l'amour. Plus on connaît, plus on aime ; et, quand on aime plus, on goûte mieux. » Haute parole, qui doit être la règle de toute belle vie intérieure.

En parlant, je suivais dans les yeux ouverts et fixes de Maximilla le rythme lent d'une onde qui paraissait avoir je ne sais quelle correspondance musicale avec le son de ma voix ; et cette sensation m'était si nouvelle et si étrange que je prolongeais mon discours par crainte de la faire cesser.

En effet, dès que je me tus, elle courba le front, et, silencieusement, laissa couler de ses yeux limpides deux ruisseaux de larmes.

Je ne lui demandai pas pourquoi elle pleurait, mais je pris ses mains, qui étaient comme de tendres feuilles brûlées par le midi. Et sous ce ciel enflammé d'avril, près de ce marbre éblouissant où l'ombre de l'aiguille semblait immobile depuis un temps infini, entre ces ifs funéraires et ces anémones coronaires, j'eus quelques secondes d'indicible joie. Je vis une âme qui n'était pas la mienne parvenir tout à coup et se maintenir quelques secondes dans cette région de la vie au delà de laquelle, — selon la parole de Dante, — on ne peut plus avancer par intention de retour.

Et il me sembla qu'ensuite, pour cette âme, le reste de l'amour et de la vie ne devait avoir aucun prix.



Ensuite, il me sembla que la Béatrice reprenait à mes yeux l'apparence qu'elle m'avait montrée le premier jour, assise entre ses deux frères comme l'image de la Prière. J'avais soulevé son voile pour regarder dans la profondeur de ses yeux, et, durant mon investigation, j'avais vu s'accomplir un rapide prodige. J'en

gardais encore une espèce d'éblouissement intérieur; mais le voile était retombé, et pour toujours.

De nouveau elle me sembla « partie de ce siècle ».

***

En sorte que le jour où Odon me raconta l'histoire attendrissante d'un mariage empêché par la mort, je l'écoutai comme on écoute une légende des temps anciens, et je sentis alors combien mon détachement était sincère et profond.

Deux ans auparavant, elle avait été aimée et demandée pour épouse par Simonetto Belprato, et, comme Iphyanée, elle avait perdu son fiancé presque à la veille des noces.

Già vicina alle sue nozze, beata
Le ghirlande apprestava, e le fu spento (1).

Odon raviva dans ma mémoire le pâle souvenir de Simonetto, me représenta la douce figure juvénile de ce studieux qui, dernier rejeton d'une noble famille de Trigente, s'était retiré dans la province près de sa mère veuve pour herboriser et mourir.

Odon, le plaignant avec une âme fraternelle, disait :

— Pauvre Simonetto! Je le vois encore équipé en herboriseur, avec sa boîte de fer-blanc pendue à l'épaule, avec son bâton crochu et son portefeuille de maroquin vert. Il passait presque toutes ses journées à herboriser ou à préparer et faire sécher les plantes recueillies. Il avait rempli sa maison d'herbiers et, sur les gardes, il pouvait bien mettre pour emblème son blason fleuri. Tu connais les armes des Belprato : ils portent coupé, au premier de gueules à un lys d'argent, au deuxième de sinople semé de roses feuillées d'or, à la fasce d'or brochant sur le tout. Cette coïncidence ne te paraît-elle pas singulière? Le dernier des Belprato herboriseur! Pour rire, je prédisais à Maximilla : — Tu finiras entre deux feuilles de papier gris. — Ils s'étaient fiancés au jardin en herborisant, et semblaient faits l'un pour l'autre. Nous aussi nous étions contens, parce que Maximilla ne se serait pas trop éloignée de nous et serait entrée dans une bonne maison. Les Belprato, comme tu sais, sont d'ancienne noblesse, quoique déchus pendant les derniers siècles. Originaires d'Espagne, ils vinrent au royaume avec Alphonse d'Aragon. Tout était prêt pour les noces. Je me rappelle encore le jour où arriva de Naples la robe nuptiale avec la guirlande de fleurs d'oranger, don magnifique de notre tante Sabrano. La fiancée l'essaya : elle

(1) « A la veille des noces, heureuse, elle apprêtait les guirlandes; et la mort le lui enleva. »

était délicieuse. Antonello et moi, nous voulûmes qu'Anatolia et Violante l'essayassent aussi par manière d'augure, les pauvres adorées! La guirlande, je m'en souviens, s'embarrassa de façon si étrange dans les tresses de Violante qu'il fut impossible de l'enlever sans arracher quelques cheveux qui restèrent parmi les fleurs. Une des servantes murmura que c'était un mauvais présage. Et elle disait vrai, car Simonetto devait être victime de sa manie. C'était l'automne et il se rendait souvent à Linturne pour recueillir des plantes aquatiques dans la rivière morte. Ce fut là sûrement, et non ailleurs, qu'il prit le germe de la fièvre pernicieuse qui le fit périr en deux jours. Au lieu de noces nous eûmes des funérailles. Toujours fortunés!

Nous étions dans l'appartement d'Antonello, que les stores baissés rendaient presque obscur, parce que le jour s'embrumait au dehors. Je ne voyais pas le ciel par les fenêtres; et pourtant j'avais sur moi la sensation de la tiédeur externe, un peu énervante; et j'étais certain que dehors commençaient à tomber quelques gouttes de pluie, quelques-unes de ces larmes chaudes qui sont si douces lorsqu'elles touchent le visage ou les mains. Antonello était étendu sur son lit, immobile, ne parlant pas. De temps à autre on entendait gazouiller une hirondelle.

— Et c'est pour cela peut-être, demandai-je à Odon, que Maximilla entre au couvent?

— Je ne sais pas; je ne crois pas, répondit-il. Depuis lors, beaucoup de temps a passé. Mais certainement la vie dans cette maison doit lui être plus pénible qu'aux autres. Je me figure toujours qu'elle doit se croire desséchée et morte comme les plantes des herbiers que Simonetto lui a laissés par testament. Ah! cette robe nuptiale qui reste enfermée dans une armoire comme une relique! Y songes-tu, à cette blanche dépouille qui maintenant doit avoir pris l'odeur des plantes sèches? Y songes-tu? Crois-tu que la mort puisse avoir au monde un musée plus triste que celui dont Maximilla est la gardienne? Quelquefois je suis injuste; quelquefois je ne sais pas dissimuler une espèce d'amertume qui me monte du cœur à la pensée que Maximilla part et nous abandonne. Il me semble que, elle partie, va suivre la dissolution finale; il me semble qu'un tourbillon va nous éparpiller et nous disperser tous comme un monceau de débris. Elle cependant, cherche son propre salut... Mais je suis injuste. Et, en vérité, c'est elle peut-être qui, de nous tous, est la plus malheureuse. Ce que je lui disais en riant s'est vérifié. Elle se croit semblable aux fleurs et aux feuilles de ses herbiers. Pour revivre, pour retrouver une illusion de vie, elle s'efforce d'entrer en communion avec les

choses vivantes. Ne l'as-tu pas vue, lorsqu'elle plonge ses mains dans la verdure et reste immobile en cette attitude pour sentir les chenilles courir sur sa peau? Ne sais-tu pas qu'elle passe des heures et des heures dans le jardin à rechercher les bestioles et à s'en faire des amies? En cela, comme tu l'as dit, elle est un modèle de perfection franciscaine. Mais que dirais-tu si tu savais que cela n'est qu'un désir anxieux de sentir la vie? Je l'ai compris, moi; et je suis peut-être le seul à l'avoir compris...

Il prononça ces dernières paroles à voix basse, comme s'il ne les eût dites que pour lui-même; et puis il se tut, peut-être pour contempler intérieurement la créature de son imagination troublée. — Était-ce un rêve de malade? Ou bien la Maximilla vivante correspondait-elle réellement à cette gardienne abandonnée de plantes mortes? — Je ne m'arrêtai pas à ce doute, et j'aimai mieux savourer toute la poésie que ces étranges images répandaient dans l'ombre de la pièce où le sourd crépitement de la pluie venait éveiller dans mes narines le besoin d'aspirer l'odeur de la terre humectée. Je me levai pour entr'ouvrir la fenêtre la plus voisine, et l'odeur de la terre entra.

Odon reprit :

— Dans les premiers mois qui suivirent la mort de Simonetto, elle avait grand soin des herbiers. Elle passait de longues heures dans la chambre où on les avait serrés, à examiner les plantes et à lire les étiquettes. Et souvent je lui tenais compagnie, tant elle me faisait peine. Un jour, je m'en souviens, je la surpris tandis qu'elle ouvrait l'armoire où, dans la même chambre, elle conserve sa robe nuptiale. Un autre jour, je m'en souviens, un jour de printemps, je la trouvai tout émue parce qu'un bulbe de narcisse avait germé... C'est étrange, n'est-ce pas, Claude? Je l'ai vu, ce bulbe de narcisse, repousser une fois encore au printemps de l'année dernière. Et cette année-ci? je n'ai pas demandé à Maximilla... Veux-tu que nous allions voir?

Il se mit debout, comme pris d'une impatience fébrile; et il fit quelques pas vers la porte. Mais Antonello, qui était encore étendu sur ses coussins, se leva aussi, du même air, — toujours vivant dans ma mémoire, — dont il avait annoncé le passage de la lugubre chaise à porteurs; et, se posant l'index sur la bouche pour nous signifier de nous taire, il se pencha vers la muraille du côté de la loggia et se mit aux écoutes. Dans le silence, on n'entendait que le bruissement égal et doux de la tiède ondée printanière sur le jardin clos.

— Ne sortez pas! chuchota-t-il.

Nous ne demandâmes pas pourquoi : sur son visage émacié et

contracté, la cause de sa crainte était trop évidente. Et, lorsqu'un son de pas et de voix fut venu jusqu'à nous, Odon s'approcha de la porte qu'il ouvrit un peu pour entre-regarder. Je m'approchai à mon tour; et debout derrière ses épaules, par l'entre-bâillement, j'aperçus Anatolia qui, dans la loggia couverte, promenait sa mère à son bras, suivie par une des deux femmes grises. La princesse Aldoïna marchait avec peine, appuyée de tout son poids sur sa fille, vêtue étrangement d'une somptueuse robe à longue traîne, parée de faux joyaux, pâle et énorme, la tête relevée et un peu rejetée en arrière, les yeux mi-clos, avec un indescriptible sourire errant sur ses lèvres flétries, comme si le clapotement de la pluie sur les dalles de la cour eût été pour elle un murmure d'hommage au milieu duquel elle aurait passé en reine qui va vers son trône. Et toute la lumière d'une pitié douloureuse éclairait le visage filial penché vers la démente.

Quand l'apparition se fut dissipée, nous restâmes quelques secondes en suspens dans une angoisse fraternelle. Et tandis qu'on entendait encore le son des tristes pas, je revoyais en moi-même avec une extraordinaire évidence l'attitude de pitié et de douleur où la vierge s'était révélée à moi dans son jour vrai et suprême. Et du fond de mon être s'élevait une émotion presque religieuse, comme en face d'un mystère sacré; car aucun des actes antérieurs accomplis devant moi par la pure consolatrice n'avait le prix et la signification de l'acte qu'elle venait à son insu d'accomplir sous mon regard caché. D'un seul coup elle atteignait dans mon âme une hauteur sublime, s'irradiant de toute la splendeur de sa beauté morale, s'exhaussant de toute la force de son héroïque volonté. Ainsi contemplée, hors de toute attenance avec moi-même, dans le secret de sa vie propre à laquelle je restais étranger, dans la sincérité absolue de son sentiment, elle prenait un aspect idéal qui, dans ma pensée, l'assimilait aux intrépides créatures rendues immortelles par les poètes, aux victimes divines d'un sacrifice volontaire. Antigone conduisant par la main son vieux père aveugle, ou prosternée pour recouvrir de poussière le cadavre fraternel, n'était ni plus tendre ni plus forte qu'elle, n'avait ni le front plus pur ni le cœur plus large. Dans cette sorte d'ennui languide, dans cette ombre énervante où un malade approfondissait son mal tandis qu'une voix inquiète évoquait l'image d'un vain supplice au milieu d'une flore défunte, la consolatrice apparue donnait subitement à mon âme un soulèvement de vie; et, comme une lumière soudaine frappant une muraille obscure fait scintiller dans le trophée l'épée immobile, ainsi tirait-elle un grand éclair de ma volonté secrète. Il y avait

en elle une vertu qui aurait pu produire un fruit prodigieux. Sa substance aurait pu nourrir un germe surhumain. Elle était véritablement la « nourrice », mais telle qu'apparaissait la vierge Antigone à l'aveugle Œdipe exilé et errant. Une immense multitude de créatures avides aurait pu s'abreuver à sa tendresse sans la tarir. N'était-elle pas seule à conserver en soi, dans son grand cœur, comme l'héroïne antique, la flamme vivifiante qui manquait au foyer de sa race moribonde ? N'était-elle pas uniquement l'âme de la triste maison ? Maximilla dans son jardin aride, Violante dans son nuage de parfums, pâlissaient devant cette sœur qui cheminait d'un pas si ferme et avec un si doux sourire dans la voie de l'immolation.

Et je pensai à celui qui devait venir.

Nous étions assis, le prince Luzio et moi, près d'un balcon ouvert, à l'heure de l'après-midi où l'ardeur déjà trop forte de ce mai mourant commençait à s'apaiser et où les nuages pèlerins imprimaient çà et là de vastes ombres bleuâtres sur la vallée brûlante. C'était l'anniversaire du Roi Ferdinand ; et le prince, fidèle à commémorer son deuil, évoquait dans mon esprit toutes les tristesses et toutes les horreurs de la longue agonie royale. Sur les parfums qui montaient du jardin clos, les lugubres fantômes se succédaient sans trêve, réveillés par la voix sénile. Le muet voyage à travers les hauteurs d'Ariano et dans le Val de Bovino, parmi les rafales de neige ; les funestes présages qui se dressaient à chaque pas ; les premiers symptômes du mal apparus en une froide soirée, tandis que le roi transi trébuchait sur les glaçons qui hérissaient la pente ; son acharnement anxieux à poursuivre la marche sans retard, comme si le destin inexorable eût été à ses trousses ; l'affreuse pâleur dont il se couvrait soudain à l'aspect de la foule, parmi les honneurs qu'il pressentait suprêmes ; les cris que lui arrachait la souffrance et qu'étouffait la clameur de la fête nuptiale ; le trouble des médecins rassemblés autour de son lit et leur hésitation sous le regard hostile et soupçonneux de la reine ; l'explosion de ses larmes à l'entrée de la duchesse de Calabre, fraîche fleur de jeunesse, dans la chambre qu'infectaient déjà les miasmes et où il gisait vieilli et presque hébété par la douleur ; puis le tragique adieu adressé par lui à sa propre statue pendant que les infirmiers le transportaient dans une autre pièce ; puis l'embarquement sur le navire, cérémonie aussi triste que des obsèques, et le mot lugubre qu'il prononça lorsque la civière fut descendue dans l'écoutille élargie à coups de hache ; puis l'arrivée à Caserte, la rapide aggravation, la décomposition putride de son corps dans le grand lit entouré de saintes images,

de reliques miraculeuses, de crucifix, de lampes, de cierges; enfin la pompe du Viatique, le geste du roi se soulevant sur les oreillers, méconnaissable, parmi la terreur des assistans, les dernières paroles, la chrétienne sérénité de la mort, le débat entre la reine et les docteurs pour l'embaumement du cadavre, l'assistance autour de la bière des soldats occupés à nettoyer sans relâche les innombrables plaies purulentes : toutes les tristesses et toutes les horreurs passaient dans les souvenirs du vieillard. Et moi, en l'écoutant, je pensais au duc de Calabre sanglotant dans un angle comme une femmelette. « Ah! quel beau et terrible rêve auraient pu nourrir en ce jeune homme les images de la mort, par ces orageuses semaines de printemps! Dans quelles superbes et enivrantes méditations se serait plongée mon âme à l'ombre des grands arbres, et comme l'impétueuse effervescence resserrée en leurs troncs puissans m'aurait semblé petite au regard de la mienne! »

Le prince Luzio racontait comment un jour le duc de Calabre était entré à l'improviste, tout effrayé et haletant, dans la chambre de son père malade pour lui annoncer l'expulsion du grand-duc de Toscane, et avec quelle violence de paroles le roi avait jugé la pusillanimité de ce parent.

— Ah! si Ferdinand n'était pas mort! s'exclama le vieillard avec un geste de menace. Peu d'heures avant d'expirer, il disait: « On m'a offert la couronne d'Italie... » Ne crois-tu pas, Claude, qu'à cette heure un Bourbon la porterait sur sa tête?

— Peut-être, répondis-je avec un grand respect. Et, s'il en était ainsi, celui qui devrait être élevé aux premiers honneurs du Royaume, ce serait le Prince de Castromitrano. Permettez-moi de vous dire combien j'admire votre dignité et votre foi. Vous êtes du très petit nombre de ceux d'entre nos pairs qui aient gardé intact et intense le sentiment de la vertu du sang. Plutôt que de renoncer au privilège, et de prendre une attitude malséante à votre légitime orgueil, plutôt que de paraître vous survivre à vous-même, vous vous êtes retiré du monde, mais après l'avoir ébloui par une suprême splendeur de magnificence; et vous êtes venu dans la solitude pour attendre l'événement que le Destin réserve à votre Maison. L'infortune vous a traité selon votre mérite; car il y a aussi un privilège de douleur, et ce privilège ne vous a pas été dénié.

Le visage paternel du prince s'était fait grave et attentif. La vénération inspirée à mon âme par ses beaux cheveux blancs était beaucoup plus profonde que ne pouvaient l'exprimer mes paroles; mais il s'y ajoutait une tendresse d'essence si pure que la

présence d'une femme pouvait seule me l'inspirer. De fait, je sentis l'esprit d'Anatolia. Apparue sur le seuil de la porte qui s'ouvrait au fond de la chambre, elle avait glissé silencieusement le long de la muraille et s'était assise dans l'ombre d'un angle, blanche, mystérieuse et propice comme un Génie familier.

— Loin du monde, repris-je, enfermé dans un nuage si épais de tristesse, vous avez pu nourrir jusqu'à ce jour l'espoir d'une résurrection des choses qui sont mortes; et j'ai encore dans les oreilles la prophétie de votre foi. Certes ce qui est mort ressuscitera, mais transformé. Si vous vouliez pour un seul moment considérer le spectacle qu'offre aujourd'hui le monde, vous sentiriez votre long rêve tomber de votre âme comme une feuille aride et vous jugeriez inutile pour François de Bourbon le recouvrement de son petit État et même l'acquisition de toute l'Italie. Qu'il y ait sur le trône un Bourbon ou un prince de Savoie, de toute manière le Roi est absent, car est-ce un Roi, celui qui, s'étant soumis à la volonté de la multitude dans l'acceptation d'une charge bien limitée et restreinte, s'humilie jusqu'à l'accomplir avec la diligence et la modestie d'un scribe public qu'aiguillonne sans trêve la crainte d'être congédié? Ne dis-je pas vrai? Et, au surplus, François ne saurait pas régner autrement. Aussitôt après la mort de son père n'écrivit-il pas de sa propre main un édit pour rétablir les effets de la Constitution abolie? Et ce décret n'aurait-il pas été promulgué sans l'intervention d'Alexandre Nunziante? Rappelez-vous aussi cette lamentable proclamation du 8 décembre, datée des casemates de Gaëte. Est-ce là le langage d'un Roi, et d'un Roi vaincu?

Après avoir écouté en silence, les sourcils contractés, le prince me dit, non sans une ombre de sévérité :

— On voit bien que tu as dans les veines le sang de Jean-Paul Cantelmo.

— J'ai dans les veines le sang de tous mes aïeux. Ah! mon père, — laissez-moi vous donner ce nom, — je sais combien vous est douloureuse la renonciation à un rêve de justice devant lequel est restée brûlante pendant tant et tant d'années la flamme de votre foi. Mais il faut que je vous le dise: pour nous et pour nos pairs, il n'y a plus désormais qu'une seule voie de salut: substituer l'énergie des résolutions à l'inutilité des espérances. Souffrez que je vous parle sans ambages. Rien ne sert d'espérer qu'à l'improviste un bouillonnement héroïque s'élèvera dans le sang stagnant de saint Louis. Naguère, j'ai visité l'exilé : il est plein d'une placide résignation, adonné à la bienfaisance et à la prière, ne se souvenant de son règne si court que comme d'un rêve lointain

et angoissé. Votre prophétie ferait éclore sur ses lèvres un sourire incrédule et doux, rien de plus. Si parfois sa pensée émigre vers le Golfe, elle se porte, non pas à Capodimonte, mais à la colline des Camaldules. Il a pris l'accoutumance d'une vie modeste et pieuse; il ne voit plus la couronne resplendir dans ses nuits. Laissons-le dormir en paix.

Le prince fidèle avait penché la tête sur sa poitrine; et, à son front penché, je voyais les rides s'approfondir comme des sillons pleins de pensée.

— Ce n'est pas pour lui seul que le destin est sombre. Le crépuscule des rois est gris, dépouillé de toute splendeur. Portez vos regards par delà les pays latins. A l'ombre de trônes postiches, vous verrez de faux monarques accomplissant avec exactitude leurs fonctions publiques comme des automates ou s'appliquant à cultiver leurs manies puériles et leurs vices médiocres. Le plus puissant, le maître des plus vastes foules, rongé en ses muscles herculéens par le taret du soupçon, se consume dans l'isolement d'une sombre misanthropie, sans avoir même le goût d'opposer aux petites formules chimiques de ses rebelles quelque superbe massacre à l'arme blanche pour arroser et fumer ses terres stérilisées. Pourtant, il existe une âme vraiment royale, et peut-être avez-vous pu l'observer de près : elle est de la lignée de Marie-Sophie. Ce Wittelsbach m'attire par l'immensité de son orgueil et de sa tristesse. Ses efforts pour rendre sa vie conforme à son rêve ont une violence désespérée. Tout contact humain le fait frémir de dégoût et de colère; toute joie lui semble vile, si elle n'est pas celle qu'il a lui-même imaginée. Indemne de tout poison d'amour, hostile à tous les intrus, il n'a communié pendant des années qu'avec les splendides héros qu'un créateur de beauté lui a donnés pour compagnons dans des régions supraterrestres. C'est au plus profond des fleuves musicaux qu'il étanche sa soif anxieuse du Divin; et ensuite il remonte à ses demeures solitaires où, sur le mystère des montagnes et des lacs, son esprit crée un inviolable royaume, le seul dont il veuille être roi. Par cet amour infini de la solitude, par cette faculté de pouvoir respirer sur les cimes les plus hautes et les plus désertes, par cette conscience d'être unique et intangible dans sa vie, Louis de Bavière est un Roi véritable, mais Roi de lui-même et de son rêve. Il est incapable d'imprimer sa volonté aux multitudes et de les courber sous le joug de son Idéal; il est incapable de traduire en acte sa puissance intérieure. Il apparaît en même temps sublime et puéril. Lorsque ses Bavarois se battaient avec les Prussiens, il se tenait très loin du champ de bataille, et, caché dans une de ses petites

îles lacustres, il oubliait la honte sous un de ces ridicules travestissemens qui lui servent à favoriser ses belles illusions. Ah! mieux eût valu pour lui, plutôt que d'interposer un paravent entre sa majesté et ses ministres, mieux eût valu rejoindre enfin le merveilleux empire nocturne chanté par son Poète! C'est chose incroyable qu'il ne soit point déjà parti de ce monde, entraîné par le vol de ses chimères...

Le prince avait toujours le front penché, dans une attitude si grave que, malgré la fougue de mon discours, je sentais peser sur mon cœur la crainte de l'avoir affligé; et une filiale impatience m'envahit de le consoler, de relever sa belle tête blanche, de voir briller encore dans ses yeux la joie insolite. La présence d'Anatolia me communiquait je ne sais quelle ardeur généreuse et comme un besoin de révéler tout ce qu'il y avait en moi de plus superbe et de plus fort. Elle était immobile et muette dans l'ombre, comme une statue; mais son attention m'irradiait l'âme comme un faisceau de lumière.

— Vous voyez, mon père, repris-je sans pouvoir refréner les palpitations qui me semblaient se répercuter dans ma voix, vous voyez que partout les anciennes royautés légitimes déclinent et que la foule s'apprête à les engloutir dans ses remous fangeux. En vérité, elles ne méritent pas d'autre sort. Et non seulement les royautés, mais tout ce qui est grand, noble et beau, toutes les idéalités souveraines qui en d'autres temps furent la gloire de l'homme guerrier et dominateur, toutes sont sur le point de disparaître dans l'immense pourriture qui ondoie et se soulève. Je ne vous rapporterai pas jusqu'où va l'ignominie, parce que je devrais user de mots qui offenseraient vos oreilles; et ensuite il faudrait purifier l'air avec quelques grains d'encens. Je m'en suis allé de la ville parce que j'étais suffoqué de dégoût. Mais maintenant, je songe à la dissolution avec une sorte d'allégresse. Lorsque tout sera profané, lorsque tous les autels de la Pensée et de la Beauté seront abattus, lorsque toutes les urnes des essences idéales seront brisées, lorsque la vie commune sera descendue à un tel niveau d'avilissement qu'il paraîtra impossible de descendre plus bas, lorsque la dernière torche fumeuse se sera éteinte dans les ténèbres, alors la Foule s'arrêtera, prise d'une panique bien plus terrible que toutes celles qui ébranlèrent jamais son âme misérable; et, délivrée soudain de la frénésie qui l'aveuglait, ne voyant plus devant elle ni route ni lumière, elle se sentira perdue dans son désert encombré de ruines. Alors descendra sur elle la nécessité des Héros; et elle invoquera les verges de fer qui devront de nouveau la discipliner. Eh bien! je crois que ces Héros, que

ces nouveaux Rois de la terre, doivent surgir de notre race et que dès aujourd'hui toutes nos énergies doivent concourir à en préparer l'avènement, prochain ou lointain. Telle est ma foi.

Le prince avait relevé le front; et il me regardait avec des yeux attentifs et un peu étonnés, comme si je lui fusse apparu sous un aspect inopiné. Mais une vivacité insolite ranimait toute sa personne et me disait combien il avait été touché par mon ardeur.

— J'ai vécu quelques années à Rome, continuai-je avec une confiance plus sûre, dans cette troisième Rome qui devait représenter « l'Amour indompté du sang latin pour la terre latine » et projeter de ses sommets la sublime lumière d'un Idéal tout nouveau. J'y ai été témoin des plus ignominieuses violations et des plus obscènes conjonctions qui aient jamais déshonoré un lieu sacré. Et j'ai compris le haut symbole que recèle l'acte de ce conquérant asiatique qui jeta cinq myriades de têtes humaines dans les fondations de Samarcande, dont il voulait faire sa capitale. Ne vous semble-t-il pas que par là ce sage tyran voulait signifier la nécessité des amputations cruelles lorsqu'il s'agit de fonder un ordre de choses vraiment nouveau? Il fallait immoler, puis jeter dans les fondations de la troisième Rome ceux qu'on appelle les libérateurs; et, suivant l'antique usage funéraire, placer aussi à leurs pieds, à leurs flancs et entre leurs mains libératrices les objets qu'ils aimèrent et qui leur furent familiers; et déraciner et traîner du faîte des montagnes les plus lourdes masses de granit pour clore éternellement leurs sépultures profondes. Mais on n'a jamais vu sur terre vies plus tenaces et plus pernicieuses. Voici donc, mon père, le premier enseignement que j'ai reçu à Rome : le navire des Mille n'a cinglé du port de Quarto que pour obtenir au commerce des immondices la protection de l'État. Néanmoins, parmi les criailleries des trafiquans, j'ai pu entendre la voix mystérieuse et lointaine qui, à Rome, persiste dans toutes les pierres comme dans les coquilles marines; et, au spectacle sublime de l'Agro, j'ai pu me consoler de tous les dégoûts. Ah! mon père, qui pourra désespérer jamais des destinées du Monde, tant que Rome existera sous les cieux? Lorsque je la pense et l'adore, je ne puis la voir autrement que dans l'attitude où elle a été figurée sur la médaille de Nerva : le gouvernail à la main. Lorsque je la pense et l'adore, je ne puis spécifier autrement sa vertu que par les paroles du Dante : « En toute génération de choses, la meilleure est celle qui est la plus complètement Une. » Et ce que son principe d'unité fut déjà dans le passé, il devra l'être encore à l'avenir : rassembleur, ordonnateur et conservateur de

tout ce que le Monde a de bon et de flexible à l'ordre. Les comparaisons dantesques des glèbes et des flammes lui conviennent bien, puisque les premières peuvent se concevoir comme formant une base unique, et les secondes comme réunies en un seul et même faîte. Je crois fermement que la plus grande somme de domination future sera celle qui aura en Rome sa base et son faîte; car, moi Latin, je me glorifie d'avoir donné pour principe à ma foi la mystique vérité énoncée par le Poète : « Il n'est pas douteux que la Nature a disposé dans le monde un lieu propre à l'universel empire; et ce lieu, c'est Rome. » Or, par quel mystérieux concours de sangs, de quelle vaste expérience de cultures, en quel propice accord de circonstances surgira le nouveau Roi de Rome?

La belle fièvre qui, dans le désert latin, avait échauffé mes méditations jusqu'à l'ivresse, se rallumait dans mes veines; et les grands fantômes jaillis naguère de ce sol sacré reprenaient possession de mon âme tumultueusement; et les espérances qu'avait engendrées mon violent orgueil dans cette solitude remplie par le souvenir de la plus sanglante des tragédies humaines se relevaient toutes, recommençaient toutes à s'agiter confusément et me donnaient une angoisse que j'avais peine à supporter. L'aspect du vénérable vieillard prenait pour moi une solennité plus grave, parce qu'à cette heure je voyais en lui le dépositaire de la vertu qui, sur le tronc séculaire de sa race, s'était épanouie en formes magnifiques à la lumière de la gloire. Et c'était ce vieillard, incliné déjà vers la tombe et rendu voyant par la douleur, à qui j'allais démontrer comme à un juge les droits de mon rêve ambitieux, et demander comme à un augure l'heureux auspice, et proposer comme à mon égal l'alliance qui m'était nécessaire. La muette présence de la vierge dans l'ombre augmentait encore mon anxiété; car elle m'apparaissait véritablement comme destinée à devenir par l'amour « celle qui propage et perpétue les idéalités d'une race favorisée des Cieux. » Je n'osais pas me retourner vers elle, tant à cette minute me semblait sacré le mystère de sa virginité; mais en moi se précisait l'image indistincte des trésors occultes que m'avait déjà suggérée quelquefois une lueur extraordinaire entrevue dans le fond de ses yeux transparens; et, sans me retourner, je sentais palpiter dans ce coin d'ombre une sorte de richesse animée, une vivante forme d'un inestimable prix, je ne sais quoi d'infiniment auguste et secret comme les substances divines gardées sous les voiles dans les sanctuaires des temples.

— Vous êtes convaincu comme moi, repris-je, que toute excel-

lence du type humain est l'effet d'une vertu initiale qui, par d'innombrables degrés, d'élection en élection, arrive à son intensité suprême et se manifeste enfin dans la descendance à la faveur de conjonctures propices. La valeur du Sang n'est pas seulement vantée par notre orgueil patricien; elle est reconnue aussi par la science la plus sévère. Le plus haut exemplaire de conscience ne peut apparaître qu'à la cime d'une race qui s'est élevée dans le cours du temps par une accumulation continue de forces et d'œuvres, à la cime d'une race où soient nés et se soient conservés pendant une longue suite de siècles les rêves les plus beaux, les sentimens les plus fiers, les pensées les plus nobles, les vouloirs les plus impérieux. Représentez-vous maintenant une famille d'antique origine royale, fleurie au soleil latin sur une terre heureuse baignée par les ruisseaux d'une poésie nouvelle. Transplantée en Italie, elle y pousse avec tant d'exubérance que bientôt nulle autre ne peut soutenir la comparaison. « C'est un triste disciple, selon la sentence de Vinci, que celui qui ne dépasse pas son maître. » Et cette famille semble avoir posé pour principe de sa grandeur une sentence plus superbe encore : « C'est un triste fils que celui qui ne dépasse pas son père. » Par un effort concordant et ininterrompu, de génération en génération, elle poursuit sa marche ascensionnelle vers les manifestations supérieures de la vie. Aux époques d'aveugle colère où la raison ne se fie qu'aux armes, elle semble déjà comprendre « que les hommes qui ont plus de vigueur d'intelligence que les autres sont par nature les maîtres des autres. » Et, dès le début, sa discipline a un caractère intellectuel et semble dictée par Dante; car elle consiste à traduire toujours en acte toute la puissance possible de l'esprit, en partant de la spéculation pour aboutir à l'action. Aussi bien dans les plus grandes charges que sur les champs de bataille les plus sanglans et aux fêtes les plus magnifiques, elle est partout la première : toujours excellente, soit pour commander les armées, soit pour gouverner les États, soit pour protéger les artistes et les savans, soit pour ériger les palais et les églises. Elle se mêle à la vie italienne tout entière, sous ses formes les plus diverses; elle se plonge dans les plus fraîches sources de la culture. Vivre, c'est pour elle s'affermir et s'accroître continuellement, lutter et vaincre continuellement; vivre, c'est pour elle prédominer. Un instinct formidable de domination la lance en avant sans relâche, tandis qu'une pensée lucide et sûre dirige cet élan durable. Et toujours, — comme ces prudens archers que Machiavel donne en exemple, — elle vise beaucoup plus haut que le but. Ses hauts faits sont insignes à ce point que les plus

grands poètes en perpétuent la renommée, que les historiens les comparent à ceux des anciens capitaines et les proposent en exemple à la postérité. Pourtant, il semble que sa vertu ne s'est pas encore manifestée toute, n'a pas encore atteint le comble de sa grandeur; il semble que demain, ou dans un siècle, ou dans un temps indéfini, ses énergies accumulées doivent s'épanouir en une apparition suprême...

— *Cave adsum!* interrompit le prince en souriant d'un magnifique sourire. N'est-ce pas peut-être la devise de cette famille dont tu parles?

— Elle pourrait aussi porter la devise des Montaga : *Sub se omnia!* répondis-je vivement.

Le prince s'inclina avec un geste qui suffisait pour démontrer que ma réponse n'avait pas été une simple politesse et qu'elle convenait bien à la dignité de son grand nom. Il me réapparaissait semblable à l'image que ma mémoire avait gardée de lui depuis le temps de mon enfance : admirable type d'une humanité supérieure, manifestant en chacun de ses actes la différence de son essence, sa conviction d'être absolument séparé de la multitude, des communs devoirs, des communes vertus. Il me semblait qu'il avait réussi à secouer de son âme le poids du malheur qui l'écrasait et à se redresser de toute sa stature virile, prenant pour ainsi dire dans toute sa personne la qualité merveilleuse de ses mains si belles et si pures, comme rendues inaltérables par un baume, dispensatrices survivantes d'une libéralité comparable seulement à cette libéralité ancienne « qui, pour de petits services, aimait à récompenser grandement. »

La dernière heure du jour s'écoulait; et, des cieux embrasés, l'annonciation de l'Été descendait sur le jardin seigneurial où, parmi la senteur âcre des buis centenaires, les statues — pâles et pourtant vigilantes comme les souvenirs dans une âme fidèle — évoquaient par leurs gestes les fantômes d'une grandeur abolie. Mais au delà de l'enceinte s'ouvrait l'immense couronne de rochers forgés par le feu primordial, si âpre et superbe qu'elle semblait digne de soutenir sur chacun de ses pics un Prométhée enchaîné.

Ces pics, je les avais vus flamboyer dans le ciel du premier soir comme des escarboucles, avec un incroyable éclat, et le plus haut rester de flamme sur l'ombre commune, frapper le ciel de sa pointe, comme le cri de la passion sans espoir. Dans ce crépuscule désert, j'étais seul, et les trois princesses mystérieuses étaient bien loin dans leur jardin clos, et mon sort était encore étranger à leur sort. Mais voici qu'en une semblable conjoncture

de choses allait se réaliser le destin pressenti dans cette première agitation de mon désir : j'allais proférer une parole solennelle et irrévocable. Étais-je donc sorti de toute perplexité ? Entre les trois Béatrices que, ce soir lointain, j'avais cru entrevoir les bras tendus pour accueillir ma printanière offrande, avais-je enfin fait choix de l'une pour l'alliance nécessaire ? Et j'allais donc proférer en présence du père le nom de l'élue ? — Un nouveau trouble m'envahit ; et il me sembla que, dans l'ombre, Anatolia n'était plus seule, mais que ses sœurs étaient venues en silence s'asseoir auprès d'elle et que leurs yeux me regardaient fixement.

Lorsque je me retournai, j'aperçus dans l'ombre la figure immobile et blanche ; et toute autre image se dissipa, et toute vaine inquiétude tomba.

Elle était le symbole vivant de la sécurité ; elle était la Vigilante et la Tutélaire. Par sa force et sa patience, à la lueur de son propre sourire, elle avait su convertir la douleur en une armure de diamant qui la rendait invincible. Elle était faite pour protéger, pour alimenter et pour défendre jusqu'à la mort ce qui était commis à sa foi. Et de nouveau — dans mon rêve — je la vis qui veillait, avec son pur front rayonnant de présages, sur le fils de mon sang et de mon âme.

Alors, des racines mêmes de ma substance, — là où dort l'indestructible vertu des aïeux, — s'éleva et se porta vers l'élue la volonté de créer cet Un auquel devaient se transmettre toutes les richesses idéales de ma race et mes propres conquêtes et les perfections maternelles. Et alors devint en moi très profond le sentiment de la dépendance originaire qui liait mon être actuel à mes ancêtres les plus reculés ; et, de même que la cime de l'arbre résume en soi toute la vie du tronc rameux jusqu'aux extrêmes racines, ainsi je sentis vivre en moi toute ma race, que la mort n'avait détruite que dans les apparences corporelles, dans les formes transitoires des générations. Et la plénitude et la véhémence de cette vie semblaient abolir les limites de mon naturel pouvoir.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE VOYAGE DU TSAR

Le tsar va débarquer en France; le tsar vient à Paris faire visite à la République française. Quelle émotion, mêlée de colère et d'anxiété chez les uns, d'orgueil et de délirantes espérances chez les autres, eût suscitée, des Pyrénées au Rhin et du Rhin aux Carpathes, pareille nouvelle, il y a quinze ans, il y a vingt ans! Le prophète qui eût osé l'annoncer n'eût guère rencontré que des incrédules; ou, pour ajouter foi à semblable prédiction, les politiques se fussent représenté une Europe en feu, au moins une Europe belliqueuse, prête à tous les conflits, car une pareille conjonction de la démocratie française et de l'autocratie russe ne semblait se concevoir qu'à la veille ou au lendemain d'une commotion européenne. Or, c'est la première réflexion qui se présente à l'esprit, s'il y a quelque chose de changé en Europe, et de changé en mieux, à l'avantage de l'Europe et de la France, — comme le prouve cette visite impériale, — force nous est bien de reconnaître que les fondemens de l'Europe de 1871, de l'Europe du traité de Francfort, n'en sont ni modifiés ni ébranlés. Au lieu d'être le signe avant-coureur d'une grande guerre, prélude d'une revision des traités existans, le voyage du tsar à travers l'Europe apparaît bien plutôt comme une promesse de paix, partant, qu'on le veuille ou non, comme un tacite acquiescement aux traités. C'est là un point sur lequel il nous importe, à nous Français, de ne garder aucune illusion. C'est parce qu'il se présente, partout, en messager de paix que le jeune tsar est acclamé de tous les peuples. Or, qui dit paix, dit forcément maintien des traités, et qui dit maintien des traités dit respect des frontières actuelles. Rien donc de changé, quant aux

limites des États; l'Europe en reste à la paix de Francfort. La grande iniquité de 1871 n'est pas effacée, et rien, hélas! ne fait encore présager l'heure des réparations patiemment attendues!

La répartition des territoires n'a pas changé; elle semblerait plutôt consolidée par les dernières années; mais la répartition des territoires n'est pas tout, pour les États et pour les nations. Qui dans l'histoire et dans la politique n'aperçoit que des mutations territoriales ne comprend ni l'histoire ni la politique. De ce que l'entente franco-russe n'a pas remué les bornes des États, de ce qu'elle ne promet pas de restaurer la frontière de la France, il ne suit point qu'elle ait été sans importance pour l'Europe et sans profit pour notre pays. A parler franc, — et s'il importe jamais d'être sincères avec nous-mêmes, c'est ici, — il est deux choses dont, en face de nos amis du Nord, nous devons nous défendre également, sous peine d'être dupes, ou sous peine d'être injustes; l'une est de trop exalter l'alliance russe, l'autre de la trop rabaisser; l'une est d'en magnifier outre mesure les résultats, l'autre de les méconnaître ou de les déprécier. Excès en sens inverse que nous réprouvons, l'un et l'autre, avec la même énergie, les jugeant, tous deux, — l'enivrement aveugle et le dénigrement chagrin, — peu dignes de la France et dangereux pour la France. La politique n'est ni affaire d'imagination, ni affaire de sentiment, et c'est une vérité que nous avons trop souvent oubliée, à nos dépens pour ne pas avoir appris à nous en souvenir. Aussi bien, la prochaine arrivée du jeune autocrate sur la terre française est-elle, pour nous, comme une invitation à mesurer ce que, depuis Cronstadt et depuis Toulon, l'entente franco-russe a valu à l'Europe et à la France. Pendant que sur le chemin du couple impérial se dressent, à la hâte, les arcs de triomphe qui doivent l'accueillir sur le sol français, avant que nos yeux ne soient éblouis par l'éclat des fêtes que la France prépare à ses hôtes, qu'on nous permette de nous recueillir un instant, et de nous demander ce qu'apporte, à la France et au monde, cette visite impériale, et avec elle, l'alliance franco-russe dont la visite du tsar Nicolas II est comme le couronnement et la consécration. Tout, du reste, dans ce voyage princier, a sa portée, tout est significatif, jusqu'à l'itinéraire de leurs jeunes Majestés tsariennes, et si, l'on prend la peine d'en écarter le fastueux décor et les magnificences souveraines, on y découvre comme un symbole de la politique russe et une image de la situation de l'Europe. C'est pour cela que ce voyage du jeune couple fraîchement couronné est vraiment un voyage historique qui marquera une heure dans les dernières années de ce siècle expirant.

I

Et, d'abord, première remarque qui n'a rien pour déplaire à tout Français mettant la patrie au-dessus de l'esprit de parti. La forme même du gouvernement français donne à la visite du tsar en France plus de prix pour nous, et plus d'importance pour l'étranger. Si la France était restée ou redevenue une monarchie, si, à la place des vides jardins plantés sur leurs décombres, les Tuileries reconstruites abritaient, de nouveau, un empereur ou un roi, la visite de Nicolas II n'aurait assurément rien que d'agréable pour notre amour-propre national. Mais le fait que nous sommes en république, qu'il n'y a plus, chez nous, ni trône ni tête couronnée, qu'ainsi que son ancienne demeure, la monarchie a été rasée jusqu'en ses fondemens, que les souverains n'ont plus en France de frère ou d'égal qui puisse leur rendre politesse pour politesse, rend la démarche de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies plus flatteuse encore et plus significative. L'étiquette républicaine de l'Élysée, par un involontaire souvenir des mœurs monarchiques, a beau entourer nos présidens en voyage d'honneurs presque royaux, ce n'est pas à M. et à M[me] Faure que le tsar et la tsarine viennent faire visite, ce n'est même point à la République, c'est à la France elle-même, à la nation française. Cela seul est un fait nouveau, peut-être sans précédent ; et, — républicains ou non — nous avons le droit de nous en réjouir, car cela donne un solennel démenti aux calculs anciens des ennemis de la France.

Sur ce point, les combinaisons du Richelieu prussien ont été déjouées; les complaisances et les espérances mises par M. de Bismarck sur le berceau de la République ont été trompées. Il est bon, à l'occasion, de nous rappeler la querelle faite par le chancelier de fer à M. d'Arnim, ne fût-ce qu'afin de ne pas laisser la République justifier par ses écarts les machiavéliques calculs du ministre de Guillaume I[er]. Le fondateur de l'Unité allemande comptait sur la République et sur l'instabilité républicaine pour nous isoler des monarchies militaires du continent. C'est pour cette raison, — et avec sa franchise hautaine, il ne prenait même pas le soin de le dissimuler, — que ce grand contempteur de la démocratie était républicain — en France. Par bonheur pour nous et pour la Russie, le fossé creusé par la République entre Paris et Pétersbourg ne s'est trouvé ni assez profond ni assez large pour empêcher l'autocratie russe de tendre la main à la démocratie française ; tout au plus, la République a-t-elle retardé leur rapprochement d'une quinzaine d'années. Le prince de Bismarck, devenu

l'ermite chagrin de Friedrichsruhe, a vécu assez pour assister à cette alliance du turbulent coq gaulois et de l'aigle russe qu'il avait, durant vingt ans, tout fait pour prévenir. Nous sommes loin de l'époque, pourtant si voisine, des exclusives entrevues des trois empereurs. Et c'est le tsar Alexandre III, le plus obstinément conservateur des souverains, le plus défiant des choses de l'Occident et de l'esprit nouveau, qui n'a pas craint, à Cronstadt, d'offrir la main à la République française sur le pont du *Marengo*, tant le rapprochement de la France et de la Russie était écrit, d'avance, dans la nouvelle carte de l'Europe. Et en passant, aussi délibérément, par-dessus le préjugé des cours, en séparant ainsi sa politique étrangère de sa politique intérieure, en ne craignant pas, lui, l'autocrate convaincu, qui, entre une constitution et les bombes, avait opté pour les bombes, d'entendre debout, tête nue, *la Marseillaise*, Alexandre III s'est montré plus clairvoyant, plus politique, plus homme d'État que son grand-père Nicolas Ier, adversaire implacable de la Révolution et des gouvernemens issus de la Révolution. A l'inverse de Nicolas Ier, que, au dedans de son vaste empire, il semblait avoir pris comme modèle, Alexandre III a compris que, pour l'autocratie russe, c'était une tâche ingrate que de se faire le paladin de la légitimité ou le gendarme de l'Europe monarchique ; il a senti que, même coiffée du bonnet phrygien, la France restait la France, c'est-à-dire un État essentiel à l'Europe et au monde ; et pour s'allier à la République, il a noblement fait taire ses préférences de souverain et ses répugnances dynastiques, n'écoutant que l'intérêt de l'Europe et les besoins de ses peuples.

Cette entente des nécessités du temps présent, le feu tsar l'a transmise à son fils, héritier de sa politique aussi bien que de sa couronne. Ainsi, en dépit du contraste de leurs institutions, malgré l'opposition de leurs procédés de gouvernement, non moins que de leurs formes de gouvernement, s'est nouée, entre la troisième République française et le tsarisme russe, une alliance qui a survécu à son fondateur, et qui, vieille à peine de cinq ans, semble déjà, avec le nouveau règne, entrée dans les traditions de la chancellerie impériale.

Cette alliance, officiellement scellée par la visite du tsar autocrate, quel en est l'esprit? quel en est le but? Va-t-elle, comme le craignaient les sages, comme s'en flattaient les téméraires, couper décidément l'Europe en deux camps, et lancer, les unes contre les autres, les armées qui veillent à la frontière des États? Non, tout au contraire, ce qu'on avait pris de loin pour un instrument de guerre s'est montré un agent de pacification. L'entente de la

France et de la Russie a eu pour premier effet de consolider la paix, de renforcer la paix, — la seule paix, il est vrai, dont ose jouir l'Europe que nous a faite M. de Bismarck, la paix armée, la paix appuyée sur dix millions de baïonnettes. L'antique *si vis pacem* reste plus de mise que jamais. La triple alliance n'est pas dissoute; la triple alliance a été récemment renouvelée; mais avec M. de Bismarck et avec M. Crispi, elle a perdu de son aigreur et de son arrogance; peut-être aussi a-t-elle perdu de sa solidité ou de sa confiance en soi. En tout cas, la *triplice* ne se sait plus omnipotente; elle a, devant elle, à qui parler. La paix ne dépend plus uniquement d'un froncement de sourcils du chancelier germanique; elle n'est plus, autant qu'elle le semblait naguère encore, à la merci d'un caprice de l'inquiétant Kaiser au sommeil léger, qui, par les nuits de printemps, se plaît à faire sonner à l'improviste le boute-selle de ses uhlans.

Assez longtemps l'Europe, pareille à un régiment en campagne, a dormi tout équipée, prête à toutes les alertes. Depuis que la France et la Russie se sont donné la main, elle peut du moins, cette Europe tant surmenée, reposer tranquille, sans avoir à redouter quelque alarme soudaine de Berlin ou de Rome. La paix, telle que l'entendait la triple alliance de M. de Bismarck ou de M. Crispi, avait des allures provocatrices et des airs de défi; les déclarations les plus rassurantes aimaient à s'accompagner de fanfares guerrières. *Pace imposta, Bismarck Crispi*, proclamaient, mensongèrement, les fastueuses devises des arcs de triomphe érigés en Italie, il y a quelque dix ans, sur le passage du fils de Guillaume Ier, du père de Guillaume II. On affectait de croire à Berlin. à Vienne, à Pest, à Rome, à Londres même, que la tranquillité du monde n'avait d'autres ennemis que l'ambition moscovite et la turbulence gauloise. A force de le répéter, les reptiles d'outre-Rhin avaient presque persuadé à l'Europe que si elle n'avait pas encore été surprise par la guerre, elle le devait, uniquement, à la vigilance désintéressée des sentinelles de la triplice. Comment ne pas sentir que la paix est devenue plus solide, depuis que l'Allemagne et ses deux acolytes ne peuvent plus se vanter de l'imposer à la France et à la Russie, isolées et impuissantes? La *pace imposta* des Bismarck et des Crispi, la démocratie française et l'autocratie russe seraient en droit de la retourner contre la triple alliance. Si elle a besoin de bras pour veiller sur elle, la paix de l'Europe a d'autres gardiens, aujourd'hui, que les grenadiers de Poméranie ou les bersagliers piémontais. Et ainsi, la paix est plus sûre, parce qu'elle ne semble plus un défi ou une menace à personne. Elle n'a pas seulement pour appui la volonté changeante

des gouvernemens et les vœux des peuples; elle repose sur quelque chose de plus substantiel et de moins fragile, sur l'équilibre des forces et des armes. Si elle est arc-boutée, d'un côté, par l'Allemagne et ses deux alliées, elle l'est, de l'autre, par le tsar russe et par la République française; et, pour qu'elle dure, le mieux est qu'il n'y ait pas dans un sens une poussée plus forte que dans l'autre. Triste paix! diront les esprits chagrins; paix écrasante, paix ruineuse que celle qui repose sur l'immensité des armemens! Mais l'Europe de la fin du XIXe siècle en peut-elle connaître une autre? — Et le siècle qui vient, le siècle dont l'aube blanchit l'horizon, sera-t-il lui-même plus heureux que son aîné?

S'il est de nos contemporains qui veulent exiger davantage, nous n'y contredisons point. Puisse l'avenir, sur lequel il est toujours si facile de bâtir de beaux songes, ne pas décourager trop vite les vastes espérances! Après tout, le voyage même du tsar Nicolas II semble fait pour autoriser quelques rêves. N'est-ce point, en tout temps, le privilège de la jeunesse? et notre vieille Europe ne saurait-elle un peu se rajeunir, ou se renouveler, au contact de ce jeune souverain et de sa jeune femme, acclamés partout comme une promesse d'avenir et une vision de paix? Et si de pareils messagers n'y réussissent point, qui le ciel lui devra-t-il envoyer, à cette Europe divisée, pour lui faire oublier, ne fût-ce que l'espace d'une semaine, ses jalousies anciennes et ses défiances invétérées? — Mais, pourquoi ne pas le reconnaître? quand nous disons que l'entente franco-russe a raffermi la paix, ce qui en soi est déjà de grand prix, nous ne disons pas tout; nous sommes injustes envers la Russie et envers nous-mêmes. Notre entente avec l'empire du Nord va peut-être faire quelque chose de plus, et quelque chose de mieux. Cette alliance qui, aux yeux de ses adversaires, et aux yeux même de certains de ses promoteurs, devait précipiter l'Europe dans la guerre, cette alliance longtemps suspecte aux pacifiques, voici que, non contente de renforcer la paix, elle s'efforçait, hier encore, avec le tsar Nicolas II et avec son ministre, feu le prince Lobanof, de reconstituer une chose bien surannée, bien archaïque, qui paraissait à jamais finie, ce que nos pères appelaient, un peu ambitieusement, le concert européen. — Le concert européen, quel revenant d'une époque à jamais, semblait-il, évanouie! Il paraissait bien mort depuis quelque trente ans, cet antique concert européen, et l'on aurait naguère fait sourire d'incrédulité les hommes à qui l'on eût promis de le faire revivre. Combien de fois, depuis Sadowa et depuis Sedan, n'avons-nous pas entendu répéter : Il n'y a plus d'Europe. Cela en certains cercles était devenu une banalité. *Finis Europæ!* gémissaient, en

hochant la tête, les vieux diplomates. Et ils avaient raison, avec leur air de radoter ; l'Europe au sens diplomatique du mot, l'Europe agissant d'accord, comme une personne vivante, en vue d'intérêts communs, paraissait bien finie. Elle n'avait pas survécu aux violences de la politique bismarckienne, et il semblait qu'un miracle seul pût la ressusciter. — Le miracle, — est-il déjà permis d'y croire? — s'est accompli ; et par qui a-t-il été opéré, sinon par ceux que l'on dénonçait naguère comme les ennemis nés de la paix européenne? Cette Europe qu'avaient laissé périr les empereurs et les rois de droit divin, si elle a l'air de renaître, c'est l'entente de la République française avec le tsar russe qui la fait revivre. Cela tient en vérité du paradoxe, et cela pourrait bien être une réalité. Le voyage de l'empereur Nicolas II en témoigne. L'empereur Alexandre III, le tsar pacificateur, en nouant l'alliance franco-russe lui avait donné le caractère pacifique qui seul convenait à son cœur de chrétien et à sa conscience d'autocrate. L'empereur Nicolas II, en continuant l'œuvre politique de son père, aura eu l'honneur d'avoir fait, ou d'avoir tenté quelque chose de plus. Il ne paraît pas se borner au rôle de gardien de la paix de l'Europe, il semble aspirer à être le restaurateur du concert européen. Tel paraît bien, du moins, avoir été, pour son jeune souverain, l'ambition du ministre que la Russie et le tsar viennent de perdre, et n'eût-il fait qu'y réussir, durant une saison, le prince Lobanof aurait bien mérité de l'Europe.

Le rétablissement du concert européen, si tant est qu'il ne soit pas prématuré de le célébrer, la France y a volontiers prêté la main, heureuse d'y retrouver sa place, en dépit de ses révolutions et de sa forme de gouvernement. Cette place que les monarchies anciennes contestaient, autrefois, à ses rois issus de l'émeute, ou à ses empereurs sacrés par un vote populaire, les dynasties héritières de la sainte alliance la concèdent, de bonne grâce, à la République française. Ce n'est pas seulement qu'elle se présente en compagnie de la Russie, sous l'égide et comme sous le patronage de la puissance autocratique la plus obstinée jadis à tenir à l'écart les Louis-Philippe ou les Napoléon ; c'est que l'esprit de l'Europe a changé ; que, sauf au sud des Alpes, peut-être, les cours, ne craignant plus guère la contagion républicaine, ne se croient plus tenues de faire grise mine à la République. On peut dire d'elle qu'elle sera bien reçue, partout, tant qu'elle sera correcte, ou tant qu'elle sera sage, — bien que, au milieu des têtes couronnées et des monarchies, elle semble souvent, dans un monde étranger, un peu comme une invitée sans naissance et sans relations au milieu d'hôtes de haute origine ; et

en personne avisée, elle fera bien de prendre garde de ne jamais l'oublier.

N'importe, la reconstitution du concert européen, si précaire semble-t-elle, est un fait dont, en bons Européens, comme en bons Français, — deux choses que, pour notre part, nous n'aimons pas séparer, — nous avons le droit de nous féliciter. Ce n'est pas, cependant, que le nouveau concert européen semble devoir donner aux amis de l'humanité et aux amans de la justice toutes les satisfactions qu'ils en avaient osé rêver. Non, hélas! il ne faut pas que l'éclat des fêtes officielles et le retentissement des acclamations populaires sur le chemin du jeune couple impérial fassent illusion à un temps, toujours prêt à se repaître d'espérances vagues. Non, notre siècle finissant ne va pas voir s'ouvrir, devant le monde moderne, l'ère messianique de justice et de fraternité annoncée au vieux monde par les voyans d'Israël et les sibylles alexandrines. Cette Europe que nous voudrions croire en train de renaître, cette Europe des diplomates et des chancelleries, elle a ses plaies, elle a ses blessures, les unes anciennes déjà et mal cicatrisées, les autres toutes récentes, et saignant encore; et si douce et caressante que semble la main des diplomates, on ne voit pas qu'elle soit bien habile à les panser; s'y emploierait-elle, avec un zèle patient, il est douteux qu'elle réussisse à les guérir. Il avait raison, ce ministre anglais qui s'écriait, il y a quelques semaines : « L'Europe n'en est plus au temps des croisades. » Parvînt-il vraiment à se reformer, ce concert européen, il semble hors d'état de mettre fin à toutes les souffrances et à toutes les iniquités de l'Europe contemporaine. A vrai dire, peut-être même ne peut-il se reconstituer, ou n'a-t-il quelque chance de durer qu'à condition de renoncer à des ambitions aussi hautes. C'est ici que se font sentir, malgré tout, les tares constitutionnelles et pour ainsi dire les vices d'origine de la vieille Europe. Elle ne peut rester unie, elle ne peut agir en commun qu'en demeurant modeste, en sachant se borner, en s'abstenant des grandes vues et des grandes œuvres. Tout principe de direction lui manque; il ne lui en reste qu'un, terre à terre, auquel elle est réduite à tout sacrifier : le souci égoïste de sa sécurité présente.

Pauvre Europe! pauvre concert européen! les idéalistes ne sauraient s'en promettre la réalisation de leur chimère de justice. Il ne faut pas trop attendre de cette Europe, dût-elle se reconstituer par les soins du tsar, notre allié; — et du même coup, nous devrions, pour être sincères, en dire autant de l'alliance russe ellemême. A quoi bon, à la veille de ces jours de fête, parler de nos frères d'entre les monts et le fleuve? Notre cœur français n'a

pourtant pas le droit de les oublier. A travers le bruit des réjouissances publiques, notre pensée se reporte en secret vers eux, se demandant si, de toute cette allégresse nationale, quelque chose ira traverser les Vosges. Mais mieux vaut ne pas donner aux autres, amis ou ennemis, l'importun spectacle de nos regrets persistans et de notre impuissante douleur. Laissant de côté nos blessures et nos souvenirs, à nous, Français, si nous songeons à autrui, comme, aux beaux jours de notre puissance, s'y est longtemps complu la générosité française, n'y a-t-il pas, en Europe, ou au seuil de l'Europe, des hommes, des chrétiens, des peuples, nos parens par l'origine et par tous les élémens de la civilisation, dont l'Europe officielle a vu couler le sang à flots, sans savoir ou sans pouvoir rien faire pour les sauver, ou les venger? sans avoir rien trouvé de mieux que de fermer l'oreille à leurs gémissemens, et de détourner la tête pour ne pas voir ce qu'elle aurait eu honte de n'avoir su empêcher? De tout temps, il est vrai, par imprévoyance, par impuissance, ou par complicité, le concert européen a laissé s'accomplir, sous son couvert, bien des violences et bien des vilenies. La diplomatie ne peut parer à tout ; justement éprise de la paix, elle a toujours eu coutume de sacrifier les petits à l'entente des grands. Elle a le droit de renvoyer à l'histoire qui aurait la naïveté de lui en faire un reproche ; n'importe, la diplomatie européenne n'a pas lieu d'être bien fière. C'est au moment où l'Europe reprenait conscience de son unité et apprenait, de nouveau, à agir ou à parler en commun que se sont perpétrés, au grand jour, en des pays de longue date confiés à sa vigilance, les plus horribles massacres qu'ait jamais éclairés le soleil. Il y a une capitale que, dans son tour d'Europe, le jeune tsar se gardera de visiter, — celle vers laquelle ont semblé s'allonger plus d'une fois les serres de l'aigle impériale, celle que le poète de Moscou réclamait jadis comme faisant partie de l'héritage de la Russie.

Dieu veuille que, chez nous, au moins, durant les dernières étapes de son voyage à travers les cours et les peuples, le jeune empereur n'entende pas percer, à travers les hourrahs de nos foules françaises, les gémissemens lointains de nouvelles victimes et le vain cri d'appel de ces chrétiens d'Orient sur qui, toutes deux autrefois, France et Russie, se croyaient, de par le ciel et de par leurs ancêtres, la mission d'étendre une main protectrice ! Qu'aucun bruit sinistre, aucun deuil importun ne vienne troubler la joie des deux nations ! Mais n'assombrissons pas ces jours de fête ; éloignons de nos yeux le fâcheux spectacle des douleurs que nous ne pouvons soulager ; jouissons des splendeurs et des magnificences de l'heure présente ; et pendant qu'on massacre en Orient,

goûtons la sécurité qui nous semble assurée. Ne soyons pas trop exigeans envers l'Europe, envers nos amis, envers nous-mêmes; comprenons les difficultés de la tâche des gouvernemens, et faisons quelque crédit à la diplomatie. Espérons, — il est toujours bon d'espérer, — que, les défiances anciennes dissipées, les mutuelles suspicions assoupies, ce voyage impérial va donner à l'Europe plus de cohésion, plus de confiance en elle-même, plus de prévoyance aussi et de résolution pour écarter les nuages sanglans qui viennent d'Orient, pour parer aux dangers d'aujourd'hui et aux périls de demain.

L'Europe a la paix; l'Europe et la Russie, la première, semblent décidées à tout sacrifier à la paix. Qui voudrait leur en faire un reproche? Plus les nations se sont ingéniées à se tenir prêtes pour la guerre, et plus elles redoutent la guerre. Elles se sentent mutuellement trop bien armées pour oser déchaîner un conflit. L'énormité même des préparatifs militaires est devenue un gage de paix. Il n'y a plus, en Europe, que des pacifiques, et c'est en l'honneur de la paix que les empereurs font défiler, devant leurs hôtes, régimens, escadrons et batteries. Ces masses épaisses de fantassins, ces nuées de cavaliers qu'ils se montrent les uns aux autres, avec orgueil, ne sont plus, à en croire leurs chefs héréditaires, que les gendarmes de la paix européenne. Acceptons-en l'augure, et jouissons de ce bien de la paix que nous donnent, après Dieu, la sagesse de la diplomatie et l'amitié du tsar. Les peuples ne sauraient tout avoir à la fois; et ceux d'entre les Français qui s'étaient promis autre chose de l'alliance russe, ceux qui en attendaient, avec le redressement de tous les torts, la réparation de la grande iniquité de 1871, étaient la dupe de leur rêve. Ils s'étaient laissé décevoir par un de ces mirages d'Orient fréquens dans la steppe, comme dans le désert. Ils s'étaient mépris sur notre temps; ils avaient compté sans les calculs et les besoins de la politique. Ils ne connaissaient ni la Russie, ni l'Europe contemporaine. De ceux-là, s'il nous est permis de le rappeler, nous n'avons jamais été, quant à nous. Il nous a toujours paru que, en regard de la triple alliance, l'entente franco-russe ne pouvait, ne devait avoir qu'un caractère pacifique. « En face de la triple alliance, écrivions-nous ici même, — voici huit ans déjà, — le rapprochement de la France et de la Russie est naturel, inévitable. La triple alliance les y invite, elle les y contraint; mais toute entente entre Paris et Pétersbourg doit avoir en vue la paix, non la guerre (1). » Ainsi en a jugé l'empereur Alexandre III, le fon-

(1) Voyez la *Revue* du 16 février 1888; Cf. *la France, la Russie et l'Europe;* Calmann Lévy, 1888.

dateur de l'entente; ainsi en juge, après lui, son héritier et son continuateur, l'empereur Nicolas II. Je ne sais s'il reste encore, parmi nous, de ces rêveurs qui voyaient déjà, dans leurs songes, l'armée française et l'armée du tsar marchant à la rencontre l'une de l'autre, à travers l'Allemagne, et s'embrassant, sur le champ de bataille, au cœur de la Prusse vaincue? Est-il encore, au fond de la France, de ces téméraires ingénus au patriotisme trop crédule, le voyage de Nicolas II semble fait pour leur dessiller les yeux. Ce n'est pas la guerre que, dans sa visite à Vienne ou à Breslau, le jeune tsar est allé porter aux empereurs ses voisins. Si l'Europe en doit jamais être le témoin, le duel suprême, tant de fois annoncé par les voyans, du Slave et du Teuton, ne semble pas encore sur le point de faire trembler le continent. Peut-être sera-ce pour le xxe siècle; peut-être seulement pour le xxie; peut-être bien pour jamais, tant chacun des deux antagonistes en semble redouter l'heure. En attendant et tout en pressant chacun ses armemens, tout en germanisant ou russifiant chacun à force, l'Allemand et le Russe, le Slave et le Teuton sont tout à la paix. Les empereurs s'embrassent et se portent des toasts, les peuples applaudissent et poussent des hourrahs, — et les rêveurs, qui, sauf à en changer, ne se lassent jamais de poursuivre leurs songes, se demandent déjà si l'aube de la paix perpétuelle ne va pas enfin se lever sur le monde.

II

Suivons l'empereur Nicolas II dans son tour d'Europe. C'est tout ensemble un voyage diplomatique (bien que le tsar ait eu le regret de perdre, dès la première étape, son ministre des Affaires étrangères) et un voyage de famille, on pourrait presque dire un voyage de noces. Le jeune tsar a voulu visiter à la fois les empereurs, ses frères en souveraineté, et les princes, ses parens par le sang; et comme les maisons régnantes sont alliées entre elles par des nœuds multiples, il s'est trouvé parfois qu'en faisant une visite politique, il faisait du même coup une visite de famille. Après avoir été reçu par les chefs des grands États, Nicolas II doit, au retour de France, terminer son voyage par le berceau de la tsarine, la petite cour de Darmstadt, une de ces maisons allemandes en possession de fournir la Russie d'impératrices. Nicolas II n'a eu garde d'oublier le pays de sa mère, cette verte et calme terre danoise, la seule contrée, en dehors de la Russie, où son père Alexandre III aimât séjourner, y revenant prendre, chaque année, ses courtes vacances d'autocrate. Et comme

le tsar son père, s'il ne s'y est pas entièrement délassé de la politique, Nicolas II aura rencontré, à la cour de Danemark, dans cette sorte d'annuel congrès de famille de princes et de rois, des amis, et aussi des amies de la France. Le Danemark et la Hesse, c'est la partie intime, la partie domestique du voyage impérial, celle qui doit échapper à l'indiscrète curiosité des diplomates et des reporters; et si quelque vieux ministre professait que dans la vie des princes rien n'est indifférent, qu'il se rassure, Bernstorf aura d'avance neutralisé Darmstadt.

Aux yeux de l'Europe, l'intérêt du voyage de l'empereur Nicolas II était dans sa rencontre avec les chefs des grands États. Il les a tous visités, au moins les plus puissans d'entre eux, les souverains, ses égaux, parés, ainsi que lui-même, du double titre impérial et royal. Il ne tendra la main à notre président, M. Faure, qu'après avoir été l'hôte de Sa Majesté Apostolique l'empereur d'Autriche roi de Hongrie, de Sa Majesté l'empereur allemand roi de Prusse, de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande impératrice des Indes. Officielles démonstrations de courtoisie, d'usage entre têtes couronnées, où se reconnaît une sorte d'éclectisme diplomatique. Quelques-uns, parmi nous, eussent peut-être préféré, de la part de notre jeune allié du Nord, une marque d'amitié un peu plus exclusive. Ils auraient tort. En politique aussi, la jalousie est mauvaise conseillère. Alors qu'il fait autant pour la République française que pour les empereurs ses frères, le tsar, en réalité fait plus pour la France. De Pétersbourg ou de Kief à Paris, le chemin est par l'Allemagne ou par l'Autriche, et l'autocrate russe, désireux de rassurer l'Europe, ne pouvait venir à nous qu'en passant par les cours impériales. En visitant, avant nous, le Hohenzollern et le Habsbourg, Nicolas II n'a fait que remplir sa mission de prince de la paix. Bien mieux, le jeune couple impérial n'aurait pas redouté un surcroît de fatigue; il lui eût plu, au retour de Paris, de franchir les Alpes et de descendre jusqu'à Turin ou à Monza, que nous n'y aurions vu qu'un service de plus rendu à la paix et à la bonne harmonie de l'Europe. Quoi qu'en aient les maladives suspicions de certains de nos voisins du Sud-Est, nous n'avons pas, en France, pour l'Italie, les jalouses et mesquines rancunes que nous a trop souvent laissé voir Montecitorio; nous nous serions sincèrement réjouis de tout ce qui eût réconforté l'amour-propre national de la dernière venue des six puissances. Mais on doit, j'imagine, savoir, au Quirinal, que ce n'est pas le quai d'Orsay qui a réglé l'itinéraire de Nicolas II.

Le jeune tsar a commencé son tour d'Europe par une visite au doyen des souverains du continent, l'empereur François-

Joseph. Nicolas II connaissait le chemin de Vienne; étant encore prince héritier, il avait déjà, sous le règne de son père et par l'ordre de son père, gravi l'escalier de la Hofburg; et à la suite de la rencontre du jeune césarévitch et du vieil empereur, on avait cru remarquer une détente dans les relations entre les deux empires. A qui veut la paix de l'Europe, à qui désire qu'il y ait encore une Europe, je ne saurais guère souhaiter une meilleure nouvelle que celle d'un rapprochement entre les Habsbourg et les Romanof. Tout bon Européen s'en devrait réjouir, et aucun Français ne saurait s'en alarmer.

L'histoire a de curieux reviremens et d'instructifs retours; s'il est aujourd'hui une puissance qui n'ait contre l'Autriche-Hongrie ni haine, ni jalousie, c'est assurément son ancienne rivale, la France. Qu'ils sont loin de nous, les temps où tout Français voyait dans ce que nos pères appelaient la maison d'Autriche l'ennemie naturelle! Depuis que, repliant ses ailes, l'aigle veillie des Habsbourg a cessé de couvrir de son ombre l'Allemagne et l'Italie, plus de cause de conflit entre la France et la vieille monarchie. Entre elles, pour qui veut regarder au fond des choses, il n'y a plus qu'un intérêt commun, qui, pour toutes deux, devrait tout primer, le maintien ou le rétablissement d'une Europe. Après s'être longtemps disputé la suprématie et s'être porté, l'une à l'autre, des coups qui n'ont souvent profité qu'à leurs jeunes rivaux, elles ne peuvent, toutes deux, défendre ou recouvrer leur grandeur ancienne qu'en reconstituant, en face de puissances plus jeunes, ce que, faute d'autre terme, nous devons bien nommer des vieux noms d'équilibre ou de balance de l'Europe. Une Autriche n'est guère moins nécessaire à l'Europe qu'une France; et aucun État ne perdrait plus que la France au morcellement ou à la dissolution de la mosaïque austro-hongroise. Il est bon que nous en ayons conscience, la France ne peut guère rester une puissance de premier rang qu'autant que l'Autriche demeure elle-même une puissance de premier ordre, et j'ajouterai une puissance de l'Europe centrale. Pas plus que la Russie, en effet, nous ne saurions souhaiter que l'axe historique de l'Autriche se déplace vers l'Orient, car ce serait livrer tout le centre de l'Europe à l'Allemagne. Alors même que, par leurs alliances, elles se trouvent rangées en des camps différens, France et Autriche ont tout intérêt à ne pas s'affaiblir l'une et l'autre. Aussi ai-je toujours professé, pour ma part, que si nous pouvions encore avoir une diplomatie, et si l'instabilité de nos gouvernemens nous permettait d'avoir une politique, un des objectifs principaux de notre politique devrait être de travailler au rapprochement de la

Russie et de l'Autriche. Ne serait-ce là qu'un rêve, ce devrait être le rêve de la diplomatie française.

La tâche, il faut bien le reconnaître, semblait malaisée, surtout depuis 1878, depuis le traité de Berlin, depuis l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, depuis les révolutions de Bulgarie. Si la France a toute raison de souhaiter l'entente de Pétersbourg et de Vienne, il est, en Europe, une autre puissance qui, à en juger par ses actes, obéit à des sentimens ou à des calculs tout différens. Il s'est rencontré, à Berlin, un grand ministre qui a paru s'arroger entre la Russie et l'Autriche-Hongrie le rôle de médiateur, se décernant à lui-même, au Congrès de 1878, le titre d'honnête courtier. En dépit de son zèle apparent de conciliateur, peut-être s'est-il plutôt complu, afin de garder le champ libre en Occident, à mettre aux prises, en Orient, les ambitions ou les intérêts des deux empires voisins. L'intention avouée de détourner les ambitions de l'Autriche-Hongrie vers le Balkan ne pouvait sourire à Pétersbourg ou à Moscou.

Avec le centre de gravité de la puissance autrichienne, se sont déplacées les jalousies ou les inimitiés suscitées par la maison d'Autriche. Pour nombre de Russes, l'Autriche-Hongrie semble devenue ce qu'elle avait paru jadis à nos Bourbons, l'ennemie naturelle. A leurs yeux, le compétiteur de l'aigle tsarienne, héritée des Paléologues de Byzance, ce n'est pas le jeune aiglon des Hohenzollern, mais bien la vieille aigle bicéphale des Habsbourg dont une tête regarde, plus que jamais, vers l'Orient, menaçant du bec les cimes du Balkan. L'Autriche tudesco-magyare, avec son partage de souveraineté entre deux races également hostiles au nom slave, ne s'est-elle pas montrée, de l'Elbe à la Bosna, l'oppresseur des Slaves et du slavisme? Et si elle a paru, au sud du Danube, se réconcilier avec la résurrection nationale des Slaves du Balkan, affranchis par les armées russes, n'était-ce pas pour séduire leur jeunesse, les détourner de leur libératrice et patronne légitime, la Russie orthodoxe? A ces griefs des Russes trop souvent justifiés par les faits, Vienne et Pest opposaient bruyamment des griefs qui, pour être parfois imaginaires, n'en étaient pas moins sincères, s'en prenant à la Russie et aux comités moscovites de toutes les résistances des Slaves au centralisme viennois ou à la magyarisation hongroise, se figurant partout découvrir ce spectre familier aux Allemands et aux Magyars, épouvantail habituel de Vienne et de Pest, le panslavisme. Et comme si ce n'était pas assez de ces soupçons et de ces défiances réciproques, les services autrefois rendus par les tsars à l'ingrate Autriche se retournaient contre les successeurs de Nicolas Ier.

Après cinquante ans, l'opiniâtre rancune des compatriotes de Kossuth et de Gœrgey ne pardonne pas encore aux sotnias cosaques d'avoir franchi les Carpathes pour replacer la Hongrie sous le joug de la bureaucratie viennoise. Conflits d'ambitions ou rivalités d'intérêts, ressentimens du passé et appréhensions de l'avenir, antipathies de races et préjugés nationaux, que d'obstacles entre les deux empires! Et par quel art amener entre eux une entente? Pour opérer un rapprochement, il suffisait, après tout, de deux choses qui, pour cette fois au moins, semblent s'être rencontrées chez les deux empereurs et les deux gouvernemens : un commun amour de la paix et une égale loyauté. A défaut d'amitié ou d'alliance, la diplomatie ne pouvait-elle trouver, entre les deux chancelleries, un terrain d'entente et, sinon écarter tous les dissentimens, empêcher les rivalités de dégénérer en hostilité? Un homme, un Russe a osé le tenter, et il semblait avoir su y réussir, à une heure périlleuse pour la paix du monde. Cela seul légitimerait les regrets inspirés par la disparition subite du prince Lobanof. Avant de tomber de la scène, comme un acteur frappé en plein rôle, au moment d'un de ses grands succès, le prince Lobanof a eu la joie d'accompagner son maître, à Vienne, sur le théâtre longuement préparé par ses soins. Dans l'intervalle de ses conférences avec le comte Goluchowski, le ministre russe a pu jouir de l'accueil fait, par la cour et par le peuple de Vienne, au tsar et à la tsarine. Devant la loyale figure du jeune souverain, devant la beauté souriante de la nouvelle impératrice, bien des préventions sont tombées. Les Hongrois mêmes n'ont pu s'empêcher de savoir gré au petit-fils de Nicolas Ier de leur avoir fait présent, pour le millénaire de la monarchie d'Arpad, du sabre de Rakoczi. Je ne sais si cette attention délicate a valu au jeune tsar beaucoup d'*Eljen;* mais on a remarqué que partout, sur son passage dans la vieille capitale, aux *Zivios* slaves se mêlaient les *Hoch* allemands.

De Vienne, le tsar et la tsarine se sont rendus en Allemagne, ou mieux (on sait pourquoi), ils sont rentrés, pour quelques jours, à Kief, dans leurs États, ayant soin de n'arriver, sur le territoire allemand qu'après le 2 septembre et la fête de Sedan, le lendemain de l'inauguration du monument de l'empereur Guillaume Ier, évitant ainsi de paraître s'associer à tout souvenir qui eût pu froisser le cœur de leurs amis de France. C'est à Breslau et à Gœrlitz, en Silésie, sur une terre qui fut longtemps slave et qui n'est pas encore entièrement germanisée; c'est à Breslau, au milieu de ses troupes réunies pour les grandes manœuvres annuelles,

en homme qui préfère la vie de camp à la vie de cour, que l'empereur allemand a reçu le tsar russe. L'empereur Nicolas II a passé en revue cette armée toujours tenue en haleine qui, après avoir fait la Prusse, a fait l'Allemagne ; devant lui ont marché en rangs serrés les jeunes fantassins de deux ans de la nouvelle loi militaire allemande, et derrière ces jeunes soldats, il a vu défiler, en troupes bigarrées, les robustes vétérans des grandes guerres. Tsar russe et Kaiser allemand, Breslau a pu admirer, chevauchant côte à côte, pareils sous leur moderne uniforme à deux dieux terrestres, les deux souverains du monde chrétien, ou mieux les deux potentats du globe qui détiennent le plus de pouvoir parmi les hommes ; car, tous deux, avec des formes différentes, peuvent, presque également, se vanter d'être autocrates, c'est-à-dire de commander par eux-mêmes, sans avoir, au-dessus d'eux, d'autre autorité que le Ciel. Tsar russe et Kaiser allemand, deux Césars, maîtres de leurs armées et de leur empire, autant que d'eux-mêmes, tous deux portant en leur main fermée la paix du monde. Un caprice, un emportement d'un de ces hommes, dont le plus âgé touche à peine à la maturité, un ordre, un mot, une signature, un télégramme, et l'Europe, éprise de paix, et l'univers civilisé sont précipités dans la plus effroyable des guerres qui aient encore ravagé la planète. En ce sens, ils n'ont pas d'égaux, ces deux empereurs, même parmi les souverains des nations rivales ; ils sont sans pairs ni pareils sur la face du globe ; et peut-être est-il heureux, pour le monde, qu'ils soient deux, car cela seul est, pour chacun, comme une limite ou un frein. Tous deux jeunes, et chefs de deux États, eux aussi, relativement jeunes ; tous deux héritiers d'une tradition d'agrandissement continu et comme parallèle ; issus de deux maisons maintes fois alliées, dont l'amitié plus que séculaire, comme s'est complu à le rappeler Guillaume II, parut longtemps un dogme dynastique, ils semblent, l'un et l'autre, avoir pleine conscience de la hauteur de leur fonction d'empereur-roi ou de tsar autocrate.

Quoi que pense la France de Guillaume II, en dépit de ses bravades tudesques, de son activité quelque peu brouillonne, de son imagination mystique et de ses allures féodales, c'est un homme, et c'est un souverain. Il a mûri, depuis son avènement et son émancipation de la tutelle bismarckienne, et voilà que, grâce à Nicolas II, il a cessé d'être le jeune empereur. En lui, sous le revenant du moyen âge, tout plein de réminiscences des Othon et des Barberousse, semble percer l'homme moderne. Entre tous les souverains qui occupent aujourd'hui la scène du monde, Guillaume II est encore celui qui apporte le plus d'entrain, le plus

de variété, le plus de brillant et de brio dans son rôle d'empereur-roi. Certains affirment que le jeune tsar Nicolas tient son impérial cousin, son aîné en âge et son ancien en grade, en haute estime, admirant la forte culture, le port souverain, la parole imagée et royalement hautaine, l'activité infatigable, en un mot la personnalité si vivante et vibrante de ce rejeton des Hohenzollern, en qui, par un mystérieux atavisme, semblent revivre tour à tour et batailler ensemble tant d'ancêtres d'humeurs et d'époques différentes. Quelques-uns ont été jusqu'à dire que, à vingt ans, le futur Nicolas II avait pris Guillaume II pour modèle. Est-ce là autre chose qu'une légende, l'admiration du jeune tsarévitch pour le fils de Frédéric III s'expliquerait plutôt par la diversité, voire par l'opposition de leurs caractères, que par leur similitude. Si modeste, si timide, si réservé qu'il a longtemps paru, le tsar Nicolas est, comme son père, Russe avant tout et, comme son père, il n'entend être le second de personne. Il l'a suffisamment montré, à Breslau même, par le ton et le laconisme de sa réponse française au toast allemand de son exubérant cousin.

De quoi ont bien pu s'entretenir les deux monarques si, en dehors des parades militaires et des fastueuses réceptions de cour, ils ont trouvé le loisir de causer une heure? Une chose est certaine, ils se sont fait part, mutuellement, de leur amour de la paix, se déclarant, tous deux, résolus à tout faire pour la maintenir. L'empereur Guillaume, celui même qui, naguère, entonnait une invocation à l'épée libératrice, annonçait à ses troupes, au lendemain de l'entrevue de Breslau, qu'il était pleinement d'accord avec son puissant voisin. D'accord pour la paix sans doute, nous en pouvons, aujourd'hui, croire Guillaume II. Une faute de tact qu'un prince n'aurait pas commise, il s'est rencontré des Allemands pour nous apprendre que le tsar avait dû s'excuser d'avance, auprès de son cousin, de sa prochaine visite en France, comme, entre gens du même monde, on cherche à se faire pardonner des fréquentations vulgaires. Personne en France, ni en Russie, ne s'est laissé prendre à cette inepte billevesée. Chacun sait que, si le tsar vient chez nous, il le fait de propos délibéré, par politique, non par politesse. S'il a fait, durant ce voyage, des visites de courtoisie, c'est ailleurs. Il n'a, sur sa venue en France, d'explications à donner à personne, et moins peut-être à l'empereur allemand qu'à tout autre. L'Allemagne est, de tous les pays du monde, le dernier qui se puisse étonner de l'alliance franco-russe. Comment s'en montrerait-elle surprise? Cette alliance est son œuvre, c'est elle qui l'a préparée, elle qui l'a nouée, à Francfort,

en 1871, à Berlin en 1878. Ses vrais parrains sont l'empereur Guillaume Ier et le prince Bismarck.

Que les Allemands se plaisent à railler certaines naïvetés ou puérilités de nos Franco-Russes, libre à eux d'en sourire; mais ils n'ont ni le droit de s'étonner de l'alliance, ni le droit de s'en scandaliser; car, encore une fois, c'est bien l'Allemagne qui a mis la main de la France dans celle de la Russie. Le trait d'union entre les deux pays, il n'est pas difficile à découvrir; les Allemands le connaissent bien, c'est l'Alsace-Lorraine. En annexant l'Alsace-Lorraine au nouvel empire, l'Allemagne a dû savoir ce qu'elle faisait.

La paix de Francfort était grosse de l'alliance franco-russe; elle portait dans son sein Cronstadt et Toulon. Le vieux Guillaume Ier et son grand ministre ont-ils pu s'y tromper? ont-ils vraiment compté, pour empêcher l'alliance de venir au jour, sur la parenté des Romanof et des Hohenzollern, sur la solidarité monarchique, sur les fautes et les frasques de la république, sur l'antipathie d'un autocrate pour une démocratie? Si oui, ces grands politiques se sont fait illusion, et le prince Bismarck a vécu assez longtemps pour s'en apercevoir. Au fond, tout en cherchant à écarter la Russie de la France, le fondateur de l'unité germanique était trop clairvoyant pour se flatter d'y réussir. C'est pour cela qu'il a pris ses précautions avec la triple alliance; mais la triple alliance même devait déterminer une contre-alliance. L'unique moyen de prévenir l'entente franco-russe, ni Bismarck, ni Moltke, ni Guillaume n'en ont voulu. Aussi, quand les Allemands reprochent à la France de couper l'Europe en deux devant le colosse slave, quand ils nous accusent de trahir la cause de l'Occident et de la civilisation au profit de la barbarie moscovite et de la servitude autocratique, les Allemands oublient que, si l'Europe occidentale est aujourd'hui scindée en deux, la faute en est à l'épée qui a fait une entaille entre le Rhin et les Vosges.

Oui, il est vrai, l'Europe occidentale, la vieille Europe, la véritable Europe, semble, pour longtemps, pour jamais peut-être, divisée, irréconciliablement désunie, en face de l'orientale Russie qui, de la Vistule au Pacifique, tient déjà ramassée dans sa main la moitié du continent. Au siècle qui vient, la scission de l'Europe semblera sans doute le principal résultat de la paix de Francfort et l'involontaire couronnement de la politique bismarckienne.

Déjà, aux yeux qui osent fixer l'avenir, une chose apparaît de plus en plus claire : le grand bénéficiaire de la guerre franco-allemande, c'est l'empire russe. L'avènement de Nicolas II ne re-

monte pas encore à deux ans, et déjà le règne de ce jeune tsar couronné d'hier, son voyage même à travers l'Europe, témoignent, assez haut, de l'ascendant croissant de la Russie. La voilà, sans avoir eu besoin de tirer l'épée, qui se montre aux peuples comme l'arbitre de l'Europe; on dira peut-être bientôt comme l'arbitre du monde. La fière Allemagne dont la pudeur se révolte contre les viles complaisances des Welches envers les Tatars slavisés du Nord, l'Allemagne elle-même, lors de la guerre de la Chine et du Japon, s'est empressée de saisir l'occasion d'être agréable aux Russes; tout comme la République française, le nouvel empire s'est mis à la remorque de la chancellerie pétersbourgeoise, heureux de rendre, lui aussi, service à son grand voisin. On eût dit que pour neutraliser l'entente de la Russie et de la France, l'Allemagne n'eût rien trouvé de mieux que de chercher à s'introduire en tiers dans leur intimité. Entre les deux adversaires de 1870, entre Paris et Berlin, le monde peut, à certaines heures, voir une sorte d'émulation de prévenances, une façon de concours et comme de surenchère, au profit de la Russie. Déjà, si le concert européen semble avoir quelque chance de se reformer, c'est par l'initiative russe, sous la direction russe. Ce surcroît de puissance, acquis par son impérial voisin, Guillaume II sait mieux que personne d'où le tsar l'a tiré. Ce que Nicolas II va faire en France, l'empereur Guillaume n'a pas besoin de le lui demander; et qui sait? dans le secret de son cœur, peut-être le Kaiser-Kœnig envie-t-il, à son cousin de Russie, ce voyage aux bords de la Seine.

Pour invraisemblable que cela semble, le petit-fils du vainqueur de Sedan est homme à rêver, lui aussi, d'une promenade pacifique à travers les boulevards de Paris. Il semble bien, au moins, s'être promis de contraindre la France à se réconcilier avec son ennemi de 1870. Peut-être va-t-il jusqu'à compter, pour cela, sur les bons offices de la naïveté russe. Telle serait, à en croire certains indices, la triple alliance de ses rêves. Gageure d'un prince avide d'une gloire plus rare que celle des conquêtes, ou chimère d'un esprit résolu à tout courber devant sa volonté, cette alliance à trois, ébauchée en Asie, bonne peut-être en terre exotique, reste bien loin des sentimens et des instincts de l'Europe contemporaine. Le présent, et avec lui l'avenir prochain, est à l'entente nouée à Cronstadt et bientôt scellée à Paris. Ni la Russie, ni la France ne sentent le besoin de changer de voie. L'ascendant croissant qu'elle exerce dans le monde, la Russie sent qu'elle le doit à l'alliance de la France; et si l'Allemagne elle-même, en face de l'homme jaune, s'est empressée de seconder la politique russe, on n'ignore pas, à Pétersbourg, que c'est encore

à l'alliance française que la Russie a dû le concours de Berlin. Après cela, bien ingénu, ou bien présomptueux, l'empereur ou le chancelier qui demanderait au jeune tsar de renoncer au bénéfice de l'entente avec la France; — et bien soupçonneux, ou bien malavisé, le Français qui garderait quelque ombrage de l'entrevue de Breslau.

Autant en pourrait-on dire du voyage de Nicolas II en Grande-Bretagne. Rien de ce que les Trois-Royaumes pourraient offrir au tsar russe ne saurait le détourner de la politique héritée de son père. Et que lui peuvent offrir les Anglais, si ce n'est le partage du vieux monde, des tours en ruines de Byzance à la muraille croulante de la Chine? Autrefois, il y avait, entre l'Angleterre et la Russie, un homme malade et un héritage. Aujourd'hui, de l'Archipel à la mer du Japon, ils sont deux malades, on pourrait presque dire trois malades; car le pâle successeur des Darius et des Chosroès, le roi des rois de l'Iran n'est guère plus robuste ou guère mieux portant que le padishah de Stamboul ou le fils du Ciel. C'est toute la vieille Asie, minée dans ses fondemens, l'Asie musulmane ou païenne, usée par les siècles, qui menace de s'effondrer sur l'Europe. Par bonheur pour la paix du monde, les empires branlans mettent longtemps à crouler, et qu'ils s'appellent sultan, shah ou fils du Ciel, ces malades d'Orient, dont tant d'héritiers ont escompté prématurément la succession, ont une agonie lente qui peut durer cent ans et plus. Encore une leçon d'histoire que la diplomatie russe a reçue de l'incurable gardien des détroits, et qui n'a pas été perdue pour elle. Jadis l'Anglais, jaloux de préserver tout ce qui ne pouvait tomber dans son lot, accusait le Russe de guetter, impatiemment, la fin de l'impérial moribond du Bosphore; et les défiances de l'Anglais semblaient avoir raison. Aujourd'hui, on dirait que les rôles sont renversés. La hâte d'hériter, attribuée longtemps à Moscou, semble être passée à Londres. La Russie est devenue patiente; a-t-elle gardé ses ambitions d'antan, elle n'est pas pressée, elle sait attendre. De la mer de Marmara à la mer Jaune, loin de chercher à précipiter la chute des empires en déclin, sa main semble plutôt prête à les étayer, pour en arrêter, ou en retarder la ruine. L'aigle du Nord, sûre de sa proie, au lieu de déchirer du bec et de l'ongle la Turquie expirante ou la Chine blessée, semble se plaire à étendre sur elles l'ombre protectrice de ses ailes déployées. Politique nouvelle, en effet, et non moins que l'ancienne suspecte aux Anglais, car, si on la laisse agir, le monde risque de voir, sans guerre et sans bruit, l'influence russe s'affermir len-

tement à Pékin, comme à Stamboul, et ces deux images de Dieu, le commandeur des croyans et l'empereur de la Chine, devenir, insensiblement, au fond de leurs palais, les dociles lieutenans du tsar blanc.

Comment s'étonner que la Russie préconise la paix et le *statu quo*, alors que la paix, le temps aidant, promet de travailler pour le tsar? Aussi, quand Nicolas II se présente à l'Angleterre en ami de la paix, le monde peut s'en fier à sa parole; mais, aux Anglais, la paix russe est suspecte. Entre la Russie et l'Angleterre, entre les deux suzeraines de l'Asie, persistent les défiances anciennes, ranimées par des incidens récens. C'est, en vérité, grand dommage, sinon pour la paix de l'Europe, du moins pour une chose qui nous tient encore à cœur, à nous, Français, pour la civilisation chrétienne et pour l'humanité. Il y a, de par le monde, des vallées de la Macédoine et des collines du Bosphore aux pentes légendaires de l'Ararat, des milliers de familles qui souffrent, des peuples entiers qui meurent des soupçons réciproques du Russe et de l'Anglais. Osons le dire, des races qui ont survécu à trente siècles d'oppression, restes vivaces de nations autrefois illustres, sont menacées d'extermination, d'ici à quelques semaines, pour peu que les conversations des diplomates traînent encore en longueur. Il serait reçu en sauveur, des rives de la Corne d'Or aux sources de l'Euphrate, le messager qui annoncerait à l'Orient que la visite du tsar russe à la Grande-Bretagne a dissipé les préventions des deux peuples et rétabli, ne fût-ce que pour quelques mois, la confiance entre les deux gouvernemens. Les fêtes célébrées par l'opulente Angleterre en l'honneur de son hôte impérial, l'écho en va retentir au fond de l'Orient, comme une promesse de vie, ou comme un glas de mort. Ils sont, là-bas, sous le sceptre ensanglanté du maître d'Yldiz-Kiosk, entre le Rhodope et les frontières de la Perse, quatre ou cinq millions d'hommes, coupables de porter le nom de chrétiens, qui ne peuvent espérer de salut que d'une entente entre les deux lointaines rivales, la Tamise et la Néva.

Nous autres, Français, si longtemps les premiers aux pays des croisades, nous voici, par notre faute, plus peut-être que par les efforts de nos concurrens, déjà relégués au second plan. Encore une part, et non la moins glorieuse, de l'héritage de l'ancienne France que nous semblons en train de perdre. Ce ne sont pourtant pas les adjurations de nos consuls et de nos missionnaires qui nous auront manqué. Déjà, l'Orient, étonné de notre effacement ou de notre silence, s'habitue à tourner vers d'autres ses regards et ses espérances. Peut-être avions-nous là, en ces contrées

tant de fois pacifiées par nos conseils ou par nos armes, une occasion nouvelle de faire bénir le nom de la France, ne fût-ce qu'en servant d'intermédiaires entre nos amis les Russes et nos voisins les Anglais, pour arracher les chrétiens d'Asie au yatagan des fanatiques. Ne soyons pas injustes envers nous-mêmes; cette tâche, nous nous y sommes essayés, l'automne dernier; il est vrai que le succès a été maigre. Le monde a eu cette déception de voir la France, la Russie, l'Angleterre, en apparence unies, impuissantes à retenir ou à punir le bras des égorgeurs.

La faute, vont murmurer les Anglais, sur le passage du tsar, en est à la Russie, devenue infidèle à sa mission ancienne, et à la France, pour complaire à la Russie, oublieuse de ses traditions séculaires. Ainsi raisonnent les Anglais, ne voulant voir, comme d'habitude, que la paille dans l'œil du voisin. La faute, hélas! est aux défiances des puissances; et ces défiances, les Anglais feignent d'ignorer que d'alimens l'Angleterre n'a cessé de leur fournir. Ne s'en souviennent-ils plus, les autres se rappellent quels ont été les procédés de la politique britannique à Cypre, en Égypte, au Soudan, sans parler des incorrections ou des incartades des Compagnies à charte au Transvaal et sur le Niger. Les gouvernemens sont-ils injustes envers la politique anglaise, c'est que son passé légitime toutes les suspicions. Lorsque, prise d'un zèle nouveau chez elle, l'Angleterre est venue se poser en champion des chrétiens égorgés comme un vil troupeau, les autres nations, la Russie la première, peu habituées à voir le cabinet britannique aussi soucieux de la sécurité des sujets chrétiens du sultan, se sont demandé quelle intrigue nouvelle machinait l'Angleterre, sur quelle autre Cypre ou sur quelle autre Alexandrie ses flottes s'apprêtaient à planter son drapeau. La chancellerie pétersbourgeoise, alors attentive à l'Extrême-Orient, a cru que le Foreign-Office cherchait à la distraire de la Corée et de la Mandchourie au moyen d'une diversion dans les montagnes d'Arménie. La politique anglaise avait d'avance discrédité la philanthropie anglaise. Soupçons injustes! défiances à tout le moins exagérées! dont les disciples de Gladstone, jadis auxiliaires des Russes en Bulgarie, ont le droit de s'indigner, mais qui ne sauraient beaucoup surprendre les héritiers de lord Beaconsfield, si longtemps patrons aveugles des brigands kurdes ou des pachas turcs, et hier encore, négateurs obstinés, à l'encontre des Russes, des « atrocités bulgares ». N'est-ce pas une loi de ce triste monde que les innocens payent pour les coupables? Les chrétiens d'Asie ont été les victimes, sinon de la politique anglaise, du moins des suspicions fomentées par les pratiques anciennes ou récentes de la politique anglaise. Les malheu-

reux Arméniens ont pâti du peu de scrupules de leurs tardifs protecteurs, aux bords du Nil ou sur les plateaux de l'Afrique; et après avoir, en vain, attendu, dix-huit ans, l'exécution des illusoires promesses du traité de Berlin, ils ont payé, de milliers d'existences, leur foi aux encouragemens de Westminster.

N'importe. Quelles que soient les fautes et les inconséquences de leurs avocats d'outre-Manche, l'Europe ne saurait laisser égorger, impunément, un peuple entier. L'extermination méthodique des chrétiens n'est pas un procédé que la diplomatie franco-russe puisse couvrir de son autorité. A s'en tenir à l'intérêt égoïste des deux puissances, il ne serait bon, ni pour la France, ni pour la Russie, d'abandonner aux Anglais, ne fût-ce qu'en apparence, le monopole de l'humanité. Déjà, les Échelles du Levant et les bazars d'Asie, grâce aux matelots et aux missionnaires britanniques, tendent à se persuader que, de toutes les puissances, l'Angleterre est la seule qui s'intéresse aux chrétiens et ose prendre en main la cause des opprimés. Laisser s'accréditer pareille opinion dans les ports de l'Anatolie, ou dans les khans de Syrie ne serait pas faire pièce à l'Angleterre, mais, tout au rebours, favoriser les menées de la politique anglaise. L'humanité, la civilisation, la justice, ne sont pas seulement des mots sonores, bons à faire retentir à l'oreille des foules, dans les meetings de Hyde-Park; malavisés les diplomates qui en laisseraient tout le bénéfice aux ministres et aux consuls de Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria. La trop longue tolérance de l'Europe n'a fait qu'aggraver la situation de l'Orient et mettre en péril l'existence de l'empire turc. Au lieu d'assurer la paix, l'inaction des puissances finirait par la compromettre. Il est grand temps, pour elles, d'exiger de la Porte les réparations et les réformes nécessaires. Si malaisée que soit la tâche, l'exemple de la Crète montre qu'elle n'est pas au-dessus des forces d'une Europe unie; et cette union de l'Europe, le séjour du tsar à Balmoral peut la refaire, ou la compléter. Au sortir de ses entrevues impériales, Nicolas II se présente en quelque sorte à la Grande-Bretagne, comme le plénipotentiaire du continent. Que les Anglais montrent au jeune empereur qu'ils n'ont d'autre souci que celui de l'humanité; que, suivant le conseil donné à ses amis par lord Rosebery, ils fassent appel à la conscience et au cœur de Nicolas II, et ils auront plus fait, pour la pacification de l'Orient et pour le salut des chrétiens d'Europe et d'Asie, qu'en ameutant l'opinion des Trois-Royaumes, ou en fomentant, chez leurs nouveaux cliens, des espérances irréalisables.

III

Et maintenant, voici que le tsar et la tsarine, au terme de leur voyage, vont débarquer sur la terre de France. Comment allons-nous les recevoir? Notre souci, à nous, Français, le souci du moins du grand nombre d'entre nous, ce n'est pas la politique, ce ne sont ni les négociations entre les puissances, ni les combinaisons diplomatiques. L'heure a beau être grave pour l'Europe, la situation traditionnelle et l'honneur même de la France ont beau être en jeu, malgré nous, là-bas, sur les plages du Levant, la plupart des Français n'en ont cure; l'intérêt pour eux est ailleurs. La grande préoccupation du public est la réception impériale; il s'inquiète peu de savoir si, entre la France et la Russie, il existe un traité, une convention formelle, des arrangemens réciproques. Politique, diplomatie, traités, tout s'efface devant le programme de l'entrée du tsar à Paris; rien n'existe plus en regard de la décoration de nos rues et des préparatifs de nos fêtes.

Le grand enfant qu'est demeuré le peuple, l'impersonnel souverain à qui le tsar autocrate daigne rendre visite, n'a de pensée que pour l'accueil à faire à son hôte impérial. Qui donc disait que le travers des cours et le vice des monarchies était de subordonner les réalités de la politique au faste du cérémonial? La France républicaine fait songer à une maîtresse de maison qui donnerait, pour la première fois, une soirée à un invité de marque. La réception du jeune couple impérial a mis toutes les imaginations en branle. De la magnificence des fêtes, de la splendeur de la décoration de Paris, nul ne doute; nous nous fions, pour cela, à l'ingéniosité de nos architectes et au goût de nos artistes. Nous comptons bien que l'éclat de nos pompes républicaines va faire rentrer dans l'ombre tout le fastueux attirail et la froide solennité des vieilles cours. Faut-il l'avouer? le grand souci des gens sérieux est que nous nous montrions corrects, qu'aucun manquement à l'étiquette ne vienne effaroucher nos hôtes. On tient à prouver au monde que, pour avoir renversé rois et empereurs, la France n'en est pas moins respectueuse des règles du protocole. Or, l'on m'affirme que, à cet égard, les connaisseurs ne sont pas sans appréhensions. Le puis-je confesser? si légitimes qu'elles soient, de semblables préoccupations me semblent avoir quelque chose d'un peu mesquin et enfantin. Il y aurait, pour nous, à l'heure actuelle, en présence même du tsar, de plus graves questions que celle du cérémonial. Il nous répugne de voir, aux yeux du monde, le directeur du protocole devenir le plus important personnage de l'État. Cela risque de donner, à la République

française, un faux air de parvenue, embarrassée de recevoir le couple impérial qui l'honore de sa visite. Or, la République ici représente la France, et si la République est jeune, la France est vieille, la France n'est pas une parvenue, même en regard de l'héritier de la couronne de Monomaque.

Nous ne sommes pas, quant à nous, des Français qui se persuadent que, par le seul fait d'être en république, la France est au-dessus des autres nations européennes, comme ayant atteint un degré supérieur dans la série des organismes politiques; mais dès lors que nous sommes en république, il nous paraît que ce qui sied le mieux à notre gouvernement, c'est encore ce que nous vantaient autrefois les républicains, la simplicité républicaine. Aussi ne sommes-nous pas de ceux qui regrettent que le président de la République n'ait, pour se présenter devant le tsar, qu'un vulgaire habit noir, ou que nos ministres aient laissé tomber l'usage des uniformes chamarrés d'or. Quand bien même M. Faure se fût affublé, pour la circonstance, d'un costume à la Barras, avec grande plume blanche et manteau de soie, il n'eût pu rendre à notre hôte les mêmes honneurs que les autres chefs d'État; nous ne le voyons pas, à l'imitation de l'empereur François-Joseph ou de l'empereur Guillaume, défiler à la tête de nos régimens, devant le tsar, en le saluant de l'épée. Il faut en prendre notre parti, et laisser les pompes monarchiques aux monarchies, — à moins que l'engouement franco-russe n'aille jusqu'à nous faire regretter d'être en république. Quant aux minuties du code de l'étiquette, nous pouvons nous rassurer; les Russes sont gens d'esprit, et quand le tsar aurait à sourire de quelque infraction au protocole, ce n'est pas cela qui mettrait en péril l'alliance.

La vraie réception ne sera pas du reste celle de l'Élysée et de la cour présidentielle; ce sera celle des boulevards et de la rue. Là aussi sera le spectacle. Le tsar reçu par le peuple, voilà ce qui fera l'originalité inoubliable de la visite à Paris. Le peuple le sait bien, et en fêtant ses hôtes, il semble, lui aussi, tenir à être correct, — ou l'on s'en préoccupe pour lui. On a entendu poser de graves questions. De quel drapeau convient-il de pavoiser nos maisons? Est-ce du drapeau national russe aux trois couleurs horizontales, ou de l'étendard impérial à fond jaune et à aigle noire? Certains conseillers des foules semblent croire qu'arborer ce dernier, réservé au tsar, serait tout compromettre. J'incline, humblement, à penser que les yeux du tsar et de la tsarine ne seront pas si faciles à offusquer, et que drapeau jaune ou drapeau tricolore, ils ne voudront voir dans les couleurs russes qu'un hommage de leurs hôtes. De même, autre question fort controversée, de quels vivats faut-il saluer le jeune souverain? doit-on

crier Vive le tsar, ou Vive l'empereur? ou ne serait-il pas mieux de s'en tenir au hourra? Encore un scrupule d'étiquette qui nous laisse assez froid. Au rebours de certains pédans de chancellerie, nous irons même jusqu'à confesser que, entre ces vivats, celui qui nous agréerait le plus, c'est celui que veulent proscrire les dévots du protocole, le Vive le tsar; il a, pour nous, le mérite d'être moins officiel et de n'être pas équivoque, sans compter qu'il a plus de saveur, étant plus russe et plus populaire. Ne craignez rien, du reste; qu'on l'appelle tsar ou empereur, Nicolas II saura reconnaître les acclamations dont il sera salué.

Il y a quelques cris cependant dont nous oserons engager Français et Parisiens à s'abstenir sur le passage du couple impérial, — fût-ce au seuil de l'Hôtel de Ville, en présence des députés et des conseillers municipaux de Paris. Tels les cris de Vive la Révolution! Vive la Sociale! Vive la Commune! Vive l'Anarchie! Vive l'Internationale! ou même, A bas le Sénat! A bas le ministère! A bas les bourgeois. Ce sont là des manifestations qui, pour être parfois tolérées autour du cortège présidentiel, détonneraient sur le chemin du tsar. Ni le socialisme, ni l'anarchie, ni l'internationalisme ne sont en faveur chez notre auguste allié, et si nous avons quelque faiblesse pour eux, nous ferons sagement de ne pas trop le lui laisser voir. Socialistes et anarchistes veulent bien nous informer qu'ils se tiendront tranquilles, annonçant que, durant le séjour du tsar, ils nous feront grâce de la plus petite bombe. Plaise au ciel! nous ne demandons pas mieux que de les en croire, quand ils s'indignent qu'on ait pu imaginer que les explosifs de leurs amis, les fenians d'Anvers, étaient destinés au couple impérial. Puissent-ils dire vrai! qu'ils nous accordent une trêve de quelques jours; autrement, mal leur en prendrait. S'ils ne peuvent réclamer leur part de l'allégresse nationale, qu'ils se gardent d'irriter le sentiment des masses en tentant d'arborer leur drapeau noir ou leur drapeau rouge. Ils apprendraient, à leurs dépens, le peu que pèsent leurs théories, quand dans la chair des foules court un frisson de patriotisme.

Le tsar et la tsarine vont visiter Paris, infortunés touristes impériaux, condamnés à voir, en un jour, l'œuvre de dix siècles. Qu'au moins leurs guides officiels ne se croient pas tenus de leur faire admirer ce qui constitue l'œuvre propre de la troisième république. Qu'on leur fasse grâce de nos écoles, aussi bien que de nos hôpitaux; non qu'un tsar ne s'y puisse intéresser, tout comme un président de république, mais les beautés de la laïcisation pourraient lui échapper; et peut-être aurait-il la naïveté de demander, cet autocrate qui, à l'instar de ses moujiks, a une icone dans chaque salle de ses palais, ce qu'a de dangereux une croix au-

dessus du pupitre d'un enfant ou du lit d'un mourant. De même, dans sa course à travers nos monumens, qu'en lui faisant visiter Notre-Dame, l'on ne se croie pas obligé de s'excuser, auprès de lui, de n'avoir pu encore désaffecter ce temple de la superstition; et quand il entrera au Panthéon, cherchant des yeux l'autel supprimé, qu'on n'insiste pas trop pour qu'il demeure la tête couverte; car peut-être est-il inutile de lui révéler que, en France, les grands hommes ne peuvent reposer en paix que là d'où l'on a chassé Dieu.

Après cela, s'il convient d'écarter tout ce qui peut choquer ou scandaliser nos hôtes impériaux, il n'importe pas moins de nous garder, dans l'expression de notre joie, de tout ce qui peut paraître excessif ou servile. Certes, la France attache un grand prix à l'honneur que lui fait le tsar de toutes les Russies; mais en lui témoignant sa reconnaissance, la France ne doit point oublier qu'elle est l'aînée des nations européennes, et qu'aucune n'a derrière elle une aussi longue traînée de gloire. Un pareil passé oblige; nous ne saurions supporter qu'en s'inclinant, devant le tsar, les Français aient l'air d'abaisser, devant lui, la dignité de la France; même en face de son auguste allié, la France doit savoir se tenir debout. Quelques épreuves que nous ayons traversées, si peu de raisons que nous ayons d'être fiers des hommes qui nous gouvernaient hier et qui peuvent nous gouverner demain, l'humilité ne sied pas plus que la forfanterie, à un pays comme le nôtre. Notre France n'est pas encore assez mince puissance pour être la cliente de personne, fût-ce de l'immense Russie. Ce qui est bon pour une Serbie ou pour un Monténégro convient mal à la France de Louis XIV et de Napoléon, même convertie en République. Le coq gaulois n'est pas encore assez dégénéré pour avoir besoin de chercher un abri sous les ailes de l'aigle moscovite. C'est un allié, non un protecteur, que nous allons recevoir, et c'est d'égal à égal que nous devons traiter avec le tsar. Laissons dire les rivaux ou les jaloux d'outre-Rhin ou d'outre-Manche; il n'est pas vrai que la France soit résignée au rôle de satellite. Le quai d'Orsay n'est pas encore une succursale de la chancellerie pétersbourgeoise; nous n'entendons rien abdiquer des droits, rien abandonner du patrimoine de la France. Ce n'est pas de la politique russe, mais bien de la politique franco-russe que nous attendons de notre gouvernement.

Aussi bien, la Russie n'a-t-elle pas à se plaindre de nous; nous avons assez fait pour elle pour qu'elle daigne tenir compte de nos intérêts. Notre alliance ne lui a pas été inutile; nous nous en réjouissons; mais nous avons le droit de lui laisser voir que nous ne l'ignorons point. Entre amis, mieux vaut ne pas calculer le

prix des services rendus. Si l'on dressait le bilan de l'alliance, peut-être trouverait-on que, suivant son tempérament, la France a donné plus qu'elle n'a reçu. Ne fut-ce point, de tout temps, l'habitude française? Sa haute situation en Europe, et plus encore peut-être en Asie, la Russie la doit bien, pour une bonne part, au concours de notre diplomatie. Constantinople et Pékin en savent quelque chose. Le développement de ses forces militaires, l'essor surprenant de son industrie, sa rapide et continue transformation économique, le raffermissement de ses finances menacées de fléchir sous le poids de ses charges, la suppression du cours forcé du papier et la réapparition du rouble or, l'achèvement de ses voies ferrées et jusqu'à ce prodigieux Transsibérien qui va mettre ses marchands et ses soldats aux portes de la Corée et du Japon, la Russie les doit, avant tout, à la Bourse de Paris et à nos banquiers français, à la confiance de nos petits bourgeois et de nos petits rentiers, au légendaire bas de laine de nos paysans, — si bien que l'on pourrait dire que l'alliance a été faite, en réalité, autant par ces braves gens que par nos diplomates, et qu'en les venant voir, le tsar et la tsarine ne font que leur payer une juste dette.

Encore quelques jours, et le voyage du tsar va s'achever dans l'éblouissement des fêtes que, de la digue de Cherbourg aux colonnades du Trocadéro, lui prépare le peuple de France. De cette visite qui, pour la première fois peut-être depuis vingt-cinq ans, fait battre à l'unisson les cœurs français et qui, à l'encontre des sophismes débilitans du socialisme international, montre à l'Europe quelle prise garde sur l'âme du peuple l'idée de patrie, restera-t-il autre chose, à la France et à la Russie, qu'un brillant et fugitif souvenir? Elles sont si différentes, les deux alliées que, en dépit de leur rapprochement, il semble qu'elles ne puissent avoir d'ascendant l'une sur l'autre. Dirons-nous que leur intimité ne peut exercer d'action qu'en dehors d'elles-mêmes? Et pourtant, si la Russie avait quelque influence sur la France, je doute que la République eût à s'en plaindre. Et si la France avait, à son tour, quelque ascendant sur l'empire autocratique, la Russie n'en serait peut-être pas plus malheureuse. Tout paradoxal que cela puisse sembler, les deux pays gagneraient beaucoup à prendre quelque influence l'un sur l'autre, — non pas, certes, pour se copier ou s'imiter; ils sont trop différens pour avoir rien à s'emprunter; — non point, à coup sûr, pour intervenir dans les affaires l'un de l'autre; ni la France, ni la Russie ne le toléreraient, et j'espère que, sur ce point, notre démocratie serait non moins chatouilleuse qu'un autocrate; mais pour exercer l'un sur l'autre une action modératrice, et tout en conservant chacun leur prin-

cipe, pour se préserver mutuellement de pousser leur principe à l'excès, ce qui, sous le régime populaire, comme sous le régime absolu, est le grand danger de tout gouvernement. Qui ne le sent, parmi nous, en France? Et quel patriote, en ces jours d'allègre attente, ne se demande, avec un serrement de cœur, quel sera, pour notre démocratie, le lendemain de ces fêtes franco-russes dont la France est déjà comme éblouie? Le peuple français sait ce qu'il veut en politique étrangère; son enthousiasme le témoigne assez haut; mais cette alliance russe, dont il se montre presque unanimement épris, sait-il seulement à quelles conditions elle peut durer?

Puisse l'éclat féerique de cette réception impériale ne pas nous aveugler! Notre alliance lui a valu trop d'avantages pour que la Russie n'en sente pas le prix; mais n'ayons pas la fatuité de vouloir être aimés pour nous-mêmes. Notre alliance, la Russie ne l'estimera qu'autant qu'elle nous croira forts et riches; et pour croire en notre richesse et en notre force, il faut qu'elle nous croie sages. — Serons-nous sages? tout est là; ou mieux, — car être sages serait beaucoup exiger de notre fragilité, — jusqu'où pouvons-nous glisser sur la pente des aventures et des entraînemens, sans mettre en péril, au regard de nos amis, les forces vives de la nation? Ne l'oublions point, notre politique étrangère est, malgré nous, dans la dépendance de notre politique intérieure. Nous avons, au quai d'Orsay, des diplomates et des patriotes; mais ils ne peuvent nous faire de bonne diplomatie, au dehors, si nous leur faisons, au dedans, de mauvaise politique. Radicaux et socialistes, tous ceux qui, par système ou par faiblesse, travaillent à détruire les ressorts essentiels de la puissance française, peuvent bien nous assurer qu'ils demeureront fidèles à l'alliance russe; qu'importe, si la France doit perdre, en leurs mains, tout ce qui rendait son alliance désirable? Que la République française soit livrée au couteau des barbares opérateurs déjà penchés sur elle, quand la France devrait survivre à leurs périlleuses expériences, elle serait, bien vite, trop affaiblie et trop appauvrie pour ne pas retomber dans l'isolement. Soyons sages, pour être forts, — soyons forts, pour avoir des amis. Autrement, la visite du tsar à la République ne laisserait pas plus de traces dans notre histoire que, demain, les lampions, les girandoles et les lanternes vénitiennes de nos illuminations ne laisseront de reflet sur le ciel de Paris ou sur les eaux de la Seine.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE

L'ÉVOLUTION DU PROTESTANTISME CONTEMPORAIN

II[1]

LES FAITS

D'une façon toute spéculative, et comme il conviendrait pour de simples opinions d'école, nous avons étudié le conflit des doctrines au sein du protestantisme allemand. Mais c'est une Église, et non point une académie religieuse, c'est une société ouverte à toutes les consciences, et non point seulement à quelques esprits distingués, que Luther voulut instituer. Tout de suite les courans théologiques, dès qu'ils ont entraîné quelques intelligences de pasteurs, aspirent à charrier, en foule, les âmes des fidèles ; et dans la vie entière de l'Église, le choc des affirmations et des négations, de la croyance et des diverses formes d'incroyance, se répercute et se multiplie. Sauf dans les « congrès évangéliques sociaux », qui rallient les différentes fractions du protestantisme, le souvenir des antagonismes dogmatiques maintient, entre protestans de bonne volonté, des barrières de défiance : c'est ainsi que l'Association de Gustave-Adolphe et la Ligue Évangélique, créées, disait-on, par des libéraux, et destinées à la diffusion du protestantisme, eurent à combattre, quelque temps durant, la malveillante réserve des orthodoxes. Rarement un théologien croit au

(1) Voir la *Revue* du 15 août.

désintéressement de ses adversaires; bien plutôt il les soupçonne, lorsqu'il les voit apôtres, de vouloir gagner, non point des âmes à Dieu, mais des cerveaux à leur doctrine. Dans les universités, les écoles rivales passent la revue de leurs forces et font l'épreuve de leurs armes; mais c'est au champ clos des communautés qu'elles prétendent descendre, pour préparer lentement la collision décisive, suprême, entre ceux qui veulent retarder l'évolution du protestantisme et ceux qui la veulent précipiter. Dans quelle mesure, au prix de quels inconvéniens, survit à ces hostilités intestines une certaine unité de l'Église protestante? à ces inconvéniens, quels remèdes pourraient être apportés? mais quels obstacles s'opposent à l'application de ces remèdes? voilà ce qu'il nous faut à présent chercher.

I

Si les simples fidèles, par tout l'Empire, prenaient une part active aux luttes théologiques, l'apparente unité de l'établissement religieux disparaîtrait. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer ce qui se passe en Bade ou à Berlin lorsqu'on renouvelle les représentations des communautés : entre les deux listes opposées, « croyante » et libérale, les polémiques se déchaînent; les libéraux publient des appels contre la « servitude spirituelle », contre les « hypocrites », contre les « porteurs de manteaux »; et les « croyans » rendent injure pour injure. Après le vote, l'âpreté des haines subsiste : vaincus en Bade en 1895, les orthodoxes traitèrent de sots fieffés (*ausgemachte Tröpfe*) la majorité des électeurs, et se plaignirent d'ailleurs que certains fanatiques de l'irréligion se fussent pressés aux urnes pour faire triompher, dans l'Église, les opinions les plus avancées. Échauffé par ces argumens un peu grossiers qu'on appelle des argumens électoraux, le suffrage universel, en l'espèce, laisse volontiers aux théologiens de profession l'art et l'intelligence des nuances; aux subtiles cottes de mailles, aux jolis et pénétrans stylets, que l'école de Ritschl a forgés pour une élite, le commun des laïques préfèrent, lorsqu'ils se mêlent en ces bagarres, la lourde artillerie de l'orthodoxie ou du vieux libéralisme, grosses affirmations qu'aisément ils saisissent, gros mots aussi, parfois, qu'aisément ils redisent; ce n'est point une vertu plébéienne que l'élégance théologique. Mais cet attrait des ouailles pour des discussions qui les dépassent est un fait exceptionnel. Dans les communautés, mettez à part une élite, qui s'intéresse aux choses d'Église, et qui, lorsqu'il est besoin, pétitionne, proteste, et fait du bruit au nom

de la masse : cette masse elle-même se répartit en deux groupes, dont les uns, docilement pieux, suivent le pasteur tel qu'il est, et dont les autres, indifférens, le négligent quel qu'il soit.

Tièdes ou dévots, pourtant, il est un cas où presque tous deviennent attentifs et volontiers susceptibles : c'est lorsque des doutes s'élèvent sur la loyauté du pasteur. De ses rapports avec les autorités de l'Église, de son orthodoxie, de sa foi en un mot, on s'inquiéterait assez peu ; mais ce qu'on épie, ce sont ses rapports avec sa conscience, sa sincérité, sa bonne foi, bref son état d'âme ; et parmi le branle-bas des négations théologiques, l'âme d'un pasteur est parfois fort oscillante, et par là même endolorie. Au contact de ses manuels, au pied des chaires universitaires, il a appris à critiquer le dogme ; on a mis à nu, sous ses yeux, ce que l'Écriture et le symbole renfermaient d'erreurs ou d'interpolations humaines ; et ces détails se sont gravés dans sa mémoire, avant que les vérités divines, exprimées en ces documens sacrés, n'aient mis leur empreinte dans son cœur. Par surcroît, les grands faits de l'histoire évangélique sont pour lui comme une écorce, que la hache de la critique a fait tomber. On lui assigne une paroisse ; il y doit prêcher ce dogme, expliquer ces grands faits, les célébrer même ; car précisément les fêtes de la communauté, Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, en ramènent l'anniversaire. Pour être fidèle, tout ensemble, à ses professeurs d'hier et à sa profession d'aujourd'hui, comment s'y prendra-t-il? Il n'y a qu'un recours : c'est l'équivoque.

S'indigner est facile ; mais l'équivoque, ici, loin de trahir une lâcheté, traduit une nécessité ; et si la cohésion de l'Église protestante requiert, comme une condition *sine qua non*, l'emploi de ce procédé, pourquoi l'impuissante orthodoxie dénonce-t-elle si durement ceux qui s'en servent? De ces accommodemens avec le ciel, commandés par l'intérêt même du ciel, l'histoire de la Réforme est d'ailleurs toute pleine. Le théologien Bahrdt, un triste personnage au demeurant, disait au XVIIIe siècle : « On n'a qu'à prononcer le nom de Jésus bien fréquemment, pour persuader à la grande masse que l'on enseigne le vrai christianisme... » Son contemporain Semler, homme de science et de foi, professait une religion subjective ; « mais de peur que l'institution si utile de la communauté chrétienne ne fût ébranlée, il consentait à s'accommoder, si ce n'est aux idées, du moins aux termes conventionnels, et à s'associer au culte de la communauté, alors même qu'il ne partageait plus les convictions qu'il était chargé d'exprimer. » C'est M. Lichtenberger, en son instructive *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, qui rend à Semler cet hommage.

« Il faut avoir une pensée de derrière la tête, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple » : Strauss, chargé d'édifier, au fond de la Souabe, quelques âmes rurales, racontait cette tactique à son ami Märcklin. On s'est, il y a deux ans, scandalisé, dans certains cercles croyans, de cette phrase de M. Meinhold, professeur à Bonn : « Si une vieille petite mère me parle du bienheureux Abraham, je ne la trouble pas, je me réjouis de la simplicité de sa foi, et je pense à cette parole du Christ, que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera point. » De quelque irrévérence qu'elle témoigne pour la vieille petite mère, pour Abraham, peut-être même pour le royaume de Dieu, une telle maxime n'a rien de plus étrange que la conduite de M. Pfleiderer, le célèbre professeur de Berlin, qui conteste, devant les étudians, l'apparition de Jésus sur le lac de Génésareth, racontée dans l'Évangile de Jean, et qui, devant les fidèles, à la Quasimodo de 1881, prêche, dit-on, sur cette apparition. « Le mensonge dans les chaires est pire que le manque de chaires », s'écriait il y a deux ans un pasteur croyant de Hambourg, M. Glage, bientôt châtié par ses supérieurs pour son appel à la franchise et pour son exemple de franchise. Il avait souvenance, peut-être, d'un gracieux distique inscrit sur les murs de la Wartburg : « Lorsque le cœur et la bouche sont d'accord, c'est bien la meilleure musique. » Mais si ce distique est aujourd'hui lettre morte, la faute en est-elle aux prédicateurs, ou bien au travail théologique qui a divisé l'Église contre elle-même?

Une Bretonne, un jour, entendant Ernest Renan parler du « divin », trouva qu'il causait comme M. le recteur, et même mieux; et certaines personnes, plus confiantes que sagaces, ne virent point de différences entre la *Vie de Jésus* et un livre d'édification. Si sévères que soient les théologiens d'Allemagne pour la science d'Ernest Renan, il serait un excellent maître de rhétorique pour beaucoup de prédicateurs, qui cherchent à produire sur leur auditoire l'impression qu'il fit, à son insu, sur la paysanne bretonne. L'art suprême, la souplesse accomplie, consiste, devant une communauté croyante, à prêcher comme si l'on croyait, et devant un auditoire mêlé d'orthodoxes et de libéraux, à satisfaire les uns et les autres. On se rappelle la réflexion de Marguerite sur le mystique pathos de Faust : « Le prêtre dit bien à peu près la même chose, mais avec des mots un peu différens. — En tous lieux, réplique Faust, tous les cœurs que la clarté des cieux illumine parlent ainsi chacun dans sa langue; pourquoi ne le ferais-je pas, moi, dans la mienne ? » Et Marguerite, alors, de reprendre : « A l'entendre ainsi, la chose peut paraître raisonnable. Cependant

j'y trouve encore du louche, car tu n'as point de christianisme. » Les prédicateurs incroyans, en Allemagne, procèdent souvent comme Faust; et les auditeurs croyans n'ont pas toujours le flair de Marguerite.

De cette élasticité qu'on peut atteindre dans l'exposition du dogme, M. le professeur Herrmann, de Marbourg, se pique de donner un exemple, à propos de cet article du symbole : « Conçu du Saint-Esprit, né de la vierge Marie. » Il fera comprendre aux orthodoxes que, « pour la foi, cela veut dire que Jésus, en nous rachetant, nous convainc qu'il n'est point un produit du développement naturel de l'humanité, mais qu'en lui Dieu lui-même fait son entrée dans l'histoire humaine » ; et quant aux prétendus « incroyans », il les préviendra que, du moment qu'ils ont confiance en Christ, ils ont « saisi la pensée qu'exprime le symbole. » Observez pourtant que, pour tenir un tel langage, il faudrait que le pasteur appartînt à la théologie « moderne » et que sa foi, comme le dit ailleurs M. Herrmann, fût comme un diamant nettoyé de sa gangue, — la gangue, ce sont les croyances des orthodoxes. Et ceux-ci de traduire qu'au jugement de M. Herrmann, le prédicateur le plus séant pour tous, dévots et incrédules, ne saurait être qu'un incrédule : on comprend qu'ils s'emportèrent contre une pareille conclusion. C'était en 1893 : ils trouvèrent un écho, légèrement inattendu, dans une longue lettre pastorale des surintendans de Hesse-Cassel.

Nous ne pouvons admettre, disait cette lettre, lorsqu'il s'agit d'entrer dans la charge où l'on prêche la Rédemption, qu'il soit question d'un autre Christ que du Seigneur Christ *effectif* (*wirklich*), tel que les évangélistes et les apôtres l'ont annoncé, et à qui l'Église a cru et croit encore jusqu'à ce jour conformément à ses symboles, spécialement au symbole apostolique, qui nous met sous les yeux, dans ses grandes lignes, l'image du Seigneur... C'est maintenant un fait notoire, que, de nos jours, on s'efforce de substituer à ce Christ l'image d'un Christ prétendu *historique*, qu'aucune source historique ne nous fournit, que nous ne trouvons ni dans les lettres des apôtres ni dans un seul des évangiles, et dont on ramasse les traits çà et là dans les évangiles en écartant tout ce qui paraît choquer le sens propre, la pensée personnelle, — l'image d'un simple fils de l'homme, dont on ne veut connaître ni la naissance de toute éternité, malgré les témoignages que d'après tous les évangiles il en a donnés lui-même, ni la résurrection effective, ni le séjour sur terre après sa mort... On nous enseigne maintenant que la vraie foi évangélique, séparée des grands événemens qu'a concertés Dieu pour le salut, doit reposer uniquement sur l'impression du Christ humain « historique », et que, subsidiairement, ce point de départ étant admis, les pensées religieuses (*Glaubensgedanken*) qui concernent ces événemens eux-mêmes, naissance, mort, résurrection et ascension du Christ, prendront une forme différente dans les différens individus, mais que cela n'intéresse en aucune façon l'essence de la foi, puisque, pour la foi, ces matières n'ont

point une importance essentielle. On nous dit que les prédicateurs doivent avoir pour mission, non point d'annoncer les actes de Dieu pour notre rédemption, comme les célèbre la chrétienté dans ses grandes fêtes, mais bien plutôt d'annoncer leurs propres pensées religieuses (*Glaubensgedanken*), que par là ils servent aussi bien les membres de la communauté chrétienne qui conservent une fidélité coutumière au symbole, que ceux qui, par l'histoire même de leur vie spirituelle, résultant de l'action divine, ont été arrachés à cette accoutumance; et qu'il devient donc tout à fait indifférent de savoir auquel des deux groupes le pasteur lui-même appartient... Nous ne pouvons point acquiescer à ces conseils, par lesquels on donnerait accès à une doctrine nouvelle... Que dirait Luther à des prédicateurs qui songeraient à remplir leur office avec une telle théorie d'équivoque? Au lieu de réclamer des candidats qu'ils fassent preuve de leur aptitude à traiter le symbole d'une pareille façon, nous devons plutôt dénoncer, comme une dangereuse tentation, ces conseils qu'on insinue à nos ecclésiastiques; d'admettre à une fonction un homme qui aurait de pareilles pensées, nous n'en prendrions pas la responsabilité, tant pour sa propre conscience que pour celle de la communauté. Il n'échapperait point à la tentation de jouer un double jeu, et de professer de bouche des enseignemens qu'il ne pourrait justifier aux yeux de sa conscience que par des réserves mentales. La communauté aurait toujours à craindre d'être trompée sur l'objet de sa foi... Celui qui ne peut plus à Noël, au Vendredi-Saint, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, célébrer avec nos communautés les grands actes de Dieu pour notre salut, celui-là doit loyalement s'abstenir de rechercher, dans nos églises, une fonction ecclésiastique...

Il paraîtrait qu'en effet, parmi les fidèles, la confiance s'en va. « Croyez-vous à ce que vous me dites? » demande un malade au pasteur assis près de son chevet; et sous la grossière accusation de duplicité, exploitée par les publicistes des sectes indépendantes, comme M. Carl Scholl, et par les journaux socialistes, chancelle le crédit du clergé tout entier. Ce sont surtout les maîtres d'école, ses auxiliaires officiels pour le catéchisme, qui dessillent les yeux. Longtemps ils réclamèrent une édition scolaire de la Bible; on leur ajourna cette satisfaction, parce qu'on craignait de s'entendre malaisément, entre orthodoxes et libéraux, sur le choix des fragmens bibliques. De crainte que les incroyans ne voulussent expulser les récits miraculeux, certains croyans voulaient donner à l'enfance la Bible intégrale : « Tout est pur pour les purs », observaient-ils. Finalement, pour rédiger à Brême un livre de lectures bibliques qui ne pût encourir la suspicion d'aucune fraction théologique, onze théologiens et vingt-neuf pédagogues, d'opinions et de tendances diverses, collaborèrent. Que, surpris de tous ces manèges, les instituteurs prêtent l'oreille; qu'ils entendent dire qu'on dédaigne et qu'on réfute, à l'université, les vieux dogmes qu'ils ont mission d'enseigner aux enfans; alors, écrit M. le pasteur Seydel, de Berlin, « ils se croient dupés,

trompés par les pasteurs, qui se serviraient d'eux pour tromper le peuple et le maintenir dans sa sottise. Et cette pensée, qu'il leur a fallu devenir des instrumens de mensonge, contient tant de poison, que l'estime qu'ils avaient jusque-là pour toute notion religieuse se peut changer en haine, et que, dès l'instant d'une telle révélation, ils considèrent comme leur devoir d'être ennemis des pasteurs. » M. Seydel, adepte du libéralisme, conclut que les archaïsmes dogmatiques devraient être bannis du catéchisme, et que l'esprit de liberté qui souffle dans les universités devrait circuler partout.

II

Moyennant une certaine technique du genre vague, la prédication, le catéchisme même s'assouplissent aux exigences simultanées des écoles théologiques les plus divergentes. Mais le mobilier du temple ne se réduit point à la chaire; non loin d'elle, il y a l'autel. Intendante des services divins, des baptêmes, des confirmations, des ordinations, la liturgie prétend à une certaine fixité; elle est la même pour toutes les communautés et pour tous les pasteurs d'une église, sous le contrôle des autorités administratives; et, dans une mesure plus ou moins large suivant les États de l'Allemagne, elle impose, en des circonstances déterminées, l'usage du symbole apostolique.

Pour les orthodoxes, rien certes n'est plus naturel; mais il n'en faut pas plus, d'autre part, pour que les libéraux protestent, pour que les théologiens du « juste milieu » s'inquiètent, et pour que les disciples du ritschlianisme épiloguent longuement. Des milliers de protestans ne croient plus au symbole: première objection, qu'on justifie par des faits. Imposer à quelqu'un, pasteur ou fidèle, la récitation du symbole, c'est l'obliger à professer la foi d'autrui, une foi qu'il n'a pas personnellement conçue : seconde objection, que semblent légitimer les principes individualistes de la Réforme, développés par Schleiermacher, épuisés par Ritschl. Enfin, une fois grattées ces vieilles effigies qui sont les phrases du symbole, les vérités évangéliques, monnaies précieuses, pourraient être frappées à neuf; et précisément « la théologie, en même temps qu'elle rend intelligibles les anciennes formes de la foi chrétienne, doit, d'après M. Harnack, suivre les signes impérieux de l'histoire et enseigner d'une nouvelle façon l'antique vérité. » Voilà une troisième objection, précisée, développée, par un examen critique du symbole lui-même, d'où l'on conclut que le symbole est, tout à la fois, trop surchargé et trop indigent.

M. Harnack et ses disciples en font la preuve. Ils signalent, dans le symbole, des parties parasites: le Saint-Esprit, disent-ils, en qui les premiers chrétiens voyaient un don de Dieu, acquiert, dans ce document tardif, le rôle d'une personne divine; l'élévation de Jésus au ciel, très vaguement mentionnée, à l'origine, en une sorte de glose qui suivait et délayait le récit de la résurrection, prend l'importance d'un épisode historique, d'un miracle distinct; enfin les versets: « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie » sont, paraît-il, démentis par deux évangiles sur quatre, par un manuscrit syrien récemment découvert, par des généalogies du Christ, enfin par le récit du baptême de Jésus, où Dieu le père dit à son fils, au sens de M. Harnack, non point: « J'ai mis en toi toute ma complaisance », mais: « Je t'ai engendré aujourd'hui. » Même en passant condamnation sur ces excroissances, l'école de M. Harnack maintiendrait que la vieille tradition chrétienne sur Jésus, loin d'être une vérité historique supérieure à tous les doutes, fut forgée comme une arme pour combattre le gnosticisme, et qu'en assistant au culte superstitieux d'une pareille tradition depuis près de deux mille ans, on croit proprement rêver.

D'autre part, le symbole est trop indigent. Derrière cette végétation de formules, la personne du Christ disparaît; et l'on ne saisit plus l'objet essentiel de la croyance évangélique, le pardon des péchés obtenu par la foi et procuré par Jésus. Ritschl, dès 1873, écrivait à l'un de ses correspondans que le symbole ne pouvait être une profession de foi, n'étant point une prière; et il ajoutait: « Même comme règle d'enseignement, il est incomplet, et, par suite, insuffisant. On y trouve maints détails indifférens, et l'essentiel y manque, c'est-à-dire l'enseignement du royaume de Dieu et de notre filiation à l'égard de Dieu. » Bref, le superflu qu'on dénonce dans le symbole, c'est ce qu'on rejette du christianisme; le nécessaire dont on y déplore l'absence, c'est la variété de christianisme qu'on s'est à soi-même inventée.

De ces critiques générales, auxquelles MM. Harnack et Kattenbusch joignent de savans aperçus historiques sur le symbole, on passe aux diverses cérémonies où cette profession de foi figure. Au baptême, que vient-il faire? Ce n'est point en une foi, c'est en Christ, que l'enfant doit être baptisé; et puisque l'adulte compte sur le baptême et sur les influences de la communauté pour progresser dans la croyance, lui demander, avant son baptême, la récitation d'un symbole vénéré par les dévots comme l'expression la plus mûre de la foi, c'est commettre un aussi grave anachronisme que si l'on exigeait d'un arbre, à l'instant même de la plantation, des fruits d'une maturité parfaite: la comparaison est

de M. le pasteur de Soden, de Berlin. Pour la confirmation, qui constate et qui scelle l'initiative du chrétien évangélique, qu'a-t-on besoin du symbole ? Outre que les enfans n'en savent point saisir les formules, une profession de foi librement composée, personnellement énoncée par chacun d'eux, n'aurait-elle pas plus de valeur? Que pour tous les jeunes chrétiens admis à la confirmation, une adhésion publique à une formule définie soit obligatoire, cela paraît à M. Bornemann, de Magdebourg, une immoralité, une impiété. Et quant à l'ordination, enfin, il est permis de supposer, chez les futurs pasteurs, des doutes à l'endroit du vieux symbole, et une aptitude d'élite à se faire eux-mêmes leur foi : est-il légitime de négliger leurs doutes en les voulant enchaîner au symbole, et ne ferait-on pas mieux d'éprouver leur aptitude en les priant d'énoncer leur croyance individuelle?

D'une façon logique, cette série de conséquences est déduite par les théologiens libéraux ou « modernes »: pour plaider la cause de la liberté, la Réforme n'est jamais à court d'argumens. C'est une ingrate tâche, pour les orthodoxes, d'établir les droits de l'autorité, de commander le respect du symbole, de réclamer enfin une déférence uniforme aux habitudes liturgiques et aux traditions dogmatiques de la communauté. On leur objecte la « Formule de concorde », document luthérien du XVIe siècle, où les symboles sont présentés simplement comme un « témoignage » et une « énonciation » de la foi, et où l'Écriture est proclamée « juge » de cette foi. Ce texte, gênant pour les prétentions orthodoxes, offre aux incroyans une échappatoire; puisqu'en dernier ressort l'Écriture est juge, ils finiront par adhérer au symbole, non *parce que*, mais *autant que* sa conformité avec l'Écriture sera pour eux évidente. « Restriction mentale! » s'exclame M. le pasteur Glage. Préférerait-il l'excuse du célèbre pasteur de Sydow, de Berlin, qui déchirait le symbole devant ses collègues de la libérale « Association protestante », et qui le prononçait, pourtant, devant la communauté? A quelqu'un qui s'en étonnait: « Je ne professe pas ces articles, répondait-il, je les lis. » Une *Revue* luthérienne accusa Berlin d'avoir, en cette circonstance, « offert au monde le spectacle d'un mensonge jésuitique »; mais si l'on n'avait point tracassé M. de Sydow, le « mensonge » eût pris moins de relief; et lorsque les incroyans sont flétris comme des auteurs de scandales, ils peuvent demander, de fort bonne foi, si la faute en est à leurs manèges, toujours discrets, souvent onctueux, ou bien à l'impitoyable étalage qu'en fait l'école adverse. Pour satisfaire, en dépit de leurs négations, les consistoires et l'élite croyante des communautés, ils se fient à certaines réti-

cences, pardonnées ou admirées par les habiles, inaperçues des simples : dans le silence on pourrait s'entendre... mais seulement dans le silence; et pourquoi donc les orthodoxes font-ils si souvent du fracas ?

III

Parfois, à vrai dire, parmi les incroyans eux-mêmes, se produisent certains éclats. L'affaire Schrempf, l'affaire Lisco, l'affaire Stendel, pour ne citer que les principales, ont bruyamment rempli les dernières années. A ces trois pasteurs, affamés de franchise, épris des situations nettes, il répugnait de paraître affirmer, par la récitation liturgique du symbole, une foi qui n'était pas la leur.

Lorsque, en 1884, M. Schrempf devint curé de Leuzendorf, il déclara loyalement aux autorités religieuses du Wurtemberg qu'il ne prêcherait que les trois évangiles synoptiques; elles le tinrent quitte de tout surplus; et M. Schrempf, tout en repoussant, comme n'étant pas formellement contenues dans les synoptiques, la Trinité, la faute originelle, la divinité du Christ, les notions d'inspiration biblique et de sacrement, fut chargé d'une communauté. « A Noël, raconte-t-il, je prêchais, non point sur l'enfant Jésus, l'étable et la crèche, mais sur Christ, ce qu'il nous apporte, ce qu'il veut de nous. A Pâques, je disais volontiers que seule la foi du Sauveur, qui s'est révélé vivant après la mort, assure au chrétien la vraie joie : cela, je le savais par ma propre expérience; sans la foi au Christ vivant, on n'obtient point la vraie joie. A l'Ascension, je parlais de la maîtrise du Christ sur l'Église et le monde entier; je ne me servais du mot Ascension que comme d'une épigraphe. A la Pentecôte, je parlais de l'Esprit-Saint; du récit de la première Pentecôte, je n'utilisais que le discours de Pierre. » Ce ne fut point le consistoire qui s'inquiéta de cette tactique; ce fut la conscience de M. Schrempf, choquée, surtout, parce que ce « manque de véracité » (*Unwahrheit*) lui procurait un « poste et des appointemens ». Avec une délicatesse qui dut sembler maladive à ses collègues incroyans, il fit savoir au doyenné, le 5 juillet 1891, que, fatigué de feindre toujours, il supprimerait le symbole, à l'avenir, dans la cérémonie du baptême. « D'une façon ou d'une autre, expliqua-t-il plus tard, je devais violer la promesse de mon ordination. A l'origine, conformément à ma promesse, j'ai simplement énoncé le symbole; et contrairement à ma promesse, je n'ai pas laissé voir ma position subjective à l'endroit de ce symbole; ensuite, conformément à ma promesse, j'ai déclaré ma position subjective à l'endroit du

symbole; et contrairement à ma promesse, j'ai énoncé des opinions qui divergeaient de la doctrine évangélique. » On eût préféré, à Stuttgart, que M. Schrempf appréciât avec moins de minutie l'esprit et la portée de ses sermens d'ordinand, et qu'au pied de l'autel il marquât à la liturgie une obéissance plus littérale, s'arrangeant avec sa conscience comme il le voudrait ou comme il le pourrait. Le 14 juin 1892, il dut quitter le service pastoral, et malgré la ferveur orthodoxe de beaucoup de prêtres wurtembergeois, la noblesse de sa conduite inspirait un tel respect que la décision du consistoire fut l'objet d'une générale défaveur.

Son exemple fut contagieux : M. Lisco, pasteur en Prusse, M. Stendel, pasteur en Wurtemberg, signifièrent qu'ils refusaient à l'avenir l'usage du symbole; leur déposition suivit. Lorsque Schleiermacher, en 1829, informa son consistoire qu'il emploierait les formules liturgiques comme bon lui semblerait, on toléra l'incartade; mais il est des exceptions qu'on ne peut étendre. Et puis, aux yeux des autorités religieuses, le vrai crime de MM. Schrempf, Lisco, Stendel, était moins d'avoir violé les rites que de s'en être targués. M. de Schmid, prédicateur à la cour de Stuttgart, voulut un jour convaincre M. Stendel qu'on peut accepter et suivre toute la liturgie; au hasard, pour en donner les preuves, il saisit un vieux livre d'église qui avait appartenu à l'ancien prédicateur, M. de Gerok : quel ne fut point son embarras en constatant, sous les regards victorieux de M. Stendel, que M. de Gerok, tout le premier, avait, au crayon bleu, pour son usage, corrigé plus d'un passage! Mais le défunt prédicateur n'avait point avoué ces actes de désinvolture, tandis que M. Schrempf, M. Stendel, M. Lisco, furent punis, suivant la brutale expression du dernier, pour « n'avoir pas voulu devenir menteurs ».

Ces partis pris de loyauté sont fort gênans pour les chefs de l'Église. Entre eux et les pasteurs rebelles, on observe d'étranges divergences dans la façon même de définir les litiges. « Nous nions tel et tel article du symbole; faites-nous un procès pour erreur doctrinale (*Irrlehre*) », réclamaient M. Schrempf et M. Lisco. A l'aide d'un tel procès, ils espéraient atteindre le fond même du débat. Le principe de l'absolue liberté d'examen permet-il cette harmonie nécessaire à la vitalité d'une Église? Si chacun pense à son gré, l'Église peut-elle faire figure? Primordialement, lequel de ces deux faits est le plus essentiel au protestantisme, l'existence d'une Église ou l'autonomie effrénée de toutes les consciences? Prudemment, les autorités religieuses déclinèrent ces discussions : de son indocilité, M. Schrempf voulait qu'on examinât l'esprit;

on s'en tint à la lettre; on ergota sur des détails de procédure pieuse. A Luther révolté, l'Église romaine accorda, demanda même, qu'il s'expliquât sur le dogme; avec M. Schrempf révolté, le consistoire n'osa point engager un pareil colloque.

Cependant M. Schrempf, spolié de sa paroisse, et qualifié de « génie religieux » par M. le professeur Ziegler, de l'Université de Strasbourg, importuna l'Église de Wurtemberg par un opuscule passionnant, qui se ramassait en une question : « Ayant retiré, d'une façon publique, ma profession de foi de confirmation, suis-je encore membre de l'Église? » La réponse me permettra, expliquait-il, de « rentrer dans un rapport naturel avec mon Église. Souffrir en silence qu'on m'inscrive toujours, sur les registres, comme membre d'une Église, et rompre, en silence, la communion qui m'unissait à elle, c'est une combinaison dont je ne veux point, bien qu'elle soit fort pratiquée. Esthétiquement, moralement, religieusement, je la trouve odieuse; je préfère le franc conflit, et, s'il le faut, la séparation définitive. » La question de M. Schrempf resta sans réponse, et pour cause. En lui concédant qu'il était toujours chrétien, le consistoire eût couru le péril d'une seconde interrogation : « Pourquoi dès lors ne suis-je plus capable de servir l'Église? » et, sur ce terrain-là, il n'est pas un théologien « moderne » qui n'aurait prêté renfort à M. Schrempf.

« S'il doit y avoir conflit, proclamait-il, je préfère qu'il soit notoire. » Les autorités de l'Église ont d'autres goûts; elles aiment mieux que les conflits soient occultes, tout au moins discrets; elles ne sévissent, même, que lorsqu'ils sont suffisamment notoires. M. de Sydow, dont nous parlions tout à l'heure, fut absous, en 1877, par le conseil suprême évangélique de Prusse, parce qu'il réservait ses opinions hétérodoxes pour des assemblées privées; le vieil empereur Guillaume Ier s'indigna de cette tolérance; mais inutilement. M. Schwarz, pasteur badois, fit imprimer en 1894, en une brochure de propagande, un certain nombre de propositions; elles établissaient que : « les Églises conservent de vieilles erreurs et entretiennent l'hypocrisie; que l'Évangile n'enseigne point la rédemption, mais l'évolution de l'être humain vers une grandeur divine; que la Trinité est une doctrine néfaste; et que l'Église évangélique, en maintenant des dogmes, se met au service du papisme. » Le conseil supérieur de l'Église de Bade jugea tout procès doctrinal inutile; il estima que le pasteur Schwarz avait « ravalé la conviction religieuse de ses collègues, qui, eux *aussi*, ont le droit d'avoir une conviction et de la faire protéger », et que la diffusion de ces thèses dans un écrit populaire, dé-

pourvu de tout caractère scientifique, pouvait troubler les consciences : pour ces motifs, M. Schwarz, qui refusa de retirer sa brochure, fut déposé; il expiait moins ses propositions elles-mêmes que l'indocile acharnement qu'il mettait à les répandre et la notoriété prolongée qu'il leur avait voulu garantir. On ne pouvait alléguer ni l'un ni l'autre grief contre le pasteur Längin et le pasteur Wimmer qui, vers la même époque, soutinrent dans des réunions publiques des thèses également subversives : malgré la campagne entreprise par l'orthodoxie, l'autorité badoise leur fut clémente. En somme, l'incroyance paraît bien être un droit; mais une certaine correction dans l'incroyance est un devoir; quant à la ligne idéale qui sépare cette correction d'avec la dissimulation, jamais on n'a tenté de la définir; et c'est tant pis pour le pasteur qui, considérant ses auditeurs laïques comme des frères en Christ, leur veut exprimer toute sa conscience, en y risquant son gagne-pain.

« Ou bien l'Église devrait expliquer sans équivoque que chez ses serviteurs, qui sont en même temps ses membres, elle présuppose une adhésion, sans conditions ni réserves, à son symbole et à son enseignement, et par là faire connaître sans équivoque, aux théologiens hétérodoxes, qu'ils ne conviennent point pour le service divin. Ou bien elle devrait fixer de telle sorte sa position à l'égard du symbole et réglementer de telle sorte le service divin, que l'ecclésiastique, en communiquant suivant sa conscience le symbole de l'Église devenu un document historique, pût exprimer comme il convient sa position personnelle à l'endroit de ce symbole, et ne fût jamais obligé de laisser croire que sa foi à lui est sans réserve. Mais l'Église n'accepte ni l'une ni l'autre solution, ou, plus exactement, elle fait le contraire des deux. » Ces fortes paroles sont de M. Schrempf : inattaquable en est la logique; mais en imposant une orthodoxie réelle, la Réforme abdiquerait ses principes de libre examen; en cessant d'imposer une certaine apparence d'orthodoxie, elle dissoudrait les cadres de l'Église; sous peine de se démentir ou de se tuer, elle ne peut admettre l'alternative que lui définit M. Schrempf.

IV

Peu s'en fallut, toutefois, entre 1892 et 1894, que l'Église de Prusse ne se laissât séduire au second terme de cette alternative, et que, par des concessions au sujet du symbole, elle ne rectifiât la conscience et la situation des pasteurs incroyans : l'épisode est d'insigne importance, et mérite d'être relaté.

En 1829, avec la haute approbation de Frédéric-Guillaume III, la liturgie prussienne avait été fixée dans un rituel appelé *Agende*. En 1846, en 1879, on projeta la revision de cette liturgie et la composition d'une nouvelle « Agende »; c'est seulement en mars 1892 qu'une commission de vingt-quatre membres, appartenant la plupart aux fractions croyantes de l'Église, se mit sérieusement à l'œuvre. Tout aussitôt, la question du symbole surgit. Les plus fervens d'entre les orthodoxes souhaitaient profiter de cette revision pour donner au symbole, dans la cérémonie de l'ordination, une force juridiquement obligatoire. Les « libéraux » auraient désiré l'évincer à peu près complètement de l' « Agende » tout entière, à l'exemple de Hambourg et de Gotha, ou lui substituer autant que possible, suivant la coutume saxonne, des chants d'Église; les théologiens du « juste milieu », les jeunes et laborieux adeptes de la théologie « moderne » cherchaient avant tout des procédés pour que le symbole fût énoncé *in referierender Form*, c'est-à-dire à titre de document, presque à titre de récit intéressant la vieille foi chrétienne et reliant, en une communion réciproque, les chrétiens d'aujourd'hui et les chrétiens de jadis. Frédéric-Guillaume III, en publiant la précédente « Agende », avait spécifié qu'elle ne devrait point « limiter la liberté de foi et de conscience, si chèrement obtenue » : tous les théologiens étrangers à la stricte orthodoxie redoutaient que sous Guillaume II les fanatiques du dogme intégral ne prétendissent revenir sur la déclaration de Frédéric-Guillaume III.

Quelques mois durant, les polémiques furent discrètes; elles firent explosion, de toutes parts, lorsque M. Harnack, le 18 août 1892, publia dans la revue : *Die christliche Welt* une consultation qu'il avait donnée, concernant le symbole, à ses étudians de Berlin. De prendre ouvertement le parti de M. Schrempf, qui venait d'être révoqué, et de pétitionner contre l'usage du symbole, M. Harnack les dissuadait; mais il se hâtait d'ajouter que ce document contient plusieurs articles susceptibles de choquer un esprit mûr, un chrétien savant en histoire, et que le verset : « né de la Vierge Marie » ne comportait, même, aucune interprétation satisfaisante. Tout en rendant hommage à M. Schrempf, il admettait qu'on pouvait, en toute sécurité de conscience, entrer dans le ministère pastoral sans chercher un accommodement avec ce terrible verset. Un jour viendrait où le vieux symbole pourrait être remplacé par un autre, et provisoirement il fallait patienter.

Par une très courte déclaration, datée du 20 septembre, le luthéranisme orthodoxe répondit à M. Harnack; elle se résumait en trois points :

1° Toute tentative d'écarter le symbole de l'usage ecclésiastique est un soufflet à l'Église du Christ.

2° Il est temps, et grand temps, que nos étudians en théologie soient efficacement protégés contre le trouble où des professeurs de théologie, par un enseignement subversif, jettent leurs consciences.

3° Que le Fils de Dieu est conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie, c'est le fondement du christianisme, c'en est la pierre angulaire, contre laquelle se brisera toute sagesse de ce monde.

Les signataires de ces trois articles étaient beaucoup plus réputés dans les sphères d'Église que dans les cercles savans. Point par point, quinze jours après, on eut la riposte universitaire : datée d'Eisenach, une ville sainte de la Réforme, elle était ainsi conçue :

Les nombreuses protestations ecclésiastiques, auxquelles ont donné lieu les propositions récemment émises par le professeur Harnack au sujet du symbole apostolique, contraignent les soussignés, amis et collaborateurs de la *Christliche Welt*, réunis à Eisenach, à l'explication suivante :

1° Nous ne pensons point à enlever à l'Église évangélique le symbole dit apostolique ; mais nous contestons que l'autorité de ce symbole dans l'Église et l'usage qui en est fait contraigne juridiquement ecclésiastiques ou laïques à en accepter en détail toutes les phrases. Est chrétien évangélique quiconque, en vivant et en mourant, met sa confiance exclusive en Jésus son Seigneur; nous désirons que cet indubitable principe du christianisme évangélique soit publiquement reconnu comme tel, et qu'on cesse de se targuer, contrairement au sain esprit évangélique, de quelques opinions dogmatiques de détail.

2° Cette vraie foi évangélique elle-même implique le droit et le devoir de mettre en crédit, même dans l'Église et vis-à-vis des traditions du passé de l'Église, le travail scientifique, consciencieux et loyal.

3° Nous devons donc dénoncer un bouleversement perturbateur des consciences, lorsque par exemple dans l'une des protestations publiques on a soutenu que cet article : « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie » est le *fondement* du christianisme, qu'il en est la *pierre angulaire*, où se brisera toute la sagesse de ce monde. Ni l'Écriture ni les symboles évangéliques n'ont attribué au récit contenu dans les premiers chapitres du premier et du troisième Évangile une importance si décisive pour la foi. Dans la prédication de Jésus et de ses apôtres concernant le salut, il n'y a aucune allusion à ce récit. On commet donc une déviation de la foi et une perturbation des consciences, quand, au nom de l'Écriture et du symbole, on énonce une affirmation qui ferait croire le contraire.

C'est sur les bases mêmes du christianisme qu'on discutait et qu'on disputait; ce qui, pour les uns, était une pierre fondamentale de l'édifice, n'apparaissait aux autres que comme une partie postiche. Guillaume II sentit le péril ; pape en ses terres, comme tout bon monarque évangélique, et croyant entendre, peut-être, un appel posthume de Luther, qui si souvent recourut aux souverains de son temps, il trouva façon d'intervenir. Inaugurant à

Wittenberg, le 31 octobre 1892, en présence d'un certain nombre de princes allemands, cette église du château (*Schlosskirche*), qu'ont restaurée les Hohenzollern et sur les portes de laquelle Luther avait affiché ses thèses, l'empereur déclara : « Nous professons de cœur la foi en Jésus-Christ, *fils de Dieu devenu homme*, crucifié et ressuscité, foi qui est un lien pour la chrétienté tout entière, et c'est par *cette* foi que nous espérons obtenir le salut, et par elle seule. Aussi nous attendons de tous les serviteurs de l'Église évangélique qu'en tout temps ils s'appliquent à gérer leur charge en prenant pour règle la parole de Dieu, dans le sens et dans l'esprit de la pure foi chrétienne, reconquise par la Réforme. »

Guillaume II s'était prononcé ; le conseil suprême de l'Église prussienne ne craignit plus d'émettre un avis, par une circulaire datée du 25 novembre 1892.

Nous déplorons, expliquait la circulaire, que les explications du professeur Harnack dans sa réponse aux étudians en théologie, concernant la valeur et l'usage ecclésiastique du symbole apostolique, aient soulevé un profond émoi chez beaucoup de pasteurs évangéliques, et même en beaucoup de sphères du peuple évangélique. A cet émoi, une raison profonde existe : on s'imagine que ces consultations sur le symbole mettent en péril l'intégrité de la foi chrétienne, spécialement la doctrine fondamentale de l'Incarnation du Fils de Dieu. En présence de ces craintes, nous rendons hommage à une insigne coïncidence concertée par la grâce divine ; elle a permis que, dans les plus profondes couches du peuple évangélique, un bruyant écho répercutât la manifestation faite à Wittenberg, le 31 octobre, par S. M. l'Empereur et Roi et les princes évangéliques d'Allemagne ; or dans cette manifestation, l'attachement à la croyance au Fils de Dieu fait homme, comme au lien commun qui cimente la chrétienté, était exprimé d'une façon simple, mais formelle.

Que l'avis de M. Harnack sur les phrases : conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, fût exposé comme une opinion doctrinale, unanimement admise par la recherche théologique : voilà surtout, au dire des surintendans généraux, ce qui a provoqué l'émoi, la communauté voyant dans ces phrases un sanctuaire de sa foi, chéri et inviolé. S'il en est ainsi, il suffira de rappeler qu'au jugement de beaucoup de représentans éminens de la science théologique, et spécialement, même, de membres distingués de la Faculté de théologie de Berlin, le fait affirmé dans ces phrases soutient encore, devant une recherche scientifique impartiale, l'épreuve de la vérité. Avec les surintendans généraux, nous croyons que l'auguste symbole apostolique, remontant en son fond jusqu'aux temps les plus anciens de l'Église, et jusqu'aux environs du temps même des apôtres ; témoignant éloquemment, en sa brièveté, des grandes œuvres de Dieu ; offrant à l'instruction catéchétique, par ses divisions, un important modèle, ménageant à tous dans la communauté, jeunes et vieux, une inépuisable source d'édification, est d'autant plus indispensable à l'Église que, par son contenu, il établit un lien d'unité entre toute la chrétienté terrestre. L'éloigner du service divin, ou même seulement en sacrifier l'usage au caprice de chaque communauté, ce serait

diminuer la conscience juridique de la communauté de l'Église prussienne, enlever au culte un précieux bijou, à la communauté un moyen suprême de recueillement et de prière.

Il sera de notre office, dans l'Église évangélique de notre ressort, de veiller à ce qu'on demeure attaché, d'une intime fidélité, à la profession de foi de notre église, qui contient, à côté des autres vérités fondamentales de la foi chrétienne, traduites dans le symbole apostolique, une profession de foi à l'incarnation de Dieu en Christ; et pareillement, le devoir de notre charge et de notre conscience requiert qu'à l'égard de l'usage liturgique du symbole nous maintenions, comme nous l'avons fait jusqu'ici, et même plus strictement, les règlemens ecclésiastiques en vigueur. C'est avec une largeur de cœur tout évangélique et sans vouloir faire du symbole ou d'un détail de ce symbole une rigoureuse loi d'enseignement (*ein starres Lehrgesetz*) que nous refusons de tolérer, chez nos ecclésiastiques, toute agitation qui tendrait à bannir le symbole de la place qui lui revient... Nous nous consolons par cette espérance que vous réussirez à évincer cette idée, que celui-là même qui a une croyance opposée aux vérités fondamentales de la commune foi chrétienne peut être, dans l'Église évangélique, un serviteur au cœur droit. Puisqu'un malentendu a pu s'élever à ce sujet, les surintendans doivent, plus que jamais, ériger en devoir de conscience, pour ceux qui aspirent aux fonctions ecclésiastiques, un sérieux examen personnel, fait avec loyauté, avec souci des âmes, concernant leur situation à l'endroit des croyances de l'Église évangélique, et leur représenter toute l'importance des obligations qu'ils assument au moment des promesses de l'ordination.

Ce document fut très commenté. L'orthodoxie, assez satisfaite, en conclut qu'au jugement du conseil suprême la naissance miraculeuse de Jésus était une « vérité fondamentale »; et les écoles incroyantes firent observer que le conseil suprême ne considérait point le symbole comme une rigoureuse « loi d'enseignement ». Sous un certain vernis de netteté, une équivoque subsistait. « La faute en est à l'Église même de Prusse, déclara M. Herrmann : ses membres étant en désaccord sur la foi elle-même, le conseil suprême ne peut rien faire autre chose, que de publier des édits qui manquent d'une véritable unité. Car s'il voulait trancher le conflit, ou se déclarer pour un groupe et opprimer l'autre groupe, il s'arrogerait une puissance papale. »

Ainsi le conseil suprême laissait les esprits en suspens, et sa circulaire, tout compte fait, atténuait l'effet de la harangue impériale plutôt qu'elle ne le précisait. Et sur la question du symbole, les brochures, les articles de journaux et de revues, les protestations des dévots, les contre-protestations des incroyans, continuèrent de s'empiler : on formerait une bibliothèque considérable avec toute la « littérature » à laquelle donna lieu cet épisode. « Si le symbole possède une force obligatoire, s'il est un lien pour la conscience, et dans quelle mesure », c'est ainsi que beaucoup de théologiens, orthodoxes exigeans ou libéraux alarmés,

posaient la question. Le professeur Cremer, de Greifswald, la définissait d'une tout autre façon : « Il s'agit de savoir, expliquait-il, s'il appartient à la recherche historique de prononcer le mot décisif sur le Christ, et si, du symbole, il faut effacer les articles qui ne sont point le résultat de la recherche historique » ; croyant fervent, il répondait négativement. Mais M. Harnack objectait que, de la critique historique, tous les faits évangéliques relèvent, même le « miracle physiologique » de la naissance surnaturelle de Jésus. Et le public s'apercevait sans peine qu'aux yeux de M. Cremer, Jésus était un Dieu devenu homme; qu'aux yeux de M. Harnack, Jésus n'était qu'un homme, élevé par son baptême, à l'âge de 30 ans, jusqu'à la dignité divine; et qu'il faudrait quasiment un tour de force pour réconcilier en un symbole commun ces deux professeurs, qui formaient des pasteurs pour la même Église. Entre les diverses tendances, la chaleur menaçante des polémiques élargissait le fossé : de part et d'autre, on annonçait que l'Église ne survivrait point à la victoire de l'école adverse. « Les pères de notre Église, disait l'organe du pasteur Stoecker, avaient la conviction que leurs professions de foi étaient conformes à la Bible, c'est-à-dire à la parole révélée de Dieu. Nous sommes absolument du même avis. Sans cette conviction, l'Église évangélique se disloque; elle devient une sorte de casino, avec cette différence qu'un casino a des règlemens, et que l'Église n'en a point. » — « Il n'est pas besoin du don de prophétie, ripostait en ses pétitions la libérale « Association protestante », pour prévoir que, si l'œuvre de la réforme de l' « Agende » se terminait au gré des orthodoxes intransigeans, l'Église en serait ébranlée dans ses fondemens. »

Parmi ces sonneries de glas et ces disputes, la commission de l' « Agende » travaillait; elle soumit aux synodes provinciaux, en juillet 1893, un premier projet, qui fut vivement discuté. Avec une joie mal dissimulée, les écoles « incroyantes » saluèrent l'absence du symbole dans le nouveau rituel de l'ordination; et l'orthodoxie inquiète en fit réclamer le rétablissement par la majorité des synodes provinciaux, où elle est encore maîtresse : à cette objection, que le symbole, avant 1829, n'avait aucune place dans la cérémonie de l'ordination, elle riposta qu'avant cette date on s'enquérait, par un sérieux examen, de la correction doctrinale des futurs pasteurs. Il y avait je ne sais quoi d'insolent dans la vigilance des orthodoxes; ils épiaient, avec une provocante âpreté, tous les détails derrière lesquels se pouvait retrancher l'incrédulité; ils épluchaient les « formulaires parallèles », c'est-à-dire les diverses séries de variantes entre lesquelles, pour les céré-

monies, le pasteur demeurait libre d'opter; ils pourchassaient telle formule d'introduction au symbole, par laquelle le pasteur semblait plutôt annoncer la lecture d'un document, la récitation d'un témoignage historique, qu'exprimer sa propre conviction; ils en venaient à s'alarmer, même, de cette formule d'engagement : « Oui, avec l'aide de Dieu », préférant « un *Ia* net, clair et joyeux », comme si l'expérience leur eût fait craindre qu'un appel au secours divin n'annulât le *Ia* et n'abritât l'hypocrisie.

Derechef, la commission se réunit; elle remania son travail, avec d'étranges oscillations. Le bruit courut, en mai 1894, qu'elle continuait d'exclure le symbole des cérémonies de l'ordination. Lorsque fut mis au jour le projet définitif, le symbole y resplendissait, à une autre place, d'ailleurs, — et, paraît-il, moins choquante pour les incroyans, — que dans l' « Agende » de 1829. Présenté et signé par Guillaume II, roi de Prusse, ce texte fut soumis, en novembre, au synode général extraordinairement convoqué. Dans ce synode, auguste parade d'union, les plus croyans, comme MM. Holtzheuer et Zorn, se félicitèrent de l'obligation qui continuait de peser sur le pasteur : « Est-elle d'un caractère juridique? demandait M. Zorn : c'est là une question que nous tenons pour superflue »; mais comme à certaines heures on ne l'avait point tenue pour telle, M. Koestlin, parlant au nom d'un groupe moins strictement confessionnel, put constater avec affectation que l'importance du symbole n'avait point été augmentée. Malgré ces restes d'escarmouches, il y eut au synode une quasi-unanimité officielle; la presse, naturellement, fut moins unanime en ses commentaires. On salua l'« Agende », dans certains journaux très orthodoxes, comme une barrière contre le libéralisme; de cette barrière, la presse adverse parut médiocrement inquiète. M. le pasteur Rade, l'un des maîtres du chœur de la théologie « moderne », observa, dans la *Chronik der christlichen Welt*, que sur la valeur objective du symbole et sur le degré de perfection avec lequel il traduisait les vérités religieuses, l' « Agende » laissait les opinions libres; et les jeunes écoles, à l'abri de cette remarque, maintenaient leur liberté d'opinions.

Deux années de discussions avaient ébranlé le crédit du symbole auprès d'une partie de l'Église protestante; avec la liturgie nouvelle, non moins qu'avec l'ancienne, les accommodemens demeuraient possibles; sur la portée juridique des professions de foi imposées aux pasteurs, on n'avait point osé se prononcer; et la théologie moderne gardait tous les bénéfices du mouvement d'opinion qu'elle avait créé, sans être réellement atteinte par le mouvement de recul auquel les autorités religieuses, en réintégrant

le symbole, avaient finalement cédé. Sous le titre : *Science théologique et ministère pastoral*, M. le professeur Gottschick, de Tubingue, destina bientôt à ses amis incroyans un curieux opuscule, dans lequel il expliquait que la liturgie, avec son caractère mécanique, impersonnel, est un assez insignifiant office du ministère pastoral, et que la prédication, c'est-à-dire une fonction sur laquelle l'« Agende » n'avait aucune prise, demeure l'essentiel. Il importait peu, dès lors, que le symbole subsistât dans l' « Agende » ; et grâce à l'effervescence scientifique qu'avaient provoquée ces longs débats, dans le monde des étudians, des candidats en théologie, des jeunes pasteurs, les nouveautés dogmatiques — ou plutôt antidogmatiques — avaient affermi leur règne. Si pour quelque temps encore, en matière de liturgie, les orthodoxes demeuraient les arbitres d'une littéralité réputée d'ailleurs insignifiante, c'est au camp de leurs adversaires que soufflait l'esprit. Et les orthodoxes, enfin, avaient bien pu maintenir, pour les jeunes pasteurs, l'obligation, souvent douloureuse, de certaines feintes liturgiques ; mais une très fine observation de M. le pasteur Rade leur aurait pu révéler la médiocre portée de leur victoire : « Nous avons dû sacrifier quelques positions au synode général, écrivait-il le 29 novembre 1894. Il fallait éviter que les orthodoxes, dont le courage grandissait, n'accrussent leurs ambitions. Il y avait encore, à l'ordre du jour du synode, quelques points critiques : la question des professeurs, par exemple. On a fait un sacrifice, d'un côté, pour n'être point tracassé d'un autre. Ces questions critiques n'ont point été abordées. »

V

En deux mots, la « question des professeurs », qui seule vraiment est vitale, peut être ainsi définie : avant d'être l'esclave d'une liturgie et le subordonné d'un consistoire, le pasteur allemand est l'élève d'une université : c'est à des professeurs d'université qu'il apporte les primeurs de son intelligence, et c'est en eux qu'il se confie pour l'élaboration de sa foi. Sa conscience est en général moins personnelle, moins originale, moins autodidacte, que ne permettraient de l'espérer les principes de la Réforme ; elle est livrée, suivant la piquante expression de M. le pasteur Glage, à des « papes d'université » ; c'est, si l'on ose dire, une conscience disciple, fascinée, façonnée par quelques maîtres de théologie, d'exégèse et d'histoire ecclésiastique. Or, on a bientôt compté les facultés de théologie où ces maîtres sont unanimement croyans : Rostock, Greifswald, Erlangen, en ajoutant

peut-être Leipzig, épuisent la liste. Partout ailleurs, c'est-à-dire dans treize autres universités, les écoles dites incroyantes sont maîtresses ou en passe de le devenir. L'école de Ritschl, surtout, fait de constans progrès; au dire du journal de M. Stoecker, elle exercerait une sorte de terrorisme; elle a conquis Giessen, grâce à l'habileté zélée du professeur Stade; elle entreprit, dès la mort du théologien Lipsius, libéral de vieil aloi, la conquête de Iéna; ailleurs, ce sont les orthodoxes qu'elle détrône, toute prête à continuer cette série d'étapes que M. le professeur Nippold, un de ses féroces ennemis, dénonçait naguère en un livre amusant et bizarre, — cinq cents pages de cancans. La revue *Die christliche Welt*, dirigée par M. le pasteur Rade, de Francfort-sur-le-Mein, signalée comme très dangereuse par les orthodoxes, à la conférence d'août de l'année 1893, et comptant d'ailleurs beaucoup plus d'abonnés que tout autre périodique théologique, propage, avec une discrète activité et une dextérité souveraine, dans les sphères universitaires, tous les principes, tous les argumens, toutes les tendances de la théologie « moderne ». Aussi, en face des autorités administratives, qui par déférence envers les croyans maintiennent les dehors de l'orthodoxie, se multiplient et s'enhardissent les autorités enseignantes qui en affichent et en justifient le dédain.

Les premières prétendent aviser aux intérêts de l'Église, les secondes se réclament de la science. Or, à la science enseignante, l'Allemagne religieuse est si bien accoutumée à reconnaître tous les droits, que les professeurs de religion des gymnases, dans le grand-duché de Bade, approuvent publiquement les négations les plus téméraires, et que M. Schrempf, gêné dans le ministère liturgique par le sentiment de son incroyance, souhaitait être chargé d'un cours d'instruction religieuse. Pour mettre un surintendant à l'angoisse, il suffit de le cerner entre deux questions, dont l'une l'invite à sévir contre les audaces universitaires, et dont l'autre le lui défend. « Pourquoi tracassez-vous certains pasteurs incroyans si vous tolérez les incartades des professeurs incroyans? lui demande-t-on d'abord. Vous respectez les pères et vous opprimez les fils; vous épargnez les grands et vous maltraitez les petits. » Si le surintendant, comme il advient en général, a l'âme bien placée, son équité naturelle s'éveille; il projette des sévérités. Mais une autre question suspend son bras et, en un bégaiement, fait expirer ses anathèmes : « De quel droit enchaîneriez-vous la conscience et les recherches des professeurs incroyans ? Thomas était un docteur, moi aussi je suis un docteur, disait ce Jean Wessel en qui Luther saluait un précurseur; comme Luther et comme

ce précurseur, les professeurs incroyans sont aussi des docteurs. » Toute riposte est impossible; et voilà pourquoi perpétuellement la « question des professeurs » sera soulevée, et perpétuellement ajournée. Entre les consistoires et les universités, le conflit est toujours latent, le plus souvent inavoué.

Brusquement, en 1893, il éclata en Hesse-Cassel : dans une pastorale, que déjà nous avons citée plus haut, les surintendans généraux de cette province dénoncèrent deux brochures de MM. Achelis et Herrmann et l'influence de ces professeurs sur les étudians de Marbourg. « Nous voulons espérer, disaient-ils, que par une étude approfondie de la Sainte Écriture et par leurs expériences dans leurs fonctions sacrées, les jeunes ecclésiastiques seront ramenés à la foi de l'Église, s'ils cherchent la vérité avec une sainte gravité et en s'aidant de la prière. Mais l'indulgence a ses limites dans le devoir que nous avons, vis-à-vis des communautés à nous confiées, de ne les point livrer, sans défense, à l'erreur et au trouble. » En termes assez formels, les jeunes candidats étaient menacés d'éviction, s'ils ne répudiaient certaines négations universitaires. Mais le professeur Beyschlag, de Halle, champion de la libre science théologique, flétrit ce « bloc erratique ultramontain »; et les surintendans intimidés avouèrent leur surprise du bruit qu'avait fait leur pastorale : ce qui n'était peut-être qu'une façon séante de s'excuser. On savait, d'ailleurs, que la consultation de M. Harnack sur le symbole, réfutée par Guillaume II lui-même à Wittenberg, n'avait attiré à son auteur aucun désagrément administratif; et dans certaine brochure inspirée par l'illustre professeur, on expliquait, bientôt après, que les professeurs de théologie révoqués passeraient dans la faculté de philosophie, et que rien n'empêcherait les futurs pasteurs de s'empresser à leurs leçons. L'avis était clair; et parmi ces savans universitaires, aucun n'eut à subir une retraite qui n'aurait été qu'un déménagement.

Donnant à la faculté de Bonn, en octobre 1894, des cours de vacances sur l'histoire d'Israël et le sacrement de l'Eucharistie, les professeurs Meinhold et Grafe développèrent, devant une centaine de pasteurs rhénans et westphaliens, des conclusions que l'orthodoxie la plus tolérante jugea monstrueuses. Dénoncés par un journal d'Essen, ils reçurent de la *Gazette de la Croix* une mercuriale en trois points : « Pour qui travaillent de tels professeurs? demanda ce journal. Ce n'est point pour l'Église évangélique, qu'ils doivent servir; c'est pour les ennemis de l'Eglise. Notre empereur nous a conviés au combat contre la révolution, pour la religion, l'ordre et la morale. Et ces professeurs détrui-

sent la religion, fondement de toute morale et de tout ordre. Ils sont les avant-coureurs scientifiques du socialisme... Professeurs de théologie, ils devraient former des serviteurs de l'Église. Or ils annoncent aux jeunes théologiens que toutes les vérités auxquelles ceux-ci prêtent serment à leur entrée en charge sont renversées et contredites par la science... Contre la tyrannie des professeurs libéraux, contre la contrainte qu'ils exercent au nom d'une prétendue science, la communauté évangélique doit protester. Elle ne peut pas se laisser ravir par les professeurs incroyans son bien le plus précieux, la parole de Dieu. » Et la *Gazette* concluait en invitant le ministre à rappeler à leurs devoirs MM. Meinhold et Grafe.

Ils ripostèrent, applaudis par leurs élèves, que les fanatiques de l'orthodoxie travaillaient au profit de Rome, que la liberté de la science avait son prix, non moins que le service de l'Église, et qu'enfin les communautés renfermaient un certain nombre de membres fatigués de « l'apparat des dogmes » et fort reconnaissans à MM. Meinhold et Grafe. Un instant, toute l'Allemagne religieuse et savante regarda vers Bonn ; et l'épisode eut même les honneurs d'une chanson satirique, dans le *Kladderadatsch*. Mais rien ne finit, là-bas, par des chansons. Des deux parts on insista : 200 théologiens, 180 laïques, remirent aux deux professeurs, le 18 janvier 1895, une adresse de sympathie ; et la riposte survint, en février, rédigée par l' « Union rhénane et westphalienne des amis du symbole. » Tantôt les deux savans étaient présentés comme des parricides de leur Église, et tantôt comme des héros, peut-être des martyrs, de la libre science. Le conseil supérieur évangélique excusa ces parricides et n'en fit point des martyrs. Dans un document assez alambiqué, il maintint, tout à la fois, les droits de la liberté scientifique et la nécessité de former des serviteurs de l'Église, et constata, sans pourtant le prouver, que parmi ces conflits d'hypothèses scientifiques la vérité évangélique subsistait sans dommage. Dix ans auparavant, le professeur Bender, réputé subversif, avait dû quitter la faculté de théologie de Bonn ; MM. Meinhold et Grafe, en 1895, échappèrent à tout blâme.

On devine les désespoirs de l'orthodoxie, toujours croissans. Puisqu'en fait les autorités de l'Église tergiversent ou abdiquent, on s'ingénia, parmi les croyans, à trouver des remèdes. M. de Bodelschwingh rêva l'établissement d'une faculté libre de théologie à Herford ; M. Zahn, à lui tout seul, improvisa une chaire à Tubingue, pour y réfuter le libéralisme. Douze cents orthodoxes, réunis à Berlin en mai 1895, émirent divers vœux : ils propo-

sèrent de créer, à côté des universités, des « convicts », sortes de séminaires où les étudians en théologie seraient abrités; — on les y inviterait, sans doute, à brûler ce que les professeurs leur faisaient adorer, à adorer ce qu'ils leur faisaient brûler; — et l'on projeta, en second lieu, d'installer dans les universités, aux frais des groupes orthodoxes, des pasteurs qui donneraient de saines et pures leçons, — le bon grain à côté de l'ivraie. Pour ce double objectif, l' « Union rhénane westphalienne des amis du symbole » a cette année même ouvert une souscription; avec les premiers fonds recueillis, un « convict » s'est établi à Bonn. On s'est demandé, aussi, si les futurs pasteurs, après leur séjour universitaire, ne pourraient pas être astreints à une année de séminaire, et si on ne devrait pas les examiner soigneusement, avant leur entrée dans le ministère, sur leurs croyances au sujet du Christ, de l'Église et du symbole. L'essentiel, surtout, serait que l'Église eût une influence plus immédiate, plus décisive, sur le choix des professeurs d'université, et que l'État, protecteur de la libre science, cessât de régir, presque à lui seul, les nominations aux facultés de théologie. M. Stoecker, au cours de l'année 1895, écrivit sur cet ensemble de questions une série d'articles; on l'y sentit moins agressif que de coutume, peut-être un peu découragé; il paraissait croire qu'aussi longtemps que les Églises seraient asservies à l'État, le mal demeurerait vivace.

Mais c'est de l'État, seulement, qu'on pouvait obtenir des palliatifs provisoires; et l'État les accorda. A la fin de 1895, il installa, dans les facultés de Bonn et de Marbourg, deux professeurs orthodoxes; tout de suite on les affubla d'un vilain nom, à peu près intraduisible : *Strafprofessoren* (des professeurs de châtiment), pour marquer que leur choix était un avertissement à ces deux facultés incroyantes; et M. Bosse, le ministre des cultes, recueillit de cette histoire un double ennui, d'être interpellé à la chambre prussienne en mars dernier, et d'être fortement critiqué pour la maladresse de sa réponse. Ainsi, contre les audaces de la théologie nouvelle, l'État ne peut lutter sans ridicule, et les orthodoxes, impuissans mais tenaces, prolongent inutilement les plaintes dont en 1893 ils faisaient retentir la conférence d'août : « La conscience des étudians est fourvoyée par de nombreux professeurs, et les doctrines qu'on leur fait absorber les rendent impropres au ministère ecclésiastique. »

« Qu'est-ce que la vérité? » Cette insoluble question qui, loin d'être une conclusion, remet en doute l'ensemble des conclusions antérieures, nous est apparue, dans un précédent article, comme

l'aboutissement théorique de cet immense travail théologique, où l'élite intellectuelle de l'Allemagne protestante épuise sa profondeur, émousse sa subtilité.

« Doit-il y avoir une double vérité dans l'Église évangélique? une vérité que l'Église enseigne, et une vérité, précisément inverse de la première, que les professeurs enseignent? » Ainsi s'exprime la *Gazette de la Croix*. « Depuis cinquante ans, dans les introductions au Nouveau Testament, dans les commentaires de Luc et de Matthieu, dans les *Vies de Jésus*, le caractère historique du récit qui fait naître Jésus d'une vierge a été contesté à d'innombrables reprises; l'Église ne s'en émouvait plus. Et parce qu'on conteste ce même récit à propos du symbole, une tempête s'élève. Comment expliquer l'incident? Doit-il y avoir une double vérité? doit-on voiler dans l'Église évangélique la connaissance historique? » Ainsi s'exprime M. Harnack. Aux deux pôles du protestantisme allemand, on est d'accord pour définir ainsi la crise : « Doit-il y avoir une double vérité? » Mais s'il s'agit d'opter entre ces deux « vérités », l'une séante pour les professeurs, l'autre bonne pour les fidèles, ici le désaccord commence; la *Gazette de la Croix* et M. Harnack ne se pourront jamais entendre. Fatalement elles coexistent; il y a, dans l'Église allemande, une double vérité : de l'évolution à laquelle nous avons assisté, tel est l'aboutissement pratique.

Dans ce cycle de quatre siècles que la Réforme aura bientôt parcouru, elle a voulu demeurer fidèle, jusqu'à épuisement, au principe de la liberté d'examen; et par le fait même de cette fidélité, la voilà parvenue, par une évolution grosse de surprises, à l'antipode de ses origines. « Vous êtes tous prêtres », ce fut le point de départ. Luther, par cette magique parole, ébranla plus d'une âme noble; de tout son cœur il la développa, dans son petit écrit *Sur la Liberté du chrétien;* il sembla qu'elle allait inaugurer la plus démocratique des communions religieuses, où tous, quels qu'ils fussent, de plain-pied, auraient un égal et libre accès aux vérités élaborées par tous et pour tous. En observant aujourd'hui l'Église évangélique d'Allemagne, nous saisissons le point d'arrivée : d'une part une vérité ésotérique, à l'usage des savans; d'autre part une vérité exotérique, à l'usage du commun des fidèles; d'une part une élite intellectuelle, qui prétend, en matière de foi, tout dire, tout enseigner, tout ébranler; d'autre part, au-dessous d'elle, bien loin d'elle, la masse, à laquelle on inculque, en bloc, autant que faire se peut, le contraire de ce que l'élite enseigne et le respect de ce que l'élite ébranle; et puis, entre ces deux groupes, les pasteurs; éduqués par l'élite, éducateurs de la

masse, ils doivent avoir, si l'on ose dire, une conscience enseignée et une conscience enseignante, partiellement ou totalement inverses l'une de l'autre; et dans le pont qu'ils jettent entre l'élite et la masse, il y a des vices originels de construction, des ébranlemens incessans, des dislocations fréquentes.

C'en est fait de la joyeuse exaltation, ivresse de science, ivresse de foi, ivresse de piété, qu'éprouvèrent les premiers convertis de la Réforme, lorsque à toutes les âmes, assoiffées de mieux connaître Dieu, les arcanes de la théologie semblaient enfin s'ouvrir, hospitaliers et révélateurs; se raillant de l'Église romaine, on dénonçait alors la scolastique, qui volontairement restait inaccessible aux fidèles, encore qu'elle développât et justifiât le dogme catholique. Et voici qu'aujourd'hui, dans les universités évangéliques, on enseigne une théologie pareillement inaccessible, ou qui du moins excuse ses propres témérités en alléguant qu'elle ne vise point les fidèles; et par cette théologie, le dogme évangélique est contredit et renversé. Jamais on ne vit un plus terrible hiatus entre les maîtres de la foi et l'humble foule, écolière de la foi; une aristocratie intellectuelle, incroyante en grande partie, incarne aujourd'hui la démocratique Réforme. Pour combler cet hiatus, il faudrait recourir aux dépositaires authentiques de la foi; mais où les chercher? et comment s'y prendraient-ils, pour faire la lumière et l'unité? car théoriquement, les dépositaires authentiques de la foi, ce sont tous les chrétiens évangéliques. Un miracle de Dieu, ou bien une intervention de l'empereur, cette « moitié de Dieu », obsèdent les rêves de certains croyans. Mais Guillaume II, depuis son avènement, n'a reculé qu'une fois; et c'était devant la « libre science », qui lui arracha, il y a quatre ans, le retrait du projet de loi scolaire. Oublieux de cette première défaite, voudra-t-il un jour, lui souverain de son Église, arrêter, par quelque coup d'État césaro-papiste, la périlleuse évolution de la Réforme, et prolonger, par un éclat d'autorité, l'Église de la liberté? Et si jamais il le veut, le pourra-t-il?

George Goyau.

PAYSANS ET OUVRIERS

DEPUIS SEPT SIÈCLES

I

LES SALAIRES AU MOYEN AGE

L'histoire des salaires, c'est l'histoire de ces quatre cinquièmes de la nation qui sont tenus de signer en naissant un pacte avec le travail manuel, qui vendent leur vie pour avoir de quoi vivre, pour jouir seulement d'un nécessaire plus ou moins strict, semblables en cela à des marchands qui se donneraient beaucoup de mal pour revendre leur marchandise au prix coûtant. Un des problèmes dont notre époque s'honore de rechercher la solution est celui de savoir par quels moyens peut être amélioré le sort de cette majorité laborieuse qui n'a pas d'héritage à léguer ni à recueillir, qui n'a point ou presque point de part à la possession du capital, et ne saurait même, dans son ensemble, en avoir qu'une très faible. Car si, par l'épargne persévérante, le cuivre en ses mains devient or, l'or aussitôt « devient à rien » ou à peu de chose, précisément à cause de son abondance qui fait à la fois baisser le taux de l'intérêt et augmenter le prix de la vie. Et plus elle épargne, cette classe des travailleurs, pour parvenir à cesser son travail, plus elle élève le chiffre minimum du revenu indispensable à l'homme qui veut demeurer les bras croisés, plus elle accroît aussi l'écart entre le loyer de l'argent et sa valeur.

C'est un nouveau rocher de Sisyphe, qui ne roule plus au bas de la montagne lorsqu'il en touche le sommet, comme celui de la mythologie antique, mais devant lequel le sommet se dérobe comme si la montagne ne cessait de se hausser à mesure qu'on la gravit.

C'est le côté insoluble de ce qu'on nomme la « question sociale ». Les réformateurs les plus utopistes veulent bien reconnaître que dans aucun temps, proche ou lointain, l'universalité des hommes ne pourront vivre de leurs rentes; c'est donc à augmenter les salaires qu'ils entendent s'appliquer. Mais le prix du travail, non plus que celui de la terre ou celui de l'argent, n'obéit à personne. Sur lui les lois n'ont guère de prise. Que ces lois émanent d'un monarque, en pays despotique, ou d'une assemblée populaire en pays démocratique, il leur échappe et s'en joue. Par compensation, il a ses règles qui lui sont propres et il y demeure soumis, en tous les temps, sous toutes les latitudes, de quelque manière que les sociétés soient construites et que les individus soient groupés. « Au fond de l'histoire intérieure et de l'histoire extérieure des nations, a dit quelque part Victor Hugo, il n'y a qu'un seul fait : la lutte du malaise contre le bien-être. A de certains momens les peuples mal situés dérangent l'ordre européen, les classes mal partagées dérangent l'ordre social. » Il est vrai, mais ni les invasions ne changent les lois géographiques, ni les révolutions les lois économiques. On pourra plusieurs fois bouleverser le monde avant de faire que le nord ait autant de soleil que le midi et que le travail soit bon marché là où il sera rare.

I

A l'appui de cette observation, banale et pourtant méconnue, le témoignage de l'histoire mérite d'être recueilli. Pour dissiper l'obscurité qui règne encore dans ces régions de la science, on nous pardonnera l'accumulation des chiffres, froids et nus, qui se succèdent dans cet article. Le lecteur se souviendra que chacun de ces chiffres, dont la longue suite forme un texte rebutant, recouvre mille émotions secrètes de nos pères, que ces hausses ou ces baisses de quelques centimes sur la journée du manœuvre cachent cent plaisirs et cent peines ignorés, qui n'ont point trouvé place dans les chroniques. Tout au plus les annalistes leur consacrent-ils quelques lignes s'il s'agit d'une catastrophe fameuse, d'une famine bien caractérisée, où la plèbe silencieuse est morte par grands tas. L'intimité des petits foyers, des petits budgets, les

salaires nous la révéleront, et seuls ils peuvent nous la révéler.

Longtemps nos yeux, dans le passé, n'ont aperçu que l'écorce des choses, les modifications tout extérieures des royaumes, les têtes qui dépassaient le niveau des foules, les faits qui contrariaient le cours ordinaire de la vie. Mais le champ des études historiques s'est élargi de nos jours; il s'élargira encore. Les mesquines affaires des grands de ce monde, le récit de leurs passions, de leurs intrigues, de leurs vertus ou de leurs forfaits n'ont plus le don de nous intéresser uniquement. On s'est lassé d'admirer les stratagèmes des généraux, de compter les cadavres sur les champs de bataille. Les finesses des diplomates qui amènent la guerre pour profiter de la paix et profitent de la paix pour préparer la guerre, l'élargissement des empires qui soudent les hommes en grosses masses, leurs morcellemens qui divisent les citoyens en minces troupeaux, ne sont-ce pas là des matières à réflexions qui vieillissent et qui s'usent? Au contraire, pour cette foule intelligente que nous sommes, passionnés pour nos destinées de demain, est-il rien dans les siècles d'hier qui mérite mieux de fixer notre attention que la marche du progrès moral et matériel, que l'histoire de ces deux biens dont la possession est en somme le seul objectif de l'humanité : la liberté et le bien-être ?

Or ces deux biens n'ont entre eux aucun lien positif; ils ne s'appellent pas, ils ne s'engendrent pas l'un l'autre: les temps passés le démontrent clairement. Dans une société civilisée, il peut arriver, il arrive quelquefois, qu'un homme meure de faim; cela n'arrive jamais à un cheval. Sans aller jusqu'au décès par inanition, il est des misères dont souffrira maint électeur et que n'endurera jamais un bœuf. Les conditions économiques dans lesquelles ces animaux sont placés les préservent, durant la vie, de certaines privations dont la civilisation ne préserve pas toujours des hommes. Un esclave que son maître peut battre ou tuer est plus à l'abri de certains dénûmens que bien des travailleurs maîtres de leur existence.

Prenons le serf du moyen âge : il vit dans un pays où la population est rare, où la plupart des produits de la terre sont à bas prix. Il jouira donc, tout serf qu'il est, d'un nombre de kilogrammes de pain ou de viande, de laine ou de bois, comparativement plus grand que le journalier libre des XVIIe et XVIIIe siècles, qui doit partager, avec vingt millions de concitoyens, des denrées dont la somme n'a pas augmenté autant que le nombre des bouches à nourrir. Est-ce à dire que le moyen âge, dans son ensemble, vaille mieux que les temps modernes? La civilisation en créant l'épargne, en morcelant le sol et en consacrant la pro-

priété exclusive de quelques individus, en multipliant les habitans surtout et en faisant par là renchérir les vivres, a été jadis défavorable à l'être qui n'avait que ses deux bras pour toute fortune. Chaque paire de bras représentait une bouche; la bouche de ce nouveau convive qui arrivait ainsi, lorsque déjà tant d'autres étaient à table qui avaient peine à se suffire, paraissait de plus en plus importune; ses bras semblaient de moins en moins nécessaires. Notre XIX[e] siècle a trouvé le moyen d'accueillir beaucoup de nouvelles bouches et d'utiliser beaucoup de nouveaux bras. Il a su renouveler, au profit des travailleurs, le miracle de la multiplication des pains. Les bras et les bouches ne se déclarent pas encore satisfaits, puisque les premiers trouvent qu'ils ont trop à faire et les secondes qu'elles n'ont pas assez à manger; mais qui donc est jamais satisfait en ce monde? On verra si nos contemporains, comparés à leurs aïeux immédiats, sont bien fondés à se plaindre.

La mesure universellement admise des prix du travail, c'est la journée du manœuvre, la rémunération de la force brutale, dépouillée autant que possible de science et d'intelligence. Les exemples des salaires de ce genre sont rares au XIII[e] siècle. Presque tous les journaliers sont alors, ou des serfs qu'on ne paie point ou des vassaux que l'on a, une fois pour toutes, payés en terres. Les relations d'homme à homme étaient alors *exclusivement féodales;* le féodalisme s'était fourré partout. L'on prêtait hommage-lige à un voisin pour cinq cents francs dont il vous faisait cadeau en espèces — féodalité financière. — De même on s'assurait les services perpétuels d'un boulanger ou d'un charron moyennant l'octroi de quelques hectares labourables — féodalité ouvrière. — Brasseur, berger, messager, forgeron, tous sont fiefs. Toute besogne, tout achat, apparaissent ainsi sous forme fieffée aux gens du moyen âge. Au lieu de payer son cordonnier ou son tailleur, le rentier, laïque ou clerc, passe avec eux des contrats à perte de vue, compliqués et éternels. Chacune des parties concédait des avantages et se soumettait à des obligations qui parurent peu à peu aussi gênantes aux employeurs qu'aux employés.

Si ces derniers ont une postérité abondante, la terre qui constitue leur rétribution passe à une collectivité assez nombreuse : le fief du vacher de telle abbaye normande est représenté, en 1400, par sept personnes, celui du vigneron par quatorze, celui du maréchal par plus de vingt. En ce cas, l'aîné du fief en rend le service, taille les vignes, ferre les chevaux. Avec ces emplois héréditaires il arriva, au bout de plusieurs générations, qu'une charge incombant dans le principe à un chevalier échut à des paysans, qu'au contraire

un métier peu illustre, comme celui de portier, ou exigeant un minimum de compétence, comme celui de cuisinier, vint en partage à des bourgeois qui se substituèrent des remplaçans quelconques. Mieux valait, en pareil cas, se rendre mutuellement sa liberté. C'est ce que firent, du XIII[e] au XIV[e] siècle, des conventions intervenues pour détruire ce que les conventions antérieures avaient cru organiser à jamais. Un « queu » fieffé se libère, en 1524, par une rente en argent, de l'office dont il est encore tenu.

Aucune époque ne s'est plus efforcée de combiner entre les individus des rapports immuables; aucune n'a été ensuite plus embarrassée de son œuvre et n'a plus souffert pour l'anéantir. Les prix de toutes choses étant dans un mouvement perpétuel, ces marchés permanens qui avaient satisfait, le jour de leur conclusion, l'intérêt réciproque des deux parties, cessaient, au bout de très peu de temps de plaire à l'une ou à l'autre. Tantôt le maître estimait payer trop cher, tantôt le travailleur se jugeait payé trop bon marché. Le travail fieffé était, autant qu'on en peut juger, très largement rémunéré au XIII[e] siècle; non pas que les particuliers de ce temps fussent plus généreux que ceux d'aujourd'hui, mais simplement parce qu'ils en avaient fixé, à l'origine, le prix invariable en une monnaie — la terre — qui avait, depuis, augmenté de valeur. Un terrassier qui jouit d'un fief de 7 hectares et demi, en 1270, doit, comme redevance, labourer, ensemencer de blé et moissonner 54 ares de terre, faucher et engranger le foin de 27 ares de pré. Au prix actuel ces diverses façons agricoles représentent une *centaine de francs*, si le cultivateur fournit la semence; tandis que le revenu de 7 hectares et demi, par lequel ce travail est jadis rétribué, correspond présentement à un chiffre moyen de 375 francs. L'écart entre la valeur de la main-d'œuvre et celle de la terre était donc ici, au XIII[e] siècle, trois fois moindre qu'il ne l'est de nos jours.

Ces inféodations s'étant faites librement, il avait fallu, pour que le seigneur et le vilain tombassent d'accord, qu'à une heure donnée la possession des 7 hectares et demi fût aussi avantageuse à l'un que l'était à l'autre l'exploitation des 80 ares en blé et en herbe. C'était le résultat d'une situation économique qui s'imposait. On ne saurait en faire honneur politiquement au régime féodal, pas plus qu'on ne serait fondé à louer la générosité du gouvernement des États-Unis d'avoir vendu, depuis cinquante ans, pour 10 francs l'hectare, nombre de surfaces fertiles aux colons européens. Seulement il n'est pas niable que la condition de l'ouvrier fieffé du XIII[e] siècle ait été avantageuse et que son salaire, évalué en argent, ait à cette époque singulièrement progressé.

Ce qui le prouve, c'est que les maîtres d'alors offrent fréquemment aux prolétaires ruraux une prime pour annuler les anciennes conventions. Un monastère rachète ainsi, sous Philippe le Hardi, les emplois de charretier, de gardeur de porcs, de fournisseuse héréditaire du fil à coudre, — ce dernier moyennant 560 francs de nos jours,— afin de supprimer en même temps les distributions de lin et de chanvre qui constituaient le paiement de cette ouvrière. Il fallait que les propriétaires, pour agir ainsi, eussent la certitude de se faire servir à meilleur compte, soit par des paysans affieffés à des conditions nouvelles, soit par des colons indépendans.

Cependant ce travail libre était lui-même bien payé : un faucheur gagne, en 1200, 5 francs par jour *de notre monnaie*, en tenant compte et de la valeur *intrinsèque* du métal et de sa valeur *relative* par rapport au prix de la vie, — de la *puissance d'achat* de l'argent, — ainsi que seront établis tous les chiffres qui vont suivre (1). Les journaliers de Languedoc et de Normandie reçoivent, en 1240, 2 francs; et si, à Paris, la journée des porteurs d'eau de Saint-Louis n'est que de 1 franc, c'est qu'ils sont nourris et logés au palais royal, et qu'il s'agit de gages assurés pour toute l'année. Comparés aux salaires actuels, que l'on évalue, pour le manœuvre non nourri, à 2 fr. 50 et pour le manœuvre nourri à 1 fr. 50 par jour, les rétributions du XIVe siècle ne leur sont pas inférieures. Celles que nous avons recueillies fournissent une moyenne de 2 fr. 34 entre 1301 et 1325, de 2 fr. 80 de 1326 à 1350, de 2 fr. 70 de 1351 à 1375, pour la journée des laboureurs, vendangeurs, bûcherons, batteurs en grange. Les plus heureux vont jusqu'à 4 fr. 20; les moins favorisés descendent à 1 fr. 40; on constate, dans notre France de 1896, des différences semblables, et même de plus grandes, suivant les départemens et les saisons. Or les moyennes qui précèdent, résumés de chiffres venus des quatre points cardinaux et puisés à mille sources diverses s'appliquent *à l'ensemble de l'année*. On tomberait dans de singulières exagérations, si l'on ne prenait pas garde que les salaires de moisson ou de vendange, — les plus nombreux et aussi les plus hauts de ceux que l'on rencontre dans les comptes, parce qu'en ces périodes beaucoup de gens embauchaient des ouvriers supplémentaires, — ne sont pratiqués que durant des momens assez courts.

(1) Ce procédé a pour but d'épargner au lecteur des calculs perpétuels et fastidieux. Voyez notre *Histoire économique de la propriété*, t. I, p. 27 et 62. Ainsi le journalier touche 6 deniers tournois en 1240; ces 6 deniers valent intrinsèquement 0 fr. 50, parce qu'ils signifient 2 grammes et demi d'argent fin, et comme ces 2 grammes et demi d'argent fin ont une puissance d'achat quatre fois plus forte que celle qu'ils ont aujourd'hui, les 50 centimes de 1240 correspondent à 2 francs de 1896.

Le traitement de l'homme le plus bas placé dans la hiérarchie laborieuse était donc égal à ce qu'il est aujourd'hui et certainement plus avantageux qu'il n'a été de 1801 à 1840. Il était impossible qu'il en fût autrement, si l'on se reporte aux conditions de la France entre 1301 et 1350. Les causes qui favorisaient alors le travailleur rural sont analogues à celles qui faisaient payer, il y a trente ans, un manœuvre du Far-West 12 et 15 francs par jour. Quand on peut devenir propriétaire sans bourse délier, comme au temps de Philippe de Valois, et cultiver son propre fonds, personne ne veut plus cultiver la terre d'autrui. Pour que ce serf affranchi, à qui son maître d'hier, devenu simplement son seigneur, « accensait » le sol à discrétion, consentît à travailler à la tâche, il fallait qu'il n'eût pas en poche les quelques dizaines de francs indispensables à l'achat du matériel sommaire d'une petite exploitation. C'est pourquoi les services de l'ouvrier agricole furent à plus haut prix sous Jean le Bon que sous Louis XVI. Il en est de même des femmes employées aux besognes des champs, dont on évalue aujourd'hui le salaire moyen à 90 centimes, quand elles sont nourries, et 1 fr. 50 quand elles ne le sont pas. Elles gagnaient en moyenne, au XIVe siècle, 1 fr. 80 sans nourriture, en Normandie ou en Champagne ; et les faneuses de l'Anjou n'ont que 1 fr. 50, mais les vigneronnes de la Lorraine ont 2 fr. 10.

Que serait-il advenu de cette prospérité d'un pays, que Froissart nous dit être « gras, plein et dru, les gens riches et possédant de grands avoir », si la guerre de Cent ans ne fût venue brusquement l'interrompre ? Sans doute la population eût continué à s'accroître, le sol eût été rapidement utilisé. Le contraire arriva ; avec la fin du XIVe siècle commence une ère navrante où la civilisation, rudement, fut refoulée en arrière ; la terre tomba au XVe siècle à moins du cinquième des prix qu'elle avait naguère atteints. Mais les salaires augmentèrent à mesure que le pays se dépeuplait. Au lieu de 2 fr. 70 sous Charles V, le manœuvre gagna 3 fr. 15 sous Charles VI et 3 fr. 60 sous Louis XI. De son côté la journalière rurale qui recevait, en 1326-1350, 1 fr. 80, acquiert, de 1401 à 1500, une paye normale de 2 fr. 25 à 2 fr. 30. Les bras mâles ou femelles, les simples bras du XVe siècle sont moitié plus rémunérés que ceux du XIXe, si l'on n'envisage que le taux de la journée.

Les travaux auxquels s'appliquent les chiffres qui précèdent sont tous de la nature la moins compliquée, travaux des champs pour la plupart : tasseurs de foin, hotteurs de raisins, scieurs de bois, faucheurs ou laboureurs, les moindres d'entre eux touchent 1 fr. 20 s'ils sont nourris, et 2 fr. 40 s'ils ne le sont pas ; les mieux

rétribués ont jusqu'à 3 francs avec nourriture et jusqu'à 6 francs lorsqu'ils se nourrissent à leurs frais. Les femmes occupées à cueillir du lin ou des pommes, à sarcler ou à blanchir le linge, touchent de 1 fr. 25 à 3 fr. 50. Et cela dans les diverses provinces, au nord ou au sud de la France, sans que l'on puisse discerner une supériorité quelconque du journalier urbain : en effet les hommes de peine — « sommeliers du corps » — de la maison royale ne reçoivent pas plus de 1 fr. 50 en 1380; les balayeurs de Paris n'obtienent pas davantage au début du règne de François Ier; les uns et les autres étant, bien entendu, nourris. Le journalier de Bayreuth, en Bavière, recevait, dans les mêmes conditions, un salaire identique; celui d'Augsbourg avait 3 francs, mais sans alimens, et ceux d'Angleterre un salaire un peu plus élevé, 3 fr. 50 à 3 fr. 80, qui se rapprochait par conséquent beaucoup de notre moyenne française. Ce n'est pas une des moindres singularités du moyen âge que le faible écart de ces chiffres, d'un pays à l'autre, au xve siècle.

II

Par combien de jours faut-il multiplier cette paie quotidienne pour connaître le salaire annuel ? Le nombre des jours chômés a beaucoup varié sous l'ancien régime suivant les siècles, les régions et, dans chaque région, suivant la nature du travail. Si l'on en croyait Boisguillebert, il n'y aurait pas eu dans l'année plus de 200 jours où il fût permis de se livrer aux « œuvres serviles ». Les magistrats, à en juger par leur calendrier, respectaient avec scrupule 89 fêtes d'obligation, en plus des dimanches; mais de tout temps, les administrations publiques chôment plus volontiers que la classe ouvrière. Il est par exemple inadmissible que le paysan ait jamais consenti à se croiser les bras au mois d'août, en pleine récolte, pendant les quinze jours que les gens du Tiers État classaient comme « non ouvrables ». Mais on peut considérer que, sur les onze autres mois, étaient répartis, en sus des jours où le cultivateur se repose aujourd'hui volontairement, une cinquantaine de jours de chômage obligatoire : soit 250 jours de labeur par an.

La comparaison du salaire des *journaliers nourris* avec celui des *domestiques de ferme* tend à prouver que la durée du travail était autrefois moindre que de nos jours : il a dû exister de tout temps, entre ces deux salaires, une marge représentant la somme des dépenses incombant au journalier et non au domestique, telles que le loyer, l'éclairage, le chauffage; et l'écart n'a jamais pu

représenter beaucoup plus que ces dépenses. La journée du manœuvre nourri, à 1 fr. 50, donne aujourd'hui, multipliée par 300, 450 francs par an, soit 100 francs de plus que le salaire du domestique, évalué à 350 francs. Proportionnellement le journalier semble moins payé que le domestique. Il a pu l'être davantage au temps jadis. Le service personnel était aussi honorable et noble, aux xive et xve siècles, qu'il est discrédité dans l'esprit de nos travailleurs contemporains, et si l'état de domestique s'est depuis cent ans amélioré plus que tous les autres, sous le rapport du salaire, c'est précisément parce qu'il a été moins recherché par les salariés.

Mais en admettant l'influence de ce courant d'opinion, qui a dû faire monter les gages du serviteur rural et baisser ceux du journalier, il serait toutefois inexplicable que les propriétaires d'il y a quatre et cinq cents ans se fussent plu à donner bénévolement aux seconds le *double* de ce que leur eussent coûté les premiers. Si le manœuvre nourri du xive siècle, payé 1 fr. 40 par jour, eût travaillé 300 jours, il aurait eu au bout de l'année 420 francs, tandis que le valet de ferme n'avait alors que 192 francs. Le salaire moyen du domestique de 1896 représente 233 journées du manœuvre nourri : jamais cette proportion n'a été atteinte au moyen âge. Du xiiie siècle au xvie siècle le salaire du domestique équivaut au maximum à 187 journées et au minimum à 150 journées de manœuvre nourri. De sorte qu'en attribuant au manœuvre nourri, comme revenu annuel, le produit de 250 jours de travail seulement dans les siècles passés, on trouve encore, entre ce revenu et les gages du domestique, un écart plus grand qu'aujourd'hui. Le fait est d'autant plus notable que les dépenses incombant au journalier et non au domestique, notamment le chauffage et le loyer, sont au nombre de celles qui ont le plus augmenté.

Cette observation confirme ce que je disais tout à l'heure, que la condition du journalier était meilleure autrefois que celle du domestique, tandis que c'est le contraire en 1896. Il y avait pourtant, *proportionnellement au nombre d'hectares cultivés*, plus de bras dans les campagnes : d'abord parce qu'il en fallait davantage pour la culture — le batteur au fléau avait en grange de la besogne pour une partie de l'hiver; — ensuite parce que beaucoup des moissonneurs et des faneuses étaient des ouvriers de métier, fileuses ou tisserands souvent, qui quittaient le rouet ou la navette pour la fourche ou la faucille. S'il y avait aujourd'hui, avec les machines agricoles et l'organisation mécanique de l'industrie textile, autant de monde aux champs qu'il y en avait au xve ou au xvie siècle, comme le souhaitent ceux qui se plaignent

de la dépopulation des campagnes, les malheureux laboureurs, privés d'ouvrage, crèveraient de faim durant dix mois de l'année.

Pas plus que ceux de 1896 les domestiques de ferme d'autrefois n'étaient habillés aux frais de leurs maîtres; la preuve, c'est que, dans un bon nombre de contrats, il est stipulé que ces derniers fourniront aux hommes une robe, un chaperon, aux femmes une jupe, un surcot, aux uns et aux autres quelques aunes de toile ou quelques livres de laine, mais les gages monnayés subissent toujours une réduction proportionnée à l'importance de ces objets de toilette, et il importe peu qu'ils soient remis en nature par le maître, du moment où le serviteur paie leur prix en argent.

Comme les salaires des manœuvres, les gages des domestiques ruraux s'élevèrent du XIIIe au XVe siècle : de 1276 à 1325, la moyenne est de 180 francs par an; de 1326 à 1350, elle fut de 192 fr.; dans la seconde moitié du siècle elle se hausse à 242 francs; puis, en 1401-1450 elle passe à 320 francs et à 342 francs en 1451-1475. Ces gages étaient, comme on voit, presque équivalens à ceux de nos jours; ce fut, on vient de le dire, le point culminant de la courbe des prix du travail; mais à cette même date le journalier, avec ses 3 fr. 60 par jour, se faisait 900 francs avec un labeur de 250 jours par an, c'est-à-dire 20 pour 100 de plus que le journalier de 1896 avec un labeur de 300 jours.

Les moyennes qui précèdent recouvrent naturellement de grandes inégalités : nous ne regarderons pas, il est vrai, comme des domestiques, ces « charretiers à pied », ou à cheval, dont les uns reçoivent 5 francs et les autres 10 francs par jour pour convoyer l'armée de Louis IX en 1231, ou celle de son fils en 1285; il s'agit ici d'un service militaire — le train des équipages — non d'un service agricole, et tout ce qui a trait à la guerre est fort bien payé en ce temps-là. Nous ne comprendrons pas non plus, dans la catégorie des adultes employés à l'exploitation rurale, les bambins auxquels on ne donnait que 20 francs par an et quelquefois 12 francs. Le besoin de bras, la hausse des gages, multiplia, dès la fin du XIVe siècle, les embauchages de petits êtres saisis par le travail à des âges invraisemblables. Tel père loue pour un an et demi, comme servante, sa fille âgée de 8 ans; tel autre « baille » pour 9 ans, à un fermier voisin, « le corps d'une sienne fille âgée de 4 ans. » Les liens de famille ne sont pas un obstacle à ces engagemens : des fils se louent comme serviteurs chez leurs pères, avec leurs femmes et leurs enfans, au nom desquels ils se portent garans. Dans les mœurs d'une époque qui sortait à peine du servage, il ne pouvait s'attacher aucune idée humiliante au

service domestique. Le peuple des campagnes, au sein duquel le mouvement des idées s'opère avec plus de lenteur, n'a pas encore là-dessus la même manière de voir que celui des villes : il est aujourd'hui nombre de métayers et de curés de village qui ont chez eux leur sœur comme servante appointée. Les valets ne mangent-ils pas à la ferme à côté des maîtres, dont la prérogative est seulement d'occuper à table le « haut bout » ?

Dans la hiérarchie du faire-valoir rural, le petit berger, le gardeur de porcs, le « petit valet pour les chevaux » tiennent le plus bas degré : ils touchent 80 à 100 francs par an. Beaucoup de ceux d'aujourd'hui, à l'âge égal, n'ont pas autant. Les « bons valets de charrue » bouviers, vachers, domestiques batteurs en grange, constituent le gros de l'effectif; leurs gages variaient de 200 à 350 francs suivant la capacité; enfin, au haut de l'échelle, sont les charretiers—comme de nos jours d'ailleurs, le « fin charretier » était un personnage rare; on lui donnait jusqu'à 400 et 500 francs par an.

Comparera-t-on à ces valets rustiques les serviteurs attachés, dans le « plat pays » ou dans une « bonne ville », non à *la terre*, mais *à la personne* d'un bourgeois ou d'un châtelain? Si l'on néglige ceux qui ont une aptitude spéciale, cochers, cuisiniers, etc., et si l'on ne s'occupe que de la province, — les gages des hommes à Paris étant aujourd'hui exceptionnellement élevés, — on remarque que les domestiques de l'intérieur ressortent *à l'heure actuelle* en moyenne à 370 francs, contre 350 francs pour ceux de la ferme. La même analogie de traitement se retrouve au moyen âge. Il faut naturellement laisser de côté les privilégiés : le valet de chambre de saint Louis payé 728 francs, ou le barbier-valet de Charles le Sage qui recevait 2 000 francs; comme aussi les valets de princes, bien que celui du comte d'Artois ne soit pas appointé plus de 550 francs au XIVe siècle, et celui de la comtesse de Savoie plus de 316 francs en 1299. Encore moins doit-on ranger dans la simple domesticité les semi-fonctionnaires auxquels incombent les emplois cynégétiques des châteaux opulens : un fauconnier qui touche 3 300 francs, un veneur qui touche 1 500 francs. On pourrait plutôt y faire rentrer les pages — à 190 francs par an en 1313 — puisque aux XIVe et XVe siècles ces jeunes gens, poétisés par le roman et le théâtre, joignaient à leur service d'honneur les tâches les plus vulgaires, voire les plus malpropres. Le valet d'un rentier urbain, d'un curé, d'un marchand, d'un notaire, avait des gages peu différens de ceux du domestique de ferme, un peu plus bas cependant, tandis qu'aujourd'hui ils sont un peu plus hauts. On en rencontre depuis 150 francs au XIVe siècle, et les plus favorisés

vers la fin du xve siècle ne dépassaient pas 300 francs dans les familles bourgeoises. Des gages de 500 francs, comme en donne la comtesse d'Angoulême, mère de François Ier, en 1497, ou 600 francs, ainsi que paye à la même époque la vicomtesse de Rohan, sont vraiment hors de pair.

On en peut dire autant des « valets de chariot » — cochers — et palefreniers, des cuisiniers à la journée qui se font 5 francs par jour à Paris, au xiiie siècle, ou des « queux » de grande maison, auxquels on paye jusqu'à 600 francs de gages chez le duc d'Orléans fils de Philippe VI, et jusqu'à 1 000 francs chez le prince de Piémont. Ceux des simples particuliers ont depuis 500 francs jusqu'à 300, chiffre dont se contente le chef de cuisine de l'évêque de Troyes. Si l'Hôtel-Dieu de Paris paye ce dernier prix, d'autres hospices trouvent à meilleur marché à qui confier la direction de leurs casseroles. Quant aux aides, aux « valets d'escuellerie », ils descendent à 100 francs et ne dépassent jamais 250. On rencontre même en Allemagne des marmitons à 40 francs par an. Le reste du personnel qu'abritait le manoir féodal et dont l'effectif variait selon le rang et la richesse des maîtres, depuis une douzaine de personnes chez des seigneurs ordinaires jusqu'à deux cents chez la duchesse de Bourgogne, avait une condition analogue. La diversité de leur traitement en numéraire vient de l'importance plus ou moins grande de leurs loisirs et des bénéfices en nature qui leur sont concédés.

Pour les domestiques femmes, la distinction entre celles des fermes et celles des bourgeois offre moins d'intérêt que pour les hommes; non seulement parce que les salaires des unes et des autres se ressemblent, mais aussi parce que leurs fonctions, du xiiie au xvie siècle, différaient peu dans les petits ménages urbains, où elles traient la vache et font la litière du cochon, de leur emploi aux champs, où elles poussent le rouet et remplissent la marmite dans l'âtre. La moyenne des unes et des autres, servantes de ferme et d'intérieur, « chambelières » ou filles de basse-cour, balayant la salle ou battant en grange, *bonnes à tout faire*, suivant l'expression moderne, est de 108 francs de gages au xive siècle, de 145 francs au xve où, comme les hommes, elles ont enchéri. La moins payée ne touche qu'une soixantaine de francs chez un charretier; une vachère, « servante à la cour », près d'Orléans, n'a guère davantage; mais une chambrière de chanoine a 135 francs; une lavandière de ville en a 200. Au-dessus de cette plèbe de la domesticité est l'élite, naturellement peu nombreuse, les « femmes de chambre » des châtelaines, dont les gages n'ont pas de règles et vont à 500 francs et même à 750 chez une prin-

cesse, belle-sœur du roi. Les cuisinières, que le XIXe siècle traite avec une faveur marquée, étaient à peu de chose près sur le même rang que les autres servantes. Quant aux nourrices, leur lait est payé suivant sa destination : celles de l'Hôtel-Dieu de Paris n'ont que 45 francs sous Louis XII, celle d'un bourgeois d'Angers avait 110 francs, tandis que la nourrice d'une princesse avait 500 francs et que le sein qui alimente, au XIIIe siècle, un frère de Philippe le Bel est appointé à 8 francs par jour, allaitement exceptionnellement coûteux, puisqu'il ferait ressortir l'année entière à 2 900 francs.

Si nous rapprochons le salaire des servantes de celui des journalières nourries, nous voyons que l'écart entre ces deux catégories est très certainement supérieur à la somme des dépenses dont la première est dispensée et qui incombent à la seconde. On en doit conclure que journalières ou manœuvres, travaillant 250 jours par an, ont été beaucoup mieux rétribués au moyen âge que les domestiques des deux sexes; ce qui est le contraire aujourd'hui, quoique les manœuvres travaillent 300 jours. Il y a là un phénomène positif, quoique singulier : les servantes de ce temps étaient moins payées que celles du nôtre, les journaliers l'étaient davantage qu'aujourd'hui.

Autre matière à réflexion : la proportion variable du salaire des hommes à celui des femmes, dans la suite des âges. On évalue en 1896 la journée des uns à 2 fr. 50, celle des autres à 1 fr. 50, c'est-à-dire aux trois cinquièmes — 60 p. 100; — mais il s'en faut de beaucoup que ce rapport soit uniforme sur tout le territoire de la République. Ceux d'entre nous qui habitent la campagne peuvent s'en rendre compte par leur expérience personnelle. Les salaires masculins sont plus élevés dans tel département où les salaires féminins sont bas, que dans tel autre où les femmes sont mieux rémunérées. Quelle est la cause de cette anomalie? Les ennemis du travail féminin se hâteront de répondre que la faute en est au sexe faible, qui fait, par sa concurrence, baisser le prix du travail des hommes. Mais comment se pourrait-il faire alors que, dans les districts où un plus grand nombre de femmes travaillent, elles soient mieux rétribuées que dans ceux où il y en a peu à aller en journée; qu'en un mot leur travail soit plus cher quoique plus abondant?

Nous venons de dire que la journée de femme équivaut aujourd'hui à 60 p. 100 du prix de la journée d'homme. Dans l'espace de quatre cents ans (1200-1600) le rapport entre les bras mâles et femelles varia au point de faire estimer ceux-ci jusqu'aux trois quarts du prix de ceux-là, à la fin du XIVe siècle, et de déprécier ensuite

au xve le labeur des femmes jusqu'à près de moitié seulement de celui des hommes. Quelle a été la cause de ce changement, et ne faut-il pas dire, en retournant l'argument de ceux qui cherchent de nos jours à entraver le travail féminin pour faire hausser le masculin, que c'est au contraire la baisse de la paie masculine, *provoquée par des causes indépendantes des salaires*, qui, amenant la gêne du ménage, contraignit un plus grand nombre de femmes à solliciter de l'ouvrage et à en restreindre la valeur par leur mutuelle concurrence?

III

Jamais le salaire des paysans n'avait été au moyen âge aussi élevé que dans la seconde moitié du xve siècle; jamais dans les temps qui vont suivre il n'atteindra des chiffres équivalens, pas même de nos jours. Dès le règne de Louis XII (1498-1515), les dépenses du prolétaire, comparées à ses recettes, accusent une situation moins favorable : l'influence de la crue de population se manifestait.

Le journalier qui gagnait 3 fr. 60 sous Charles VIII, ne gagna plus que 2 fr. 90 sous François Ier, 2 fr. 25 sous Charles IX et 1 fr. 95 à l'avènement d'Henri IV. Le laboureur de la fin du xvie siècle n'avait ainsi, pour vivre, *que la moitié de ce qu'avait eu son aïeul*, cent ans auparavant. Il n'avait guère plus des deux tiers de ce dont avait joui le moins fortuné de ses pères depuis le milieu du xive siècle. Le salaire, sous Henri III, oscille depuis 1 fr. 27, prix d'un vendangeur à Issoudun, jusqu'à 3 francs, prix d'un journalier de Bourgogne. Nourri, le manœuvre doit se contenter en moyenne de 90 centimes à cette époque, tandis qu'un siècle plus tôt il recevait 1 fr. 80, et que 50 ans avant il touchait 1 fr. 20. Une paie quotidienne de 1 fr. 60, encore assez ordinaire en 1510, est tout exceptionnelle en 1545 pour un journalier *nourri;* le seul à qui nous la voyons accordée, à cette date, doit en retour un service particulièrement pénible : il soigne les pestiférés à Montélimar.

Le xvie siècle, qui vit le triomphe des propriétaires fonciers, vit aussi la déroute des travailleurs manuels; tandis que le xve siècle, où les terres étaient tombées presque à rien, avait été l'ère la plus avantageuse pour les salariés. Veut-on se rendre compte de la valeur respective du travail et de la terre? Rapprochons les moyennes du revenu de l'hectare labourable de celles du salaire des manœuvres. Au xiiie siècle et jusqu'au premier quart du xive, — époque où le sol labourable n'est que très partiellement

dans le commerce, — le gain annuel du vilain correspond au revenu annuel de 8 hectares, puis au revenu de 19 hectares (1326-1350); enfin au xv[e] siècle, le journalier est aussi riche avec sa paie que le propriétaire oisif de 32 hectares. Cet état de choses, il est vrai, ne dure pas longtemps; le travailleur ne gagne déjà plus à l'avènement de Louis XII que l'intérêt de 19 hectares, puis de 15 hectares vers 1550, enfin de 9 hectares et demi en 1600. Quelle qu'ait été, depuis cette époque jusqu'à nos jours, où l'hectare rapporte 50 francs, la hausse du sol cultivé, le salaire de notre journalier actuel à 750 francs égale l'intérêt de 15 hectares, et le travail par conséquent est plus apprécié, par rapport à la terre, qu'il n'était il y a 300 ans.

La dépression des gages au xvi[e] siècle ne se produit pas brusquement; elle n'est le résultat d'aucune catastrophe, d'aucun krack dans la fortune publique; au contraire elle s'accentue en raison inverse des progrès de cette fortune et procède insensiblement comme une mer qui se retire. L'avilissement des salaires atteint au même degré presque toutes les professions : le domestique de ferme, au lieu de 306 francs en 1500, ne reçoit plus en 1600 que 150 francs; le domestique de ville ou d'intérieur, au lieu de 282 francs, n'en touche plus que 120. Tous ces chiffres sont formulés, ainsi qu'on l'a expliqué ci-dessus, d'après le pouvoir d'achat de la monnaie. *Nominalement*, intrinsèquement, le prix du travail s'élève à la vérité de 33 pour 100, mais le prix de la vie augmente de 200 pour 100.

Les servantes qui, de 1476 à 1525, avaient 138 francs et qui, à ce taux, étaient beaucoup moins payées que celles d'aujourd'hui, dont le salaire est de 210 et de 300 francs selon qu'elles sont employées à la campagne ou dans les villes, les servantes n'ont plus en 1600 que 73 francs. La fille de ferme et la bonne à tout faire sont donc, au point de vue des gages, sans avoir fomenté aucune grève, *les privilégiées de la civilisation moderne*, celles qui en ont le plus profité. Du commencement à la fin du xvi[e] siècle, la journalière nourrie est passée de 1 fr. 20 à 50 centimes. Si elles se nourrissent à leurs frais, les femmes employées aux travaux champêtres n'obtiennent plus que 1 fr. 07 en moyenne, au lieu de 1 fr. 92. Pour prétendre davantage il faut des capacités particulières : une ouvrière en tapisserie se fera 1 fr. 75 à Orléans; près de Nancy on donnera 1 fr. 60 à une vigneronne.

Ce n'est pas que les métiers ruraux aient été, plus que les bras du simple manœuvre, épargnés par la crise nouvelle. Les vignerons, dont le salaire moyen est, en 1600, de 2 fr. 50 sans nourriture, étaient payés, cinquante ans avant, 3 fr. 84. Ils avaient

gagné 3 fr. 50 au XIVe siècle, 3 fr. 37 au début du XVe siècle et 4 fr. 50 sous Louis XI. Il en est de même des jardiniers à la journée, auxquels on donnait 3 fr. 50 au XIVe siècle et seulement 2 fr. 10 au XVIe. Employés à l'année, ce genre de serviteurs n'avaient pas en 1590 plus de 227 francs, tandis qu'on les payait 330 fr. en 1490.

Par le salaire des vignerons au moyen âge l'on peut augurer que la culture de la vigne coûtait aussi cher qu'aujourd'hui. Il serait facile de s'en rendre compte par la comparaison, à diverses époques, du prix des façons, si les indications des comptes n'étaient souvent trop vagues pour servir de base à des calculs. Le travail qu'exige le vignoble se divise, comme on sait, en une série d'opérations de valeur inégale. La connaissance détaillée des unes ou des autres — enlèvement des échalas, labourage, taille, recépage, binage, liage des ceps — ne nous instruit pas du total des frais qui seul ici nous importe. Pourtant la culture à forfait de la vigne, lorsqu'elle paraît embrasser l'ensemble des soins nécessaires, durant les douze mois de l'année, à la préparation d'une bonne récolte, revient en 1202, dans le département de la Seine, à 418 francs l'hectare. En 1350, à Dourdan, dans Seine-et-Oise, elle coûte 714 francs. En Normandie elle s'élève, en 1410, à 1125 francs l'hectare, chiffre extraordinaire qui tenait sans doute à la pénurie des hommes du métier; ceux sur lesquels on parvenait à mettre la main faisant la loi aux propriétaires. A la fin du siècle on ne dépensait plus dans la même localité (1498) que 756 francs. Mais au XVIe siècle l'hectare de vigne ne représentait que 660 francs de débours à Argenteuil et 540 sous les murs de Paris. Au temps de la Ligue la moyenne, en France, était tombée depuis le centre jusqu'à l'est à 380 francs; le vigneron devait donc se contenter, sous Henri III, d'un gain non seulement inférieur de près de moitié à celui qu'il avait eu sous Charles VI et sous Louis XII, mais qui n'égalait même pas celui dont, quatre siècles auparavant, il jouissait sous Philippe-Auguste.

Les autres façons agricoles, rapprochées de leurs prix actuels, viennent confirmer les observations précédentes. Je laisse de côté tous les travaux malaisément comparables, soit parce qu'ils sont peu définis, — défrichement de terres, abatage d'arbres, creusement de fossés, — soit parce qu'ils n'ont plus leurs pareils de nos jours.

Dans la catégorie des ouvrages sans analogie présente rentre le battage des grains à façon. Il n'existe presque plus en France de batteurs au fléau, ni pour le blé ni pour l'avoine ou l'orge. Si quelques fermiers bretons usent encore, pour leur *sarrasin*, de cet

instrument antique, le nombre en diminue sans cesse et cette besogne, en tous cas, n'est l'objet d'aucun de ces contrats si usités jadis pour la séparation du grain et des pailles. Comparons toutefois la fin du XVIe siècle avec les quatre cents années antérieures : en 1590 le battage et le vannage de l'hectolitre de blé coûtaient 73 centimes; au XVe siècle ils avaient valu en moyenne 1 fr. 60, et, dans les deux siècles précédens, 1 fr. 28.

Il est des travaux champêtres, comme le labourage, qui sont demeurés les mêmes jusqu'à ce jour; il en est, comme le fauchage de l'herbe, pour lequel les machines commencent à se substituer aux bras, mais qui se font encore exclusivement de main d'homme dans les régions où la petite propriété domine. Ceux-là permettent d'assez exactes assimilations entre le présent et le passé. Or le labour à façon se paie aujourd'hui 25 francs pour les blés de mars et 50 francs pour les blés d'hiver, dont les semailles sont précédées du passage deux fois répété de la charrue. Ce *double* labour valait en 1346, à Montauban, 73 francs; il se payait à Rouen, en 1404, 68 francs l'hectare, et en 1588, en Artois, 35 francs seulement. Quant au fauchage des prés à façon, qui se paie environ 15 francs l'hectare dans la Normandie du XIXe siècle, il coûtait jusqu'à 24 francs dans la Normandie du XIIIe siècle, et en général 18 francs. Le prix moyen haussa aux siècles suivans et se maintient à 22 francs de 1401 à 1500. A la fin du XVIe siècle il était descendu à 12 francs.

IV

J'ai essayé de montrer que le moyen âge, par les conditions matérielles où il se trouvait, — et non pas par ses institutions sociales ni politiques, — avait été contraint de payer la main-d'œuvre un prix très élevé et de la payer d'autant plus cher qu'elle était plus rare à l'époque de nos désastres. La même *force des choses*, qui agissait alors en faveur des classes laborieuses, en procurant au serf affranchi la propriété de la majeure partie du sol cultivable, l'avait gratifié aussi, par les « droits d'usage », de l'usufruit d'une autre portion très notable de la terre française : la superficie boisée; elle lui avait conféré enfin, par le « droit de vaine pâture », la jouissance de tout le reste du territoire pendant la moitié de l'année.

Ces deux derniers avantages constituaient, pour le « pauvre homme de labeur » d'autrefois, de véritables subventions nationales. C'était une propriété collective, une richesse banale, à la participation de laquelle étaient admis tous les citoyens des champs. Notre temps ménage aux non-possédans des subventions d'un

autre ordre — telle est l'instruction gratuite; — il dote et entretient sur le budget, cette bourse commune, beaucoup d'institutions d'assistance pour les enfans, les malades, les infirmes, les vieillards, et tout fait prévoir que la part des déshérités est destinée à s'accroître, sinon par les soins du législateur, du moins par l'initiative privée. On objectera que la charité, sous toutes ses formes, n'est pas nouvelle et que le régime féodal, qui l'a pratiquée sur une vaste échelle vis-à-vis des malheureux non valides, abandonnait en outre aux valides, destitués de tout capital, des biens que la civilisation leur a repris.

Ce serait soutenir que la civilisation ou du moins le peuplement est un mal, et que, au-dessus d'un certain chiffre, plus les hommes sont nombreux, plus ils sont misérables. C'est la thèse de Malthus et, jusqu'à notre siècle, il semble qu'elle ait été vraie. L'étude des temps qui ont immédiatement précédé le nôtre en fournit la preuve. Toujours le développement de la population pose des problèmes redoutables, et il ne les résout pas toujours. Pour que notre siècle se soit tiré à sa gloire des difficultés qu'il a eues à surmonter de ce chef, difficultés contre lesquelles nos pères, accablés pendant trois cents ans — de 1525 à 1830 — sous le poids de leur nombre, ont vainement lutté, il a fallu des inventions, des découvertes, qui ont changé la face du monde. C'est à ces découvertes contemporaines que nous devons d'avoir pu augmenter la production des marchandises, plus encore que n'augmente le chiffre des hommes; tandis qu'auparavant c'était le contraire qui avait lieu. C'est à ce progrès récent de la science que nous devons par conséquent notre richesse et la faculté de créer, au profit des moins favorisés d'entre nous, des subventions artificielles qui remplacent les subventions naturelles d'époques à demi barbares.

Les forêts devaient être, au XIIIe siècle, dans une telle disproportion, avec la population d'une part, et de l'autre avec le reste du sol, qu'elles ressemblaient, entre les terres cultivées, aux surfaces couvertes par la mer entre les continens. Les arbres n'avaient guère plus de valeur sans doute que les flots de l'Océan. De ce sol commun, de cette étendue « vaine et vague », le seigneur se déclara plus ou moins propriétaire, parce qu'à ses yeux les choses qui étaient à tout le monde n'étaient à personne, et que les choses qui n'étaient à personne étaient à lui. Possession nominale du reste, là même où elle fut reconnue. Comme il n'en aurait tiré aucun profit, le maître se trouva heureux de laisser, pour quelques francs ou quelques centimes, user et abuser de son bien.

En matière de bois le droit d'usage des habitans fut donc général : usage pour pâtures, pour chauffage, pour charpente,

pour meubles et ustensiles de toute sorte, aussi bien dans les forêts royales que dans les domaines des seigneurs laïques ou clercs. Il en était du chêne dans la futaie, comme aujourd'hui du moellon qui sommeille dans les entrailles de la terre, et qui n'a de prix que par le travail d'extraction, de charroi, de façonnage, dont il est l'objet. Les habitans de Perpignan prennent en 1296 le bois dont ils ont besoin moyennant 20 centimes le stère — 80 centimes de notre monnaie ; — somme élevée et qui n'était payée qu'aux abords d'une ville, puisque cent ans plus tard, dans la même province, de vastes forêts sont concédées à des particuliers avec autorisation d'y mettre le feu, « pour tuer et mettre en fuite les bêtes sauvages. » Ce mode sommaire de défrichement est encore appliqué dans le Midi au début du XV[e] siècle.

D'autres personnes, même sans être propriétaires, obtiennent le droit d'incendier ou de détruire certains bois de leur voisinage, pour détruire en même temps les sangliers et les ours qui les habitaient. Rien qui ressemble moins à nos idées étriquées, à nos économies sordides, sur cet article, que la magnifique prodigalité de nos pères en fait de bois. Aux portes de Paris, en 1346, le roi de France donne au duc de Bourgogne quatre hectares de la forêt de Crécy-en-Brie « pour la construction d'une nouvelle salle à son château » ; politesse bien naturelle, puisque l'année précédente ce duc, recevant dans ses États le roi Philippe de Valois, lui offrait une suite de festins dont la cuisine avait consommé 14 hectares de taillis. Quand on absorbe, pour débiter quelques solives ou faire rôtir quelques moutons, de telles surfaces forestières, c'est qu'elles ne sont pas bien précieuses. Dans le Gard, en 1271, la tuilerie de Campagnoles est louée moyennant une redevance de 6000 tuiles par an, valant 300 francs d'aujourd'hui, avec pouvoirs pour les preneurs de couper tout le bois que bon leur semble, et de faire paître partout leurs bestiaux. A Chéry-Chartreuve, dans l'Aisne, le seigneur concède même aux riverains (1231) une partie du sol boisé ; il en interdit seulement le défrichement, sans doute afin que le droit de chasse qu'il s'est réservé ne devienne pas illusoire. Dès le milieu du VIII[e] siècle, on trouve les populations de la Marche en possession des droits d'usage et de pacage les plus larges dans la forêt d'Aubusson. Une charte seigneuriale reconnait ces droits en 1265, « sans qu'il soit permis aux habitans de disposer des bois ni pour trafic, ni pour don. » Le seigneur se réserve seulement « un certain lieu de la forêt » ; on le cantonne. Plus tard, en pareil cas, ce sont les usagers que l'on cantonnera. Les paysans, pour prix de cet usage, doivent seulement au suzerain une journée de charroi, « un voyage au bois. » Les choses marchaient ainsi depuis des centaines d'années quand, au XVI[e] siècle,

le procureur fiscal du seigneur — ce fief appartenait alors à la dame de Beaujeu, fille de Louis XI — voulut troubler les vilains dans leur jouissance. De là, entre les officiers de la princesse et les usagers, un procès où ces derniers obtinrent d'ailleurs gain de cause.

Dix-sept paroisses de l'arrondissement d'Avallon louent en 1319 le droit d'usage dans la forêt d'Hervaux; elles pourront y couper « tous bois qui leur seront nécessaires » moyennant un cens annuel de 10 deniers par feu. Au XIVe siècle ces 10 deniers valent 1 fr. 75, moins d'une journée de travail; au XVIIIe siècle ils vaudront 8 centimes. Pour une poule et 5 deniers par tête et par an, les paroissiens de Parassy, en Berry, obtiennent la libre possession de la forêt qui les entoure. Ces « concessions », il faut le dire, ne sont en général que des « reconnaissances » de droits plus ou moins obscurs, plus ou moins anciens, qui s'affirment et se précisent. Les gens de Jumièges et de Braquetuit, en Normandie, soutiennent, dans un procès de 1579, que la forêt est commune entre eux et l'abbaye à qui nominalement elle semble appartenir; que, moyennant un sol par an et par famille, ils y ont droit de pâture, de chauffage et de *glandée* pour leurs porcs.

Outre ces droits d'usage et de pâturage dans les bois seigneuriaux, les campagnards possèdent en propre une grande quantité de bois communaux; soit qu'ils en jouissent de temps immémorial, soit qu'ils leur aient été abandonnés par des traités en bonne forme. Le revenu des forêts demeure, en bien des localités, si minime au XVIe siècle que ces « accords » ne sont pas bien onéreux au détenteur du fonds. En 1573, les herbes d'une forêt entière, celle de Fletz, en Limousin, ne sont affermées à nouveau que pour 10 sous et 2 poules (à peu près 7 francs par an). Le cens féodal des habitans de Chalonnet, en Franche-Comté, pour droit d'usage dans les forêts royales, ne s'élève en 1584 qu'à 6 centimes par personne.

Le seigneur de La Rochefoucauld avait « accordé à toujours » au XIIIe siècle, aux riverains de la forêt de La Boixe, en Saintonge, dont il était propriétaire, le droit de pacage à raison de 2 deniers — soit intrinsèquement 18 centimes — par chaque bœuf ou vache avec son veau. Il crut évidemment faire un bon marché, et les riverains crurent en faire un mauvais, puisqu'ils prétendaient avoir ce droit pour rien. Ils n'acceptèrent l'arrangement que parce qu'ils ne purent faire autrement, « n'ayant, disaient-ils, d'autre justice à laquelle il leur fût loisible de recourir. » Au XVe siècle les vassaux jouissent non seulement du pacage, mais aussi du chauffage dans la forêt; un procès leur est intenté à ce sujet par les seigneurs, qui le perdent. Les juges transforment seulement les 2 deniers de jadis en une redevance

de 36 litres de froment, à payer par chaque « laboureur à bœufs », *quel que fût le nombre de ses bestiaux*, et de 18 litres par chaque « laboureur à bras ».

En 1515, nouveau procès, puis en 1634, puis en 1740; chaque siècle voit renaître d'interminables litiges. La rente en nature avait été, dans l'intervalle, reconvertie en numéraire; mais comme la dépréciation du numéraire était continue et que le prix du bois suivait une progression constante, elle était devenue presque nulle. En même temps la population augmentait; par suite le droit d'usage devenait plus onéreux à celui qui le supportait. Au XVIIe siècle une douzaine de paroisses envoient leur bétail à La Boixe; chaque matin des caravanes de bœufs, de vaches, de porcs et de moutons se dirigent en longues files vers la forêt. Le seigneur trouvait toujours qu'on prenait trop de bois; les usagers n'en avaient jamais assez. Pour 6 fours banaux, dont le revenu était insignifiant, on employait annuellement 70 000 fagots, qui très probablement ne servaient pas tous à cuire du pain. En 1759 La Boixe ne rapportait au propriétaire que 5 400 francs par an, et sa contenance était de 1 330 hectares.

Certes elle avait été dans le principe beaucoup plus étendue. Les cultivateurs ne se contentaient pas de tondre le sol forestier à mesure qu'il se repeuplait; ils s'en emparaient tout doucement, d'âge en âge, et le défrichaient à leur profit personnel. Les « accrues », accroissemens, ou, pour mieux dire, les empiétemens des riverains étaient chose si prévue, si naturelle, que souvent dans des chartes on règle d'*avance* de quel seigneur ils relèveront. Rarement il arrive que le châtelain songe à placer des bornes, pour empêcher de nouvelles annexions du paysan. Les bornes d'ailleurs ne sont pas éternelles. S'il s'agit de biens d'église, les moines auxquels ils appartiennent, le receveur de l'abbaye, sont parens ou amis des paroissiens du voisinage. Ils ferment les yeux sur leurs main mises, timidement accomplies, sillon par sillon, ou font cause commune avec eux. Quand un supérieur plus attentif « blâmera » les « aveux », c'est-à-dire criera à la spoliation, il sera trop tard. Des procès nombreux nous révèlent que, depuis un temps infini, une lutte incessante se poursuit entre le château et la chaumière qui entame tous les jours la forêt, « laquelle, à chaque génération, perd plusieurs centaines d'arpens » (1482). L'homme d'épée accuse l'homme de bêche d'avoir transformé ici près de 1 500 hectares en terres labourables. Une fois défrichés, avec l'absence de cadastre, impossible de revendiquer les bois. Rongés par le bétail, hachés par la main de l'homme, les bords « abroutis » de la forêt étaient bientôt impuissans à se défendre contre la charrue, qui venait sournoisement

par derrière. Ce fut ainsi que l'usage et le pacage eurent raison de centaines de milliers d'hectares.

De-ci, de-là, il est bien opposé quelque digue à ces envahissemens, comme aux abus des usagers que l'on essaie de faire jouir en bons pères de famille. En certains cantons de l'Ile-de-France, les droits de pâture ne peuvent être exercés que dans les taillis âgés au moins de trente ans. On inflige à Gray, en Franche-Comté, une amende à deux hommes qui ont abattu un chêne « parce qu'ils le croyaient mort, tandis qu'il avait encore du vif. » Pour prévenir le gâchage, une transaction intervient à Allan, en Dauphiné, entre le seigneur et ses vassaux (1464), portant que nul ne pourra couper des poutres pour sa maison sans la permission du seigneur, *qui ne pourra la refuser*. Si, après avoir coupé ces poutres, il les laissait pourrir sur place, le vilain devrait en payer le prix à dire d'expert au profit de la commune.

Mais ce fut seulement au milieu du XVIe siècle, avec l'accroissement de la population, que les intéressés commencèrent à se préoccuper sérieusement de la déperdition inutile des arbres. Dans telle paroisse où, cent vingt ans auparavant, on reconnaissait à tout le monde le droit de couper du bois pour son usage ou *pour le vendre*, un accord de 1551 déclare que « ni le seigneur ni les habitans ne pourront en couper que pour leur provision et ustensile. » La durée du pacage est bornée alors en quelques forêts: il commencera au 15 mars pour finir au 1er octobre. A d'autres égards les déboisemens, opérés sans aucune règle, avaient leurs dangers; la population s'en apercevait. Le vice-légat d'Avignon défend, dans le Comtat-Venaissin (1595), « de dépopuler les bois et de faire aucun essart aux montagnes, attendu les grands dégâts que cela apporte au plat pays. »

Quelques gentilshommes, pour mettre fin à la communauté orageuse qui existait entre eux et les usagers, s'efforçaient de divorcer à l'amiable: le duc de La Trémoïlle offrait aux paysans de Benon de renoncer à leur droit sur la *totalité* de cette forêt, contre l'abandon en toute propriété d'une *partie* du sol (1599); mais tous les suzerains n'étaient pas aussi raisonnables. Puis, quand il s'agissait de traiter, de définir les droits réciproques, le campagnard sentait obscurément sourdre dans sa cervelle les prétentions inavouées des aïeux à la possession exclusive du bois, comme de la lande. La tradition confuse du communisme foncier, que pratiquent toutes les sociétés humaines dans leur enfance et dont tant de vestiges subsistaient encore, le rendait hostile au partage. « Nous avons des griefs au sujet des bois », disaient dans leur manifeste de 1525 les paysans révoltés de l'Alsace, qui pourtant, moyennant quelques pfennings par arpent, jouissaient de

très vastes superficies ; « nos seigneuries *ont usurpé les forêts pour elles seules*. Notre opinion est que tous les bois, aux mains d'ecclésiastiques et de laïques qui ne les ont pas acquis par achat, doivent *retourner* à la communauté. »

Un autre reste de ce communisme rural dont nous parlons était le droit de vaine pâture. On constate dans l'Europe du moyen âge, comme dans tous les pays à demi barbares d'aujourd'hui, une grande différence entre la propriété du bétail, qui est entière, et la propriété du sol qui est restreinte et bornée. Le maître d'une prairie n'avait droit qu'à la récolte du foin ; il n'était chez lui que pendant trois mois et demi par an, de mars à juin ; les coutumes fixent soigneusement les dates : ici le 1er mars, là le 8, ailleurs le 15. Sauf cette période, les prés appartiennent à tout le monde. Chacun peut y faire paître son bétail ; c'est pour les paroissiens un bien public, comme la grande route pour les citoyens d'un même pays. Une prairie ne pouvait donc jamais être enclose, du moins complètement, puisque la généralité des habitans, pendant huit mois et demi par an, devaient y avoir accès. Là-dessus l'opinion est aussi susceptible que la jurisprudence est formelle. Pour soustraire égoïstement quelques hectares à la communauté, il faut qu'elle y consente par une transaction spéciale, comme on en voit une à Taulignan entre le suzerain et ses vassaux, qui déclare « en défense » *toute l'année* le pré du seigneur « lorsqu'il sera clos ». Trop de gens sont intéressés à maintenir intact ce patrimoine pour qu'aucune infraction puisse passer inaperçue. Quelques propriétaires de Bort (Limousin) ayant enclos des prés en 1564, la masse des paysans leur intente un procès, « comme étant privés ainsi du droit de secondes herbes » ; et ces propriétaires s'empressent de déclarer, par acte notarié, « qu'ils n'entendent pas faire du *revivre* (ou regain) leur profit particulier », et qu'ils n'ont droit audit pré que depuis le 25 mars jusqu'à la récolte de la première herbe. Aux prairies s'ajoutent toutes espèces de pâtures, que l'on appelle « vaines, » — et qui effectivement le sont assez, il n'y pousse pas grand'chose, — les terres labourables après la moisson enlevée, les jachères, les friches, les landes et les marais.

Chacun peut seulement clôturer les alentours de sa maison, à la campagne comme à la ville, son jardin, son parc. En certaines provinces le laboureur a droit en plus à la retenue de 35 ares environ, à une « épargne » de prairie, voisine de son habitation. Sauf ces exceptions le sol, pendant la moitié ou même la totalité de l'année, s'il s'agit de terres au repos, reste banal. Le droit de vaine pâture n'est limité dans son exercice qu'en ce qui concerne le nombre des têtes de bétail que chacun peut ainsi envoyer

chercher leur vie à travers champs : 4 bœufs par charrue en Languedoc, 4 moutons par florin d'impôt en Provence. Quelquefois ce n'est qu'à proportion de son bien personnel que l'on a part au bien commun. La vaine pâture est alors un mutualisme limité aux seuls propriétaires. Il est rare pourtant que les pauvres, quoique sans terre, n'entretiennent pas gratis une vache et quelques brebis.

Tantôt ce droit de vaine pâture est restreint à la commune; on applique la règle du chacun chez soi en Bourgogne, Auvergne, Bourbonnais. Tantôt il comporte, entre communes voisines, une réciprocité assez étendue; c'est le cas en Orléanais ou en Champagne. Mais partout, jusqu'à un temps très proche de nous, a subsisté cette idée que, si la culture des céréales exigeait la propriété individuelle, la jouissance collective du sol s'imposait pour la nourriture du bétail. L'agriculture contemporaine a fait justice de ce préjugé si bizarre, mais si puissant jadis qu'il était interdit de remettre en culture « une terre qui avait été une fois en nature de pré »; le seigneur du lieu n'ayant pas plus de privilège à cet égard que le dernier des habitans. En effet, avec le système en vigueur, un propriétaire qui mettait sa prairie en labour frustrait toute la paroisse. Le labourage même ne doit pas se renouveler tous les ans : une culture intensive ne laisserait pas à l'herbe le temps de pousser dans les guérets entre les moissons d'été et les semailles d'automne.

Nécessaire pour assurer un supplément de subsistances, par un meilleur usage des biens-fonds, la révolution qui s'est opérée à cet égard dans les temps modernes constitua un incontestable progrès. Mais on doit remarquer qu'avec la propriété flottante et relâchée du moyen âge le non-possédant était chez lui à peu près partout; tandis que, resserré ensuite entre des domaines jalousement exploités, celui qui n'eut pas quelque lopin en propre ne fut plus chez lui à peu près nulle part.

V

Quelle a été l'influence des corporations sur le salaire des ouvriers de métier? C'est là une question qui se pose naturellement dans cette étude et dont l'intérêt nous semble d'autant plus vif que beaucoup de gens paraissent las, à l'heure actuelle, de la liberté du travail, telle qu'elle existe depuis cent ans, et recommandent la restauration, sous des noms modernisés, des pratiques socialistes de nos pères. L'histoire des corporations anciennes est faite. M. Levasseur, dans le livre magistral qu'il a consacré aux *Classes ouvrières avant 1789*, a épuisé le sujet. Mais

si le fonctionnement de ces pesans rouages nous est révélé dans tous ses détails, les conséquences qu'ils ont pu avoir sur le prix de la main-d'œuvre ne nous sont pas connues encore.

Il les faut étudier sans parti pris pour se convaincre de l'inanité des efforts tentés en ces matières par les pouvoirs publics du moyen âge et des temps modernes. Nous avons vu la loi économique gouverner en souveraine le taux des gages du journalier, du domestique, de toutes ces paires de bras que les Anglais appellent *unskilled* — sans capacités ni connaissances spéciales. — Mais c'étaient là, dira-t-on, des espèces faciles à vivre, qui ne savaient point résister au courant des choses, qui ne formaient ni association, ni confrérie d'aucune sorte. Or il résulte des chiffres recueillis par nous que les corporations plus ou moins fermées, avec leur cortège de règlemens et les prérogatives dont elles s'étaient fait investir, *n'ont pas exercé d'influence sur le prix du travail*, ni aux temps féodaux, ni dans les derniers siècles. Les ouvriers de métier ont eu beau se grouper et se raidir dans leurs jurandes; ils ont subi les mêmes vicissitudes que les malléables hommes de peine, isolés, désarmés, devant les mouvemens de hausse et de baisse des salaires que causaient la rareté ou l'abondance des hommes.

Ni la puissance des rois, ni la coalition des intérêts savamment organisée en faveur des *beati possidentes*, ne sont parvenues à maîtriser la valeur de la main-d'œuvre. La proportion a été, à peu de chose près, la même autrefois qu'aujourd'hui : entre le salaire des journaliers ruraux et celui des ouvriers de métier; entre les salaires respectifs des divers métiers (maçons, charpentiers, couvreurs, etc.) et par suite entre le nombre de ceux qui s'y adonnaient. Enfin il n'y a aucune différence appréciable, dans la rétribution de chaque corps d'état, entre les villes où ces corps d'état étaient libres et celles où ils étaient monopolisés. Les corporations ne mériteraient donc, à ce point de vue, — et ce point de vue est le principal, — d'une hausse artificielle des salaires, ni les éloges, ni les colères dont elles ont été l'objet de la part de certaines personnes qui n'en parlent que par ouï-dire, d'après des légendes non contrôlées. Doit-on attribuer cet insuccès aux ordonnances de *maximum*, que promulguait de temps en temps la puissance sociale, — monarques ou municipalités urbaines, — pour réduire la paye des « gens de métier » à de « justes limites », lorsqu'elle paraissait « exorbitante »? Nullement. L'ingérence de l'État et en général de toute autorité constituée, les efforts faits, par voie coercitive, pour diminuer les salaires quand ils s'élevaient naturellement, ont été aussi peu efficaces que ceux des salariés pour les maintenir quand, d'eux-mêmes, ils tombaient.

Peut-on croire cependant que les corporations, j'entends les corporations propriétaires exclusives, dans une certaine ville, d'une certaine branche d'activité manuelle, aient été une institution indifférente? Non pas. Ces corporations, inspirées par un communisme assez étroit, par le besoin d'une farouche égalité, arrivaient en effet à empêcher personne de s'enrichir. Le souci d'un niveau à faire passer et repasser sur chacun de leurs membres remplit les ateliers du moyen âge. Les commerçans d'alors semblaient condamnés à vivoter à perpétuité. Malgré tout, les conditions humaines étant nécessairement instables, il se trouvait que les uns grandissaient, ne fût-ce qu'à force d'économie, et que les autres se ruinaient. Mais l'association, née d'une prévoyance et d'une jalousie mutuelles, avait pour but de faire marcher ses membres du même pas, de les faire flotter à la même hauteur, en interdisant par exemple aux « maîtres » d'occuper plus d'un ou deux compagnons, d'instruire plus d'un ou deux « apprentifs ». Ce système, qui s'opposait à la réduction des frais généraux, à la division du travail, qui paralysait les efforts d'innovation et d'amélioration et consacrait la routine, constituait dans son ensemble une entrave à la production; et toute entrave à la production est une entrave au bien-être de la masse, dont les travailleurs font partie.

A ce titre, les corporations furent plutôt nuisibles au peuple des ouvriers. Ces derniers y gagnèrent-ils, comme consommateurs, une qualité meilleure dans les marchandises fabriquées? La probité industrielle a-t-elle été plus grande dans les obscures échoppes de jadis que dans les gigantesques usines ou les magasins administratifs de nos jours? Personne ne serait assez naïf pour le croire. Ces « chefs-d'œuvre » qu'il fallut exécuter, dit-on, pour accéder à la maîtrise, les jeunes gens aisés, après avoir esquivé tous les règlemens d'apprentissage, les confectionnaient chez des patrons indulgens qui les laissaient aider ou les aidaient eux-mêmes, et, quelle que fût l'incapacité du candidat, le chef-d'œuvre dans ces conditions était toujours admis. Dès le XVI[e] siècle les « gardes » et « jurés » de ces petites églises aristocratiques se recrutaient entre eux, et les membres de ce conseil de surveillance, inaccessible au vulgaire, pouvaient impunément, à l'abri des visites et des saisies, débiter de la camelote. En somme, l'ancienne organisation du travail, malgré son appareil très compliqué, aboutissait pour les salaires à peu près au même résultat que la complète liberté contemporaine. La société en général éprouva, aux derniers siècles surtout, par le fait de ces restrictions chicanières, un préjudice difficile à chiffrer, mais réel. Les artisans n'en ressentirent, *directement*, ni avantage, ni inconvénient.

Les ouvriers réunis en corporation, ai-je dit, n'étaient ni mieux ni plus mal rémunérés que ceux des professions libres. Rien de moins uniforme en effet que l'état de la France sous ce rapport; à la campagne le travail demeura, jusqu'à la fin de la monarchie, aussi indépendant que de nos jours; on voyait au xv[e] siècle des femmes employées comme maçons. Beaucoup de villes, et non des moins importantes, furent à cet égard semblables aux simples villages : Saint-Malo n'avait aucun corps de métier « juré », c'est-à-dire exclusif. Lyon, qui en avait eu jusqu'alors, fut, par lettres patentes de 1606, affranchie à jamais des maîtrises. Le contraire arriva plus fréquemment; l'on transforma aux xvi[e] et xvii[e] siècles, en corporations fermées, bien des métiers exercés au moyen âge sans aucune entrave. Le maire de Saintes érigea en 1600 la pharmacie en maîtrise; le premier venu tenait auparavant, dans cette localité, boutique d'apothicaire. A Nîmes l'industrie était à peu près libre; on n'y voyait que quatre ou cinq maîtrises au xvi[e] siècle; de 1550 à 1640 il y fut créé trois corporations nouvelles. Durant le même laps de temps il en est créé vingt-huit à Bourges; ce qui prouve qu'il n'en devait pas exister beaucoup avant. A Paris même, chef-lieu de la réglementation, où elle était le plus minutieusement usitée, bon nombre des associations que l'on voit au xviii[e] siècle avaient une origine récente. Il y eut ailleurs des confréries qui surgirent et disparurent dans la suite des temps, sans laisser de trace, après avoir passé tour à tour pour utiles et pour gênantes.

Si le régime corporatif avait eu les conséquences que l'on suppose, les ouvriers de métier eussent été autrefois beaucoup mieux payés que les journaliers; et ils l'eussent été beaucoup mieux dans les villes où leur privilège les eût rendus maîtres des prix du travail que dans les localités où la concurrence était ouverte à tout le monde. Or rien de tout cela ne s'est produit. On évalue en 1896 le salaire du journalier non nourri à 2 fr. 50, celui du maçon à 3 fr. 40, celui du charpentier à 3 fr. 70, celui du couvreur à 3 fr. 50. Le maçon gagne donc un tiers plus que le journalier; le journalier gagne les trois quarts du maçon. Eh bien! cette proportion a été identique depuis six siècles. Malgré leurs variations respectives, qui élèvent tantôt l'un de ces salaires, tantôt l'autre, on peut les considérer comme demeurant en moyenne dans le rapport de 3 à 4.

Pour les maçons, du xiii[e] au xvi[e] siècle, une observation est nécessaire : le mot de « maître-maçon » n'a pas alors la même signification qu'aujourd'hui. Il s'applique souvent à un entrepreneur de maçonnerie, à moitié architecte. Il s'ensuit que sa rémunération ne peut servir de base aux salaires des simples compa-

gnons. Les maîtres sont des patrons, propriétaires d'un matériel dont la location est comprise dans leur salaire individuel. Il faut prendre garde aussi que parfois le terme « maçon » désigne un maître et parfois un compagnon, que le mot « aide-maçon » s'employait, ou pour un ouvrier véritable, ou pour un simple gâcheur de mortier, ou même pour le premier journalier venu, montant des moellons dans sa hotte. De tout cela résulte quelque confusion, parce que, dans ces essais de statistiques rétrospectives, on marche à tâtons, sans avoir pour guide aucune de ces vastes enquêtes, de ces innombrables tarifs, où les administrations modernes ont condensé les renseignemens et établi des classifications multiples. On sait qu'à Paris, aujourd'hui, la journée de ceux qui collaborent à la maçonnerie d'un édifice varie de 5 francs, pour les garçons, à 12 fr. 50 pour les sculpteurs, en suivant une échelle ascendante depuis les « limousins » jusqu'aux « bardeurs » et aux « ravaleurs ». En province aussi et dans les campagnes, il y a des maçons à 5 francs et à 2 fr. 50, dont les derniers ne sont que simples manœuvres.

Aux XIIIe et XIVe siècles on rencontre des tailleurs de pierre parisiens payés 6 fr. 10 par jour et des « serviteurs de maçons » payés 2 francs, voire des apprentis gagés à 1 fr. 20 par jour. Dans la première moitié du XVe siècle, en pleine crise, il se produisit le même phénomène que pour le salaire des journaliers : on paie les bras plus cher parce qu'ils sont plus rares. Et ce phénomène se produit, pour les ouvriers de métier, avec plus d'intensité parce qu'il était moins aisé de parer à cette pénurie, et de confier à d'autres une besogne qui exigeait un certain savoir-faire. On vit ainsi, au milieu de la guerre de Cent ans, des maçons gagner jusqu'à 8 fr. 50 à Orléans, en 1429, au lendemain du siège que Jeanne d'Arc avait fait lever, jusqu'à 9 fr. 50 à Dieppe, jusqu'à 11 fr. 25 à Perpignan. Et, où l'on peut observer que seule la loi de l'offre et de la demande, et non les combinaisons factices des associations ouvrières, amène ces fluctuations, c'est quand on voit le maçon payé 6 francs à Rouen, ville corporative, et 7 fr. 60 à Alihermont, commune rurale de la Seine-Inférieure dont les métiers sont accessibles à tout venant. En ce temps-là le maçon ne gagnait que 4 fr. 60 en Angleterre. Ce furent aussi les prix des journées du « maître-des-œuvres de maçonnerie », dans les villes que je citais tout à l'heure, aussitôt que l'état normal eut reparu.

Le salaire moyen des ouvriers maçons, pour les différentes provinces et pour l'ensemble de l'année, avait été de 4 francs au XIIIe siècle; il s'abaisse à 3 fr. 45 de 1350 à 1300 et se maintient à ce chiffre pendant les vingt-cinq années suivantes. Puis, de

même que celui du travailleur des champs, ce taux s'élève à la fin du XIVe siècle, sous l'influence de la dépopulation, à 4 fr. 16, et, dans la première moitié du XVe siècle à 4 fr. 60; enfin, en 1451-1475, à 5 fr. 20. Quoi de plus naturel qu'une hausse de la rétribution des ouvriers du bâtiment à l'heure où la France commença à respirer et à rebâtir ses maisons en ruines? Quoi de plus probable ensuite qu une multiplication du nombre de ces ouvriers, tentés par l'appât d'un gain exceptionnel et qu'une diminution de leur salaire provoquée par cette augmentation même de leur nombre? Toutes les fois que l'on pourra discerner les causes des révolutions survenues dans le traitement des ouvriers en général, ou d'une catégorie d'ouvriers en particulier, on les trouvera purement mécaniques, pour ainsi dire, dominées par la force des choses, non par les artifices des intéressés.

On ne saurait nier qu'il y eut parfois pléthore et parfois disette dans tel ou tel corps d'état d'une ville ou de l'autre; mais la faute n'en est pas imputable au régime des corporations, car les campagnes libres offraient souvent le spectacle d'une distribution aussi défectueuse, et aujourd'hui, sous l'empire d'une liberté absolue, cette accumulation d'un trop grand nombre d'hommes dans une même profession se rencontre encore : parmi nos 86 chefs-lieux de départemens, les uns possèdent, par 10000 habitans, 7 boulangers, les autres en ont 15, d'autres 30 et jusqu'à 40. Et ces localités, si diversement partagées, ne sont distantes que de quelques lieues les unes des autres, et celles où le chiffre des boulangers est proportionnellement le plus haut ne sont pas celles où la consommation du pain, par tête, est la plus forte.

La paie moyenne de 5 fr. 20 par jour pour les maçons, en 1451-1475, comprend des salaires de 11 francs, pour un piqueur de pierre du Roussillon, et de 3 fr. 25 pour un compagnon de Limoges. Notons en passant que ce chiffre, le plus bas de l'époque, diffère peu de notre salaire contemporain, Paris excepté. La journée de ce Limousin était exactement la même que celle de son congénère saxon, à une date peu éloignée (1492). Le maçon anglais gagnait alors le même prix que le nôtre — 5 fr. 20 — d'après les recherches de M. Thorold Rogers; et les chiffres fournis pour l'empire germanique par le docteur Janssen nous apprennent que le maçon autrichien était payé 4 fr. 70.

Avec le XVIe siècle commence la baisse des salaires, pour les maçons comme pour les manœuvres. La journée était descendue à 4 fr. 80 à l'avènement de Louis XII; elle se réduit à 4 francs sous François Ier et continue de s'avilir jusqu'à la mort de Charles IX, où elle n'était plus que de 2 fr. 85. Ainsi, quoique les corporations se fussent multipliées de 1500 à 1600, elles n'avaient

pas sauvé les artisans des « œuvres de maçonnerie » qui en faisaient partie, non plus que les ouvriers isolés de la campagne, des privations que leur imposait la baisse des salaires.

VI

Ce que nous venons de dire du maçon s'applique à l'ensemble des corps d'état du moyen âge. Si nous avons pris celui-là pour type, c'est que sa paie actuelle (3 fr. 40) s'écarte peu de la moyenne des salaires ouvriers en 1896, dont le taux, d'après les statistiques officielles, est de 3 fr. 53 dans la grande industrie — comprenant 3 millions de personnes — et de 3 fr. 20 dans la petite industrie — occupant 6 millions d'individus. — Cette profession nous a paru capable aussi de refléter plus fidèlement que beaucoup d'autres les variations séculaires que nous étudions, parce que la nature du travail ne s'y est guère modifiée. Quantité de besognes qui ont occupé les bras d'il y a cinq cents ans — ceux des écrivains, enlumineurs, potiers d'étain, tisserands, fileuses, etc. — n'existent plus ou sont en train de disparaître. Quantité d'autres ont tellement changé que l'on ne peut les comparer sincèrement aux anciennes; elles exigent plus ou moins de force, plus ou moins d'intelligence que jadis. Tout ce que nous appelons « grande industrie » (métaux, mines, textiles) rentre dans cette catégorie. Il y a trois cents ans, toute industrie ne pouvait, légalement et matériellement, être que petite; et parmi ces ouvrages qui composent notre « petite industrie » actuelle, il y a des métiers nouveaux — carrossiers, imprimeurs... — et des métiers transformés, bien qu'ils portent les mêmes noms : les vitriers contemporains n'ont vraiment rien de commun avec les verriers du XIVe siècle, dont la plupart étaient peintres, ni les tapissiers de 1896 avec les haut-liciers de 1500.

Les chiffres que j'ai recueillis sur les divers corps d'état de l'alimentation ou des tissus, de l'ameublement, de la métallurgie ou du bâtiment, suffisent d'ailleurs pour établir que leur rétribution était naguère, vis-à-vis les uns des autres, dans le même rapport qu'aujourd'hui. La moyenne en France — Paris non compris — est actuellement pour les charpentiers de 3 fr. 70, pour les couvreurs de 3 fr. 65, pour les peintres en bâtiment de 3 fr. 40. Ces diverses payes se rapprochent donc fort de celle du maçon. Il en était de même au moyen âge. De 1200 à 1350, les charpentiers gagnent 3 fr. 35; les peintres et couvreurs 4 francs; dans la seconde moitié du XIVe siècle, les mêmes corps d'état reçoivent 3 fr. 50 et 3 fr. 80. De 1401 à 1450, les couvreurs, les peintres et les charpentiers touchent, à quelques centimes près,

une rémunération identique à celle des maçons, 4 fr. 60; en 1451-1500, où les maçons avaient 5 francs, les peintres ont 5 fr. 60, et les charpentiers 6 francs. De 1501 à 1575, les charpentiers ont 4 francs, les peintres ont, ainsi que les maçons, 3 fr. 60. Enfin, de 1576 à 1600, ces divers ouvriers descendent presque uniformément à 2 fr. 80.

Comme ces moyennes, bien qu'issues d'un grand nombre de prix, ne peuvent être regardées que comme des indications utiles et non comme des résultats mathématiques, qu'il en faut par suite retenir uniquement les grandes lignes, on en peut conclure qu'il n'y a pas eu, depuis quatre, cinq et six cents ans, de changement dans l'appréciation sociale des services d'un couvreur, d'un peintre, d'un charpentier et que, malgré toutes les combinaisons féodales, malgré le morcellement des souverainetés et l'absence de communication des territoires, les besoins locaux avaient, pour se satisfaire, dosé et réparti d'eux-mêmes, sur chaque kilomètre carré, le nombre voulu de maçons, de charpentiers, de peintres et de couvreurs. Non certes que cette parité, cette proportion, soit immuable partout et toujours; il se rencontre des charpentiers à 8 francs et des charpentiers à 2 fr. 50; il en est de même aujourd'hui, mais souvent les mieux rétribués travaillent dans des villages, les plus modestes dans des cités populeuses; c'est la capacité de l'individu, la difficulté de l' « œuvre de charpenterie » à entreprendre, qui déterminent la quotité du salaire et non le taux artificiel imposé par une corporation quelconque. Ainsi, en 1500, un charpentier de Romorantin est payé 5 fr. 16, le même prix qu'à Orléans, ce qui semble naturel vu la proximité des lieux; en 1530, le charpentier d'Orléans gagne 3 fr. 20, et à Romorantin, un *maître-charpentier* est payé 7 fr. 60.

Les oscillations que nous venons de suivre ont été supportées par tous les autres salaires ouvriers. Leur énumération serait insupportable si nous voulions les faire passer, les uns après les autres, sous les yeux du lecteur. Aussi bien pourra-t-on juger de la tendance qu'eurent ces rétributions multiples à se rapprocher du rapport qu'elles observent entre elles au XIXe siècle, tellement les lois mystérieuses qui règlent les prix sont fortes et durables. Il faut toutefois prendre garde de classer aveuglément les ouvriers du moyen âge d'après leur nom, parce que la signification de ces noms n'est pas toujours la même. Elle a changé en six siècles comme celle des noms de *facteur*, de *commis*, de *notaire*, de *domestique*, de *concierge*, de *sergent*, de *valet*, d'*écuyer*, de *physicien*, et comme le sens, l'acception de mille mots de notre langue et de toutes les langues. En Artois (1299) un « maître-peintre » est payé 6 fr. 40, un simple peintre 4 fr. 80, un *apprenti* 2 francs

et un manœuvre broyant les couleurs 1 fr. 60. Cet *apprenti* gagnant ici 25 pour 100 de plus qu'un manœuvre devait déjà posséder quelque habileté de main. Le terme d'apprenti lui aussi a varié. Il ne s'appliquait pas exclusivement à l'espiègle et joyeux gamin qui symbolise aujourd'hui le type. C'était souvent, si l'on songe à la longue durée des apprentissages, un ouvrier capable.

De même voit-on des charrons à 2 fr. 70 en Normandie, tandis que pendant la guerre de Guienne, sous saint Louis, un autre charron est payé 10 francs. Ce ne sont pas seulement les risques à courir, ni le caractère éminemment provisoire de ce salaire qui en expliquent l'élévation, c'est que ce charron du XIII[e] siècle est plus qu'un ouvrier, plus qu'un contre maître, c'est un patron. Un patron d'aujourd'hui ne travaille guère personnellement *à la journée*. Quand il le fait et qu'il se contente *pour lui-même* d'un salaire moyen, c'est à la condition d'être accompagné d'un certain nombre de compagnons, de « garçons » ou d'apprentis, dont il compte le salaire à son client plus cher qu'il ne le paie lui-même. Cette majoration d'un quart ou d'un cinquième de la journée de ses ouvriers, constitue la rémunération de son expérience, de sa responsabilité, l'intérêt de ses avances, de ses outils. Au moyen âge, où il n'y a aucun gros entrepreneur, il y en a beaucoup de petits. Quand ces petits industriels, ces « maîtres », vont en journée chez un particulier, l'usage est qu'ils ne prélèvent rien sur le salaire de leur personnel. Ce que paie le bourgeois pour le manœuvre, pour l'apprenti, est vraiment ce que reçoivent ces derniers; mais le patron se fait payer *ouvertement* beaucoup plus cher.

Le boulanger, nourri, touche 1 fr. 30 à Poitiers, le pâtissier, défrayé de tout, reçoit 1 franc à Arras au XIV[e] siècle; de même le boucher à Colmar. Ils avaient ainsi une paie un peu plus faible que le journalier nourri de la même époque à 1 fr. 26. Il en est de même en 1896, où le traitement des manœuvres nourris est de 1 fr. 50, tandis que la paie des bouchers et des boulangers n'est que de 1 fr. 31 et 1 fr. 35. Au XIV[e] siècle, comme d'ailleurs au XIX[e], les corps d'état de l'alimentation, dont les membres sont engagés à l'année, prennent rang parmi les moins lucratifs; boulangers et brasseurs, entretenus par leurs patrons, ne touchent pas en espèces plus de 1 fr. 80, au moment des plus forts salaires du XV[e] siècle.

Nous ne pouvons classer parmi les ouvriers ordinaires le tailleur des robes royales, sous Charles V, à 8 fr. 40 par jour; c'est presque un fonctionnaire. Un couturier pour dames, un coupeur, pour mieux dire, employé par une princesse aux environs de Paris vers la même date, a 6 francs par jour; ce sont là des

privilégiés. Ils sont de beaucoup dépassés encore, au siècle suivant, par le tailleur ordinaire de monseigneur le duc de Bourgogne, le fastueux Philippe le Bon, dont la paie journalière est de 20 francs en 1424, tandis que le couturier d'un couvent de la Seine-Inférieure ne gagnait que 60 centimes. Entre les 20 francs de cet aristocrate du ciseau et les 60 centimes du modeste confectionneur des frocs de moines normands, il y a toute la distance qui sépare actuellement le coupeur anglais des maisons parisiennes du quartier de l'Opéra — à 10 000 francs par an d'appointemens — de la petite « cousette » de nos fermes de l'Ouest, nourrie et invitée « ès noces des filles », dont elle a fait le trousseau, mais payée seulement 50 centimes par jour. Le salaire normal du moyen âge nous est fourni par le tailleur à 3 francs par jour en Alsace, par le couturier de 2 fr. 80 à Dijon.

Parmi les ouvriers en métaux, le « premier maréchal du roi » et le fondeur de canons occupent au XIV[e] siècle le haut de l'échelle : tous deux gagnent 8 francs par jour. Les forgerons et maréchaux les plus ordinaires avaient seulement 1 franc, s'ils étaient nourris et occupés à l'année. A la fin du XVI[e] siècle le fondeur de Franche-Comté, un graveur de la monnaie à Bruxelles, nourris tous deux, ne touchaient que 1 fr. 40, tandis qu'au XV[e] siècle le simple forgeron, non nourri, était payé 4 fr. 50.

Un enlumineur et son « compagnon » se faisaient à Tours, sous Louis XI, 24 francs par jour chacun ; c'étaient des artistes sans doute ; car d'autres enlumineurs, nourris, ne reçoivent que 3 fr. 10 à Cognac, sous Louis XII, et un « écrivain » copiste, obtient seulement 2 fr. 20, lorsque le journalier nourri avait 1 fr. 80. Parmi les plus favorisés nous remarquons l' « artilleur » (fabricant de poudre) gagnant 11 fr. 50 à Nevers (1505), l'armurier « pileur de poudre à canon » payé 7 francs, le « huchier », sculpteur de coffres, recevant à Amiens 8 fr. 40. Au nombre des salariés moyens on peut classer l'ouvrier en orgues qui touche 4 fr. 40, d'autres ouvriers *nourris* tels qu'un pelletier au service de l'Hôtel-Dieu à 2 fr. 70 par jour, un peintre payé 2 fr. 40 pour lessiver les chambres de l'Hôtel de Nesle à Paris, un plâtrier à 2 fr. 20 ; tandis qu'au nombre des moins estimés l'on peut classer les matelassiers à 2 fr. 90 par jour *sans nourriture*, le paveur à 1 fr. 80. Mais quelque variées que soient ces besognes, lorsque l'on compare les gages du XV[e] siècle à ceux du XVI[e], on s'aperçoit que, d'une date à l'autre, le loyer des bras, comme celui de l'intelligence, a baissé de prix. Tandis qu'un simple plafonneur avait 4 fr. 50 sous Charles VII, un tapissier peintre-décorateur n'a que 3 fr. 90 sous Henri III.

Nous avons constaté plus haut que le salaire de l'artisan

avait été, de 1200 à 1600, à peu près dans la même proportion que de nos jours avec le salaire du journalier. Le premier gagne aujourd'hui 36 p. 100 de plus que le second; or la différence moyenne des quatre siècles qui viennent de passer sous nos yeux a été de 39 p. 100. Cette prime de 39 p. 100, qui rémunéra la capacité de l'ouvrier de métier, est loin, il est vrai, d'avoir été invariable de Philippe-Auguste à Henri IV. Mais à travers les oscillations qu'elle a subies, nous pouvons discerner encore la loi inflexible de l'offre et de la demande. Si par exemple l'écart, après s'être réduit jusqu'à 20 p. 100 en 1326-1350, époque de la hausse continue des salaires ruraux, provoquée par le développement de l'agriculture, s'élève à 57 p. 100 sous Charles VI, au profit des individus possédant une éducation professionnelle, n'est-ce pas, au milieu du désarroi universel, la difficulté du recrutement et de l'apprentissage, par suite la rareté des ouvriers instruits, qui les fait renchérir?

Comparerons-nous le salaire ouvrier du moyen âge au salaire actuel? La rémunération annuelle calculée *sur 250 jours de travail seulement* débute au XIVe siècle à 782 francs et s'élève à 860, puis à 1 040 francs en 1376-1400. Au XVe siècle elle oscille entre 1 100 et 1 240 francs. Elle était donc incontestablement supérieure à la paie de 1896 qui, *pour un travail de 300 jours*, n'atteint que 1 020 francs par an. On objectera que ces fixations du chiffre des jours de labeur contiennent quelque part d'arbitraire, parce que toutes les professions subissent un chômage plus ou moins prolongé; mais cette considération a peu d'importance dans une étude du genre de celle-ci. Si l'on adoptait le même nombre de jours, autrefois et aujourd'hui, l'avantage de l'ouvrier ancien serait seulement exprimé en argent au lieu de l'être en loisirs.

De 1 240 francs qu'il recevait en 1476-1500, — c'est-à-dire en espèces 20 pour 100 de plus qu'en 1896, avec 17 pour 100 de moins en efforts, — l'ouvrier tombe à 980 francs à la fin du règne de François Ier, puis à 750 francs à la fin du XVIe siècle. Pour avoir moins perdu que le journalier, qui, de Louis XII à Henri IV, était passé de 900 francs à 490, l'ouvrier d'état n'en avait pas moins subi une baisse de 62 pour 100 dans ses recettes. Et sa condition ne devait pas se relever, dans les deux cents ans qui séparent le début du XVIIe siècle de la Révolution de 1789, au contraire!

Vte G. d'Avenel.

L'ALGÉRIE EN 1896

I

Successivement phénicienne, carthaginoise et numide, romaine, vandale, puis arabe, la longue bande de terre africaine qui, sur 1 100 kilomètres, des frontières du Maroc à celles de la Tunisie, se déroule en face de l'Europe, est, depuis soixante-seize ans, possession française. Les siècles y ont laissé leur empreinte : plaines asséchées et collines déboisées, fleuves souterrains et mers de sable. Les hommes y ont laissé la leur : vestiges du passé, souvenirs du culte de Tanit, des dieux de la Grèce et de Rome, mosquées musulmanes et basiliques chrétiennes, traditions, coutumes et mœurs, races, langues et concepts philosophiques, depuis les cadres élastiques et souples de l'antique théogonie, jusqu'aux cadres rigides de l'islamisme fataliste.

Plus vaste que la France européenne, l'Algérie, la France africaine, occupe une superficie de 670 000 kilomètres carrés peuplés de 4 393 696 habitans. On sait ce que la France a fait de cette région, repaire de pirates il y a moins d'un siècle, aujourd'hui sa plus importante colonie; on sait ce qu'il lui en a coûté et de sang et d'or pour y asseoir sa domination, y implanter sa civilisation. Actuellement, le mouvement commercial de l'Algérie atteint 500 millions de francs; ses cultures s'étendent, le désert recule devant les oasis créées par la science de l'ingénieur, faisant jaillir du sol aride la nappe d'eau qui fertilise les sables; mais pour étendre les cultures, pour forer les puits, pour créer les routes, pour défricher les plaines, il faut encore et surtout des hommes; et de récentes constatations statistiques, en confir-

mant les appréciations de ceux que préoccupaient de fâcheux indices, ont prouvé que ce que la France produisait le moins en ce moment était des hommes. Stationnaire, ou à peu près, au point de vue de la natalité, en présence de voisins et de rivaux dont la population s'accroît, la France agrandit son domaine colonial au moment précis où elle semble le moins en mesure de le peupler.

Entre ces deux courans de faits et d'idées, la contradiction est flagrante, et tous deux cependant résultent d'impérieuses nécessités. Sous peine de nous laisser devancer par nos concurrens, force nous est de maintenir notre influence extérieure; force nous est de fortifier notre situation coloniale dans cette Afrique que l'Europe dépèce, dans l'Océanie que l'Europe convoite, sentant approcher l'heure du partage; force nous est plus encore de conserver ce que nous avons payé de tant de sacrifices sous peine de déchoir et d'abandonner à d'autres le fruit de nos efforts.

Problème insoluble, si l'on pose en principe que toute expansion coloniale exige un accroissement de la population chez la mère patrie; qu'elle exige en outre de cette population l'instinct nomade, l'esprit d'aventure, puis aussi le désir de fortune rapide, l'emportant sur les goûts de bien-être restreint, mais assuré, l'ambition enfin, sans issue le plus souvent dans un ordre social où chacun a sa place marquée et son horizon limité. De ces conditions, les unes ne se rencontrent pas en France, les autres n'y existent qu'à l'état d'exceptions. Pour les trouver réunies, il faudrait remonter, en Europe, au XVIe et au XVIIe siècle, à la découverte de l'Amérique, aux expéditions espagnoles et portugaises, hollandaises, anglaises et françaises, dont l'élan fut irrésistible. Plus près de nous, les quelques années qui suivirent la découverte de l'or, en Californie et en Australie, donnèrent à l'émigration une impulsion nouvelle, promptement épuisée.

Problème soluble cependant, si l'on reconnaît que le nombre n'est ni l'unique ni le principal facteur de la suprématie d'une race. Dans l'Algérie, conquise depuis plus d'un demi-siècle, depuis quarante ans à peu près pacifiée, nous comptons à peine 400 000 Français et le nombre des indigènes y dépasse 3 millions. Si grande que soit la disproportion qu'indiquent ces chiffres, elle n'est pas pour alarmer. Une poignée d'hommes administre et gouverne les Indes néerlandaises; une poignée de fonctionnaires, quelques milliers de marchands et de colons, 60 000 hommes de troupes, en partie indigènes, suffisent à l'Angleterre pour maintenir l'ordre dans l'Inde peuplée de 260 millions d'Hindous. Et cependant Calcutta est à vingt jours de Londres, tandis qu'Alger n'est qu'à quarante heures de Paris, à vingt-quatre de Marseille notre grand

port commercial, et de Toulon, notre port militaire du Midi.

De nos jours, la colonisation n'implique plus l'idée de substitution d'une race supérieure à une race inférieure, de la suppression brutale de la seconde au profit de la première, mais de la suprématie intellectuelle et morale, militaire et navale, industrielle et commerciale de l'une sur l'autre. Ces facteurs équivalent au nombre, rétablissant, et au delà, l'apparent équilibre rompu, à la condition toutefois de s'incarner dans ceux qui, par leurs fonctions, les personnifient. La qualité des administrateurs, détenteurs, à quelque titre que ce soit, de l'autorité déléguée par la métropole, est ici d'une importance capitale; elle compense l'infériorité du nombre.

Rome le savait et tenait le monde dans sa dépendance. L'Angleterre, en cela véritablement supérieure, le sait; aussi choisit-elle, pour administrer ses colonies, les hommes d'État les plus capables, les juges les plus éclairés, les percepteurs les plus intègres. Le prestige est à ce prix, et ce prestige supplée à la force matérielle. Nous sommes appelés à en faire l'expérience dans la Cochinchine, qui compte 1 700 000 autochtones, dans l'Annam qui en possède 4 à 5 millions, dans le Tonkin peuplé de près de 9 millions, à Madagascar peuplé de 4 millions. Ici, la disproportion est autre qu'en Algérie, autre aussi la distance. A défaut de l'émigration française, active et continue, nous ne triompherons des difficultés que nous créent cette disproportion et cette distance, qu'à la condition d'élever, avec la situation qui leur est faite, le niveau intellectuel et moral des fonctionnaires de tous rangs chargés d'administrer nos colonies naissantes. Pour cela : choisir les plus capables, mettre leurs pouvoirs à la hauteur de leurs responsabilités, modifier l'opinion erronée que les capacités doivent refluer au centre, et qu'aux extrémités, les médiocrités suffisent. C'est à distance et au dehors que les erreurs sont dangereuses, lentes et difficiles à réparer, et que la valeur morale de ceux qui dirigent et commandent doit se hausser au niveau des responsabilités à assumer, de l'importance des décisions à prendre.

Prolongement de la France par delà la Méditerranée, l'Algérie, nonobstant l'infériorité du chiffre des colons à celui des indigènes, s'assimile de plus en plus à la France. Si fière et si indépendante que soit une race, elle finit toujours par subir l'ascendant d'un vainqueur intelligent et tolérant, qui lui donne, avec la sécurité, les moyens de vivre et de prospérer. Romaniser, comme le faisait Rome avec ses rois sujets ou ses proconsuls, une contrée qu'elle convertissait plus tard en province, ouvrant largement aux nouveaux venus la porte de la cité, est devenu, après

bien des essais, le procédé adopté. Les traditions de Rome survivent sur ce sol où Rome a laissé des traces profondes. En les reprenant, la première des races latines ne fait que renouer la chaîne brisée.

Aussi la France est-elle aujourd'hui l'une des grandes puissances musulmanes du monde. De par le cours des événemens, « la fille aînée de l'Église », invinciblement attirée sur la terre d'Afrique, y a pris une grande place et joué un grand rôle. Quels qu'aient été ses chefs et ses conducteurs, qu'ils aient eu nom saint Louis ou Louis XIV, Charles X ou Louis-Philippe, Napoléon III, Thiers ou Grévy; quelles qu'aient été ses formes de gouvernement : monarchie, empire ou république, la France a toujours poursuivi, entre autres buts, celui d'arracher sa proie à l'islamisme et de conquérir à la civilisation cette terre africaine qui, sur l'autre rive de la Méditerranée, déployait, ainsi qu'un insolent défi, l'étendard barbaresque, le fanion de pirates approvisionnant Tanger, Alger et Tunis d'esclaves européens. Si cette Méditerranée, qui fut le berceau de la civilisation européenne, est redevenue libre et sûre, on le doit en grande partie à la France. N'eût-il vu que cela, ce siècle qui finit eût vu une grande chose. Mesurant le progrès à la courte durée de sa propre existence, l'homme est souvent porté à incriminer la lenteur de sa marche. Loin de s'étonner des prodigieux changemens effectués en Algérie, volontiers on gourmande la prétendue inertie de colons persévérans et laborieux. La conquête qui a porté jusqu'aux confins du Sahara les puissans moyens d'action de l'Europe paraît lente à l'impatience humaine. Si, au seuil du désert, on s'arrête, c'est pour mieux s'orienter. On interroge, on sonde l'horizon, et par delà la mer de sable, peuplée de nomades, jalonnée d'oasis, sillonnée de caravanes, on entrevoit d'autres régions.

On a beaucoup dit, on a beaucoup controversé sur l'Algérie. Ce champ de bataille, illustré par tant de combats, arrosé de tant de sang, cette colonie, dernier legs de la vieille monarchie, devint, après la période héroïque, un champ d'expériences, un thème à dissertations sans fin sur les meilleurs modes de colonisation. Par son sol et son climat, par sa population et ses productions, cette terre hybride, « aux ports rares, aux flots tourmentés, *mare sævum, littus importuosum* », écrivait Salluste, autorisait les thèses les plus contradictoires; elle donnait tour à tour raison à ses panégyristes et à ses détracteurs, et aussi à ceux qui niaient et à ceux qui affirmaient le génie colonisateur de notre race, à ceux qui approuvaient et à ceux qui blâmaient les procédés d'administration et de gouvernement tour à tour essayés.

Il en va encore de même aujourd'hui. Entre les pessimistes et

les optimistes, entre ceux qui ont foi dans l'avenir de l'Algérie et ceux qui doutent, la lutte se poursuit; aux uns comme aux autres les argumens ne font pas défaut et les événemens donnent alternativement raison. Il est vrai qu'à mesure que les années s'écoulent, de nouvelles questions se posent et de nouveaux problèmes s'imposent.

Ce n'est pas après quatre voyages en Algérie et quatorze mois de séjour consacrés, en partie, à visiter cette province plus vaste que la France, que je puis prétendre à résoudre ces problèmes compliqués. Je constate ce qui a été fait et j'entrevois ce qu'il y aurait lieu de faire, et je me sens d'autant plus à l'aise pour en parler que je n'ai ni thèse à soutenir ni thèse à combattre, que voyageur, et observateur impartial, je me suis borné à voir, à noter et à *comparer*. J'insiste sur ce dernier terme, car tout est là. Affirmer ou nier nos facultés colonisatrices, préconiser ou dénigrer nos procédés de colonisation, c'est n'exprimer qu'une opinion superficielle et toute personnelle, faite d'impressions accidentelles et relativement sans grande valeur, tant que la comparaison avec les résultats obtenus par ceux que l'on nous cite comme nos modèles et nos maîtres en la matière ne confirme pas l'assertion. Puis, j'ai conscience d'avoir passé, moi aussi, en ce qui concerne l'Algérie, par des phases diverses, par le pessimisme et l'optimisme, selon le milieu et les circonstances. La réalité, telle qu'elle m'est apparue, s'est dégagée lentement du brouillard d'impressions contradictoires. De longs voyages en des pays lointains, une expérience personnelle du gouvernement de races étrangères, l'étude attentive des modes divers de colonisation employés par les Européens, hors d'Europe, m'ont fourni les termes de comparaison que j'estime indispensables. Dans cette voie où j'invite mes lecteurs à me suivre, je ne me propose d'autre but que la recherche de la vérité sur l'état *actuel* de notre colonie; que de leur montrer l'Algérie telle qu'elle est aujourd'hui, après soixante-seize années de conquête et d'occupation, telle que l'ont façonnée nos colons et nos capitaux; et, sans parti pris ni opinion préconçue, signaler les erreurs commises et les progrès accomplis.

II

Alger. — Sur une mer bleue, sous un ciel blanc de chaleur, le navire court à toute vapeur. A l'horizon se profile une côte accidentée, formant presqu'île, et parsemée d'habitations que domine Notre-Dame d'Afrique; en arrière : les massifs dentelés des monts de la Kabylie, l'Atlas aux croupes sinueuses et le Djurjura neigeux. Encore quelques tours d'hélice et Alger, la ville

blanche, adossée au Sahel, apparaît dans son cadre de verdure et de villas, de ravins ombreux et de crêtes couronnées de verdure. La Kasba, la vieille cité arabe, étale sur les pentes sa masse crayeuse trouée de rares lucarnes, coupée de ruelles étroites et tortueuses sur lesquelles s'entr'ouvrent, la nuit venue, les portes basses de maisons louches, rendez-vous de toutes les races qui s'y coudoient dans la promiscuité du vice.

Faisant face à la mer et longeant le port qu'il surplombe, le boulevard de la République dresse sa longue et monumentale façade de hautes et belles maisons, son long portique couvert, réminiscence de la rue de Rivoli, sa large chaussée sillonnée de voitures, ses trottoirs encombrés de piétons, ses magasins, ses banques, ses cafés ombragés de tentes. L'impression est forte. On se sent en présence d'une capitale cosmopolite, d'une tête d'empire, du seuil d'accès d'un continent, et cette métropole de l'Afrique réveille, par sa masse imposante et ses solides assises, le souvenir des contours géographiques compacts du continent noir. Tout ici indique une main mise définitive, un fait irrévocablement accompli : la France maîtresse de ce nid de pirates, et la civilisation européenne se substituant à celle de l'Islam vaincu. Tout l'atteste : les villas mauresques converties en modernes et luxueuses résidences, la citadelle arabe transformée en caserne, le fort l'Empereur en magasin militaire, et aussi et surtout les voies ferrées longeant le littoral, s'enfonçant par la Mitidja dans l'intérieur, les paquebots rapides et les sombres cuirassés.

De là des contrastes singuliers et aussi des notes inattendues ; les uns et les autres m'avaient déjà frappé lors de mes précédens voyages. Je les retrouve, atténués ou accentués ; ils se précisent et des impressions plus nettes se dégagent d'observations plus attentives. Involontairement la comparaison s'impose entre ce que je vois ici et ce que j'ai vu ailleurs, entre la colonisation telle que nous la concevons et telle que d'autres races la pratiquent. Et, tout d'abord, l'adaptation du cadre à l'idée ; sur qui, l'ayant déjà vu, le revoit, ce cadre produit une impression plus vive, contrairement à mon expérience antérieure alors que je revoyais, après des années, d'autres cités et d'autres ports. Et cependant, quand on analyse cette vue d'ensemble, ainsi qu'on analyserait les traits d'un visage humain, quand on la compare à d'autres, on note en quoi elle diffère, on se demande en quoi elle l'emporte. La baie de Naples est plus vaste, Rio Janeiro est plus grandiose, Lisbonne est plus monumentale, San Francisco plus étonnant. Ici, le port est étroit, le trafic restreint. En tant que ville commerciale, Alger est dépassée par Oran ; en tant que station hivernale, elle l'est par Nice ; mais elle a une beauté particulière, un charme étrange qui

attire et qui retient. De son ciel et de sa mer, de ses collines et des montagnes lointaines, de ses rues bruyantes et animées, se dégagent une impression de vie facile, une note gaie, faite de couleurs voyantes et de tonalités variées, de douceur et de détente, de végétation exotique, de races juxtaposées, de visions orientales, de mosquées d'un blanc cru et de maisons d'un bleu pâle. Le cadre est riant, comme la population qui s'y meut; les inévitables soucis et les préoccupations inhérentes à la condition humaine semblent ici moins pesans qu'ailleurs.

Puis le temps a, dans une certaine mesure, amorti les rancunes des vaincus et les défiances des vainqueurs. Rien ici qui rappelle l'obséquiosité de l'Hindou aux Indes, le Huanca mélancolique du Pérou, le soupçonneux Gaucho du Chili, le Malais frémissant de l'archipel d'Asie. Arabes et Français, Kabyles et Espagnols, Maltais et Maures se coudoient en égaux possédant mêmes droits et en ayant conscience. Voilà pour l'apparence. En réalité : élémens ethniques irréductibles, comme les corps simples en chimie, inconciliables dans leurs conceptions de la vie, dans leurs idées religieuses, dans leurs traditions. Le problème qui se posait, au lendemain de la conquête, se résumait en trois mots, suppression, superposition, juxtaposition : — suppression, comme celle des autochtones australiens par l'Angleterre, et des Peaux-Rouges par les États-Unis; — superposition, comme celle des Anglais aux Indes, des Espagnols aux Philippines, au Mexique, au Pérou, au Chili; — juxtaposition, la France y eut recours, comme autrefois au Canada, en Louisiane et aux Indes.

En agissant ainsi, elle compliquait le problème, mais elle respectait les droits de l'humanité. Si elle retardait l'œuvre de conquête, ce n'était pas qu'elle se leurrât de l'espoir d'une impossible assimilation. Elle restait simplement fidèle à son génie, profondément humain; et c'était beau, c'était bon, mais ce n'était ni sage ni prudent au point de vue purement pratique. Un Anglo-Saxon eût écarté avec dédain une pareille politique et déclaré aussi impraticable que dangereuse une juxtaposition qui ne pouvait aboutir à une fusion de races. Le tenter, eût-il dit, c'est se condamner au militarisme permanent, assumer des charges onéreuses et des responsabilités redoutables, s'obliger à maintenir une armée sur le sol conquis et une flotte dans les ports, tendre à l'excès les rouages d'une administration appelée à assurer la sécurité de colons noyés dans une population hostile et belliqueuse. Cela est vrai! toutes nos difficultés sont venues de ce point de départ, équitable et juste cependant, que la France accepta sans s'en dissimuler les périls et dont elle porte, sans se lasser, toutes les conséquences.

Elles sont lourdes et elles expliquent bien des choses : les tâtonnemens du début; les insurrections et les répressions; la longue prépondérance de l'élément militaire et les hésitations à lui substituer l'administration civile; le régime des communes indigènes, mixtes et de plein exercice; toute cette organisation compliquée et savante que nous sommes nous-mêmes enclins à critiquer et qui fait hausser les épaules à nos rivaux en matière de colonisation. Ils ont procédé autrement; ils ont simplifié la question, faisant le vide autour d'eux, là où la population autochtone était clairsemée, se superposant à elle là où elle était trop dense. Ils étaient dans le vrai, dira-t-on. Est-ce bien sûr? On en peut douter quand on examine quelques-uns des résultats; quand on voit l'Espagne sans un pouce de terre dans l'Amérique du Sud découverte, conquise et colonisée par elle; l'Angleterre expulsée des États-Unis; le Canada prêt à se séparer; l'Australie réclamant son autonomie. Puis et enfin, la question est plus haute : l'homme a des droits, les nations ont des devoirs, et plus ces nations sont civilisées, plus ces devoirs sont impérieux.

Ceci dit, si je compare ce que je vois ici à ce que j'ai vu ailleurs, je constate tout d'abord que la tâche entreprise est plus difficile et la marche en avant plus lente; que, sur certains points, l'œuvre n'est encore qu'ébauchée, mais aussi qu'elle repose sur une base profondément morale et profondément logique. Nous répugnons à la suppression systématique des races subjuguées, à l'extermination savante et aussi à la compression brutale. La cruauté, même utile, nous révolte, et, vainqueurs clémens, nos sympathies vont instinctivement aux vaincus. Nous compliquons ainsi des problèmes que d'autres simplifient. Nous aspirons à les résoudre par la douceur qui gagne les cœurs et non par la force qui anéantit ou asservit les corps.

L'aspect de la foule bigarrée et disparate qui se presse au long des quais et que l'on croise dans les rues confirme cette impression. L'Arabe et le Kabyle, le Maure et le Biskri y coudoient l'Européen en égaux, en gens qui se sentent et se savent chez eux, non pas tolérés et subordonnés. Drapé dans son burnous ou couvert de haillons, l'Arabe passe, silencieux, grand, sec, nerveux, distinct des Maures dans les veines duquel se mélange le sang de tous les peuples qui ont successivement abordé sur ces rives, distinct aussi des Kabyles, à la tête forte, aux yeux bleus, aux lèvres épaisses, travailleurs, industrieux et sobres.

Empaquetée dans son haïk, la femme arabe, instrument de plaisir chez le riche, bête de somme chez le pauvre, circule timidement, à petits pas, comme effarouchée et dépaysée. Gauche sous ses vêtemens qui dénaturent ses formes et gênent ses mou-

vemens, sous son voile qui donne à sa démarche l'allure hésitante d'un oiseau de nuit égaré en plein jour, on ne voit d'elle qu'un œil furtif et craintif qui trahit des siècles de sujétion et d'infériorité morale.

Juxtaposée à la ville européenne, la Kasba, la ville arabe, abrite les descendans des janissaires et des pirates d'autrefois. Par les larges trouées de rues modernes la civilisation l'envahit. L'un de ses quartiers les plus curieux est à coup sûr celui où se trouvent agglomérées ces maisons interlopes que l'on rencontre dans tous les ports de mer, dans toutes les grandes cités. Il emprunte ici, au cadre étrange et au mélange des races, un aspect singulier, de nature à éveiller l'attention et à impressionner l'imagination. L'occasion s'offrit à moi de le visiter en la compagnie du plus compétent des guides, et je n'eus garde de la laisser échapper. Avec lui, on peut, sans danger, s'aventurer la nuit dans ce dédale de ruelles où grouille tout un monde dont on ne soupçonne pas l'existence, terré qu'il est dans des tanières souterraines, dont les portes closes ne laissent filtrer que d'indistinctes rumeurs. Connu, respecté des louches habitans qu'il soigne depuis des années, le docteur S... est, ici, partout le bienvenu. La porte à laquelle il frappe s'ouvre. De l'intérieur, par un judas pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, on l'a reconnu. Par un couloir étroit on nous introduit dans un vaste sous-sol dallé de marbre. Des colonnes supportent le faix de la maison. Entre ces colonnes, sur des divans d'apparat encadrés de tentures aux vives couleurs, des femmes aux costumes brillans, aux pendeloques bruyantes, sont étendues en des poses d'odalisques.

Les instrumens préludent, les danseuses s'étirent, puis, sur un mode monotone et rythmé, glissent plus qu'elles ne marchent sur le marbre poli. Le rythme s'accentue, les *you-you* s'accélèrent, les battemens de mains se succèdent, cadencés, rapides, plus rapides encore, entraînant dans leurs vertigineux appels les almées éperdues dont les voiles tourbillonnent, dont les petits pieds battent fiévreusement les dalles, dont le corps tout entier vibre et frémit sous le violent effort, qui tout à coup cesse et les laisse retomber, affaissées, sur les épais tapis. Ce sont des femmes de la tribu des Ouled-Naïd, que les matelots, par un à peu près plus pittoresque qu'exact, désignent du nom d'« alouettes naïves ». Dans ces antres, elles gagnent leur dot, et, mariées, me dit mon guide, elles seront d'honnêtes femmes et feront d'excellentes mères de famille.

Elles sont nombreuses; nombreuses aussi les Mauresques, les Kabyles et les Espagnoles. Puis, ce soir, la Kasba est en fête. Deux bâtimens de guerre sont mouillés dans le port, et les ma-

telots ont la permission de nuit. Ils sont descendus à terre, lestés de leur paie et impatiens de « courir une bordée. » Sur le seuil étroit de leurs demeures, les filles de l'Islam, adossées au mur et comme figées en une pose hiératique, les regardent passer, sans appels ni provocations. Il en est de belles, très belles même, d'une beauté orientale ; il en est de jolies, fines et gracieuses, toutes muettes en leurs attitudes statuesques, mais avec un énigmatique sourire aux lèvres. Autres sont les Espagnoles, agaçantes et bruyantes, accompagnant leurs voix gutturales du cliquetis de leurs castagnettes. La rue qu'elles habitent est la plus surveillée par la police. Les rixes y sont fréquentes ; les femmes y incitent les hommes et elles-mêmes y prennent part. Ça leur est un plaisir, les coups échangés, les couteaux qui brillent et le sang qui coule.

Dans les ruelles étroites du quartier arabe où trois hommes auraient peine à passer de front, des formes voilées circulent et nous frôlent silencieusement. Au-dessus de nos têtes, les maisons, l'une vers l'autre inclinées, se rejoignent presque, blanches, d'un blanc cru, étayées par des poutrelles de thuya. Le jour, un mince filet de lumière, une raie de soleil éclaire ces voies tortueuses ; cette nuit, la lune filtre à travers la fente, rendant plus blanches, plus pâles encore les crayeuses demeures trouées de judas profonds et de portes basses.

Entre ces louches tanières, muettes au dehors, grouillantes de vie à l'intérieur, s'ouvrent, de loin en loin, d'étranges cafés, longs corridors que bordent des bancs étroits et bas, polis par un long usage. Taciturnes et sombres, les hôtes qui les fréquentent dégustent à petites gorgées des tasses d'un café trouble et bouillant que leur sert un vigoureux Arabe aux allures de janissaire. Notre entrée fait sensation. Autour de nous s'échangent des mots inintelligibles, sur nous s'arrêtent des regards méfians. Ils cessent à la vue de notre compagnon qui entre le dernier. Il nous explique l'émoi que nous causons. Nous sommes dans l'un des repaires de la Kasba où l'on se procure, à prix débattu, des témoins complaisans, où l'on racole, au besoin, des « bravi ». Tous ces gens ont eu, ont ou auront maille à partir avec la police, et des visages inconnus ne sont pas pour leur plaire. La présence du docteur S*** les rassure. Ils nous tiennent pour ce que nous sommes, d'inoffensifs curieux. Drapés dans leurs guenilles, les jambes repliées sous eux ou les genoux à la hauteur du menton, ils attendent les cliens d'occasion. A la lueur tremblotante d'une lampe fumeuse, leurs visages immobiles ne reflètent qu'une brutalité bestiale, l'apathie du fauve rassasié et patient, terré, mais aux aguets. Ils suivent d'un œil distrait les formes voilées qui

passent dans la ruelle étroite, qui s'éclairent brusquement et rentrent dans l'ombre, puis les rudes matelots, aux pas lourds, aux bruyans éclats de voix, qui les suivent. Il y aura peut-être, plus tard, quelque bon coup à faire pour eux, et demain on lira dans les journaux d'Alger le récit d'une rixe dans la Kasba, de quelque marin assommé et dépouillé dans l'une de ces voies tortueuses que sillonnent cependant, une partie de la nuit, des patrouilles.

Parvenus au sommet de la ville arabe, au débouché de ce labyrinthe, nos yeux étonnés entrevoient tout à coup la mer calme sous les rayons de la pleine lune et baignant dans une lumière douce. Nous avons peine à nous arracher à ce spectacle qui offre un saisissant contraste avec ce que nous venons de voir, mais notre guide nous réserve une dernière surprise. Il s'engage dans un bois d'eucalyptus, sombre et odorant, vrai repaire, nous dit-il, de bandits à cette heure, et par un sentier à peine visible, il nous amène au bord d'un ravin dénudé, aux parois presque à pic et semé d'innombrables taches blanches. Ces taches, ce sont les tombes arabes du cimetière d'El-Katar, longue vallée de Josaphat qui se déroule sous nos yeux et emprunte aux rayons argentés un aspect fantastique. Rien de plus étrange que cette brusque antithèse entre la vie et la mort, entre la cité des vivans et la nécropole des morts. Nécropole profanée, comme la cité que nous venons de visiter. Çà et là, sous l'ombre des arbres, entre les tombes, des formes blanches se meuvent, fantômes errant comme au hasard. C'est le rebut de la Kasba, les femmes vieillies et flétries qui fuient la lumière crue, entraînant ici des amans de rencontre. Il ne fait pas bon s'aventurer seul dans ce lieu perdu dont la beauté séduit cependant, et où l'on aimerait rêver pendant les heures d'une nuit comme celle-ci.

Nous reprenons le chemin de la ville arabe, nous redescendons ses ruelles étroites, ses escaliers glissans. Il est une heure du matin; l'orgie bat son plein dans les bruyantes salles de danse espagnoles, comparativement silencieuse dans les repaires arabes et maures, coupée de temps à autre par le juron brutal d'un matelot ivre et dépouillé que l'on jette dehors, par des bruits confus de rixes derrière des murs épais. Au-dessous de nous, Alger, El-Djezaïr, dort, indifférent à ces rumeurs qui n'arrivent pas jusqu'à lui. Sur la place du Gouvernement, de rares promeneurs attardés hâtent le pas vers le boulevard de la République, les becs de gaz brillent sous les hautes arcades, désertes et silencieuses, se profilant en une fuyante perspective, tandis que sur le port, le golfe et les monts lointains de l'Atlas, la lune, au zénith, déverse sa lueur nacrée.

III

En étudiant de plus près cette ville étrange et attrayante, des discordances me frappent; à les analyser, je les reconnais éphémères et transitoires. Je me rappelle les avoir vues ailleurs, plus crues et plus accentuées encore, et, quand je suis repassé, elles n'existaient plus, comme elles n'existeront plus ici dans quelques années. Par ce mot de « discordances », j'entends une négligence d'allures et de langage chez beaucoup d'hommes qui contraste avec la tenue correcte et la mise soignée des femmes; puis une incurie fâcheuse qui fait trop souvent des rues d'Alger des mares de boue alternant avec des trombes de poussière. On aurait tôt fait d'obvier à cet inconvénient; quant au premier, il est la note caractéristique de toutes les colonies de peuplement. Le temps aura raison de ces ombres au tableau que les étrangers notent et signalent et qui, plus qu'on ne le croit, nuisent au bon renom d'Alger au dehors. Avant d'en faire et pour en faire une ville d'hiverneurs, ce à quoi elle paraît prédestinée, il importe d'en faire une ville propre. La nature l'a richement dotée; à ses habitans de parachever son œuvre.

Puis, on ferait fausse route en voulant rivaliser avec les villes du littoral méditerranéen sur un terrain où on ne saurait les égaler ni les surpasser. Alger n'est pas Nice, non plus que Nice n'est Alger. Les plaisirs, les distractions, les amusemens mondains qui sont de mise chez la « Reine de la Provence fleurie » détonneraient ici. C'est dans un autre ordre d'idées qu'il convient de chercher, et que des hommes intelligens trouveront les moyens de détourner au profit de leur ville bon nombre des riches étrangers qui vont demander à la côte d'azur un climat plus doux et des cieux plus clémens que ceux du Nord. Alger possède des élémens d'attraction qui font défaut à l'étroite bande de terre où se groupent les stations hivernales à la mode. Ses merveilleux environs, son Sahel ensoleillé et boisé, les bosquets d'orangers et de citronniers de Blida, la riche plaine de la Mitidja, Cherchell et Fort-National, la Kabylie, les gorges du Chabet-El-Akra et de la Chiffa, Timgad, la Pompéi africaine (1), et Tlemcen, Laghouat et Biskra, les oasis ombreuses et le désert sans fin sont pour séduire les peintres, les archéologues, les touristes et les oisifs. Ils sont pour ouvrir à l'imagination curieuse, comme à l'observation intelligente, un champ infiniment varié de sites, de coutumes, de mœurs et de vie qui contraste avec l'existence que l'on mène dans les stations

(1) Voir la *Revue* des 15 août et 15 novembre 1894.

hivernales. C'est un autre monde, moins connu et moins fréquenté, d'un accès facile et d'un charme étrange, où, chemin faisant, l'observateur voit se poser d'intéressans problèmes.

Si Alger est, avec la ville du Cap au sud, avec Saint-Louis à l'ouest et Zanzibar à l'est, l'un des seuils d'accès du continent africain, ce seuil d'accès fait face à l'Europe, il n'en est séparé que par vingt-six heures de mer, il est essentiellement méditerranéen. Les bruits du continent noir, les secousses qui agitent ce grand corps n'ont qu'une lointaine répercussion dans la ville cosmopolite. Les nouvelles lui en viennent par la France. Le Sahara est une barrière de sable plus infranchissable que les montagnes et les mers; à travers cette barrière, rien ne filtre. Alger vit donc en dehors du mouvement d'exploration et d'expansion, de dépeçage et de partage de l'Afrique entre les puissances européennes. Il regarde vers le nord, et son horizon, au sud, ne dépasse guère Ouargla, Ghardaia et les dunes de sable de Bénoud, horizon assez vaste, puisqu'il mesure 600 kilomètres à vol d'oiseau. Aussi Alger est-il, à certains égards, une capitale provinciale et, en fait, essentiellement coloniale. Les questions d'intérêts locaux absorbent forcément des colons que des visées lointaines, et à lointaine échéance, ne sauraient détourner des préoccupations quotidiennes. Il faut vivre; pour cela travailler, défricher, semer, planter, récolter et vendre. Les colonies agricoles ont cure avant tout de solutions d'un ordre immédiat et pratique, et l'Algérie est, par-dessus tout, une colonie agricole.

Terre hybride, avons-nous dit. Elle l'est entre toutes. A demi tropicale au long des côtes et dans le sud, tempérée sur les hauts plateaux, elle n'a ni la moyenne normale de température qui permet les cultures exotiques, ni le sol fertile et les eaux abondantes des tropiques; elle n'a non plus ni les conditions climatologiques de l'Europe ni ses pluies régulières. Ses productions : vins, blé et moutons, viennent faire, sur nos marchés, concurrence aux produits français, déterminant souvent une baisse des prix dont la colonie souffre et fait aussi souffrir nos régions méridionales. Un problème se pose : découvrir une culture appropriée aux conditions particulières de l'Algérie, culture dont la similaire n'existe pas en Europe et qui réponde à un besoin général. En attendant qu'on la trouve, l'Algérie multiplie ses vignobles et ses champs de blé, sa culture maraîchère et ses moutons. Chaque année de nouveaux plants de vigne s'ajoutent à ceux qui existent. L'Algérie produit aujourd'hui autant de vin que l'Autriche, le double de la Hongrie, presque autant que l'Allemagne. Ses 4 millions d'hectolitres ne sont encore que le dixième de la production de la France, mais ce n'est là qu'un

début; avant peu ce chiffre sera considérablement accru, et si l'on tient compte de ce fait que la production du vin dans le monde entier dépasse déjà 120 millions d'hectolitres à l'année; que la consommation en est limitée à une partie de l'Europe; que l'Asie en use peu, que l'Amérique ne tardera pas à se suffire; et que l'Océanie en ignore à peu près l'usage, on peut se demander si la France, productrice de vin par excellence, bientôt réduite, pour les vins ordinaires et de par sa politique protectionniste, à sa consommation locale, pourra soutenir, sans une baisse notable des prix, la concurrence de l'Algérie.

Déjà, et non sans raison, on s'en émeut dans le Midi. Ce que j'ai vu et noté au cours de mes excursions n'est pas pour dissiper ces appréhensions. Les vignobles succèdent aux vignobles. Des pentes du Sahel, ils débordent sur la Mitidja; de Staouéli à Rouïba, ils enserrent le golfe; entre Alger et Oran ils se déroulent sur des milliers d'hectares, merveilleusement cultivés et entretenus, mieux qu'aucun de nos vignobles du Midi. On y chercherait vainement des herbes parasites et des sillons négligés. Le regard s'étend sur cet océan de vignes en plein rapport que prolongent au loin des champs nouvellement plantés.

Ici apparaît le labeur du colon, l'Algérie agricole que l'on ne fait qu'entrevoir à Alger, et dont l'hiverneur ne soupçonne guère l'existence et encore moins l'importance. On peut, en effet, passer des mois à Alger sans voir autre chose de l'œuvre de colonisation qu'une grande et belle cité, un centre administratif et militaire, un cadre attrayant à un tableau curieux, et aussi, ce qui ne tente que quelques *utilitarians* que préoccupent les questions pratiques, les rapides progrès d'une industrie maraîchère appelée à de grands développemens.

Quiconque, par son travail ou son initiative intelligente, ouvre des voies nouvelles à l'activité humaine et crée ou développe une industrie utile, est un artisan du progrès, un créateur de richesse, ajoutant une plus-value à l'actif de l'humanité. A ce titre, ses efforts valent d'être notés et encouragés; ils valent aussi d'être rémunérés; ils le sont d'ordinaire quand ils répondent aux besoins de tous et mettent à la portée du plus grand nombre ce qui n'était accessible qu'aux rares privilégiés de la fortune. Ainsi font, en Algérie, les capitalistes, grands ou petits, les cultivateurs, les maraîchers qui se consacrent à la production des primeurs : fruits ou légumes, mandarines, oranges, raisins précoces, bananes, citrons, artichauts, pois, haricots, pommes de terre nouvelles, et qui, devançant la marche des saisons, contribuent à varier, sur nos marchés du nord, l'alimentation générale. Commerce de luxe, dira-t-on? Demandez s'il en est ainsi aux

malades ou aux convalescens, aux estomacs affaiblis ou délicats, aux gens de toutes classes qui consomment ces produits, désireux d'en voir accroître les quantités et diminuer les prix. Concurrence, dira-t-on encore, aux produits du Midi? Nullement, car l'exportation de l'Algérie cesse forcément dès que les produits similaires du Midi qui ont, pour atteindre Lyon et Paris, un moindre et moins onéreux parcours, entrent en ligne, et se limite alors aux fruits que le Midi ne cultive pas.

Il y a trois ans de cela, instruit par une expérience de quatorze années de séjour dans les pays tropicaux, je signalais ici même (1) les avantages que pouvait et devait donner l'introduction, dans l'alimentation générale, des bananes des Antilles; je relatais l'initiative intelligente et la fortune rapide d'Antonio Gomez, de Baracoa, enrichi par l'exportation des bananes de Cuba à New-York, exportation qui se chiffre aujourd'hui par plus de cent millions de régimes de ce fruit savoureux et sain et qui emploie une flotte de plus de cent navires à vapeur spécialement aménagés pour leur transport. Depuis, l'importation s'en est étendue à la France où les bananes d'Algérie, comme celles des Antilles, trouvent un débouché. La consommation s'en accroît et la production pourrait centupler avec grand avantage pour la santé publique. Je signalais aussi les progrès si rapides du maraîchage dans le sud des États-Unis; cette industrie rémunérait déjà un capital de 500 millions de francs. Sur une superficie de 90 000 hectares, elle faisait vivre une population ouvrière de 217 000 hommes, de 9 000 femmes et 15 000 enfans dont les salaires s'élevaient à 60 millions; elle écoulait, sur les marchés des grandes villes du nord, pour 400 millions de produits, laissant aux producteurs un revenu net de 200 millions de francs. On est bien loin encore de pareils résultats en Algérie, mais qui affirmerait qu'on n'en puisse approcher?

L'Europe est un bien autre consommateur que le nord et l'ouest des États-Unis et, pour se faire plus longtemps attendre, l'expansion du commerce des primeurs n'en est pas moins certaine pour qui sait observer et noter les progrès simultanés et soutenus que font en France les industries ayant pour but d'accroître le confort général. Nice, Cannes et Grasse en témoignent. Enrichie par la culture des fleurs, Grasse, d'abord rivale heureuse de Kazanlik, ne se borne pas à disputer à la cité « Reine des roses des Balkans », sa prééminence. Centre de la Provence fleurie, Grasse déroule sur les pentes du Roquevignon ses champs

(1) Voyez *le Monde antilien* dans la *Revue* du 1er septembre 1893.

de roses, de violettes, de jasmins, que ses fabriques distillent et dont les essences s'exportent dans le monde entier. Nulle part on ne cultive autant de fleurs, nulle part les fleurs ne constituent à ce point la principale industrie de toute une région qu'elles enrichissent. Dans cet immense jardin de plus de 20 000 hectares, les cultures, savamment échelonnées, se succèdent, alimentant toute l'année des usines puissamment outillées. Si Nice et Cannes fournissent, l'hiver, aux grandes villes de France des fleurs coupées, mettant le luxe des riches à la portée de ceux qui ne le sont pas; si Grasse approvisionne l'Europe et l'Asie de ses essences et de ses parfums, l'Algérie a pour elle ses fruits et ses primeurs, plus nécessaires encore, répondant à d'autres et de plus impérieux besoins, et susceptibles d'une bien autre consommation. Par ce qu'est déjà ce commerce, on peut juger ce qu'il sera; par les résultats obtenus aux États-Unis on peut apprécier ce qu'il est appelé à devenir. Les demandes croissent avec les mêmes besoins; ce qui était, hier, un luxe pour beaucoup, sera demain une nécessité.

L'Algérie obéit, elle aussi, à cette impulsion; et ce n'est pas l'un des moins curieux spectacles que les environs d'Alger offrent aux touristes, aux voyageurs, aux observateurs, celui de l'incessant labeur qui a métamorphosé en champs de culture intensive les terrains, autrefois sans valeur et longtemps en friche, des nombreux villages qui bordent le golfe et les côtes d'Alger. De janvier à avril, Maison-Carrée, Fort-de-l'Eau, Husseïn-Dey, Rovigo, expédient à Paris, Lyon, Marseille et aux grandes villes du nord près de 100 000 colis d'artichauts de primeur. D'octobre à décembre et d'avril à mai, 200 000 colis de haricots verts récoltés à Guyotville, Husseïn-Dey et Zéralda partent pour la France. On n'estime pas à moins de 50 000 colis l'exportation des petits pois, laquelle, commençant en décembre, dure jusqu'en mai, où les produits similaires du Midi font leur apparition sur nos marchés. Husseïn-Dey, Kouba, Birkadem, Birmandreis et Guyotville sont les centres principaux de cette production et aussi de celle des pommes de terre nouvelles dont, de février en juin, on récolte en moyenne 5 000 tonnes. Pour les fruits, Blida, Boufarik et Staouéli sont les centres de la production des oranges, des citrons et des mandarines dont, de novembre à mars, 100 000 fardeaux font, sur nos marchés, concurrence aux produits étrangers. En mai, 20 000 colis d'amandes et du 5 juillet au 15 août, 175 000 fardeaux de raisins viennent encore d'Algérie permettre aux consommateurs impatiens d'attendre l'apparition, sur les carreaux des halles, des amandes et des raisins de France.

Rien de plus intéressant à visiter que ces champs de primeurs, conquis sur les landes ou les sables, soigneusement épierrés, aisément et à peu de frais engraissés par les déchets des fabriques avoisinantes ou par les détritus d'Alger, cultivés avec un art savant qui règle, presqu'à jour fixe, la maturation et la récolte des produits, irrigués au moyen d'écluses qui limitent à une intelligente surveillance le pénible travail de l'arrosage. Toute une population — française, mahonnaise, maltaise, espagnole — vit de ces champs dont pas un pied de terre ne demeure improductif. Le visiteur est frappé du labeur dépensé sur ce sol et rémunéré par lui, de l'apparence saine et vigoureuse de la population qui le cultive, de la quantité d'enfans qui grouillent autour des habitations proprettes qu'encadrent, presque partout, des carrés de fleurs entretenues par les femmes et vendues aux débitans d'Alger, lont les étalages parfumés s'abritent sous les palmiers de la régence.

La plupart de ces ouvriers agricoles sont d'origine étrangère. Les Français n'y figurent guère que comme propriétaires des petits champs qu'ils cultivent, ou surveillans des exploitations qui exigent une importante main-d'œuvre. L'emploi d'ouvriers étrangers n'est cependant pas pour éveiller des jalousies, non plus que pour faire à nos nationaux une concurrence regrettable, Mahonnais, Maltais et Espagnols contribuent, dans une très large mesure, à la prospérité de cette industrie maraîchère appelée à prendre une place importante en Algérie. D'ailleurs parmi ces étrangers, la France recrute des citoyens. Si la première génération conserve sa nationalité, au moins de nom, celle qui suit, née en Algérie, élevée dans nos écoles, imbue de nos idées, devient, par la force des choses, en grande partie française, et comble ainsi, dans une certaine mesure, le vide que creuse, en France, une natalité décroissante. Notre patrie n'a qu'à gagner à cette assimilation d'élémens ethniques, à cette infusion de sang nouveau de races sœurs de la nôtre, de même que l'Algérie n'a qu'à gagner à l'adjonction de ces bras qui mettent ses terres en valeur, accroissent sa production, font fructifier ses capitaux, fournissent du fret à ses navires, alimentent les marchés de la métropole et suscitent un commerce important autour duquel gravitent d'autres industries qui en bénéficient. Le labeur ainsi dépensé sur une lande jusque-là en friche, convertit un hectare, dont la primitive valeur était nulle, en un capital, dont le revenu annuel atteint et dépasse, en certaines localités, 1 500 francs. Que l'ouvrier soit étranger ou non, qu'il réside ou quitte le pays, l'œuvre par lui faite subsiste; ceux qui lui succèdent n'ont plus qu'à l'entretenir et à la continuer; il ne l'emporte pas

avec lui; inhérente au sol, elle demeure, et ce sol est français.

Ces vérités se font jour dans cette Algérie ouverte à toutes les bonnes volontés; les théories d'un patriotisme étroit n'y éveillent plus guère d'échos. Il y a place pour tous et, facteur tout-puissant du progrès, le travail rapproche ceux qui, vivant du même sol, attendent de lui leur gain de chaque jour. Instinctivement, ces idées prédominent à Alger, la ville cosmopolite où les nationalités diverses qui contribuent à former l'ensemble sont à tel point multiples et variées que, si chacune d'elles se détache en relief, elle ne saurait donner l'idée de l'agrégat qu'elle représente. Les colons que l'on y coudoie sont nombreux, mais venus de l'intérieur pour leurs affaires ou leurs plaisirs, mais de passage, momentanément hors de leur milieu habituel et de leurs occupations quotidiennes. Ni les Kabyles qui travaillent dans les jardins et les champs avoisinant Alger, ni les Biskri occupés au chargement et au déchargement des navires, ni les Arabes qui passent, indifférens et hautains, ou sommeillent au seuil des mosquées, ne se dégagent de la foule avec leur note vraiment caractéristique, pour qui n'a pas vu les industrieux villages de la haute Kabylie, perchés comme des nids d'aigle sur des cimes aiguës, les centres agricoles de Sétif, Batna, Sidi-Bel-Abbès, non plus que, dans leur cadre saharien, les habitans de Biskra, la ville reine du Zab, ou de la ville sainte de Sidi-Okba. C'est dans ces localités diverses qu'il faut chercher les traits distinctifs de chacun de ces types dont le mélange donne à Alger sa physionomie mobile et curieuse. Et Alger lui-même gagne à être vu de loin. Il faut, pour le bien comprendre, un effet de recul. Il est, comme la plupart des capitales, une synthèse d'élémens ethniques divers, de facteurs dont l'analyse révèle seule les détails et les proportions. « *Distance lends enchantment to the view*, la distance ajoute au charme du paysage », disent les Anglo-Saxons. En cela ils ont raison. Le Paris dont le citoyen de Chicago se souvient sur les rives du Michigan lui apparaît, sinon plus beau, du moins plus intelligible que le Paris qu'il a vu, parcouru, fréquenté. Ainsi vu, ou revu, à distance, Alger apparaît autre et se comprend mieux.

IV

Constantine. — D'Alger à Constantine on compte 494 kilomètres. Pour franchir cette distance, moindre que celle de Paris à Lyon, on met près de dix-sept heures. La vitesse moyenne sur les voies ferrées algériennes excède rarement 30 kilomètres à l'heure, y compris les temps d'arrêt, et ces temps d'arrêt sont

fréquens et prolongés; les besoins du service l'exigent, les trains étant omnibus, les voyageurs relativement peu nombreux, les marchandises parfois abondantes et encombrantes. D'aucuns critiquent cette lenteur, mais sur nos grandes lignes la marche des trains omnibus, arrêts compris, n'excède guère 30 à 35 kilomètres à l'heure. Il est à souhaiter que le trafic des voyageurs justifie bientôt la création de trains directs ou « légers », comme ceux qui circulent déjà entre Alger et Blida. En attendant, on aurait mauvaise grâce à se plaindre, le service étant convenablement fait, les employés actifs et polis. Ce que l'on serait en droit de demander c'est l'addition d'un wagon-restaurant entre Alger et Constantine, comme celui qui existe entre Alger et Oran.

Chemin faisant, bien des sites pittoresques ou grandioses, intéressans et curieux, se déroulent devant les yeux. Sous un ciel brûlant, même en novembre, se profilent les montagnes de la haute Kabylie, blanches à donner l'illusion de la neige. Par le défilé des Bibans, ou « Portes de Fer », — que n'abordèrent jamais les légions romaines et que franchirent nos bataillons, laissant, en souvenir de leur passage et gravée dans le roc, la laconique et fière inscription : « Armée Française, 1839 », — on passe de la province d'Alger dans celle de Constantine ; on traverse les longues plaines de Sétif, « Brie et Beauce dans les années pluvieuses, Sahara dans les années de sécheresse », écrit Piesse.

Nid d'aigle construit sur la cime du rocher que contourne l'Oued Rummel, ou Roumel, dont les eaux torrentueuses ont creusé autour de la ville un précipice qui atteint 120 mètres de profondeur, Constantine apparaît isolée, menaçante, redoutable. Elle le fut pour les légions romaines, alors que sous le nom de Cirta, et capitale des rois numides, elle brava l'empire. Elle le fut pour nos bataillons, alors que, du 6 au 13 octobre 1837, défendue par les Arabes, elle leur disputa l'étroit terre-plein qui alors, de même que deux mille ans auparavant, reliait la cité à la plaine et sur lequel tomba, mortellement blessé, le général Damrémont, commandant le corps expéditionnaire. Dans ce torrent du Roumel, le sang romain et le sang français ont successivement coulé; ses eaux ont roulé bien des cadavres de vaillans soldats. Les milliers de corbeaux et de vautours qui volent en décrivant leurs courbes au-dessus de l'abîme aux eaux troubles évoquent le souvenir des luttes passées et de l'homicide carnage.

Ville de guerre au temps des Numides et au temps des Arabes, elle l'est restée, dans son enceinte de rochers et de ravins, nonobstant la conquête et la pacification. Les vaincus s'y cramponnent encore, proportionnellement plus nombreux que dans

les autres grandes villes de l'Algérie : 24 500 Arabes contre 12 000 Français, 6 300 Juifs et 3 000 étrangers. Mais il n'y a plus ici qu'une apparence : le fantôme d'une cité guerrière, le souvenir de combats homériques à une époque où l'art militaire ne disposait pas des moyens d'action qu'il a faits siens aujourd'hui. Ce qui persiste à Constantine, c'est la couleur locale qui s'efface ailleurs, c'est la vie arabe qui ne se révèle plus intense que dans le sud, et que l'on retrouve dans les quartiers indigènes de cette ville, dans ses ruelles étroites, dans les tortueuses impasses et dans les louches masures qui surplombent le cours du Roumel. « Ailleurs, selon un dicton arabe dont nous atténuons la crudité, les oiseaux de proie planent au-dessus des hommes ; ici, les hommes déversent leurs immondices sur les oiseaux de proie. »

Les idées antisémitiques prévalent dans cette cité. L'Arabe n'y pardonne pas à la France le décret par lequel le gouvernement de la Défense nationale a, en 1870, et sur la proposition de M. Crémieux, naturalisé en bloc tous les Israélites ; le colon fait, dans une certaine mesure, cause commune avec l'Arabe ; et Constantine est le foyer le plus ardent de cette haine de race. Elle est peut-être aussi la ville où le mécanisme gouvernemental de l'Algérie est le plus vivement critiqué. On lui reproche les lenteurs apportées aux concessions de terres, parcimonieusement octroyées, et la superficie restreinte de ces concessions, oscillant entre vingt et trente hectares, superficie insuffisante pour assurer l'existence d'une famille de colons. On se plaint des formalités de l'administration, on blâme ses exigences, et, plus qu'ailleurs, on exalte le système colonial anglais : les concessions larges, promptes et gratuites, le fonctionnarisme réduit à son minimum d'ingérence, l'initiative privée portée à son maximum d'action. Des droits de l'Arabe, d'aucuns n'ont cure ; ils le tiennent pour un obstacle à la marche en avant ; s'ils ne réclament pas son impossible suppression, tout au moins ils demandent qu'on le refoule vers le sud, qu'on l'accule au désert, et qu'il cède, sur ces hauts plateaux où le sol est fertile, où les conditions du climat favorisent l'expansion de la race blanche, la place aux émigrans européens, mieux à même que lui d'obtenir de ce sol son maximum de rendement.

J'essaye de résumer, sous leur forme la plus claire et la plus précise, les *desiderata* que j'entends formuler autour de moi. Il en est qui, par leur vague, se dérobent à l'examen : velléités mal définies d'une impraticable autonomie ; conceptions chimériques d'un mode de gouvernement qui, affranchissant la colonie de tout contrôle et la laissant libre d'évoluer à sa guise, imposerait, d'autre part, les charges de son entretien et la responsabilité de sa

défense à la mère-patrie. Puis d'impraticables suggestions soi-disant empruntées au système colonial anglais, des comparaisons et des accusations échafaudées sur l'ignorance ou l'inintelligence des faits. Les prôneurs de panacées abondent. Il est si facile de faire miroiter aux yeux un ordre de choses idéal, de mettre au service d'une idée, plausible en apparence, chimérique en réalité, de grands mots et de grandes phrases, et d'estimer pratique ce que l'on tient pour bien dit.

Les plus réfléchis et les plus intelligens parmi ceux des Algériens avec lesquels j'ai eu, ici et ailleurs, l'occasion de m'entretenir de ces questions, sont, au demeurant, partisans de l'organisation actuelle; par certains côtés elle se rapproche de l'organisation coloniale anglaise, par d'autres elle en diffère. Aux Indes, comme en Algérie, l'exercice du pouvoir est délégué aux mains d'un civil : voilà pour l'analogie. Mais en Algérie, le gouverneur général est, en tant que civil, sans prestige militaire, inconvénient grave pour un personnage appelé à gouverner des races chez lesquelles le respect pénètre par les yeux, qui ne s'inclinent que devant la force et l'appareil visible et tangible de cette force. Une pompe, même un peu théâtrale, des marques extérieures et sensibles en imposent à leur imagination. Elles ont peine à admettre l'autorité supérieure incarnée en un homme que rien, dans son costume, dans sa manière d'être, dans son mode de vie, ne distingue de ceux qui l'entourent, que son entourage militaire même relègue involontairement dans l'ombre, attirant sur les brillans uniformes l'attention qui se détourne de lui. Puis, l'obligation, pour le gouverneur général de l'Algérie, d'osciller perpétuellement entre Paris, où l'appellent les explications à donner aux ministres ainsi que son budget à défendre devant les Chambres, et Alger, où le réclament l'expédition des affaires et l'étude des questions locales, provoque les critiques et affaiblit son autorité en le condamnant à une existence instable et nomade, en exagérant la dépendance où il est de l'autorité centrale et la constante nécessité d'en référer à elle.

Les Anglais ont su conjurer la plupart de ces inconvéniens. Outre que la distance plus grande entre la métropole et l'Inde n'autorise pas des déplacemens fréquens et permet au vice-roi des Indes de garder ce que les Hindous appellent « la majesté du repos », ils ont, tout en maintenant le principe de l'autorité civile, rehaussé le prestige de cette autorité en l'affranchissant de toute apparente sujétion, en faisant appel, pour l'exercer, aux représentans de la plus riche et la plus puissante aristocratie qui soit au monde. Au prestige que donnent la naissance et le titre, la

fortune et les hautes charges précédemment exercées, ils ont ajouté une liste civile considérable, une maison civile et militaire imposante, un luxe de palais et d'équipages, de suite et de serviteurs bien propre à impressionner des Asiatiques. Dans le cadre factice et somptueux que lui font l'étiquette et les signes apparens d'une situation sans rivale, le représentant de l'impératrice des Indes, que l'Hindou n'entrevoit, dans sa calèche armoriée, que suivi d'une escorte militaire ou d'un cortège de rajahs et de hauts dignitaires, lui apparaît grandi, incarnant en sa personne un pouvoir indiscuté. Effet d'optique, j'en conviens, trompe-l'œil qui n'en impose qu'aux simples, mais c'est sur des simples que l'on voulait agir; et nul, mieux que l'Angleterre, ne s'est rendu compte du parti que l'on peut tirer du prestige extérieur et de l'empire qu'il exerce sur les races qu'elle gouverne.

Cet empire, le prestige l'exerce aussi sur les races africaines, mais il y a conflit entre nos mœurs démocratiques et le recours à des apparences purement adventices. Qu'avant tout nous exigions d'un gouverneur général ainsi que de ses collaborateurs des capacités administratives et des aptitudes gouvernementales de premier ordre, rien de mieux, mais il est sage et de bonne politique de rehausser, autant que faire se peut, son autorité, à tout le moins d'éviter ce qui serait de nature à l'amoindrir, de lui laisser un champ d'action assez vaste où se mouvoir, et d'étendre ses pouvoirs avec ses responsabilités. Il serait aussi d'une sage politique de n'en point faire, même en apparence, un fonctionnaire constamment appelé sur la sellette, contredit et discuté, et par cela même diminué. Si l'instabilité ministérielle est regrettable, combien plus regrettable encore l'apparente instabilité de l'homme qui nous représente aux yeux d'une population vaincue par la force, soumise à la force, mais qu'un abîme de traditions et de croyances, de souvenirs vivans encore, et d'espérances vagues sépare de nous.

Ces réserves faites, si je compare les résultats acquis aux Indes et en Algérie et la compétence des hommes préposés à l'administration de ces colonies, je ne vois pas que la comparaison soit défavorable à la France. Je constate que, là encore, la France se prive volontairement d'un élément de succès que l'Angleterre n'a garde de négliger, mais je constate aussi que les autres moyens mis en œuvre par elle sont de premier ordre. Je vois des hommes, moins rétribués, accomplir une tâche plus difficile. On ne saurait contester leur capacité, leur intelligence pratique, leur activité, et surtout leur humanité. Ils ont à cœur la prospérité de

la colonie, le souci de concilier les intérêts des races diverses qui la peuplent et, dans les accusations contradictoires auxquelles ils sont en butte, d'être ou trop *arabophiles* ou trop *arabophobes*, l'examen des faits m'amène à ne voir qu'un hommage rendu à leur impartialité.

V

Tébessa et les gisemens de phosphates (1). — A 170 kilomètres au sud-est de Constantine, sur la route de Gafsa et de Gabès et près de la frontière de Tunisie, apparaissent les affleuremens de phosphates de chaux de la région de Tébessa ; au Djebel Dyr, ils se prolongent, apparens et ininterrompus sur une longueur de 4 kilomètres. La teneur du minerai varie de 60 à 70 pour 100, ce qui donne, pour la tonne de phosphate, de 42 à 47 francs. Or les frais d'abatage, sortage et séchage, de transport, transbordement, ne dépassent pas 26 francs, — ce qui laisse un bénéfice moyen de 16 à 20 francs.

La découverte et l'exploitation de ces phosphates, l'un des engrais les plus appréciés, pouvait avoir pour l'Algérie d'incalculables conséquences. Des rapports qui m'étaient communiqués, il résultait que, dans le Djebel Dyr, la réserve de phosphate était soixante fois supérieure à celle de tout le département de la Somme qui, seul, en possède d'importans gisemens; qu'elle était douze fois plus grande que celle de la Caroline du Sud, et supérieure à celle de toute la Floride. L'Algérie paraissait donc appelée sous peu à devenir le plus grand pays producteur de phosphates du monde, le maître et le régulateur du marché européen.

Autour des centaines de millions que représentaient les gisemens algériens, les convoitises s'éveillaient et les impatiences s'agitaient. Était-ce la solution attendue, désirée, au problème complexe que je résumais plus haut : découvrir en Algérie un produit qui n'eût que peu ou pas de similaire en France et qui fût d'une consommation générale ? Les phosphates allaient-ils jouer en Algérie le rôle qu'avaient joué en Californie et en Australie les mines d'or ? La question se posait en France. La presse et la Chambre, les capitalistes et les cultivateurs, s'en préoccupaient ; les partisans de notre expansion coloniale voyaient, dans cette découverte et dans les résultats déjà acquis par deux compagnies anglaises, une justification nouvelle de la conquête et de la confiance dans l'avenir ; les adversaires : une affaire louche,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 septembre 1895, *La question des phosphates algériens*.

aux dessous malpropres, et dont les bénéfices incertains ne compenseraient pas les dommages causés à la morale publique et au bon renom de notre administration. Le chauvinisme s'en mêlait, et les plus ardens allaient disant que les concessions faites étaient entachées de fraude et de corruption, que l'Algérie était en voie de passer aux mains des capitalistes anglais et des ouvriers italiens; que si la France savait conquérir, elle était inhabile à exploiter, et que, dans notre incurable insouciance et notre infinie naïveté, nous travaillions toujours et partout pour d'autres qui s'enrichissaient à nos dépens. Une visite à Tébessa pouvait seule permettre de dégager la vérité de ces assertions contradictoires.

De Constantine, je gagnai le Kroubs, point de jonction des voies ferrées de Biskra et de Tunis. Au Kroubs, le paysage plus riant devient plus boisé. Les vergers apparaissent; des bouquets d'eucalyptus encadrent de leur maigre feuillage les maisons carrées des colons, gardant de leur origine première des allures de forteresses, les longs hangars troués de meurtrières. Sur les pentes fissurées et ravinées des montagnes se déploient des forêts de chênes-liège, de pins d'Alep et de chênes verts. Au long des rivières aux eaux rares, les lauriers rabougris étalent leur sombre verdure mouchetée de fleurs roses; dans la plaine, le Kabyle promène sa primitive charrue dont le soc égratigne la terre; les bœufs paissent l'herbe courte; l'automne est venu; hommes et bêtes, tout se meut lentement sur ce sol qui, lui-même, se repose. Guelma se dresse au flanc d'un coteau dominant une plaine fertile qu'encadrent à l'horizon lointain des montagnes boisées et de vertes collines. La voie ferrée, courant au long des crêtes, surplombe un vaste panorama de collines et de plaines, avant d'atteindre Souk-Ahras, point de départ de la ligne de pénétration qui, plus au sud, se termine à Tébessa.

A Souk-Ahras se concentrent, avant d'aller gagner le port de Bône, les produits de la région de Tébessa; les céréales et les bois, le liège et les bestiaux, et surtout les phosphates, dont 550 tonnes arrivent quotidiennement, donnant à la gare une importance croissante et un trafic des plus actifs. Sous cette impulsion, Souk-Ahras — où naquit saint Augustin et qui fut, sous le nom de Thagasta, un établissement militaire romain — se métamorphose, rappelant sous son nouvel aspect les villes américaines naissantes. N'était l'élément indigène, on pourrait se croire brusquement transporté dans un bourg prospère du Far-West; mais cet élément prévaut, représentant, comme l'Hindou en Asie, le nègre dans les États-Unis du sud, le Chinois partout où il

prend pied, l'un des facteurs indispensables du mouvement en avant : la main-d'œuvre à bon marché.

De Souk-Ahras à Tébessa : 128 kilomètres, franchis en six heures. La vieille Théveste apparaît, par 1 088 mètres d'altitude, avec ses ruines romaines du premier siècle de notre ère, si bien décrites par M. A. Ballu, avec son arc de triomphe de Caracalla, ses remparts byzantins construits par l'eunuque Salomon, son temple tétrastyle, dit de Minerve, sa basilique et son monastère recouvrant une superficie de 20 000 mètres carrés. Entre ce qui fut et ce qui est, le contraste est saisissant. Dans les ruines de la basilique, située hors des murs, on se croirait à Lambessa ou à Timgad. Le même soleil y dore les colonnes, les dalles et les voies désertes; le même grand silence plane sur ces pierres sculptées par la main de l'homme, effritées par le temps; tandis qu'à l'horizon, aux flancs des collines dénudées, s'estompent les hangars blancs de la concession du Dyr, et qu'à quelque pas, dans Tébessa, une foule hétérogène circule sur le cours, entre les remparts byzantins et une ébauche de jardin public moderne, où les chapiteaux de colonnes servent de siège aux Arabes indolens. Et pourtant, dans ce cadre antique, sur cette terre française, la note dominante m'apparaît essentiellement américaine. Les gens s'abordent et parlent de phosphates, comme autrefois, à San Francisco, de mines d'or. Les mêmes préoccupations se lisent sur les visages; on sent passer sur cette ville, sentinelle avancée de l'Algérie sur la route de Kairouan et de la Tunisie, un souffle de vie intense et d'impatiente attente. Je retrouve ici le *go ahead* yankee, l'assurance d'une réussite prochaine, la foi dans l'avenir, puis aussi la fantasmagorie des chiffres jetés au hasard, des paroles qui grisent, des imaginations qui s'enflamment.

J'y retrouve aussi autre chose; Tébessa est en fête. Une kermesse y est organisée au profit des blessés de Madagascar. Tous y prennent part, tous y contribuent avec une touchante unanimité, Un sentiment intime, profond, rapproche les cœurs et joint les mains, ajoutant une note nouvelle, sincère, émue, aux évocations du passé et aux préoccupations du présent.

Ces évocations et ces rapprochemens sont curieux à observer dans ce coin perdu et naguère somnolent de l'Afrique française, qui tout à coup s'éveille et se dit que, demain peut-être, il sera, lui aussi, un grand centre commercial et une populeuse cité. A cela, rien d'impossible; on a vu des choses plus invraisemblables, et le rêve, si ambitieux soit-il, peut devenir une réalité. Le phosphate est plus nécessaire à l'humanité que les diamans du Cap

et les perles du golfe du Mexique ; il existe ici, et en abondance. Le fait étant acquis, voit-on trop vite et va-t-on trop loin ? Ne tient-on pas un compte suffisant des obstacles, ou le tenant, estime-t-on, comme en Amérique, que le plus sûr moyen de les surmonter est encore de les dédaigner et que la foi intrépide a raison de tout ? Plus ici qu'ailleurs, les passions sont intenses ; plus ici qu'ailleurs, les idées s'incarnent en des individualités ; et les questions de personnes prennent le pas sur l'intérêt général. Ce n'est pas l'un des moindres étonnemens qu'éprouve l'observateur d'entendre apprécier les solutions à intervenir moins d'après leurs conséquences probables et leur répercussion possible sur la prospérité publique, qu'au point de vue des personnalités qui s'en constituent, au nom de leurs intérêts privés, les partisans ou les adversaires. Il semblerait que, lorsqu'il s'agit d'une question d'ordre général, comme celle des phosphates, l'accord dût être prompt et que l'évident avantage de tous suffit à faire taire les animosités personnelles. Il n'en est rien. Les préoccupations qui se font jour et qui dominent semblent n'avoir qu'un objectif unique : exclure *per fas aut nefas* certains hommes de toute participation à une exploitation lucrative, assez vaste pour tous, faire appel aux haines locales et aux rancunes nationales, accuser des adversaires politiques des pires méfaits et réclamer, au nom de la morale publique et privée, moins une enquête impartiale qu'une condamnation sans appel.

Que les accusations portées contre les premiers concessionnaires soient fondées, qu'il y ait eu des agissemens délictueux, des compromissions fâcheuses, des actes de pression, cela paraît vraisemblable ; que des offres sérieuses aient été écartées, que des dénis de justice aient été commis et que certains intérêts aient été lésés, les mesures prises par le gouvernement vis-à-vis de ses fonctionnaires autorisent cette créance ; mais, à examiner la question à ce point de vue, les mesures de répression prises par lui n'ont pas un caractère de sévérité tel qu'elles justifient la gravité des accusations formulées, et il n'a rien moins fallu pour en amener là l'opinion que l'ordre brusquement donné de dénoncer en bloc toutes les concessions octroyées et de suspendre les travaux d'exploitation en cours. Tant que l'incident se bornait à des contestations soulevées et des récriminations échangées, il n'était que regrettable, mais il pouvait, avec le temps, s'apaiser et se terminer par une transaction. Il était déplorable en ce sens, qu'une fois de plus, et dans des circonstances où les intérêts généraux étaient en jeu, où un avenir brillant s'ouvrait pour la colonie, il mettait à nu l'une des plaies vives de l'Algérie, il

jetait à nouveau le discrédit sur des individualités en vue, sur les communes, sur l'administration, sur, ceux qui, de près ou de loin, avaient eu affaire avec les phosphates. Il rouvrait l'ère des scandales, il autorisait les assertions des pires ennemis de l'Algérie, et de ceux qui, Français ou étrangers, visiteurs de passage ou résidens permanens, affectent de ne voir ici que vol ou concussion, illégal arbitraire ou corruption s'étalant au grand jour.

Et cela, au moment même où l'exploitation des phosphates, justifiant les espérances conçues, entrait dans une voie de prospérité, attirant l'attention des capitalistes sur l'Algérie, appelant les capitaux chez elle et réalisant ce *desideratum* de notre grande colonie africaine, fournissant, sans concurrence possible, à la mère patrie et à l'Europe, l'engrais nécessaire pour féconder le sol épuisé et raviver son ancienne fertilité, enrichissant le monde en s'enrichissant elle-même, ouvrant à son commerce des débouchés importans et à ses ports un trafic considérable. A cette ère naissante et brillante succédait, sans transition, un temps d'arrêt, puis une série de complications coïncidant avec une crise financière en Europe provoquée par la baisse des actions des mines d'or du Transvaal. Brusquement ramenée en arrière, entravée dans son développement, l'Algérie voyait, une fois encore, la probité de ses ressortissans mise en cause, l'intégrité de ses administrateurs mise en doute, et une défiance légitime remplacer une confiance que motivaient des résultats acquis.

Ce qui s'est passé ici n'est, à tout prendre, spécial ni à l'Algérie ni à la France. On a vu, on voit, partout où une découverte inattendue révèle une source de richesses inespérées, les appétits en éveil, les convoitises surexcitées. On affirme que des concessions ont été octroyées au mépris des droits de l'État et de l'équité, mais s'il n'est que juste de signaler à la réprobation publique les agissemens de certains politiciens, on est aussi en droit de s'enquérir quel a été, en cette occurrence, le rôle de ceux qui, représentant le gouvernement, ont, par leur insouciance, leur faiblesse ou leur complicité morale, prêté la main à ces agissemens, et qui, engageant la signature de la France, ont consacré la spoliation des droits de la France. La justice ne saurait avoir deux poids et deux mesures, et, indulgente aux uns, être implacable pour les autres. Puis, dans quelle mesure les compagnies d'exploitation de Tébessa sont-elles complices des fraudes commises? A s'en tenir aux faits, elles ont acquis des détenteurs des concessions primitives leur droit d'exploitation; elles croyaient au succès et, y croyant, ont fait partager leur confiance à leurs actionnaires; elles ont réuni des capitaux, ouvert des galeries, embauché des ouvriers,

construit des chemins de fer et procédé à l'extraction du phosphate. Les premières s'y ruinèrent; celles qui les imitèrent couraient le risque de se ruiner comme leurs devancières. Éclairées par l'expérience, elles sont en voie de s'enrichir. Puis, ces galeries qu'elles ouvraient, nul n'en ignorait; ces voies ferrées qu'elles construisaient, et dont une, celle du Kouif, mesure vingt-six kilomètres, elles les construisaient avec l'autorisation formelle et le concours des agens de l'administration, les terrains à exproprier pour les constructions appartenant, en partie, à l'État. L'extraction à laquelle elles se livraient et qui employait près de 800 ouvriers était contrôlée et vérifiée par les agens de l'État, transportée par la compagnie de Bône-Guelma au port de Bône, et de là en Europe. Tout cela se faisait ouvertement, au grand jour et depuis plus de deux ans.

Si, comme leurs devancières, ces deux compagnies anglaises s'étaient ruinées, il n'en eût été que cela. Nul, à coup sûr, ne leur fût venu en aide, et elles n'avaient nul recours contre les vendeurs, ni contre l'État qui avait octroyé les concessions. Sur la terre d'Afrique, on eût compté quelques ruines de plus, quelques autres millions engloutis, et la question de droit et de moralité publique n'eût certainement pas même été soulevée. Heureusement pour l'Algérie il en a été autrement. L'expérience faite par ces compagnies, à leurs risques et périls, prouve que l'exploitation est lucrative, que la colonie possède une source considérable de richesses. Sur ce, les convoitises de s'éveiller, les réclamations de surgir, l'opinion publique de s'indigner. N'est-il pas un peu tard ? Non, répond-on, car les droits de l'État, non plus que ceux de l'honnêteté publique ne sauraient se prescrire; et il y a ici de légitimes intérêts lésés. Que justice se fasse donc, mais, pour Dieu, que dans ce conflit de haines personnelles et de cupidités déçues, on ait quelque peu souci de l'Algérie, éprouvée par la prospérité, semble-t-il, autant que par l'adversité, toujours victime et toujours décriée, que l'on sacrifie au milieu de ce vacarme d'accusations diffamatoires et d'imputations outrageantes dont on l'a rendue responsable.

VI

Biskra. — Le Sahara. — Déployée en une longue façade de 1 100 kilomètres sur la Méditerranée au nord, notre colonie africaine s'adosse, au sud, au Sahara. De chacune des capitales des trois provinces, une voie ferrée, amorce de futurs prolongemens, s'enfonce dans l'intérieur, aboutissant à l'un des seuils d'accès

du désert. Oran, par la ligne d'Arzew, mesurant 454 kilomètres, atteint Aïn-Sefra; Alger, par sa ligne achevée jusqu'à Barrouaghia, tend à se relier à Laghouat; Constantine, que le chemin de fer de Philippeville rattache à la mer, rejoint Biskra par une voie ferrée de 239 kilomètres, que l'on doit prolonger jusqu'à Ouargla située à 350 kilomètres plus au sud. En tant que vestibule du Sahara, ville d'hiverneurs, *sanatorium* et *solarium*, Biskra est la plus rapprochée de Paris dont 2 000 kilomètres et soixante heures de voyage la séparent.

Le Sahara s'annonce de loin. Par delà Batna, distant de 99 kilomètres de Constantine, le paysage change, plus plat, plus dénudé, semé de genévriers et de tamaris. Le train, côtoyant les lacs salés de Tinslitt et de Mrouri, fuit, sur de longues pentes inclinées, vers le sud, laissant derrière lui la chaîne de l'Aurès, tandis qu'à l'horizon se profilent les arêtes de l'Amar-Kraddhou « Montagne à la joue rose », que le soleil qui décline dore de teintes invraisemblables. Entre des roches rouges court et bruit l'Oued-El-Kantara. Une haute muraille verticale, aux arêtes bizarrement découpées, se dresse, fissurée par les eaux. La voie ferrée serpente, suivant les sinuosités du torrent, contournant, puis abordant l'obstacle, le franchissant par trois tunnels, et, brusquement, débouchant dans un paysage fantastique, dans une région d'un gris jaune, aux infinis lointains, aux collines et aux plateaux écrasés, aux dunes de sable écrêtées par les vents. C'est El-Kantara, la porte du désert. Sur l'oued du même nom, un pont romain; en 1844, nos bataillons le franchissaient sous le commandement du duc d'Aumale, et, devant le même paysage, s'arrêtaient, saisis d'étonnement, s'écriant : « La mer, la mer ! »

C'est en effet la mer de sable et de cailloux, de l'Erg sablonneuse et de l'Hamada caillouteuse, semée de chotts et d'oasis, de végétation rabougrie et de palmiers aux troncs majestueux et au feuillage échevelé, mais recouvrant plus de 6 millions de kilomètres carrés, région longtemps mystérieuse et redoutée des anciens, et dont nos explorateurs modernes ont enfin soulevé le voile et révélé les secrets. En l'abordant, on se sent au seuil d'un monde nouveau. Je retrouve ici des sensations éprouvées ailleurs, celles que je ressentais quand, par delà les mers tempétueuses du pôle sud, par delà le cap Horn doublé, j'entrevoyais l'Océan Pacifique aux flots bleus, et que, plus tard, sur l'Océan équatorial, je voyais surgir les terres polynésiennes, la masse énorme du Mauna-Loa, dressant au-dessus des vagues sa cime neigeuse sous un ciel tropical.

Après avoir franchi les gorges d'El-Kantara, le train descend

dans la plaine que teintent de rose les rayons du soleil couchant. Longeant l'oasis d'El-Kantara, il dépasse la fontaine des Gazelles pour atteindre enfin, à 50 kilomètres plus au sud, Biskra, la « Reine des Zibans », que les Arabes appellent : Biskra el Sekera, « la Sucrée », que les Romains nommaient : *Ad Piscinam*, à cause de ses eaux thermales. C'était alors, comme aujourd'hui, un point stratégique important, le point de départ des voies de pénétration. Des postes avancés couvraient cette ville que les Vandales dévastèrent, que les Turcs relevèrent et occupèrent, dont ils firent « une grande et belle cité », comme l'écrivait Moula-Ahmed en 1710, comme l'attestent ses ruines, et aussi une relation de la peste constatant que le nombre des victimes du fléau y fut de 71 000. Biskra ne s'en est pas relevée, et sa population, au dernier recensement en 1891, n'excédait pas 7 166 habitans, dont 502 Français. Ces chiffres sont aujourd'hui dépassés. Biskra se repeuple, hiverneurs et touristes y affluent. On en compte près de 5 000 en moyenne.

Située par un peu plus de 100 mètres d'altitude, dans un cadre de verdure qu'enserre, non pas encore le désert, mais la steppe, Biskra apparaît comme une petite ville coquette, gracieuse et propre, construite autour d'un grand jardin qui en occupe le centre, qu'ombragent des ficus et des palmiers, des poivriers et des gommiers, que sillonnent des ruisseaux d'eau courante dérivés de l'Oued-Biskra, et qui vont, à quelques pas de là, arroser sa merveilleuse oasis de 140 000 palmiers-dattiers. Le fort Saint-Germain commande le barrage des eaux et tient à sa merci l'oasis et les habitans qui en vivent. En cas d'insurrection, la dérivation des eaux de l'Oued amènerait promptement les Arabes à composition.

Autour de ce jardin se profilent des rues en façade, coupées à angle droit, bordées de maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et parfois un premier étage avec toit formant terrasse, blanches ou teintées de rose. Des arcades extérieures abritent le promeneur des rayons brûlans du soleil, et des cours intérieures entretiennent la fraîcheur dans les appartemens. L'hôtel de ville est, sans contredit, le plus gracieux monument de Biskra. Il s'élève en façade sur le jardin, et, bien que de construction récente, il charme l'œil et cadre avec le site ; ses colonnettes, ses coupoles, ses galeries, son frais patio et ses arcades sont d'un heureux effet. Autrement curieux pour le touriste est le marché de Biskra, vaste cour intérieure qu'entourent des galeries voûtées, sous lesquelles, du matin au soir, se presse une foule affairée, autour desquelles s'allongent d'interminables files de chameaux ; ils

débordent, dans les rues adjacentes, ou attendent, accroupis, leurs charges. Partout des piles de sacs remplis de dattes, de sel, d'orge, de blé dur, d'oranges et d'étoffes; partout des Arabes chargeant ou déchargeant leurs animaux, ou bien étendus sur des nattes, adossés au mur, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Puis, sur des tréteaux improvisés, d'invraisemblables objets: colliers d'excrémens de gazelles aromatisés de civette ; lézards du désert vivans ou empaillés, mesurant plus d'un mètre de longueur ; lézards de palmiers, outres en peau de chamelle, gazelles vivantes, armes touaregs, nattes aux couleurs vives, étoffes aux couleurs crues, peaux de chacal et de panthère, coussins en cuir, paniers d'alfa tressé, fruits et comestibles inconnus, tout un monde d'objets étranges, tout un assemblage d'hétéroclites étalages. Des sons criards dominant le bruit des voix et la traînante mélopée de la guzla annoncent le voisinage de la rue des Ouled-Naïls. Chaque soir, parées de leurs lourds et bruyans bijoux, elles dansent dans les nombreux cafés maures de Biskra. Arabes et nègres, semble-t-il, ne se lassent pas de cette danse du ventre, plus grotesque encore que lascive, et qui rappelle de très loin mais avec infiniment moins de grâce, celle des almées javanaises.

A Biskra, l'été est torride, la température variant de 40° à 48° à l'ombre pour ne descendre que rarement au-dessous de 30° pendant la nuit. L'hiver est doux; d'octobre à avril la température moyenne est de 14°,9, supérieure de 3°,5 à celle de Nice. Mais où Biskra l'emporte, c'est par la siccité de son climat. Alors que la moyenne de pluie est à Nice de 92^{mm},495, elle n'est, à Biskra, que de 17^{mm},429. Ces conditions particulières font de Biskra une station hivernale à l'usage des rhumatisans et de tous ceux qui ont peine à supporter l'humidité de nos régions du nord. Sa source thermale ajoute, par ses propriétés curatives, aux qualités préventives du climat. Cette source, Hammam-es-Salahin, la « source des Saints », la *Piscina* des Romains, la « Fontaine Chaude », comme on la désigne ici, est située à huit kilomètres de Biskra, à laquelle la relie un petit tramway. Légèrement alcaline, cette source rentre dans la catégorie des eaux chlorurées, sodiques, sulfurées. Son débit est de 25 litres par seconde, sa température, au point d'émergence, est de 46°,2. Les Arabes, dont beaucoup sont atteints de maladies de peau, ont, dans l'eau de cette source, une confiance justifiée par ses effets et une expérience séculaire. « Va au Hammam de Biskra et tu seras guéri en peu de jours », disent-ils à l'Européen débilité. Les Romains connaissaient les propriétés de ces eaux thermales pour les cardiaques, les dyspeptiques, goutteux, rhumatisans et bronchitiques.

Tant d'avantages justifient-ils les craintes qu'inspire aux hôteliers d'Alger la concurrence éventuelle de Biskra au point de vue des hiverneurs? Je ne le crois pas. Si Biskra, en tant que station thermale et hivernale, est appelée à attirer à à elle un certain courant de valétudinaires, elle n'est pas pour détourner d'Alger ceux qu'y appellent le charme de la vie, le voisinage de la mer, la beauté des sites. Que les hiverneurs d'Alger terminent leur séjour par une excursion à Biskra, que Biskra recrute en Europe une clientèle spéciale de malades qui n'iraient peut-être pas à Alger, c'est vraisemblable; mais tout ce qui est pour attirer le touriste et le valétudinaire sur la terre algérienne ne peut que profiter à la grande ville, que vingt-six heures de mer seulement séparent de Marseille et qui restera toujours le pôle d'attraction. Beaucoup iront à Alger sans visiter Biskra, très peu iront à Biskra sans venir à Alger.

A quelques kilomètres de Biskra se trouve le col de Sfa. On traverse, pour l'atteindre, une plaine ondulée et caillouteuse. Par un sentier qu'ont tracé les caravanes, on gagne le sommet du col d'où l'on découvre au nord-est la chaîne de l'Aurès, au sud le Sahara. Vu du col de Sfa, il apparaît tel que le décrit Ptolémée : « Pareil à une peau de panthère étendue sur le sol. » Les taches sombres, ce sont les oasis de Biskra, de Chatma, de Filiach, de Sidi-Khélif, et celles plus lointaines d'El-Outaïa, de Sidi-Okba, se détachant sur le sable jaune du désert. La vue est grandiose, le site est solitaire, et sur cette nature étrange, le soleil, alternativement brillant et voilé par de grands nuages blancs, produit d'indicibles effets de lumière.

Par sa position, Biskra est le centre politique et militaire, administratif et commercial du Zab, mais c'est à 20 kilomètres plus au sud que se trouve le centre religieux, Sidi-Okba. Située dans l'oasis du même nom, Sidi-Okba, peuplée de 5000 Arabes et nègres et de deux Européens, est un lieu de pèlerinage très fréquenté, possédant une école de droit musulman d'où sont sortis des théologiens célèbres et où le fanatisme musulman est intense. Ses rues étroites, ses maisons en pisé lui donnent une apparence misérable; sa population grouille dans les rues, se presse dans la mosquée, l'une des plus anciennes de l'Algérie, où repose, dans une koubba, le corps de Sidi-Okba, fondateur de Kairouan. Dans le demi-jour du sanctuaire, sous le dôme soutenu par des colonnes, des centaines d'Arabes se livrent à leurs dévotions. La mosquée est trop petite pour contenir tous les fidèles, et, au dehors, des centaines d'autres sont accroupis, psalmodiant des versets du Koran. Non sans peine, le visiteur pénètre

dans l'enceinte à travers la foule indifférente ou hostile, non sans peine il s'en dégage, et gravit l'escalier aux hautes marches qui aboutit au sommet du minaret. De là se déroule un merveilleux panorama. Par-dessus les palmiers de l'oasis dont les pieds plongent dans l'eau et la tête dans le feu, par delà la ville accroupie sous leur ombre, se dessinent au nord la longue crête du Djebel Amarkaddou; au nord-ouest, Biskra et son oasis; au sud, le désert.

VII

Oran. — Par Blida et la plaine de la Mitidja, par Orléansville et l'immense plaine du Chélif, par Relizane et les plaines de la basse Mina, on gagne Oran, la ville hispano-française, que sa voie ferrée relie à Alger distant de 421 kilomètres, que la Compagnie transatlantique rattache à Marseille, à Malaga, Gibraltar et Tanger. Des fenêtres de l'hôtel Continental, j'aperçois au-dessous de moi le ravin profond de la Rouina, les fortifications du Château-Neuf, puis un coin de mer blanc sous un ciel d'azur. Chemin faisant, j'ai revu Blida, « Blida la parfumée », « Blida la courtisane », que Mohammed-Ben-Yussen comparait à une rose.

Rose, elle l'est; elle en a la couleur, le charme et le parfum qui se mêle à celui de ses bosquets d'orangers en fleurs. On comprend en la voyant, en y séjournant, même peu de jours, l'attrait que cette ville exerçait sur les Arabes. Ils y venaient autrefois, au temps de leur domination, loin d'Alger, nid de pirates, loin de la mer, qu'ils écumaient, chercher le repos, l'ombre et le plaisir. Sous les yeux se déploie la Mitidja, tapis de verdure, les pentes douces du Sahel, l'Atlas, et dans le lointain, se détachant sur une crête élevée, le « tombeau de la Chrétienne ». A l'extrémité du jardin de Blida s'étend « le Bois sacré ». Des oliviers gigantesques, aux troncs noueux et plusieurs fois séculaires, abritent de leur ombre épaisse les tombeaux des saints de l'Islam.

Nul lieu plus solitaire et plus propice à la rêverie; mais ce jour-là même avait lieu le pèlerinage annuel des femmes arabes au mausolée de Sidi-Ahmed-El-Kébir, enseveli dans le cimetière pittoresque qui borde l'une des rives de l'oued auquel le saint a donné son nom. Le coup d'œil est merveilleux. Revêtues de leurs plus riches costumes, les femmes remontent, en longues théories, l'étroit sentier qui mène au champ de repos et qu'ombragent de grands caroubiers, des oliviers et des peupliers-trembles. Groupées sur les tertres gazonnés, assises sur les tombes, ces fantômes blancs, drapés dans leurs haïks, ne laissent voir sous le

voile qui recouvre leur visage que des yeux agrandis par le kohl. Pas un homme au milieu d'elles; ainsi le veut la coutume. Tristes, elles ne le sont pas, non plus que recueillies. La mort ne comporte pas de tristesse pour l'Arabe, et les cimetières sont les jardins de plaisance des femmes, le vendredi, où ils constituent, avec leurs fréquentes visites aux bains maures, et leurs plus rares visites entre elles, les uniques distractions de leur vie cloîtrée. Volontiers, croirait-on, elles échangeraient cette vie contre celle que mènent nos Européennes. A quoi bon être femme, jeune et jolie, si c'est pour traverser la vie sous un voile qui dérobe la beauté à l'admiration, pour dissimuler l'élégance de sa taille et les grâces de ses formes avec autant de soin que d'autres en prennent ailleurs pour les mettre en valeur? Et cependant elles ne voudraient ni changer ni être autres. La fillette aspire au jour où, elle aussi, cachera son visage et voilera les charmes naissans réservés à son époux. La marque du Coran est profonde, l'empreinte indélébile. L'Arabe est inconvertissable, et nos missionnaires avouent ne rien gagner sur cette race réfractaire à nos idées religieuses, qui nous tient pour des païens, et qui a, elle, l'instinct croyant au plus haut degré. « Tu ne sais même pas museler ta femme », répond avec dédain l'Arabe à celui qui lui vante nos coutumes et lui parle d'une autre foi. C'est au grand jour, devant tous, qu'il professe la sienne, qu'il prie et baise le sol, qu'il invoque Allah, indifférent aux regards curieux, aux sourires railleurs qui errent sur les lèvres des *Roumis*, mais qu'arrête l'inconscient respect qu'impose toute manifestation de foi sincère.

Ici, je mesure l'abîme qui les sépare de nous. Entre deux religions *bibliques*, au sens grec du mot, c'est-à-dire ayant chacune un livre de révélations, un code moral écrit, des préceptes et des prescriptions dictés par le créateur à la créature, tout rapprochement est impossible. Entre Jéhovah et Allah, entre Christ et Mahomet la lutte dure toujours. Je comprends aussi comment le christianisme, impuissant jusqu'ici à entamer l'islamisme, eut raison des dieux de l'Olympe, de cette mythologie aux contours vagues, qui ne reposait guère que sur des légendes poétiques, sur des traditions orales et qui, brusquement, s'écroula devant un enseignement où le philosophe païen retrouvait, avec les plus hautes conceptions de ses sages, des préceptes inconnus d'eux, s'imposant à lui de par leur autorité morale, ouvrant à son intelligence, à son cœur, un monde d'idées nouvelles et de consolatrices croyances.

Mais si nous ne pouvons ni convertir l'Arabe à notre foi,

ni l'amener à penser comme nous, ni modifier sa conception de la vie et les modes de vie que cette conception implique, quelle solution pratique et logique s'imposait au début de l'œuvre de colonisation, si ce n'est la tolérance et la juxtaposition des races? On n'a donc pas fait fausse route. Et je me reportais en pensée à l'entrevue que j'avais eue, l'année précédente, avec Areski et Abdoun, deux chefs de bandits kabyles, condamnés à mort et attendant leur exécution. Résignés à leur sort, ils me disaient que, jugés et condamnés par les Roumis, comme ils nous désignent, ils n'en voulaient pas aux Roumis; que ce qu'ils avaient fait devait être fait, puisqu'il avait été fait, et qu'Allah choisit ses instrumens où il lui plaît. Doux oreiller, semble-t-il, le fatalisme, à l'heure suprême, théorie simpliste et commode, qui explique tout et absout tout, mais aussi théorie qui pourrait aboutir à des conséquences inattendues le jour où l'Arabe verrait, dans notre suprématie définitivement acquise et incontestée, un décret sans appel d'Allah, lui enjoignant de se soumettre, et d'accepter un ordre de choses de toute éternité prévu par lui; ce jour-là, toute résistance cesserait devant le fait qui, de par la logique fataliste de l'Islam, amènerait l'Islam à désarmer et justifierait du même coup, et d'une manière éclatante, les procédés humanitaires de la France.

« Oran, murmurait le chef marocain Mohammed, Oran est une vipère tapie sous son rocher; malheur à qui l'éveille! » Il laissait sous les murs et dans les ravins de la ville qu'il avait tenté de surprendre l'élite de son armée, ses meilleurs lieutenans, et suivi d'une faible escorte, il lançait à Oran une dernière imprécation, reprenant en fugitif la route d'Oudjda et de la frontière du Maroc. Sur cette sèche et dure terre qui rappelle la terre d'Espagne, l'Espagne a laissé son empreinte; les Espagnols y sont nombreux, plus nombreux que les Français. Ce port étroit est le plus commerçant de l'Algérie; des pyramides de barriques de vins et des sacs de céréales encombrent les quais; les gens qui se croisent dans les rues n'échangent que des chiffres : chiffres d'offres et de demandes, d'achat et de vente, cours des vins et des moutons, des blés et des huiles. Rien ici qui évoque le souvenir d'Alger, sauf un coin de boulevard : le boulevard Seguin, bordé de boutiques élégantes et de cafés où se réunissent, l'après-midi, les affaires terminées, les négocians de loisir et les voyageurs de passage. Cette ville est espagnole, française, arabe et nègre. Elle est surtout un port de commerce, le port occidental de l'Algérie. Elle prospère et s'étend, concentrant les produits des plaines du Chélif et de la Mina, les céréales d'Orléansville, les

sels d'Oued-Djemaa, les vins et les olives de Relizane, de Saint-Denis-du-Sig et de Sainte-Barbe-du-Tlélat. Le site sur lequel elle s'élève est pittoresque, mais la végétation est pauvre ; la lutte pour la vie est âpre et le labeur incessant. Comparée à Oran, Alger semble une Capoue.

Tout autre apparaît Tlemcen, « la ville des mosquées », l'ancienne capitale du Maghreb central, l'une des plus curieuses des cités de l'Algérie et des moins visitées par les touristes. Et cependant l'accès en est aisé : une voie ferrée de 165 kilomètres la relie à Oran. Il est vrai que ses hôtels laissent à désirer, et que pour se rendre d'Oran à Tlemcen, il convient d'être matinal, mais Tlemcen vaut qu'on le soit et qu'un peu plus ou moins de confort n'entre pas en ligne de compte. Après une visite de quelques heures à Sidi-Bel-Abbès, le train du soir m'emporte à travers un paysage fantastique qu'éclaire la lune en son plein; des plaines fertiles de l'Isser, il gravit, par des rampes et des tunnels, une région montueuse, accidentée et boisée. Chemin faisant, je cause avec mes compagnons de route : un colon français de Saint-Denis-du-Sig, un chirurgien militaire en retraite domicilié à Orléansville. Leur conversation m'intéresse; le premier est né en Algérie et ne l'a jamais quittée. Il appartient à cette catégorie, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le supposerait, d'Algériens, enfans de colons français, qui ne connaissent pas la France; j'en ai vu à Alger; on en rencontre fréquemment dans l'intérieur. Le second habite l'Algérie depuis trente ans; il est essentiellement Algérien et n'a, semble-t-il, nul désir de revoir la terre natale. De ce qu'ils me disent se dégage tout d'abord un point de vue particulier, une manière d'envisager les choses qui m'a déjà frappé dans d'accidentelles rencontres antérieures. Et une question nouvelle s'impose à mon attention : dans quelle mesure le fatalisme arabe agit-il sur l'Européen ?

De même que l'homme ne saurait impunément vivre dans un air ambiant vicié sans en ressentir les effets, de même il ne saurait vivre dans une atmosphère morale, dans un milieu d'idées sans s'en imprégner plus ou moins. Certes, l'on voit des natures d'élite fortement trempées résister aux plus pernicieux exemples, aux plus dangereux contacts, de même que l'on voit des êtres sains et vigoureux braver les fièvres des tropiques et le *vomito negro* du Centre-Amérique, mais ce sont là des exceptions. L'homme subit inconsciemment l'influence de son milieu, et l'exemple des races les plus résistantes le prouve; l'Européen, aux Indes comme aux Antilles, devient insensiblement « Anglo-Indien » ou « Créole ». Or, ce qui me frappe chez mes interlo-

cuteurs, c'est une tournure d'esprit fataliste que j'ai déjà notée à Alger. Elle revêt ici, et le plus souvent, un caractère d'indifférence nonchalante et de résignation passive, d'éloignement pour ce qui est effort et de scepticisme pour ce qui est volonté. Le succès viendra, semble-t-il, s'il doit venir; à le poursuivre, à le conquérir de haute lutte, on perd ses forces et son temps. Et dans cette conception négative du labeur obstiné et persévérant, je retrouve, modifiée dans la forme, la théorie fataliste de l'Arabe: « Il en sera ce qu'il en sera; l'homme ne peut rien, Allah seul est puissant. » Puis, je note aussi l'apparente complicité de la nature, complicité plus sensible et plus visible sur cette terre d'Afrique qu'ailleurs : les nuées de criquets qui, en quelques heures, dévastent toute une région, ne laissant qu'un sol dénudé là où ondulaient de riches moissons; le soleil dévorant et les implacables sécheresses, les fleuves et les sources taries, le sirocco dévastateur, ces plaies d'Égypte, redoutables dans leur soudaineté, contre lesquelles l'homme ne peut rien, que sa prévoyance ne saurait conjurer, que ses efforts ne sauraient arrêter. En présence de pareils phénomènes, à quoi servent les calculs de l'humaine sagesse, les efforts de l'humaine faiblesse? L'homme qui se sent à la merci des événemens et des élémens doit être tenté de s'en tenir à un minimum de travail en vue d'un résultat trop incertain. Est-ce à la nature même, est-ce à l'Arabe, qui lui-même l'a empruntée à la nature et au sol qu'il cultive depuis des siècles, qu'est due cette tendance fataliste que je retrouve chez un certain nombre d'Algériens, tendance à laquelle notre race fut de tout temps réfractaire, et qui paralyserait la marche en avant, si l'incessant afflux de l'émigration, le perpétuel va-et-vient de facteurs ethniques nouveaux n'en contre-balançaient la fâcheuse influence?

En revanche, je note aussi un phénomène curieux dû au changement de milieu. Les lois qui régissent la natalité en France sont ici modifiées. Les colons venus de ceux de nos départemens où la natalité est très faible ont une nombreuse progéniture; les familles de six, huit, dix enfans sont fréquentes, dans l'intérieur surtout, et cela, j'y insiste, le père et la mère étant originaires de celles de nos régions où les familles sont le plus limitées. Rien ne prouve mieux ce qu'il y a de *voulu* dans l'apparente infécondité de nos femmes françaises. Les mêmes parens qui, en France, estiment deux ou trois enfans un lourd fardeau, tiennent ici l'enfant pour un aide, leur nombre pour une richesse; et, laissée à elle-même, la nature reprend ses droits, peuplant le sol à défricher. Il y a là un symptôme encourageant pour l'avenir. Aux

aperçus inquiétans succèdent et répondent des aperçus favorables.

Tlemcen est, avec Alger, Constantine et Biskra, l'une des villes les plus pittoresques de l'Algérie; elle est, au point de vue historique, la plus curieuse après la cité morte de Timgad. Sa décadence date de 1500, époque où les Espagnols, acharnés à la poursuite des musulmans, leur enlevèrent Oran. Tlemcen, « la ville sainte », perdit son prestige en perdant son port sur la Méditerranée; elle est aujourd'hui une sous-préfecture et le siège d'une subdivision militaire. Plus méridionale que Biskra, mais située par 800 mètres d'altitude, Tlemcen jouit d'un climat tempéré. Des bosquets de noyers, de figuiers, d'oliviers encadrent d'une luxuriante verdure ses vieux remparts et ses élégans minarets. A la ville arabe se juxtapose la ville juive, aux maisons badigeonnées en bleu, aux murailles décrépites et lézardées. Ici encore je retrouve la haine et le mépris de l'Arabe pour le juif, auquel il ne pardonne ni le mal qu'il lui a fait ni l'argent qu'il lui doit. L'antisémitisme a de nombreux adhérens en Algérie, mais le Français sait mal haïr; il n'a pas l'implacable rancune de l'Arabe, et les brutales violences lui répugnent. Sa haine se dépense en diatribes et l'humilité le désarme. Le juif n'a rien à redouter des colons tant que la conscience du pouvoir que donne l'argent ne le fera pas se départir de son attitude. Il se peut qu'il en vienne là et que l'antisémitisme revête alors une forme aiguë qui pourrait singulièrement compliquer les choses, car à Alger, comme à Oran et à Constantine, les juifs sont nombreux, et, de par leurs capitaux accumulés, influens. Le conflit, si conflit il doit y avoir, apparaît encore lointain, nonobstant quelques manifestations inquiétantes provoquées par l'ingérence des juifs dans les questions de politique locale. Il est difficile cependant d'exiger d'hommes auxquels on a conféré les droits de Français qu'ils s'abstiennent dans des questions où leurs intérêts sont en jeu, dans des élections où ils ont qualité pour voter.

Tlemcen est pour attirer les touristes; quelques-unes de ses mosquées, celles de Djama-Kébir, d'Aboul-Hassen, de Sidi-el-Haloui, sont des chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse arabe, et si l'Alhambra de Grenade, la grande mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville n'existaient pas, ou venaient à disparaître, c'est à Tlemcen que l'on viendrait admirer les plus merveilleuses conceptions de l'art mauresque. Puis les ruines de Mansoura, qu'édifia le sultan Abou-Yakoub, sont grandioses, et les cascades d'El-Ourit, sur la Melfrouch, rappellent, sur la terre africaine, les beaux sites des Alpes.

Autour d'Oran gravitent d'importans centres coloniaux : des villes, comme Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, renfermant de 20000 à 30000 habitans, des communes comme Mascara, Mostaganem, Saint-Denis-du-Sig, peuplées de plus de 10000. Centres agricoles, ils témoignent de l'effort constant, persévérant du colon. On y peut constater, mesurer ses conquêtes, la mise en valeur du sol, la plus-value ajoutée par lui à l'actif de l'humanité. Ici, comme à Sétif et Batna, comme dans les nombreux villages de la province d'Alger, les résultats obtenus et aussi la somme de labeur dépensée frappent les yeux. L'avenir de l'Algérie est dans ces familles où nul n'est oisif, dans ces champs défrichés, dans ces fermes où, comme dans l'ouest des États-Unis, la population s'accroît, la fécondité humaine correspondant à la fécondité de la terre.

Dans une série de lettres adressées au *Journal de Genève* et depuis réunies en un volume (1), que nous recommandons à l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux choses de l'Algérie, M. A. de Claparède, diplomate distingué et écrivain de talent, raconte qu'un jour un voyageur étranger, et qui venait de parcourir la colonie, interrogé par le maréchal de Mac-Mahon, alors gouverneur général, sur ce qu'il pensait de l'Algérie, lui répondit : « Je pense à tout ce que les Anglais eussent fait de ce pays s'il leur eût appartenu. » La réponse était blessante, et le vainqueur de Magenta coupa court à l'entretien. Était-elle justifiée? Nul doute que, vainqueurs comme nous, les Anglais n'eussent procédé autrement que nous ; mais eussent-ils fait mieux? On citera les États-Unis et l'Australie. Examinons. Aux États-Unis, que l'Angleterre a d'ailleurs perdus, j'ai vu un sol vierge, sillonné de grands fleuves, fertile entre tous, un climat tempéré, un habitat prédestiné pour la race blanche; ensuite une race autochtone clairsemée, incapable de lutter, décimée et aujourd'hui presque anéantie; puis l'esclavage florissant, le sol défriché et mis en valeur par les noirs; un sous-sol d'une incomparable richesse : la houille, le fer, le plomb, le pétrole; enfin des découvertes inespérées : des gisemens d'or et d'argent comme le monde n'en avait jamais connu, provoquant une immigration comme le monde n'en avait jamais vu. En Australie : l'autochtone supprimé, un continent entier où le colon se découpait des fermes et des pâturages grands comme nos départemens, où le sol était à qui voulait, où nul ne le réclamait et ne le défendait, puis, là encore, une formidable immigration attirée par l'appât de l'or, par la découverte de métaux précieux à faire pâlir la Golconde antique.

(1) *En Algérie*, 1 vol. in-8°; Fischbacher.

Où sont, dans tout cela, les termes de comparaison applicables à l'Algérie, habitée par une race belliqueuse, défendue, pendant dix-huit années, par une population de 3 millions de Berbères et d'Arabes, maîtres et propriétaires du sol, auxquels, par les traités, la France reconnaissait leurs droits et garantissait le libre exercice de leur culte, auxquels, en un mot, le Français se juxtaposait sans se superposer? Si Alger, Oran et Constantine n'ont ni l'importance ni le chiffre d'habitans de Melbourne, de Sydney, d'Adélaïde, le continent australien, occupé sans résistance depuis 1788, renferme, sur 7 millions et demi de kilomètres carrés, une population d'environ 3 millions d'habitans. En Algérie, dont nous ne sommes les maîtres incontestés que depuis un demi-siècle, on en compte, sur 70000 kilomètres carrés, superficie onze fois moindre, près de 4 millions. Que fût-il advenu de notre colonie si une *seule* des conditions spéciales que nous venons d'énumérer, telle que la découverte des mines d'or et d'argent, s'était produite? Tout bien considéré, rien, absolument rien ne prouve que l'Angleterre eût fait mieux. Elle eût fait autrement, et administré différemment, dira-t-on. L'eût-elle pu, et, le tentant, eût-elle réussi? Sur ce point encore, nonobstant d'inévitables tâtonnemens et des réserves qui s'imposent, je me demande si, étant donnés le point de départ et les circonstances spéciales à l'Algérie, l'on eût pu concilier, dans une plus équitable mesure qu'on ne l'a fait, les droits de la conquête et ceux de l'humanité?

Comparées à notre colonie africaine, nos autres possessions d'outre-mer n'offrent ni les mêmes discordances ni les mêmes antithèses. On peut différer d'opinion sur les avantages économiques qu'elles nous offrent, sur leur plus ou moins grande utilité, sur leur inutilité même; on peut discuter la convenance d'en multiplier le nombre ou de le réduire, de garder ou d'évacuer. Pour l'Algérie, il n'en va pas ainsi. La France africaine, que 200 lieues de mer séparent de la France continentale, est le prolongement de cette dernière, dont elle fait partie intrinsèque; son abandon est chose impossible; impossible aussi sa cession ou la rupture des liens avec la métropole. Union bien ou mal assortie, mais union désormais indissoluble, dont les uns contestent les avantages pour la France, dont les autres nient les bénéfices pour l'Algérie, mais qu'aucun n'entend répudier, et dont les plus sages s'ingénient à tirer bon parti pour toutes deux, attendant beaucoup du temps et de l'expérience, estimant que soixante-cinq années troublées par des prises d'armes et des répressions, par d'inévitables tâtonnemens et des changemens de régime, ne suffisent pas pour formuler un juge-

ment définitif. Entre ceux qui voient, dans l'Algérie, une seconde France libéralement dotée par la nature, mise en culture et en valeur, sortant enfin de la crise d'une conquête difficile, de la période des sacrifices en hommes et en argent que la conquête implique et que la colonisation impose, et ceux qui ne voient ni terme ni trêve aux dépenses obligatoires, ni perspective de les restreindre, ni possibilité de les récupérer, le désaccord est absolu et tout rapprochement impossible.

Ils sont nombreux ici ceux dont l'opinion peut se résumer en une formule simpliste : « la banqueroute de l'Algérie. » La liste est longue de ceux qui, venus ici avec un capital important, l'ont perdu, de ceux qui, pour prix d'un labeur persévérant, ont récolté la ruine, et dont le sort déconcerte l'optimisme le plus robuste. Mais combien de fois ai-je dû noter, sur d'autres terres et sous d'autres climats, des faits analogues? Et je me souvenais de ce dont j'avais été témoin en Californie, où l'or abondait, où les immigrans affluaient, où quelques-uns voyaient la réalité dépasser leurs espérances, mais où tant d'autres tenaient le langage que j'entends ici, et, à bout de forces, abandonnaient la partie. Et je me rappelais l'impression éprouvée lorsque, quinze ans plus tard, je revoyais San Francisco devenue la métropole du Pacifique, la cité riche et prospère entre toutes. Le temps avait eu raison des doutes, la persévérance de la désespérance, la foi en l'avenir des défaillances partielles de la volonté. Quiconque a été spectateur ou acteur dans l'œuvre de colonisation a pu constater l'existence de la loi brutale qui fait, au début, de l'émigrant, une unité trop souvent sacrifiée. La réussite d'un bien petit nombre n'est pas pour consoler de l'insuccès du plus grand nombre, ni pour l'expliquer. A première vue, il semblerait que le hasard décide seul, qu'il est le facteur unique et l'unique dieu de toute colonie naissante.

A regarder de plus près, il n'en est pas ainsi. Il n'y a là qu'une apparence trompeuse; non que le succès aille toujours au plus digne, la fortune au plus méritant ; mais la chance a moins à faire qu'on ne le croit, l'adaptabilité a plus à voir qu'on ne suppose dans la réussite de l'émigrant. Le don d'adaptation n'est que secondaire comparé à d'autres, mais comme d'autres, de même ordre, il emprunte à des circonstances données une importance capitale. Si bien doué soit-il, un homme peut faire un colon médiocre et sans avenir. Il l'ignore lui-même; il part pour conquérir la fortune au loin, souvent mal armé pour la lutte, mal préparé pour les difficultés qu'il va affronter. Car entre l'émigrant, le sol, le climat et le milieu, une affinité est nécessaire.

Est-ce à dire que ce don d'adaptation, cette affinité entre la terre, le climat, le milieu et l'homme font plus défaut à notre race qu'à d'autres et la rendent par cela même plus impropre à la colonisation? Il n'en est rien, mais de la complexité des facteurs climatologiques, de la nature du sol et de ses productions, de la proximité de l'Algérie à la France, il est résulté que, dans la sélection des émigrans, le hasard a eu un rôle prépondérant. Le voisinage des deux pays, l'apparente similitude de cultures et, dans une certaine mesure, de climat, ont pour conséquence de faire considérer l'Algérie comme une colonie où les mêmes aptitudes trouveront les mêmes emplois et donneront les mêmes résultats qu'en France, résultats doublés et triplés par le fait seul de l'expatriation et du mirage de l'imagination. Ce qu'il faut à l'Algérie, ce sont des colons, des capitaux et l'eau. Les colons sont venus, au hasard des circonstances, plus volontiers qu'ailleurs, l'Algérie étant plus proche, mais aussi moins préparés qu'ailleurs, le changement de milieu paraissant moindre. De la multiplicité de ces cas individuels, d'absence de préparation et d'irréflexion est résultée la multiplicité des insuccès, les uns voulant importer ici les procédés de culture perfectionnée en usage en Europe, les autres espérant tirer d'un sol vierge et au prix de peu de labeur des récoltes rémunératrices; les uns, et c'était le petit nombre, apportant des capitaux imprudemment risqués et promptement absorbés, les autres n'apportant que des bras inexpérimentés.

De ce que le Kabyle, avec son rudimentaire outillage agricole, trouvait à subsister sur ce sol, de ce que l'Arabe frugal y vivait en pasteur nomade au milieu de ses troupeaux, il ne s'ensuivait pas que le Français, avec ses goûts autrement compliqués, avec son besoin de sociabilité surtout, et partant d'agglomérations urbaines et rurales, pût s'accommoder de ces primitives conditions d'existence. Implanter sur ce sol une organisation sociale en tout point conforme à ses habitudes et antagoniste à celle des indigènes, créer des centres agricoles, inaugurer d'autres procédés de culture, s'ouvrir l'accès du pays et le couvrir d'un réseau de voies de communication, ne pouvait être l'œuvre que du temps. Le résultat étonne, et plus encore la rapidité avec laquelle il a été obtenu, et si l'œuvre n'est pas achevée, elle est en voie de l'être. Il y a progrès évident et soutenu; le niveau moral de l'émigrant se relève et aussi la compétence des administrateurs coloniaux. Ce qui fait surtout défaut, c'est l'argent et c'est l'eau. Pour lutter contre la sécheresse, l'on a fait de louables efforts; des travaux d'irrigation ont été menés à bien, d'importans barrages ont

été effectués; on a reconnu les eaux souterraines, étudié le régime des puits jaillissans; mais sur nombre de points, si les études sont achevées, l'argent manque pour entreprendre les forages et les travaux de canalisation. Or, dans tous les pays naissans que j'ai visités, c'est dans les travaux d'irrigation que l'initiative privée et les capitaux individuels ont trouvé leurs plus rémunérateurs emplois. Mieux et plus sûrement encore que les mines les plus riches et les terres les plus fertiles, ces travaux ont enrichi leurs actionnaires, car sans eux les mines sont improductives et les terres sans valeur. Il en sera de même en Algérie, l'eau y étant encore plus nécessaire qu'ailleurs, sauf dans certaines régions de l'Australie, et la terre y étant aussi féconde. Il y a là, pour les capitaux français, un placement lucratif, à la condition d'opérer sur des données soigneusement étudiées.

Si sérieuse que soit la crise que l'Algérie traverse depuis plusieurs années, si plausibles que puissent paraître les allégations pessimistes des uns et les appréhensions des autres, l'Algérie n'en constitue pas moins, après plus d'un demi-siècle, l'une des plus légitimes et des plus glorieuses conquêtes de la colonisation et de la civilisation, un facteur important à l'actif de la France et de l'humanité. Placement onéreux encore pour la France, j'en conviens, mais placement d'avenir, et de très grand avenir pour qui sait voir. Le jour approche où les plus incrédules le reconnaîtront. A l'heure actuelle, l'Algérie figure au cinquième rang dans l'ensemble de nos échanges extérieurs, après l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et les États-Unis, immédiatement avant la Russie, pour une somme de 407 millions. J'ai, ainsi que je le disais, commencé ce travail d'enquête et d'observation sous une impression pessimiste, redoutant, d'après ce que j'avais lu et entendu, de n'avoir à constater que d'affligeans résultats ; je l'ai poursuivi sans autre souci que celui de la vérité; je le termine sous une impression qui sera, je crois, celle de tous ceux qui voudront, par une étude impartiale, se faire une opinion mûrement réfléchie. J'ai dit le mal et le bien, signalant l'un sans amertume, approuvant l'autre sans parti pris, n'ayant nul souci de m'ériger en détracteur ou en panégyriste, soucieux seulement de dégager de l'ensemble d'assertions contradictoires et de phénomènes complexes une opinion sérieuse et motivée.

C. DE VARIGNY.

LES MAITRES

DE

LA SYMPHONIE

I

BACH. — HAYDN. — MOZART.

Il y a des satisfactions d'art qui, pour être goûtées, supposent un état de civilisation très avancé. Mais familiarisés avec elles par les habitudes de notre vie, nous nous contentons d'en jouir, sans songer à tout ce qu'il a fallu de temps et d'efforts pour nous les procurer. Une des délectations esthétiques les plus hautes et certainement une des mieux faites pour nous étonner, si nous y arrêtons notre pensée, est celle qu'on peut trouver à l'audition des grandes œuvres symphoniques des maîtres. Il n'y a guère de créations, en effet, qui émanent plus complètement du génie de l'homme. Le compositeur qui, de toutes pièces, a fait sortir cette œuvre de son cerveau, les exécutans qui l'interprètent, les instrumens dont ils se servent, les impressions diverses qui traversent les foules réunies pour les entendre, ce sont là autant de sujets d'émerveillement. Cette forme de l'art musical exige une élaboration si complexe et des concours si différens que plus qu'aucune autre elle suggère à notre esprit une foule de questions délicates

sur la nature de la musique elle-même, sur le but qu'elle se propose et sur les moyens qu'elle a d'y atteindre.

Afin de mieux fixer nos idées, supposons-nous en présence d'un de ces orchestres d'élite qui se consacrent à l'interprétation des chefs-d'œuvre classiques. L'instrument que tient en main chacun de ses artistes est le résultat de tâtonnemens multipliés et d'une longue suite de combinaisons imaginées pour améliorer la qualité du son et le mécanisme de cet instrument. Avant qu'il ait reçu sa forme actuelle, de nombreuses générations se sont appliquées à le perfectionner. Les dispositions ingénieuses de sa structure, ces courbes si délicatement infléchies, ces épaisseurs renforcées ou amoindries afin d'assurer la pureté de son timbre, n'ont été fixées qu'après des tentatives réitérées. Toutes les matières, toutes les substances ont été essayées et façonnées par l'homme pour en tirer des sons musicaux, éclatans ou graves, très opposés ou très proches, mais susceptibles d'être associés et de se fondre dans un ensemble harmonieux. Il n'a pas fallu moins d'efforts pour arriver à une notation simple et rationnelle des sons, des mouvemens, du rythme et des nuances infinies qu'ils peuvent comporter et que l'exécutant arrive à lire couramment, d'un regard, sur le cahier placé en face de lui. Pour se conformer exactement à ces indications, pour les réaliser en perfection, cet artiste a dû s'approprier lui-même tous les progrès accomplis par ses devanciers. Il a profité des méthodes imaginées par eux pour faciliter son apprentissage, et, quelles que fussent ses dispositions natives, cet apprentissage a été long et laborieux. Ce n'est qu'au prix d'exercices opiniâtres, commencés dès l'enfance, poursuivis régulièrement chaque jour, qu'il a pu acquérir et qu'il peut conserver une précision, une sûreté de mouvemens, une subtilité de perception, une finesse d'oreille et une promptitude de vue qui tiennent vraiment du prodige. Toutes ces qualités que par un régime d'entraînement adapté à sa nature il a su développer en lui, il faut qu'il les mette au service de la pensée du compositeur, avec le goût que donne un long commerce des chefs-d'œuvre, avec la connaissance du style de chacun d'eux et de l'interprétation spéciale qui lui convient. Mais cet artiste n'est pas seul. A ses côtés d'autres ont pris place qui, par des études pareilles, sont parvenus à une habileté égale. Groupés dans des proportions et un ordre définis, il se sont, comme lui, préparés à exprimer la pensée du maître, assouplis à leur tâche par de nombreuses répétitions qui ont permis d'arrêter le sens de chacune des parties et d'en nuancer les effets de manière à faire pénétrer la vie jusque dans les moindres détails, tout en respectant le caractère même de

l'œuvre. Dociles et modestes, ils doivent, sans jamais faire montre de leur virtuosité, se subordonner à l'ensemble et accepter aveuglément la direction que leur imprime leur chef. Celui-ci, musicien consommé, au courant des traditions, les tient sous sa main avec l'autorité que lui assure une capacité reconnue et acceptée de tous. Se faisant comprendre et obéir, il peut à son gré les presser ou les maintenir, en les animant de son esprit. Tout en demeurant jusqu'au bout maître d'eux et de lui-même, il a pour mission de faire converger vers la perfection l'effort réuni de toutes ces intelligences et de tous ces talens.

Mais cette pensée que l'orchestre interprète avec tant de soins, d'où est-elle venue au compositeur? Quelle inspiration la lui a fournie? Ces idées, les formes qu'elles revêtent, la coupe de chacun de ces morceaux, la proportion de ces différentes parties, l'ordre dans lequel elles se produisent, comment tout cela lui a-t-il été révélé? Sans doute, ses devanciers lui ont tracé la voie; mais à quelles réalités répondent ces déterminations diverses? qui a dicté ces règles et quelle est leur justification? Comment chacun, suivant son génie propre et suivant l'idée qu'il se faisait de son art, a-t-il démêlé ce qu'il fallait emprunter au passé et ce qu'il pouvait y ajouter lui-même d'inspirations nouvelles, pour réveiller dans nos âmes d'intimes résonances et se faire comprendre de nous? Et parmi tant d'étrangetés déjà accumulées, laquelle enfin est la plus étonnante sinon ce public lui-même qui, pour se procurer des jouissances aussi fugitives, consent à s'enfermer dans des salles où pressé, condamné à une immobilité absolue, il écoute, pendant des heures entières, avec une attention religieuse, ces successions de formes musicales qui ne répondent à aucun objet défini; que bien des fois déjà il a entendues, mais qu'il ne se lasse pas d'accueillir par les témoignages répétés de son enthousiasme ou par ces émotions profondes et silencieuses, dont l'imperceptible frémissement demeure pour un orchestre la plus flatteuse des approbations. Par quel charme mystérieux se sent-il donc attiré et comment des impressions qui sont sur lui si puissantes restent-elles cependant si vagues que chacun est libre de les interpréter à son gré? Tandis que dans les arts du dessin nous trouvons sinon une utilité formelle, du moins une intention nettement formulée et une part d'imitation dont les plus ignorans eux-mêmes sont juges en quelque manière; tandis que dans la musique dramatique l'action, le jeu des acteurs, la beauté des voix et la richesse de la mise en scène offrent au spectateur des situations clairement définies et des élémens de nature si variée, ici tout est flottant, indéterminé, tout repose sur des conventions

ou des conjectures et chacun, suivant son tempérament ou son éducation, donnerait une explication différente des sentimens qui l'agitent et de la jouissance qu'il éprouve. Tel, pour prendre intérêt à ces abstractions, a besoin de leur prêter une figuration pittoresque dans son esprit; tel autre veut suivre une idée, se composer un drame, inventer des incidens et des épisodes qui répondent à toutes les phases de l'œuvre qu'il écoute; d'autres encore se contentent de s'abandonner naïvement à un plaisir dont ils ne cherchent à analyser ni les effets ni les causes; pour d'autres enfin, les beautés de cette œuvre sont indépendantes et ne relèvent que de la musique seule, de l'inspiration des motifs, les arabesques du dessin mélodique, de la richesse des développemens, de l'enchaînement des pensées, du coloris plus ou moins brillant que leur donnent l'harmonie et l'orchestration. Entre tant de façons et si tranchées de sentir et de juger un même ouvrage, vous n'en rencontreriez pas deux qui fussent de tout point semblables.

Bien des questions, on le voit, peuvent être posées à propos de la symphonie, et critiques ou philosophes se trompent étrangement lorsque, frappés par le caractère de simplicité que les maîtres ont su lui donner, ils croient pouvoir mieux étudier et définir en elle ce qui est l'essence même de l'art musical. C'est bien là, en effet, le domaine propre de la musique pure, celui où, réduite à ses seules ressources, elle se suffit et atteint pourtant une irrésistible puissance. Mais l'idée de confier peu à peu à des instrumens qu'il a fallu longtemps façonner un rôle prépondérant et de limiter graduellement jusqu'à l'exclure tout à fait celui qu'il était naturel d'attribuer à la voix humaine, c'est-à-dire à l'instrument le plus immédiat, cette idée ne pouvait être que très tardivement réalisée. En dépit de sa simplicité apparente, la symphonie est le terme extrême d'une longue série d'efforts. De toutes les formes musicales, elle est venue la dernière, et l'oratorio, comme l'opéra, qui cependant semblent des genres plus compliqués, avaient déjà produit des chefs-d'œuvre qu'elle n'était pas encore née.

Pour apprécier les efforts qui l'ont faite ce qu'elle est, il convient donc de la suivre dans son développement historique et d'observer ainsi sur le vif les débuts et les progrès de son existence. Quand nous aurons vu les difficultés dont elle eut à triompher avant d'être constituée, nous comprendrons mieux quelques-uns des problèmes qu'elle soulève et que trop souvent on a essayé de résoudre d'emblée, *a priori*, en eux-mêmes, avec un appareil philosophique ou un parti pris systématique qui en ont augmenté les obscurités. Au lieu de dénaturer ces problèmes en les pla-

çant dans un cadre factice, nous les laisserons ici sous leur véritable jour et dans les conditions mêmes de la réalité. Peut-être saisirons-nous mieux alors l'opportunité de règles qui, autrefois adoptées et consacrées par les maîtres, sont aujourd'hui discutées ou niées parce qu'on méconnaît leur convenance et les raisons qui les avaient fait établir. Dans cette rapide revue où nous devons nous borner aux grands traits, nous prendrons souvent pour guide un ouvrage dont la publication vient d'être récemment terminée. Nous voulons parler de cette *Histoire de la Musique* d'Ambros, qui, après avoir joui en Allemagne d'un légitime succès, a été en ces derniers temps remaniée de manière à former en réalité un livre nouveau, grâce à l'importance des additions et des corrections par lesquelles M. Langhans l'a complétée. C'est là un de ces répertoires pleins de faits et de documens positifs, tels que nos voisins en possèdent sur tous les arts, supérieur même à ceux qu'ils ont publiés sur les arts du dessin, puisque la musique est en quelque sorte leur art national. Nous n'avons chez nous rien de comparable à ce travail d'ensemble où se trouvent consignés tous les résultats acquis par la critique et qu'il faudrait rechercher épars dans des études ou des monographies innombrables. Pour le sujet qui nous occupe spécialement, ceux de nos lecteurs qu'il intéresse trouveront également profit à consulter l'*Histoire de la Symphonie à orchestre* de M. Michel Brenet, un opuscule modeste, mais excellent, couronné en 1881 par la Société des compositeurs de musique. Au lieu des théories ambitieuses, ils y trouveront non seulement l'exposé historique qui leur est promis par le titre, mais, sous une forme discrète, une appréciation raisonnée des principales œuvres des maîtres, dictée toujours par un sentiment très délicat et très sûr de ce qui fait leur véritable beauté.

I

L'origine de la symphonie est très lointaine; mais, comme la plupart des créations esthétiques de l'homme, elle a eu de bien humbles commencemens, et ce n'est qu'après une suite prolongée de transformations qu'elle a pu atteindre son complet développement. Le terme même de *symphonie* a beaucoup varié dans sa signification. Chez les anciens comme au moyen âge et jusqu'au siècle dernier il a été employé avec des acceptions très différentes pour exprimer tantôt le concert de plusieurs instrumens, tantôt des mélodies reproduites à l'unisson ou à l'octave par des instrumens ou par des voix. Vers la fin du XVI[e] siècle, on s'en

servait pour désigner un morceau de musique quelconque, tandis qu'au XVIII[e] siècle il s'appliquait soit à un accompagnement instrumental, soit à l'orchestre lui-même qui était chargé de cette exécution. Au sens où nous l'entendons aujourd'hui, la symphonie à orchestre est née du jour où, sans le secours de la voix humaine, plusieurs instrumens furent joués simultanément. Mais ces instrumens primitifs devaient eux-mêmes subir bien des modifications avant d'arriver à l'état où nous les voyons.

Les instrumens à vent semblent avoir précédé tous les autres. Plus faciles à inventer, puisqu'une branche d'arbre évidée ou un roseau percé de trous en fournissent naturellement à l'homme les matériaux, les sons qu'ils rendent y sont aussi plus directement produits par notre souffle, et ils se rapprochent par conséquent davantage des conditions de la voix. Dans les plus anciens monumens, nous voyons donc figurer des flûtes, des trompes, des trompettes et aussi les instrumens à percussion les plus élémentaires, tels que les tambourins et les cymbales. Ce sont là, du reste, les instrumens que de notre temps encore les voyageurs retrouvent chez les peuplades les plus arriérées et les plus sauvages. Vinrent ensuite les instrumens à cordes, pincées directement ou vibrant sous la pression de l'archet. Bien que, — malgré les récentes découvertes de M. Homolle et les belles recherches de M. Gevaërt, — il soit difficile de nous éclairer d'une manière positive sur la musique des anciens, il ne semble pas que ceux-ci aient jamais songé à grouper ces instrumens de manière à former un ensemble qui méritât vraiment le nom d'orchestre. D'après les bas-reliefs et les inscriptions relevées par l'épigraphie relativement aux prix décernés dans les concours musicaux, il est permis de croire qu'ils ne pratiquaient ces groupemens que d'une manière fort restreinte, et que s'ils se préoccupaient du dessin mélodique, du rythme et de l'accentuation de leurs chants, l'harmonie, celle de la musique instrumentale surtout, demeura chez eux très élémentaire.

Avec le moyen âge reparaissent non seulement tous les instrumens usités dans l'antiquité, mais beaucoup d'autres encore que nous trouvons représentés dans les statues, les bas-reliefs ou les miniatures de cette époque, et M. Lavoix, dans une intéressante étude sur la *Musique dans l'Imagerie du moyen âge* (1), s'est appliqué à rechercher les différens types d'instrumens dont on se servait alors. Les *Tableaux de Paradis* de l'École de Cologne, les volets supérieurs de l'*Adoration de l'Agneau* de van Eyck,

(1) Un vol. in-8°; Pottier de Lalaine, 1875.

quelques compositions de Memling, les bas-reliefs de Ghiberti ou de Donatello, plusieurs des œuvres de Beato Angelico attestent le goût que de bonne heure les artistes du Nord aussi bien que ceux du Midi avaient pour la musique et la place qu'elle tenait déjà dans la vie de ce temps. Mais si, dès le XIII[e] siècle, les instrumens que nous voyons ainsi réunis dans ces ouvrages forment déjà des orchestres, on peut penser que bien des accouplemens de sons hasardeux, ou même tout à fait discordans, devaient s'y produire. Parmi ces instrumens, il en est plusieurs qui, après des tentatives plus ou moins nombreuses de perfectionnement, ont disparu, et qu'il a fallu rejeter de la composition de l'orchestre parce qu'ils ne pouvaient s'harmoniser avec les autres. Quant à ceux qui s'y sont maintenus, ils ont dû subir des modifications profondes avant d'arriver jusqu'à nous. Chacun d'eux a son histoire, et, afin de réaliser les améliorations désirables dans sa fabrication, on a recouru à toutes les matières, invoqué à la fois les leçons de l'expérience et de la science, essayé toutes les formes, épuisé les combinaisons de mécanisme les plus ingénieuses. C'est en examinant les différens modèles, exposés dans des collections spéciales, notamment au Conservatoire de musique et au musée de Nuremberg, qu'on peut se rendre compte de la multiplicité de ces tentatives. Dans cette dernière collection, en particulier, un tableau figuratif permet de suivre l'ordre chronologique des transformations opérées dans chacun des élémens de l'orchestre avant d'aboutir à la fixation des types adoptés aujourd'hui. On est moins étonné des innovations malencontreuses dont on peut à certains momens constater la trace, lorsqu'on songe à l'ensemble de conditions très délicates qu'il s'agit de réaliser et qui ne s'obtiennent parfois qu'au prix de longs tâtonnemens pour assurer à chaque instrument un diapason et une forme nettement spécifiés, compatibles avec la facilité de son jeu, s'accommodant avec la sonorité des autres instrumens de l'orchestre, soit par les contrastes, soit par les analogies qu'il offre avec eux.

Si défectueux que ces instrumens fussent encore au XIII[e] siècle, ils constituaient déjà des groupes dont le classement était calqué sur celui des voix humaines. C'est aussi à partir de cette époque que la musique, née comme les autres arts dans l'église et qui jusque-là y avait trouvé sa plus haute expression, tend à se répandre dans la société laïque. Elle fait l'ornement des cours et les souverains entretiennent à leur solde des orchestres chargés de concourir à l'éclat des fêtes. On les voit figurer dans les entrées triomphales, dans les banquets, dans les bals, et leur répertoire se compose de pièces assez courtes, peu variées, généralement

taillées sur le même patron. Ainsi encouragés, ces orchestres deviennent à la fois plus nombreux et plus habiles, et les exécutans se groupent en corporations reconnues et soudoyées par les princes. Déjà commence à se dessiner le contraste entre la musique italienne et la musique allemande, et tandis que le rôle de la voix humaine reste prédominant dans la première, l'instrumentation est plus nourrie dans la seconde. Mais les élémens de l'orchestre sont encore trop incohérens, les formes musicales trop peu fixées pour que les œuvres instrumentales et l'interprétation qu'elles sont susceptibles de recevoir offrent une ampleur et un intérêt suffisans.

Par le développement qu'il donne à l'ouverture, par les instrumens qu'il y introduit et la façon dont il les combine entre eux, Lulli imprime un nouvel essor à la musique instrumentale. La coupe de ses ouvertures demeure cependant assez uniforme. D'ordinaire, elles débutent par un thème lent et grave, auquel succède un motif d'une allure plus rapide; puis elles se terminent par la reprise du premier mouvement. Connues sous le nom d'*Ouvertures françaises*, ces compositions servent de modèles en Italie et en Allemagne, et non seulement on y copie leur forme, mais on se contente même quelquefois de les exécuter telles quelles, sans en indiquer l'auteur, sans se préoccuper de leur caractère. Scarlatti, en renversant l'économie de la coupe adoptée par Lulli, donne à l'ordre des mouvemens une succession plus logique. Au lieu d'être placé en tête, le motif grave, mis au milieu, est encadré par deux autres motifs plus animés : le premier assez modéré, le dernier plus brillant et plus vif. Par cette préparation, le compositeur amène en quelque sorte le public aux impressions plus sérieuses et plus intimes qu'il se propose d'exciter en lui. Mais afin de ne pas prolonger outre mesure la durée de ces impressions, il conclut avec éclat, et en même temps qu'il trouve dans ces oppositions de rythmes un élément de contraste et de vie, il règle la conduite de son œuvre sur une progression plus naturelle des sentimens humains.

Ainsi modifiée, l'ouverture, tout en continuant à servir d'introduction aux opéras pour lesquels elle était faite, prend aussi place parmi ces pièces détachées que l'on commençait à rassembler sous le nom de *Suites*, et peu après sous celui de *Sonates*. Ces pièces séparées, bien que chacune d'elles fût courte, formaient des recueils assez étendus dans lesquels, sans offrir entre elles d'autre lien que celui de l'unité du ton, elles se présentaient cependant selon un ordre déterminé. Les airs de danse en formaient généralement encore la plus grosse part, et comme, à

raison du nombre et de la diversité de ces danses, *gigues*, *gavottes*, *menuets*, *bourrées*, *passacailles*, *sarabandes*, etc., ils devaient s'adapter à des mouvemens très différens, cette obligation contribuait peu à peu à donner plus de souplesse aux rythmes de la musique instrumentale. Mais le *Concerto* allait devenir pour celle-ci la cause de progrès plus décisifs. De tout temps les virtuoses ont été jaloux de faire parade de leur habileté, d'étonner le public par des fioritures et des traits qui leur semblent propres à manifester la supériorité de leur jeu. Trop souvent, il est vrai, l'art est médiocrement intéressé à ces périlleux exercices dans lesquels les tours de force extra-musicaux s'étalent un peu trop complaisamment. Mais si, à ce titre, le genre est secondaire puisqu'il vise à substituer la difficulté à l'expression, on ne saurait nier l'influence considérable et salutaire qu'il a exercée historiquement. Ce n'est qu'au prix de tâtonnemens réitérés qu'un art parvient à reconnaître son domaine propre, qu'il en prend possession et se résigne à se renfermer dans ses limites. Rarement, au début, il sait ce que vaut la simplicité. Il faut qu'il ait auparavant poussé des recherches en bien des sens pour revenir à elle et en sentir tout le prix. Aussi, malgré les excès qu'il a pu entraîner à sa suite, le *Concerto* a-t-il très utilement servi au développement de la musique. Les artistes qui voulaient y exceller devaient, en effet, par une étude suivie, découvrir les ressources spéciales de leur instrument, créer les méthodes les plus favorables pour se les approprier, et plus d'une fois, même, aider, par leurs conseils ou leurs découvertes, aux perfectionnemens matériels qu'il importait de réaliser dans la fabrication de ces instrumens. L'orchestre lui-même d'ailleurs, bien que dans le *Concerto* il s'appliquât surtout à faire briller le soliste, ne se bornait pas toujours à le soutenir par ses accompagnemens discrets et à préparer ses rentrées. En lui donnant la réponse, en entamant avec lui un dialogue, en le suppléant même dans les courts instans de répit qu'il est nécessaire de lui ménager, cet orchestre s'acheminait peu à peu vers le rôle plus important qui lui était réservé.

C'est en Italie, au pays de la virtuosité, que le *Concerto* devait naître et trouver tout d'abord ses interprètes les plus réputés. Depuis longtemps déjà les chanteurs italiens étaient célèbres. exercés dans leur art, rompus à toutes les difficultés d'exécution que pouvaient exiger d'eux les compositeurs. Cette culture et ces goûts, si conformes du reste aux instincts mélodiques de la race, expliquent la prédilection que de bonne heure on rencontre en Italie pour l'instrument qui, en se rapprochant le plus de la voix

humaine, rappelle le mieux ses qualités, la gradation ininterrompue de ses sons, le timbre et la puissance de ses vibrations, l'agilité qu'elle est capable d'acquérir. Aussi, dès le commencement du XVIe siècle, des facteurs habiles s'étaient appliqués à perfectionner dans toutes ses parties la fabrication des violons. Leurs efforts persévérans aboutissaient à la création de ces merveilleux instrumens aujourd'hui si recherchés des amateurs et qui, suivant une ingénieuse remarque, rappellent, par leurs formes savamment combinées, la structure même de la poitrine humaine. On sait la réputation que s'étaient acquise à cet égard les luthiers de Crémone et les prix élevés qu'atteignent de nos jours leurs ouvrages quand ils se recommandent des noms fameux des Amati, de Stradivarius et des Guarneri. Grâce à ces artistes restés inimitables, toute une famille d'instrumens, la plus précieuse de toutes pour la symphonie, se trouvait désormais constituée d'une manière définitive. Avec le violon, c'étaient ses dérivés, l'alto, le violoncelle et la contrebasse, qui, à proportion de leur taille, présentent des diapasons plus élevés ou plus graves, admettent dans leur jeu une rapidité de mouvemens plus ou moins grande et conviennent par conséquent à l'expression d'idées musicales vives ou sérieuses, légères ou profondes. Les sonorités ainsi conquises, outre qu'elles fournissent une échelle assez étendue, offrent en même temps au compositeur une continuité et une homogénéité parfaites dans leur succession. Au lieu des lacunes et des discordances auxquelles il lui fallait autrefois se résigner, il peut désormais former comme une trame serrée et suivie, disposée pour recevoir la broderie des dessins mélodiques qui se fondent ou se superposent à son gré. Avec la différence de leurs timbres et de leurs allures, le groupe des instrumens à cordes est admirablement propre à devenir le fond même de l'orchestre, puisque soit pour le chant, soit pour l'accompagnement, il se prête à des combinaisons d'une richesse inépuisable. Aussi, par la suite, les compositeurs les plus illustres de la symphonie, renonçant volontairement aux ressources de l'orchestre complet, continueront à écrire pour les instrumens à cordes, groupés en nombre réduit, des œuvres qui, à raison de leur beauté propre, méritent d'être citées parmi leurs meilleures productions. Mais le perfectionnement des instrumens et les progrès des exécutans étaient les bénéfices les plus assurés que le *Concerto* devait rendre à l'art musical. Inventé par les solistes italiens, il était surtout destiné à manifester leur virtuosité. Après Giuseppe Torelli qui, vers la fin du XVIIe siècle, le perfectionnait sous le nom de *Concerto grosso*, en adoptant pour lui la coupe de l'ouverture française telle

que Scarlatti l'avait établie, d'autres violonistes célèbres : Corelli, Vivaldi et Tartini, y avaient excellé, sans cependant modifier profondément son caractère. C'est à mettre en relief les qualités toutes personnelles de leur jeu qu'ils s'appliquaient surtout. Aussi attribuent-ils sans partage au violon principal le rôle prépondérant. Il conduit la bande et ne permet pas qu'on empiète sur lui. Si le dessin des motifs mélodiques qui lui sont exclusivement réservés est parfois d'une largeur et d'une simplicité extrêmes, parfois aussi il disparaît sous la surcharge des traits et des fioritures accumulés. On voit même des virtuoses jaloux d'attirer à tout prix l'attention du public se livrer aux excentricités les plus désordonnées et abaisser leur talent jusqu'à l'imitation des chants ou des cris des animaux. Mais sans parler de ces tentatives ridicules, même dans les meilleures compositions de ce genre, l'intérêt des combinaisons harmoniques est médiocre, et les idées peu développées sont généralement aussi mal reliées entre elles. C'est la science de la polyphonie qui, en leur donnant l'ampleur et l'unité qui leur manquaient, allait préparer l'avènement de la symphonie.

A raison de ses aptitudes mélodiques, le violon était resté par excellence l'organe du concerto, et l'Italie avait vu naître ses meilleurs facteurs et ses virtuoses les plus célèbres. Par les perfectionnemens qu'elle apportait à la fabrication du piano et les ouvrages nombreux que ses compositeurs écrivaient pour lui, l'Allemagne allait donner une nouvelle preuve du contraste qui existe entre le génie musical des deux nations. Les débuts de cet instrument avaient été bien humbles, et l'on a peine à croire que ces boîtes d'apparence modeste, aux sons aigres et chétifs, que, sous les noms d'épinettes ou de clavecins, on rencontre dans certaines collections, étaient appelées à conquérir les dimensions encombrantes et les tapageuses sonorités du piano moderne. Par une destinée non moins bizarre, tandis que le violon, tout en conservant un type à peu près constant dans ses proportions plus ou moins agrandies, était arrivé à constituer le groupe le plus important de l'orchestre, le piano s'en voyait exclu. Les améliorations introduites dans son mécanisme sont relativement récentes, et c'est seulement vers la fin du siècle dernier que, par une suite de transformations efficaces, on a su étendre son clavier, amplifier et prolonger ou étouffer l'éclat et la durée de ses vibrations. En dépit de ces divers perfectionnemens, le piano reste forcément condamné à des défauts nombreux : le son produit mécaniquement, s'élevant par une suite de sauts, est bien loin d'offrir chez lui la qualité ou la continuité que le souffle de

l'homme ou l'archet tenu par sa main peuvent tirer des instrumens à vent ou à cordes. Mais ces défauts sont complètement rachetés par l'avantage que seul il possède de réunir à la fois en lui le chant et l'accompagnement; la mélodie et l'harmonie. En mettant sous les mains de l'exécutant comme un abrégé des élémens de l'orchestre, il présente aussi au compositeur non seulement la possibilité de se renseigner sur la valeur de sa pensée, mais les moyens faciles d'en étudier les développemens afin d'en renforcer l'expression. Le piano dès lors est si directement mêlé aux progrès de l'art musical qu'à partir de cette époque les grands compositeurs ont été, presque sans exception, de grands pianistes. Aussi la sonate, dans la forme accomplie qu'ils lui ont donnée, devenait avec eux une symphonie en miniature.

Bach et Hændel, qui, les premiers, surent mettre en œuvre les ressources du clavecin, opéraient en même temps une rénovation complète dans la musique instrumentale. Assurément la science du contrepoint, à laquelle ils s'étaient formés, existait depuis longtemps avant eux et comptait, en Allemagne comme en Italie, de nombreux adeptes. Mais après avoir autrefois ouvert à l'art musical les voies où il était entré, elle pesait maintenant sur lui par un ensemble de formules qu'avait consacrées la tradition, formules compliquées d'âge en âge comme celles de la scolastique et stériles comme elles. Ces traits accumulés autour de la phrase mélodique sans faire corps avec elle, ces cadences banales semées hors de propos et à profusion, ces accords plus ou moins rudimentaires, mais d'une monotonie toujours pareille, ces parties enchevêtrées avec leurs conclusions invariablement prévues, tout cet appareil de formes vaines et convenues qui constituaient l'harmonie telle qu'on la pratiquait alors, loin de fournir au compositeur un secours utile, ne servaient qu'à paralyser son initiative et à étouffer son originalité.

Hændel et Bach s'affranchirent de ces servitudes en brisant le moule trop étroit où l'expression de leur pensée se trouvait comprimée. Quoique contemporains et professant l'un pour l'autre une admiration mutuelle, les deux maîtres ne devaient jamais se rencontrer. Mais presque simultanément, sans s'être entendus, ils entreprenaient la même tâche. Le premier avec son talent plus souple et sa simplicité robuste, avait aussi pour la musique dramatique des aptitudes plus marquées, dont sa carrière affairée et brillante favorisait le développement. Cependant le rôle important qu'il réservait à la musique instrumentale dans ses ouvertures, ses oratorios, ses concertos, ses suites et ses sonates pour l'orgue ou le clavecin, lui mérite une place parmi les précurseurs

de la symphonie. Plus austère, plus profond et plus puissant, le génie de Bach, s'appliquant aux formes les plus élevées de son art, était appelé à exercer sur ses destinées une action plus haute encore. La révolution capitale dont il a été le principal auteur et de laquelle date l'émancipation de l'orchestre est caractérisée par le libre emploi de la polyphonie qui allait inaugurer pour la musique moderne une ère nouvelle.

Si les paroles du chant, lorsque le compositeur recourt à un texte, servent à préciser ses intentions et donnent un sens formel à ses idées, la musique instrumentale, privée de ce soutien, doit trouver en elle-même un intérêt et des moyens d'action que seul le développement thématique peut lui procurer. N'ayant pas, comme les arts du dessin, la faculté de figurer des images finies, positives et durables, il lui faut, pour être comprise et suivie par l'auditeur, présenter itérativement à celui-ci les aspects divers d'un même motif, en les variant par des expressions différentes et cependant prochaines. C'est la répétition de formes analogues et dérivées les unes des autres qui lui permet d'assurer l'unité de ses œuvres et d'y ajouter le charme des contrastes et de la vie. Aucun compositeur n'a possédé au même degré que Bach la science de ces formes imitatives et de toutes les nuances qu'elles peuvent revêtir, sans cesser jamais d'offrir, à travers leurs modifications, des affinités avec le motif principal, suffisantes pour le rappeler à une oreille exercée, et toujours intéressantes par leur diversité. Mais cette science déjà si précieuse pour le développement mélodique du thème, Bach, avec une fécondité et une puissance de compréhension également prodigieuses, allait l'étendre à l'expression harmonique de ce thème, en rendant indépendantes les unes des autres les diverses parties que ses prédécesseurs avaient maintenues dans une étroite subordination avec la partie principale. Tandis que leur office se bornait autrefois à d'insignifians remplissages ou à de serviles accompagnemens, chez le maître d'Eisenach, chacune d'elles prend tour à tour part à l'action. Au lieu d'être condamnée au rôle effacé qui lui était dévolu, c'est avec une entière liberté qu'elle concourt avec les autres à l'expression de la pensée. Cette pensée peut dès lors se développer avec une richesse et une mobilité extrêmes, et les deux élémens qui constituent l'essence même de la musique trouveront désormais toute leur force dans cette intime fusion qui fait en quelque sorte de la mélodie une harmonie successive et de l'harmonie une mélodie simultanée. La variété des rythmes, les accélérations ou les ralentissemens des mouvemens ajoutent encore l'inépuisable diversité de leurs combinaisons au domaine déjà si

étendu de la polyphonie. Libres et puissantes, animées de leur vie propre et se fortifiant mutuellement, les parties concertantes se rapprochent ou se séparent, se heurtent ou se pénètrent, s'accentuent ou s'effacent au gré du compositeur et selon le dessein qu'il s'est proposé. Vous diriez des chemins tracés à travers une forêt magnifique qui, offrant chacun leurs beautés, s'écartent l'un de l'autre pour se croiser ensuite, et s'éloignant de nouveau, ne se rejoignent au but qu'après vous avoir montré dans leurs détours les aspects les plus caractéristiques et les sites les plus variés.

Un programme aussi vaste exige pour être rempli une intelligence d'une ouverture singulière et des inspirations sans cesse renouvelées. C'est avec une aisance naturelle que Bach se meut à travers ces combinaisons. Esprit synthétique, il voit d'ensemble l'expression compliquée de sa pensée, et avec une dialectique vigoureuse, il l'appuie d'argumens irrésistibles; revenant à la charge, il vous presse, vous convainc par la véhémence éloquente de son génie. Un art infini se montre dans la conduite de son œuvre. Dès les premières mesures, son autorité s'impose; elle se justifie et s'accroît après la noble simplicité de ce début, par l'ordre et la grandeur de ses ordonnances, par la fermeté de son dessin, par la sobriété et le goût sévère de ses ornemens, par la progression graduelle des parties vers la conclusion. Partout vous reconnaissez le maître initié à cette géométrie supérieure qui régit les formes musicales et découvre les lois secrètes suivant lesquelles elles naissent, s'enchaînent et se déduisent les unes des autres dans leurs mouvemens harmonieux. Malgré la logique inflexible qui préside à leur succession, ces formes, chez Bach, ont une grâce et un charme inattendus; elles restent toujours expressives et vivantes en dépit des contraintes du style fugué auxquelles il a dû les plier. Loin d'y trouver une gêne, il semble, ainsi que l'a remarqué Tonnellé, que « sa verve soit accrue et comme précipitée encore par les rigoureuses entraves dans lesquelles elle est enfermée, comme ces fleuves qui, maintenus entre de fortes digues, se gonflent et s'élancent d'un cours plus impétueux. » Lui aussi, d'ailleurs, bien qu'il connaisse la règle mieux que personne, il sait au besoin l'enfreindre et la dominer. Il est de ceux qui la font, non de ceux qui la subissent. « Le style de Bach, me dit un de nos compositeurs qui, après l'avoir beaucoup pratiqué, l'admire toujours davantage, est rempli de hardiesses qui seraient relevées comme des fautes sous la plume d'un écolier. Ce sont de fausses relations, des retards ou des anticipations d'une dureté insupportable, ou bien des suites de quarte et de quintes, des notes jetées au milieu d'un accord et

qui ne sont justifiables par aucune loi de l'harmonie. Et pourtant on accepte tous ces écarts de la part de ce terrible contrepointiste, parce qu'on sent que ces chocs et ces impuretés ne proviennent que de l'exubérance de sa force et de sa liberté. Ils rappellent ces incorrections de langage qu'on rencontre chez nos vieux auteurs et qui semblent parfois plus expressives et plus françaises que la correction même. »

On comprend les mâles séductions qu'exerce un pareil génie et les pures jouissances qu'il réserve à ceux qui goûtent son commerce. C'est tout un monde qu'il a découvert et où ils pénètrent à sa suite. Dans l'immense répertoire de formes musicales qu'il a laissé, tous ses successeurs sont venus puiser tour à tour des enseignemens, et son œuvre gigantesque a été pour eux ce qu'est la *Somme* de saint Thomas pour les théologiens. Et lorsque, confondu par la grandeur de cet art, on se reporte à l'existence du vieux maître, si laborieuse et si modeste dans sa dignité, et qu'on se représente cet homme simple qui vit isolé, replié sur lui-même dans une ville obscure, voué tout entier à sa chère musique, ne sachant rien du monde et n'en attendant rien, qui chaque dimanche compose pour les offices de sa paroisse quelqu'un de ces chefs-d'œuvre dont le manuscrit ira grossir le nombre de ceux qui se sont amassés peu à peu dans ses tiroirs, sans qu'il s'inquiète de les publier, c'est un sentiment de respect qui s'ajoute à notre admiration.

II

Par une longue succession d'efforts, toutes les parties de l'art musical s'étaient peu à peu perfectionnées, Les divers instrumens de l'orchestre, fixés dans leurs types définitifs, constituaient désormais un ensemble homogène et puissant. De son côté, la langue musicale élaborée par les maîtres avait acquis une souplesse et une plasticité qui lui permettaient d'exprimer les idées les plus variées. Grâce à des ressources si précieuses, la musique instrumentale prenait graduellement conscience de sa force, et des essais réitérés lui avaient révélé les formes de composition qui lui convenaient le mieux, en déterminant les proportions et le caractère de chacune d'elles. Après la chanson, l'air de danse, l'ouverture et le concerto, après la *Suite* qui souvent offrait réunis tous ces différens morceaux, la *Cassation* et la *Sérénade* inauguraient en Allemagne une nouvelle phase du goût musical. Enfin un des fils du maître d'Eisenach, Philippe-Emmanuel Bach, en donnant à la sonate la forme qu'elle a conservée depuis lors,

avait su faire de ses trois parties logiquement enchaînées un tout harmonieux et créer ainsi un genre de composition dont après lui l'ordonnance devait être respectée. Déjà même de véritables essais de symphonie s'étaient produits en Italie avec Jomelli et G. B. Sammartini, qui comptaient aussi à Vienne de nombreux admirateurs. En France, malgré les sarcasmes de J.-J. Rousseau, qui dénie à la musique instrumentale toute valeur propre, un compositeur dont M. Brenet vante avec raison l'originalité, F.-J. Gossec, augmente les parties de l'orchestre et leur donne dans ses symphonies une importance pareille à celle qu'elles devaient prendre chez Haydn. Après s'être exercé dans tous les genres, Gossec est aujourd'hui presque oublié, parce qu'il a été dépassé dans tous; mais au point de vue historique, sa valeur propre est très réelle, car il a exercé sur ses contemporains une influence légitime.

En Allemagne aussi, un maître de chapelle de la cour de Cassel, Jean Agrelle, Suédois de naissance, avait fait exécuter de 1725 à 1769 plusieurs symphonies qui ne sont, à tout prendre, que de simples quatuors auxquels il avait adjoint quelques instrumens, sans que leur rôle fût encore bien nettement défini. Peu après, d'autres compositeurs, attachés, comme lui, à ces petites cours d'Allemagne qui devaient si utilement contribuer au développement du goût musical, avaient écrit un assez grand nombre de symphonies, Mais ces ouvrages, en général fort courts et destinés à être joués pendant les repas, étaient plus ou moins taillés sur le même patron et ne présentent plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif.

On le voit, ainsi qu'il arrive souvent dans l'histoire de l'art, le moment était venu où le génie d'un homme pourrait tirer parti de tant de progrès réalisés et donner à tous ces élémens épars la cohésion nécessaire. C'est à Joseph Haydn que cette gloire était réservée. Les circonstances de sa vie semblent d'ailleurs l'avoir admirablement préparé à la mission qu'il devait remplir. Sa naissance, il est vrai, était des plus humbles; mais le fils du pauvre charron de Rohrau trouvait autour de lui le goût de la musique répandu parmi les siens. Les jours de fête, ou chaque soir après le travail de la journée, c'était la récréation de la famille de chanter ou de jouer en parties des airs populaires. Aussi la vocation de l'enfant s'était manifestée de bonne heure, et quand il fut temps pour lui de prendre un métier, il voulut être musicien. Comme chanteur de maîtrise, il avait pu se familiariser avec des productions de l'ordre le plus austère, et la précocité de son talent lui avait conquis l'affection de ses professeurs; mais au moment

de la mue, forcé de renoncer à cette existence régulière, il avait dû, pour satisfaire ses inclinations, courir les rues de Vienne, enrégimenté tour à tour parmi les bandes d'exécutans qui battaient le pavé de cette capitale. Dans cette situation infime, il avait pu cependant apprendre à jouer de divers instrumens et par conséquent se rendre compte du rôle que chacun d'eux doit tenir dans l'orchestre. Désireux avant tout de s'instruire. il prélevait sur ses modestes gains de quoi se procurer les livres qu'il jugeait indispensables à son avancement, et un jour que son père lui avait envoyé une somme de six florins pour remettre un peu en état sa garde-robe, il l'avait consacrée à l'achat des Traités d'harmonie de Fux et de Matthesson. Ses études solitaires occupaient tous ses loisirs, et il demeura toute sa vie tellement passionné pour le contrepoint que plus tard le seul ornement dont fût parée sa chambre à coucher était une suite de quarante-six canons trouvés par lui et qu'il avait fait encadrer pour en tapisser les parois. Mais il n'avait pas, à ce moment, beaucoup de temps à employer à ces exercices. Quel profit, du reste, aurait-il pu tirer de cette vaine scolastique à laquelle se consumaient des théoriciens tels que Marpurg et Kinberger qui, négligeant les enseignemens de Bach, traitaient la fugue en véritables manœuvres, décomposant chaque thème avant de s'en servir, afin de voir si dans cette désarticulation ses divers élémens se prêtaient bien à la strette, au renversement, à toutes les combinaisons harmoniques en vogue à cette époque. Haydn ne se laissa pas absorber comme eux par cette gymnastique stérile. Il avait quelque chose à dire, et ces formes auxquelles ils s'étaient bornés, qu'ils avaient étudiées et pratiquées pour elles-mêmes, il les fit servir à l'expression de sa pensée.

Suivant les modèles laissés par Emmanuel Bach, dont il avait fait une étude toute spéciale, il composa des sonates et des cassations qui attirèrent sur lui l'attention des connaisseurs et lui valurent d'être nommé successivement maître de chapelle d'un seigneur bohême, le comte Morzin, puis du comte Nicolas Esterhazy, dans la famille duquel il resta pendant trente ans. Vivant à Eisenstadt, au milieu d'une nature dont il sentait les beautés, Haydn avait trouvé dans cette retraite les conditions les plus favorables au développement de son talent. Il était désormais à l'abri du besoin et s'accommodait d'une quasi-domesticité qu'il ne croyait en rien incompatible avec sa dignité d'artiste. Tous ses efforts tendaient à s'acquitter en conscience des obligations de sa charge. A ses débuts, la musique ne jouait qu'un rôle assez effacé dans la vie des grands seigneurs qui l'avaient recueilli : les quelques morceaux exécutés pendant les offices religieux ou les

repas ne devant être ni trop sérieux, ni trop bruyans. Haydn s'attachait à plaire à ses maîtres et à varier son répertoire. Régulier, laborieux, correct dans ses allures et dans sa mise, il s'asseyait chaque matin devant sa table de travail sur laquelle étaient rangés en bon ordre du papier tracé et des plumes taillées avec soin. Il donnait un nombre d'heures déterminé à cette tâche journalière, et sans qu'il eût jamais à attendre l'inspiration, les productions succédaient aux productions dans son œuvre, qui ne comprend pas moins de 118 symphonies, 83 quatuors pour instrumens à cordes, et 163 morceaux pour le *baryton*, un instrument oublié aujourd'hui, à peu près semblable à la *viola di Gamba*, et pour lequel le prince Esterhazy, qui en jouait lui-même, avait une prédilection particulière.

Haydn, bien qu'il ait écrit pour la voix humaine un grand nombre de chants avec accompagnement de clavecin, des chœurs et jusqu'à dix-neuf opéras, ne montre pas sous ce rapport tout ce qu'il vaut. Ce sont, pour la plupart, des œuvres improvisées, faites pour divertir les hôtes du prince. Le maître n'y attachait pas lui-même grande importance, estimant qu'avec plus d'étude et de soin il aurait pu, lui aussi, devenir un des premiers compositeurs dramatiques, car « il est, disait-il, plus facile de composer avec l'aide d'un texte que privé de ce soutien. » En dépit de sa facilité naturelle, il éprouva plus d'une défaillance pour terminer son bel oratorio des *Saisons*. « Ce sont les *Saisons*, écrivait-il peu de temps avant sa mort, qui m'ont donné le coup de grâce; j'ai passé quelquefois des jours entiers à piétiner sur place et à peiner plus qu'on ne pourrait croire. » En revanche, il se sentait à l'aise dans le domaine de la musique instrumentale, et c'est en ce genre qu'il a le mieux manifesté tout son génie. La forme de ses premières symphonies n'a cependant rien de nouveau. Coupées sur le patron de la sonate, telle que Ph. Emmanuel Bach l'avait établie, elles ne comprennent que trois morceaux : une *Introduction* qui, tout en préparant l'*Andante*, contraste avec lui; puis cet *Andante* d'un caractère plus grave, qui est, à proprement parler, le centre de la composition, et en dernier lieu le *Finale* qui, avec un mouvement plus rapide, conclut par un motif encore plus animé. Quant au fond même de l'orchestre, c'est en réalité le quatuor des instrumens à cordes sur lequel se greffent, timidement d'abord, quelques instrumens à vent qui mettent un peu de variété dans la sonorité et sont le plus souvent chargés d'amener les rentrées. Comprenant peu à peu tout le parti qu'il peut tirer d'une forme musicale qui convenait si bien à son tempérament, Haydn, sans se poser en novateur, lui donne avec le temps une

importance croissante. Il associe plus librement les timbres de l'orchestre et en tire des effets plus vivans, plus expressifs. Ses développemens, toujours fondés sur l'unité thématique, deviennent aussi plus étendus, plus riches en contrastes. Entre l'*Andante* et le *Finale*, il introduit le *Menuet*, comme un intermède destiné à soulager l'attention, et sans qu'on puisse affirmer qu'il s'en soit le premier servi, c'est lui du moins qui lui a donné sa coupe et son caractère propre, grâce au charme piquant de ses deux motifs et à la franchise de leurs rythmes très nettement opposés. Plus tard, enfin, comme il était de ceux qui apprennent toujours, sa longue vie lui avait permis de profiter des progrès réalisés dans l'art musical par Mozart, et après avoir été le précurseur de celui-ci, il devait en quelque sorte devenir son continuateur. Ses dernières symphonies, particulièrement les douze qu'il composa pour l'Angleterre, dénotent, en effet, l'influence que ce jeune émule, pour lequel il professait autant d'admiration que d'amitié, avait exercée sur lui, et il se plaisait lui-même à reconnaître que jamais il n'avait entendu jouer de musique de Mozart sans en tirer un profit personnel.

L'existence de Haydn fut remplie tout entière par la pratique et l'amour de son art. Vers la fin, les honneurs ne lui avaient pas manqué : ses deux voyages à Londres, à travers l'Allemagne, ne furent qu'une suite d'ovations ; il était nommé par acclamation correspondant de l'Institut de France et membre de l'Académie de Stockholm. A Vienne, ses compatriotes étaient fiers de lui et lui prodiguaient les témoignages les plus éclatans de leur sympathie. On sait quelle scène touchante avait provoquée, dans l'hiver de 1808, l'exécution solennelle des *Saisons*, dirigée par Salieri. La plupart de ses confrères y assistaient, et, sur le seuil de la salle, ils l'avaient reçu pour le complimenter. Aux applaudissemens unanimes de la foule qui s'était levée à son entrée, le *Vater Haydn* avait été porté comme en triomphe à la place d'honneur qui lui était réservée à côté de la princesse Esterhazy et d'autres dames du plus haut rang. Durant la soirée, celles-ci, afin de le préserver du froid, s'étaient dépouillées de leurs pelisses pour entourer ses genoux, et quand le noble vieillard, cédant à la fatigue et à l'émotion, dut quitter la salle après la première partie, ce fut au milieu des marques de respect et des acclamations les plus enthousiastes.

Cet hommage que lui rendaient ses compatriotes, et auquel il ne devait survivre qu'une année à peine, Haydn l'avait mérité aussi bien par son talent que par la loyauté et la bienveillante égalité de son caractère. Incapable de jalousie, il rendait pleine

justice à ses rivaux, et avec une ardeur qui ne s'était jamais démentie, il n'avait pas cherché d'autres satisfactions que celle du travail. La plus grande partie de sa vie s'était passée à Eisenstadt. Il y trouvait, il est vrai, réunies toutes les ressources de son art : un orchestre excellent, familiarisé avec son style, rompu à toutes les difficultés d'exécution, et des chanteurs de premier ordre, si supérieurs à ceux de Vienne que l'impératrice Marie-Thérèse aimait à répéter que « pour entendre un bon opéra, il fallait aller à Esterhaza. »

Les égards qu'on avait pour Haydn, la sécurité de sa position indépendante, sa piété sincère et sa bonne constitution elle-même, tout conspirait pour lui conserver jusqu'au bout cette sérénité d'humeur que, comme il le disait en plaisantant, « rien n'avait pu altérer, pas même son mariage et sa femme. » Ce sentiment de bonheur et de placidité s'exhale naturellement de ses œuvres. Avec la clairvoyance d'une âme droite et ingénue, Haydn avait tout de suite découvert et suivi sa voie. Profitant des progrès réalisés avant lui, il avait élargi et renouvelé le cadre de la musique instrumentale, jusque-là condamnée à la coupe banale des airs de danse ou étroitement emprisonnée dans les formes abstraites de la fugue. Pour exprimer ses idées, il possédait un style libre, élevé, personnel, conciliant le respect des traditions avec le déploiement de sa vigoureuse originalité. Parfois ses procédés peuvent paraître trop simples, trop élémentaires, en comparaison des sonorités modernes et des complications dans lesquelles les compositeurs s'ingénient à noyer la mélodie, quand ces complications n'ont pas pour objet d'en masquer l'absence. On est porté aujourd'hui à trouver toute cette musique du *Père Haydn* trop régulière dans ses allures et ses combinaisons trop prévues. Certes, on n'y rencontre jamais ni tension, ni contrainte. Chez lui point de subtilités ni de raffinemens, mais des rythmes très accusés, des motifs d'un dessin mélodique toujours arrêté, des contrastes d'une franchise extrême. Cette précision des formes musicales a dans les œuvres du maître une telle netteté qu'il semble leur attribuer une signification positive, comme si elles s'adaptaient à des sujets réels. De fait, il se proposait à lui-même de tels sujets dans le travail de la composition, s'imaginant, pour stimuler sa verve, des épisodes naïfs dont il poursuivait le développement. C'est ainsi, par exemple, qu'il essayait, dans une de ses symphonies, d'exprimer les remontrances de Dieu à un pécheur endurci pour le ramener au bien et triompher de sa légèreté. Mais ce n'était là qu'un programme à son usage, qu'il ne songeait pas à imposer à ses auditeurs, laissant à

chacun d'eux l'entière liberté de ses impressions. Il lui suffisait qu'au point de vue purement musical ses pensées fussent toujours claires, correctement exprimées, reliées entre elles, sans vides, sans ambiguïtés, ni surcharges. Tantôt les divers instrumens sous la forme la mieux appropriée au timbre de chacun d'eux, répètent à tour de rôle la mélodie qui sera reprise par tous à l'unisson; tantôt le motif, présenté d'abord avec des intonations graves, passe d'un élan subit aux notes élevées, comme une aspiration ou un chant céleste; ou bien à un mouvement d'allures très lentes s'oppose un rythme précipité, et à des sonorités pleines et généreuses succèdent des accens d'une ténuité charmante, comme des gazouillemens d'oiseaux qui se cherchent et jasent gracieusement sous la feuillée.

Parfois Haydn semble s'amuser pour son compte; il rit lui-même de ses badinages et se précipite, tête baissée, dans les complications les plus audacieuses. Il sait bien qu'il s'en tirera avec honneur, et au plus fort de la mêlée il a des arrêts brusques, ainsi qu'un homme qui dans les pas les plus difficiles garde son sang-froid. Tout le premier, il est heureux de ses bonnes idées, du plaisir qu'il va vous faire en vous les communiquant. Il en voit aussitôt les côtés les plus expressifs, les présente sans trop insister, car voici déjà qu'une autre idée lui est venue qui s'oppose ou se mêle à la première. Doué comme il l'est, il se sent un fonds assez riche pour compter qu'il ne l'épuisera pas. Le souffle de l'inspiration anime et pénètre toute cette musique, et par derrière ces formes transparentes comme le cristal, on sent partout le contentement d'une âme pure, l'équilibre d'un esprit droit et réglé, cette candeur et cette joie de produire qui, dans l'histoire de l'art sont le privilège de certains précurseurs et ne durent jamais qu'un moment.

La cordialité, la confiance, la joviale bonhomie de Haydn se manifestent jusque dans le choix des tonalités qui lui sont le plus familières, et M. Brenet a remarqué avec raison que sur les soixante-treize symphonies de lui que nous connaissons en France, il n'y en a pas moins de soixante qui sont écrites en mode majeur, et que, dans ce mode même, le maître a de préférence recours aux tons réputés les plus brillans et les plus joyeux : *ré* majeur, *si* bémol majeur, *ut* majeur, etc. (1). Mais cette gaieté épanouie d'un génie heureux ne va jamais jusqu'à la vulgarité, et Mozart, évidemment bon juge en ces matières, disait : « Il n'en est pas qui, comme lui, soit capable de badiner ou d'attendrir, de provoquer le rire ou de vous émouvoir profondément, et toujours avec la

(1) *Histoire de la symphonie à orchestre*, p. 70.

même excellence. » Quelle que soit l'opinion qu'on garde aujourd'hui de ses œuvres, il importe, en tout cas, de ne jamais oublier que cet homme si modeste a été un vrai créateur. C'est bien à Eisenstadt qu'il faut placer le berceau de la symphonie à orchestre, et c'est à Haydn qu'était réservé l'honneur de lui donner sa forme définitive. Dans cette forme désormais fixée par lui, le premier aussi il a découvert l'art de mettre en œuvre des idées purement musicales, en les présentant sous les aspects les plus variés et en faisant concourir à leur expression toutes les ressources de l'orchestre, singulièrement accrues par lui.

III

Les conquêtes de Haydn, Mozart les continue et les étend. Comme lui, il avait reçu des dons merveilleux, et sa précocité fut extrême; les traits qu'on en cite tiennent vraiment du prodige. Avec la même limpidité et la même pondération que son prédécesseur, il a plus de liberté, plus d'ampleur, un coloris plus riche dans l'instrumentation. Mais, bien qu'il offre avec Haydn plus d'une affinité, pour trouver son pareil et son égal, c'est dans un autre art qu'il faut le chercher. Bien des fois déjà on l'a comparé à Raphaël, et si, à raison des similitudes évidentes de leur génie et de leur destinée, la comparaison se présentait d'elle-même à l'esprit, les travaux récens de la critique sur l'un et sur l'autre n'ont fait que confirmer les nombreuses analogies qu'on avait remarquées en eux. Non seulement, en effet, leur vocation a été marquée par des indices aussi manifestes, mais, fils d'artistes tous deux, ils ont trouvé, dès leur berceau, une direction intelligente dont des facultés d'assimilation semblables leur ont permis de profiter sans relâche. A travers les influences les plus diverses et les plus heureusement combinées, ils ont conservé l'un et l'autre toute leur originalité, ce goût, ce sens de la beauté et des proportions, cette fécondité d'invention inépuisable, ce rare mélange d'élégance et de force, de savoir et d'inspiration, cette souplesse et cette universalité d'aptitudes que nous admirons en eux et qui leur ont permis d'exceller dans toutes les branches de leur art. Là malheureusement s'arrêtent les similitudes, et si chez tous deux les excès d'un travail et d'une production à outrance ont abrégé leur vie, Raphaël, du moins, mourait en pleine gloire, comblé d'honneurs, et une population en deuil accompagnait au Panthéon ses magnifiques funérailles, tandis qu'après une enfance et une jeunesse choyées par toute l'Europe, Mozart, à peine âgé de trente-cinq ans, s'éteignait dans la gêne; que pas un ami n'accompa-

gnait jusqu'au cimetière le pauvre cercueil qui, sous la pluie et la neige, était confié à la terre et dont plus tard il fut impossible de retrouver la place. Malgré les séductions de sa personne et de son génie, le grand artiste n'avait jamais connu l'aisance. Généreux, dépourvu de toute entente des affaires, il était absolument inhabile à tirer parti de ses œuvres, et Grimm, qui pendant son séjour à Paris l'avait beaucoup connu, le trouvait au point de vue de ses intérêts matériels « trop peu actif, trop aisé à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune... Je lui voudrais moitié moins de talent, ajoutait-il, et le double plus d'entregent, et je n'en serais pas embarrassé. »

Si, en regard de ce que la nature a fait pour Mozart, nous recherchons ce qu'il a fait lui-même pour son art, nous le voyons ardent, infatigable dès qu'il s'agit de s'instruire. Quand on s'étonnait devant lui de son incroyable facilité (1), il était absolument en droit de dire qu'il l'avait bien méritée par son travail. On sait mieux aujourd'hui ce que son père avait été pour lui, le soin jaloux avec lequel il veilla à son éducation. Musique d'église, oratorios, opéras, divertissemens, concertos pour violon, trios et pièces de clavecin, sans marquer dans aucun genre, Léopold Mozart les avait tous pratiqués, et, comme virtuose aussi bien que comme compositeur il put très utilement servir de guide à son fils au début de sa carrière. Plus tard, celui-ci avait trouvé dans ses voyages toutes les occasions, qu'il recherchait avec avidité, de développer son talent. Pendant son second séjour en France, en se familiarisant avec les opéras de Gluck dont il fut un auditeur assidu, il acquérait le sens de la composition dramatique. En Italie, il apprenait l'art d'écrire pour la voix humaine, et les orchestres de Munich, de Paris, surtout celui de Mannheim, alors le plus réputé de l'Allemagne, lui faisaient connaître toutes les ressources de la musique instrumentale. Enfin, dans sa patrie, une étude opiniâtre des contrepointistes le mettait en pleine possession de la science des combinaisons harmoniques. Passionné pour cette dernière étude, à laquelle ses instincts mathématiques le rendaient particulièrement propre, il sentait bien que seule elle pouvait lui permettre de donner à ses pensées l'expression la plus éloquente, Aussi se montra-t-il toujours reconnaissant à Haydn des leçons qu'il avait reçues de lui, et il avait à cœur de lui témoigner toute

(1) Le compositeur viennois Umlauf, qui lui avait donné à déchiffrer un de ses opéras sur le manuscrit, était émerveillé de la façon dont Mozart s'était acquitté de cette tâche dans les conditions les plus défavorables. « Il faut qu'il ait le diable dans la tête, au corps et dans les doigts, pour jouer ainsi mon opéra, si mal écrit que je n'aurais presque pas pu le lire, et qu'il a joué comme s'il l'avait composé lui-même. »

sa gratitude dans la dédicace de ces célèbres quatuors dont il confiait le sort « à cet homme illustre, son meilleur ami, le priant de les accueillir avec bienveillance et d'être pour eux un guide et un père. » Bach, pour lequel il professait un véritable culte, ne devait pas lui être d'un moindre secours, et l'on raconte qu'un jour, parvenu déjà à l'apogée de sa réputation, comme on lui communiquait des manuscrits inédits du maître d'Eisenach, il s'écria avec joie : « Enfin, je vais donc trouver quelque chose de nouveau à apprendre! »

C'est grâce à cet heureux accord des dons naturels et de l'étude que Mozart put librement donner carrière à cette fécondité de production qui est un des traits saillans de son génie. Avec la clarté et la correction parfaite de la forme qu'il devait à son éducation, la sûreté de son goût lui faisait trouver pour les genres les plus différens le style le mieux approprié à chacun d'eux. Mais c'est surtout la franchise d'inspiration, la variété et le charme de ses mélodies qui le distinguent de tous les autres maîtres. Plus puissamment qu'aucun d'eux dans ses œuvres dramatiques, dans les *Noces*, la *Flûte enchantée* et *Don Juan*, il a su traduire dans la langue musicale les situations les plus émouvantes, les passions les plus vives et les sentimens les plus élevés ou les plus délicats de la vie humaine. Même dans ses compositions purement orchestrales, Mozart sait chanter, et ainsi que Richard Wagner l'a remarqué avec raison (1), « il n'est pas de musique instrumentale qui autant que la sienne se rapproche de la voix humaine, et qui, par le choix des timbres en donne mieux l'illusion. » Comme virtuose, dès son enfance, il avait montré ce qu'il pouvait en ce genre, et Clementi, qu'on essayait en vain de lui opposer, proclamait lui-même que jamais il n'avait entendu un jeu aussi puissant, ni aussi expressif. Plus tard, Haydn déjà vieux ne pouvait, en l'écoutant, retenir ses larmes, « tant sa manière lui allait à l'âme. » De ses sonates, de ses Fantaisies pour piano se dégage un chant toujours inspiré, aux modulations tour à tour tendres ou pathétiques; la seconde partie y prend une importance inaccoutumée, et les accompagnemens sont eux-mêmes des mélodies. Dans ses concertos aussi, il rompt avec la tradition jusque-là respectée, de ne laisser à l'orchestre qu'un rôle secondaire, afin de faire dominer d'autant plus la virtuosité des exécutans. Chez Mozart l'orchestre a son importance propre, et si, quand la parole est au soliste, ses confrères l'accompagnent discrètement, leur tâche n'est jamais insignifiante; l'unité de l'œuvre reste donc par-

(1) *Das Kunstwerk der Zukunft.*

faite. De même, dans ses compositions à quatre mains, Mozart ne profite des perfectionnemens apportés à la fabrication du piano et de l'agrandissement du clavier que pour donner plus d'ampleur à ce genre de production et pour en faire mieux valoir les ressources expressives. Ses trios, ses quatuors et ses quintettes nous montrent la richesse croissante de ses combinaisons toujours subordonnée au développement thématique et au charme du chant qui s'exhale de l'ensemble. Aussi les contemporains étaient-ils déroutés par cette profusion d'idées qui chez lui ne laissait aucune place aux ritournelles consacrées, et l'on connaît le propos de Joseph II qui trouvait « cette musique trop belle pour les oreilles des Viennois. » Si limpide, si facile à comprendre qu'elle nous semble aujourd'hui, il n'y avait alors qu'une élite capable de saisir le lien délicat qui rattachait entre elles tant de pensées jaillissant spontanément de l'esprit du maître, comme d'une source pure et généreuse.

Pour la symphonie, dans son travail de composition, Mozart part du quatuor et, sur ce fond préparé pour le recevoir, l'éclatant coloris de sa palette musicale brille avec un charme et une fraîcheur inexprimables. A peine âgé de huit ans, il écrit à Londres sa première symphonie, et à la fin de sa dix-huitième année il n'en avait pas composé moins de vingt-deux. Mais loin d'avoir compris à ses débuts les ressources de ce genre de musique, il n'y attachait pas d'abord grande importance. Obligé, pour vivre, de tirer parti de tout ce qu'il faisait, il reprend pour les intercaler dans ces œuvres hâtives tantôt un morceau extrait d'un duo, tantôt l'ouverture d'un de ses opéras. Il adopte d'ailleurs la coupe consacrée par ses devanciers et la composition de leur orchestre. Pendant quatre années même, de 1774 à 1778, il n'écrit plus guère, en fait de musique d'orchestre, que des pièces assez courtes et d'un caractère moins sérieux. Mais à Paris, profitant des élémens plus nombreux qu'il a sous la main, il renforce le nombre des parties et les porte à dix-sept dans la symphonie qui lui est commandée par Legros pour le *Concert spirituel*, tandis que, dans celle qu'il écrit ensuite pour l'Allemagne, la partition composée ne présente plus que dix parties seulement. Peu à peu cependant, devenu maître dans le maniement de l'orchestre, il revient à cette forme musicale, et, suivant les exemples de Haydn, il y introduit le *menuet*. Dans les trois symphonies composées en moins de trois mois pendant l'année 1788, l'instrumentation a acquis une souplesse merveilleuse : elle s'adapte, en les colorant, à toutes les transformations de la pensée du maître. Le style est plus large, plus libre et les sonorités plus généreuses sont toujours choisies

en vue de l'expression. Ces qualités sont surtout sensibles dans la *Symphonie* en *sol* mineur, tour à tour si gracieuse et si véhémente, et peut-être plus encore dans la *Symphonie* en *ut*, celle que, sans doute à cause des allures triomphantes de son début, on a surnommée *Jupiter*. L'*Andante* de cette dernière est un chef-d'œuvre d'inspiration et de mélodie chez un maître pourtant si riche en ce genre. Au lieu d'être, comme trop souvent, un placage et un ornement de parade ajouté après coup, pour mettre en évidence le savoir du compositeur, la fugue du *Finale* fait absolument corps avec l'œuvre et déploie à son profit toutes les ressources de la polyphonie avec une aisance magistrale. Au-dessus des complications de la forme, le chant plane toujours, et les détails, si touffus qu'ils soient, ne servent qu'à faire valoir l'ensemble. Dans cette tête si bien organisée, tout est réglé et ordonné d'avance, et Mozart ne perd jamais de vue l'unité de son œuvre. Cette œuvre est d'ailleurs comme gravée dans son esprit avant qu'il en ait jeté une seule note sur le papier, et lorsqu'il s'assoit à sa table de travail, c'est au courant de la plume et sans une seule rature qu'il écrit ses partitions.

Mais de tels efforts, une pareille concentration de la volonté, viennent à bout des organisations les plus vigoureuses, et un épuisement prématuré devait être pour Mozart la rançon de ce génie, en apparence très facile, mais qui, dans les fatigues d'une production sans trêve, avait consumé le plus pur de sa substance. Il travailla cependant jusqu'à sa dernière heure, et sur son lit de mort, entouré des feuilles de ce *Requiem* qu'il composait comme pour ses propres funérailles, il vit venir la fin sans faiblesse, stoïquement, chrétiennement résigné. Son seul regret était de n'avoir pas encore donné sa mesure, de partir au moment où, en pleine possession de son art, « il allait, ainsi qu'il le disait lui-même, écrire avec son cœur, » lui qui pourtant n'avait jamais fait autre chose.

ÉMILE MICHEL.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ITALIENNES

Le deuxième centenaire du peintre Tiepolo. — La toilette et les bijoux d'Isabelle d'Este.

Lorsque, en 1796, les délégués de la République française firent l'inspection des églises de Parme, pour y choisir les peintures qui devaient être expédiées à Paris, ce fut naturellement le Corrège qui les attira tout d'abord. Ils enlevèrent de ses tableaux autant qu'ils en purent enlever; après quoi vint le tour de ses élèves, puis celui des Bolonais, le Guerchin, les Carrache, le Guide,qui avaient rempli la petite cité émilienne de leurs savans et fastueux travaux. On prit jusqu'à des Schedone, jusqu'à des Pompeo Batoni. La chapelle des Capucins, notamment, se trouva du jour au lendemain presque tout à fait dépouillée.

Encore cette première *fournée* ne fut-elle pas jugée suffisante. Sept ans plus tard le citoyen Moreau de Saint-Méry, administrateur général des États de Parme, fit déclouer de leurs autels et envoyer à Paris des œuvres de Cima de Conegliano, de Francesco Francia, de l'illustre Lanfranco, et de Gatti et de Nuvelone, deux maîtres qui reçurent, grâce à lui, les honneurs du Louvre. La chapelle des Capucins ne fut pas épargnée : elle perdit, cette fois-là, un *Saint François* de Badalocchio.

Mais ni les délégués de 1796 ni le citoyen Moreau de Saint-Méry ne daignèrent prendre à cette chapelle, pour le joindre à tant de magnifiques envois, un grand tableau religieux du peintre vénitien Giambattista Tiepolo. Ils n'avaient pu manquer, cependant, de l'apercevoir, car

il était exposé en pleine lumière, sur le premier autel de gauche, à l'entrée de la chapelle. Et sans doute aussi on n'avait pas manqué de leur dire que ce tableau avait passé, trente ans auparavant, pour un des chefs-d'œuvre du peintre : il avait égalé en célébrité l'*Assomption* du Corrège, et de toute l'Italie on l'était venu voir. Mais depuis lors le goût avait changé. Déchus de leur gloire passée, les chefs-d'œuvre de Tiepolo paraissaient désormais inférieurs aux plus médiocres machines des faiseurs bolonais : on eût cru déshonorer le Louvre en les y exposant, fût-ce entre un Badalocchio et un Nuvelone. Et de fait, ni à Parme, ni à Padoue, ni à Venise, personne ne s'avisa de toucher aux peintures de Tiepolo. Lui seul ne prit point de part, dans les salles du Louvre, à ce glorieux et trop court congrès des grands peintres italiens de toutes les écoles : et près de cent ans devaient s'écouler encore avant que les portes de notre musée s'ouvrissent, — s'entr'ouvrissent, — pour lui.

Il subissait l'effet du profond discrédit où était tombé, dans l'Europe entière, l'art élégant et léger du XVIII[e] siècle. La gloire de Pompeo Batoni, le David italien, avait brusquement effacé la sienne, comme en France le triomphe de David avait fait oublier Watteau. Mais tandis que pour la plupart de ses contemporains ce discrédit ne fut que momentané, il eut pour lui des conséquences autrement durables. Il y a encore une vingtaine d'années, lorsque depuis longtemps Watteau et Boucher, et Longhi, et Guardi, et la Rosalba étaient remontés à leur rang dans l'histoire des arts, Tiepolo continuait à passer inaperçu. Le critique italien Ranalli trouvait étrange « que des amateurs consentissent à acheter sa peinture. » Taine, dans son chapitre sur Venise, l'exécutait d'un mot ; Théophile Gautier ne le citait même pas ; et le seul critique qui se piquât de le connaître, Charles Blanc, l'accablait en toute occasion de ses épithètes les plus méprisantes. Il n'admettait point, par exemple, que Raphaël Mengs eût jamais pu être jaloux d'un aussi piètre rival. « Ce qu'on aura pris pour de la jalousie, écrivait-il, était sans doute le mécontentement légitime d'un peintre grave et digne, qui se voyait mis en parallèle avec un génie malsain et bizarre, un improvisateur lâché et incorrect, un décorateur sans frein, sans mesure et sans convenance... Que devait penser un homme tel que lui d'un peintre capable de placer dans un plafond, parmi les saints ou les anges, tantôt un hibou perché sur une branche enveloppée d'une draperie volante, tantôt un perroquet dont les couleurs naturelles viennent former une tache que Tiepolo trouve charmante dans les harmonies optiques de son orchestre ? »

Ainsi, durant près d'un siècle, l'heure de la réhabilitation s'est fait attendre pour celui que les plus fameux écrivains de son temps avaient proclamé « le prince des peintres ». Elle est enfin venue, pourtant, et Tiepolo est décidément rentré en possession de sa gloire. Cette année

même, pour fêter le deux-centième anniversaire de sa naissance, deux villes, Venise et Würzbourg, ont ouvert des expositions de ses œuvres : deux villes ou plutôt deux nations, car l'Italie entière a pris sa part de l'exposition de Venise, et l'exposition de Würzbourg a eu un caractère plus solennel encore, organisée avec le concours de tous les musées d'Allemagne, sous le patronage direct de l'Empereur et du Régent de Bavière (1).

Toutes deux, du reste, ont eu un succès extraordinaire ; et les revues italiennes abondent, à ce propos, en articles petits et grands, qu'il serait intéressant de mettre en regard des appréciations portées naguère, en Italie comme en France, sur l'œuvre et sur le talent du « dernier Vénitien ». La comparaison prouverait d'abord, sans doute, combien la critique est un art difficile, et combien les jugemens en apparence les plus sûrs courent encore de risques d'être démentis. Universellement méprisé il y a cinquante ans, peu s'en faut que Tiepolo ne soit aujourd'hui universellement admiré. Ceux mêmes qui refusent de voir en lui « l'émule du Véronèse » s'étonnent qu'on ait pu jadis lui préférer Batoni ; son nom figure désormais dans tous les manuels ; musées et collections particulières se disputent ses moindres esquisses ; et déjà de jeunes *tiépolistes* se sont trouvés qui ont fait pour lui seul le pèlerinage de Venise. Ainsi les générations, en se succédant, apportent aux choses de l'art un goût et des sentimens contraires.

C'est là, assurément, une vérité fort ancienne ; mais aucun exemple, depuis longtemps, ne l'avait confirmée avec tant d'éclat. Et pour ancienne qu'elle soit, d'ailleurs, toutes les occasions sont bienvenues à la remettre en mémoire. N'est-ce point faute de se la rappeler, ou faute de réfléchir à ses conséquences, que tant d'excellens esprits réclament tous les jours pour nos musées ce qu'ils appellent une « épuration », et qui serait en réalité la plus imprudente et la plus fâcheuse des mutilations? Car on entend bien que c'est surtout aux représentans des écoles démodées, aux élèves de David, à Le Sueur, aux peintres de Bologne, qu'en veulent ces trop zélés protecteurs du Louvre. Les œuvres de ces peintres ayant cessé de leur plaire, ils trouvent scandaleux qu'on s'obstine à les conserver ; et volontiers ils proposeraient l'échange de tous les Guide et de tous les Carrache pour quelque *Vierge* un peu authentique de Carlo Crivelli. Crivelli, en effet, est l'homme du moment : il nous touche par son mélange de réalisme et de bizarrerie; et Botticelli lui-même, depuis un an ou deux, ne vient plus qu'après lui dans l'admiration de nos dilettantes. Mais qui nous assure que, dans vingt ans, les peintres bolonais ne rentreront pas en faveur? Qui nous prouve que nos fils dédaigneront, comme nous, un art que nos pères

(1) On sait que le palais des princes-évêques, à Würzbourg, est décoré de fresques de Tiepolo et de son fils Dominique.

admiraient si fort? Nous reprochons aujourd'hui à Moreau de Saint-Méry de n'avoir pas enrichi le Louvre d'une peinture que ni lui, ni personne, dans son temps, n'estimait digne seulement d'être regardée; mais nous, à quels reproches ne devrons-nous pas nous attendre pour avoir voulu déposséder notre musée d'œuvres qui, dès l'origine, en ont fait partie, d'œuvres que Poussin s'est humblement efforcé d'imiter, et que, cent cinquante ans après, Stendhal proclamait encore les plus belles du monde?

Si solides, si autorisés, si réfléchis qu'ils soient, nos jugemens en matière esthétique restent toujours provisoires : c'est ce que nous montre, tout de suite, la comparaison des jugemens portés naguère sur l'œuvre de Tiepolo et de ceux qui remplissent aujourd'hui toutes les revues italiennes. Mais la même comparaison nous amène après cela à une seconde découverte, qui ne laisse pas, en apparence, de contredire la première. Nous apercevons en effet que, si d'une génération à l'autre les jugemens ont varié sur la peinture du maître vénitien, les considérans qui les appuyaient sont demeurés à peu près les mêmes. Les particularités que Charles Blanc signalait autrefois comme étant les défauts de Tiepolo, le caractère « malsain et bizarre » de son génie, son manque « de mesure et de convenance » dans la décoration, son emploi de « taches » éclatantes et imprévues « dans les harmonies optiques de son orchestre », c'est tout cela précisément qu'on vante aujourd'hui comme ses principales vertus artistiques. On l'admire pour les mêmes raisons qui, il y a trente ans, le faisaient dédaigner. On célèbre sa hardiesse, son étrangeté, son constant souci des ensembles décoratifs. Maint critique lui sait gré d'avoir été incorrect; mais personne ne nie son incorrection. Et peu s'en faut qu'on ne se demande, en retournant la phrase de l'*Histoire des Peintres*, ce que devait penser de Raphaël Mengs, timide et maladroit imitateur des Carrache, « un maître capable de placer dans un plafond, parmi les saints ou les anges, un hibou perché sur une branche, enveloppée d'une draperie volante? »

C'est en effet ce hibou qui fait à présent le grand charme de l'art de Tiepolo; ou plutôt c'est la juxtaposition que cet art nous offre toujours du hibou et des anges, de l'observation réaliste et de la fantaisie idéale. Tiepolo nous plaît, exactement, par où il déplaisait aux générations précédentes. Nous n'avons pas découvert chez lui des qualités nouvelles; mais ses défauts de naguère sont devenus pour nous autant de qualités. Et son cas, d'ailleurs, est loin d'être unique. Les motifs qu'on a eus d'admirer Poussin, par exemple, ou Ruysdael, ou David, sont les mêmes qu'on a eus ensuite pour les mépriser. Les goûts, les sentimens changent : l'œil ne change pas, et perçoit toujours la même vision.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'à côté de la critique d'art qui apprécie et qui juge, et qui ainsi se condamne à n'avoir qu'une portée passagère, une autre forme de critique est possible, plus positive et plus durable, celle-là même dont Fromentin nous a donné jadis un si parfait spécimen? Qu'on aime ou qu'on n'aime pas les peintres hollandais, les pages qui leur sont consacrées dans les *Maîtres d'autrefois* n'en gardent pas moins tout leur prix : c'est qu'avec une science, une conscience, une pénétration admirables, Fromentin s'y attache surtout à nous expliquer leur peinture ; et chacun est libre ensuite de la juger avec ses goûts, ses sentimens personnels.

Une explication de ce genre est malheureusement plus difficile pour l'œuvre de Tiepolo que pour celle de Cuyp, de Ruysdael, ou d'aucun autre des petits Hollandais. A côté des connaissances techniques les plus étendues, elle suppose encore une érudition historique qui doit, j'imagine, devenir plus rare d'année en année. Car il ne s'agit plus seulement ici de nous indiquer les points par où le talent de Tiepolo se distingue de celui des peintres de son école : c'est cette école même qu'il faut reconstituer, afin de pouvoir étudier le maître dans le milieu où il a vécu. Avant d'établir ce qui, dans son art, lui appartient en propre, il faut rechercher ce qu'il a de commun avec l'art de son temps. Et cet art a disparu : à jamais disparu, pourrions-nous dire, si l'exemple même de Tiepolo ne nous avait instruits de la vanité de toute prédiction de ce genre. Mais en attendant qu'on s'avise de le ressusciter, aucun art n'est aussi complètement mort que celui des Bruni, des Metelli, des Fulgenzio Mondina, de tous ces prédécesseurs et émules de Jean Tiepolo. Qui se souvient même de leurs noms? Et faute de les connaître, qui peut se vanter d'apprécier exactement l'originalité de leur illustre rival?

Il faut savoir gré du moins à un critique italien, M. Corrado Ricci, d'avoir tenté une première ébauche de cette enquête sur les origines historiques du génie de Tiepolo. En quelques pages, son article de la *Nuova Antologia* nous en apprend plus que les plus longs dithyrambes. Et il a suffi à M. Ricci de mettre Tiepolo à sa place dans le passé, de noter sommairement les leçons qu'il a reçues et les influences qu'il a subies, pour nous le révéler du même coup sous un aspect tout nouveau.

Étrange ironie de la destinée! Ce maître qu'on a tour à tour flétri et exalté comme le plus excentrique de tous, celui que Taine appelait un « maniériste », celui dont Charles Blanc déplorait « le génie malsain et bizarre », se trouve avoir été simplement, en réalité, l'habile et consciencieux gardien des traditions de son temps. Les particularités que ses détracteurs lui ont si longtemps reprochées, et qui lui

valent aujourd'hui de si chaleureux enthousiasmes, elles lui étaient communes avec vingt autres peintres dont c'est à peine si l'on peut exhumer les noms. « Pour qui connaît le milieu où il a vécu et travaillé, dit M. Ricci, ce soi-disant *maniériste* apparaît comme le continuateur direct des maîtres plus obscurs qui l'ont précédé. C'est un de ces rares et précieux génies qui semblent nés pour recueillir les élémens les plus caractéristiques de l'art de leur époque, et pour les fondre en une heureuse synthèse, où nous les voyons ensuite comme transfigurés, et revêtus d'une vie supérieure. Leurs œuvres sont ainsi le résumé de toute une époque ; on les comparerait à une symphonie émaillée des meilleurs motifs de vingt opéras. »

Ce n'est donc pas à Tiepolo lui-même, c'est à tous les peintres italiens du XVIIIe siècle que s'adressaient les blâmes des critiques d'il y a trente ans, et que s'adresse encore l'admiration de leurs successeurs d'à présent. De l'originalité véritable du maître vénitien, ni les uns ni les autres ne semblent se douter. Et Dieu sait si, la connaissant, Charles Blanc ne se fût point départi de sa mauvaise humeur ! Dieu sait si, maintenant qu'elle est connue, elle ne va pas rabaisser Tiepolo dans l'estime de nos délicats ! L'originalité véritable de Tiepolo, en effet, ne consiste pas à avoir été plus excentrique que les artistes de son temps, mais bien au contraire à avoir voulu l'être moins. Dans la mesure où il se distingue de l'art des Dentone et des Franceschini, l'art de Tiepolo constitue une réaction contre l'excès de leur fantaisie, et leur étrangeté, et leur subtilité. On sent que, par-dessus eux, Tiepolo a essayé de revenir aux maîtres classiques, au Véronèse, au Corrège, à ce Titien dont le nom seul, aujourd'hui, fait frémir d'indignation tout vrai *tiépoliste*. Oui, ce qu'il y a dans son œuvre de « malsain » et de « bizarre » y est pour ainsi dire malgré lui ; mais par l'intention il nous apparaît encore un *classique* : encore ou plutôt déjà, car de toutes parts autour de lui, d'autres signes apparaissent annonçant l'éclosion d'un classicisme nouveau.

Tiepolo a eu seulement la chance de ne pas connaître Winckelmann, et de pouvoir continuer en paix, toute sa vie, à tenir pour des maîtres classiques les admirables artistes qui, deux siècles auparavant, avaient enrichi sa patrie de tant de chefs-d'œuvre. Mais c'est le plus consciencieusement du monde qu'il a essayé de se rapprocher d'eux : aucun éloge ne lui était plus sensible que de s'entendre comparer aux maîtres vénitiens de la Renaissance. Et il n'en a pas moins été, avec tout cela, un homme de son temps, sans cesse préoccupé de l'effet extérieur, hardi, brillant, souvent incorrect. Il n'y a pas jusqu'à ses habitudes d'improvisation qui ne lui aient été communes avec la grande majorité de ses contemporains. Son clair-obscur lui venait de Piazzetta, sa perspective de Franceschini ; sa couleur lui venait

de Paul Véronèse. Seule lui appartenait en propre sa manière d'utiliser, pour un ensemble harmonieux, tant d'élémens empruntés; et si ce n'est point là, à coup sûr, cette originalité absolue que se plaisent à lui attribuer ses admirateurs, c'est du moins, de toutes les originalités artistiques la plus précieuse, et la plus légitime.

***

L'esthétique et l'histoire de l'art occupent, d'ailleurs, une place considérable dans les revues italiennes de ces mois derniers. Je ne parle pas seulement de publications spéciales, telles que ces *Archives historiques de l'art italien* qui sans cesse mettent au jour des documens nouveaux; mais jusque dans les revues les plus mondaines, et dans celles où la politique, naguère, primait tout le reste, il me semble que la part faite aux questions artistiques s'est singulièrement élargie. C'est ainsi qu'en plus du remarquable travail de M. Ricci, la *Nuova Antologia* a publié, coup sur coup, une étude de M. Venturi sur les *Anges dans la peinture italienne*, des recherches de M. Fambri sur les richesses d'art de la Vénétie, des comptes rendus de fouilles archéologiques, et une très intéressante série d'articles sur les toilettes, les bijoux, les meubles, en un mot sur tous les objets d'usage familier qu'a eus en sa possession la fameuse Isabelle d'Este, marquise de Mantoue.

Dus à la collaboration de MM. Alexandre Luzio et Rodolphe Renier, ces articles ne sont en réalité qu'un long inventaire, une façon de catalogue descriptif dont aucun résumé ne peut donner l'idée. Mais Isabelle d'Este a joué un si grand rôle dans le mouvement artistique de la Renaissance, que ses moindres relations avec les artistes de son temps ont aujourd'hui de quoi intéresser l'historien. De chacune de ses robes est sortie une mode nouvelle; les premiers orfèvres de l'Europe se sont disputé l'honneur de lui fournir des bijoux; et ce n'est point par simple flatterie que la reine de Pologne, lui écrivant de Cracovie à propos d'un détail de toilette, l'a appelée « la source et l'origine de toutes les élégances italiennes. » Aussi ne pouvons-nous savoir trop de gré à MM. Luzio et Renier de tant de renseignemens qu'ils nous ont offerts sur son mobilier et sa garde-robe. Une époque entière, grâce à eux, revit sous nos yeux, l'époque la plus élégante, la plus somptueuse, la plus imprégnée d'art qu'il y ait eu jamais.

Et ils nous font voir, de plus, combien cette époque a peu différé des autres, ou plutôt combien, sous l'énorme différence des mœurs et des usages extérieurs, le fond de la nature humaine reste toujours immuable. Les mêmes passions qui agitent aujourd'hui nos cœurs, régnaient il y a quatre siècles à la cour de Mantoue. Les femmes y avaient plus de goût, les hommes plus d'énergie et des façons plus vi-

riles : mais les mobiles qui les faisaient agir n'ont point changé depuis lors ; et il nous suffit d'entrer dans l'intimité de leur vie pour les sentir aussitôt semblables à nous.

Pour avoir été « l'origine et la source des élégances de son temps », Isabelle d'Este, par exemple, n'en a que plus constamment souffert du manque d'argent. Sans cesse nous la voyons contrainte à décommander quelque robe ou quelque jupon, faute d'avoir de quoi en payer l'achat. « Mon Dieu! s'écriait-elle en songeant à la fortune de Ludovic le More, pourquoi nous, qui dépensons si volontiers, n'avons-nous pas tant d'argent! » La même plainte se retrouve dans toutes ses lettres. « Je suis couverte de dettes, écrit-elle en 1497 à la seigneurie de Venise, et je serai sans ressource si vous refusez de me secourir. » Elle emprunte à des banquiers, à des orfèvres, jusqu'à des domestiques. Ses admirables bijoux, qui lui coûtent si cher, à peine se les est-elle procurés qu'elle est obligée de les mettre en gage. « Ayant entendu de la bouche de Pietro ce que vous l'avez chargé de me dire, mande-t-elle à son mari le 14 mai 1495, je vous envoie ci-joint mon grand diamant, mon *balasso*, mon grand rubis, et le joyau de ma féronnière. Le reste de mes bijoux, comme le sait Votre Excellence, est encore en gage à Venise. Je vous fais parvenir en même temps mon collier aux cent faces; la chaîne que je porte à la ceinture, je ne puis vous l'envoyer, car on me l'a vu porter pendant mon séjour à Milan. Si j'avais connu plus tôt le désir de Votre Excellence, je l'aurais fait défaire et arranger sous une autre forme; mais à présent je n'en ai plus le temps. » En septembre 1499, se trouvant « épuisée d'argent » au point de ne pouvoir rendre à Brognolo quatre-vingts ducats qu'elle lui doit, elle envoie un homme de confiance à Milan, avec mission d'engager ses bijoux et ses chaînes. Trois fois en deux ans les objets qu'elle a mis en gage sont sur le point d'être vendus aux enchères : grande honte et grande agitation pour la pauvre femme. Pour se tirer d'embarras, elle emprunte ailleurs. Elle est entourée d'usuriers juifs, qui sans cesse se montrent moins accommodans, sans cesse lui réclament des intérêts plus forts. En 1517, elle engage son argenterie; en 1528, son plus beau collier. Elle meurt sans avoir pu jamais jouir à l'aise de ces merveilles, dont toutes les cours de l'Europe lui ont envié la jouissance.

De toutes parts, en effet, son luxe lui valait une admiration mêlée de jalousie. On épiait soigneusement ses moindres achats. La reine de Pologne, la duchesse d'Orléans, la consultaient sur des questions de toilette; François I[er] lui demandait des modèles de robes pour les dames de sa cour; Suzanne Gonzague la priait de vouloir bien l'autoriser à porter une certaine pelisse semblable à celle qu'elle portait, et qui était « de son invention ». Mais tant d'hommages qu'elle recevait ne l'empêchaient pas d'épier et d'envier elle-même les « inventions »

de ses rivales. Dans toutes les villes d'Italie elle entretenait de véritables espions, chargés de lui décrire par le menu les robes et les coiffures nouvelles. Elle en entretenait auprès de sa sœur Béatrice, auprès de Renée d'Este, auprès de Lucrèce Borgia. « Je vous prie, écrivait-elle en 1502 à son frère, de continuer à me rendre compte jour par jour des diverses toilettes de notre commune parente. » En 1510, apprenant que la reine de France avait projeté de venir en Italie, elle mandait en grande hâte au comte de Pianella de la renseigner sur le luxe de cette princesse. Elle voulait tout savoir, le nombre et la couleur des robes, la forme des bonnets, la valeur des bijoux. Le linge même des dames françaises la préoccupait : elle aurait été inconsolable de penser que quelqu'un, de par le monde, avait de plus belles chemises ou des jupons de meilleure qualité. Et il n'y avait pas jusqu'à sa lointaine admiratrice la reine de Pologne, dont elle ne fût secrètement jalouse : elle se faisait envoyer par Tommaso Manfredi « un inventaire détaillé de sa garde-robe. » N'est-ce pas là une Isabelle d'Este assez imprévue ? Et se serait-on attendu à trouver ces petits artifices de coquetterie féminine chez la noble et charmante inspiratrice des maîtres italiens de la Renaissance ?

***

Une étude de M. Barrili, que vient de publier l'*Antologia*, ne touche à l'histoire de l'art que très indirectement. Elle a surtout pour objet de raconter la vie et d'analyser les ouvrages d'un écrivain génois du XVII[e] siècle, Antoine-Jules Brignole-Sale, auteur d'un recueil de *Larmes* poétiques, de deux romans, d'innombrables comédies, et d'une série de contes à la manière de Boccace. Mais je crains que malgré son zèle et sa bonne volonté M. Barrili n'échoue à tirer de l'oubli, où elles gisent depuis deux siècles, les œuvres élégantes et inutiles de ce polygraphe, tandis que le récit de sa vie ne peut manquer d'intéresser toute personne ayant gardé le souvenir des musées d'Italie. Antoine-Jules Brignole, en effet, est ce superbe cavalier aux traits délicats et aux grands yeux pensifs dont on voit le portrait, peint par Antoine Van Dyck, dans le salon d'honneur du Palais Rouge de Gênes. Et c'est aussi le mari de cette adorable jeune femme vêtue de velours vert, dont on voit le portrait en face du sien. Qui ne se rappelle son doux visage si grave et si calme, la grâce sereine de son attitude, sa main droite tenant une rose épanouie ? Qui ne l'a tout de suite aimée, en l'apercevant ? Et lorsque nous avons lu dans notre *guide* que cette femme charmante a été la maîtresse de Van Dyck, ne nous a-t-il point semblé que, même sans qu'on nous l'apprît, nous l'aurions deviné ? L'amour seul, évidemment, avait pu inspirer au jeune peintre une œuvre à la fois aussi pure et

aussi sensuelle, le plus féminin, à coup sûr, de tous ses portraits.

Hélas! les guides nous ont trompés, et c'est encore une de ces chères légendes auxquelles il nous est désormais interdit de croire! Celle-là est même d'invention toute récente : elle a été imaginée en 1840 par le Marseillais Méry, qui n'admettait pas, apparemment, qu'on pût créer de belles œuvres sans être amoureux. Mais peut-être, après tout, l'histoire véritable de la marquise de Brignole paraîtra-t-elle plus touchante encore que la légende dont elle va reprendre la place. Car pour avoir à peine pris garde, sans doute, au jeune étranger qui a peint son portrait, Pauline de Brignole n'en avait pas moins un cœur infiniment tendre et voluptueux : mais c'est à son mari qu'elle l'avait donné tout entier. Elle l'aimait si profondément, et l'amour qu'elle lui avait inspiré était si profond, que quand elle mourut, en 1648, après plus de vingt années de mariage, Antoine Brignole-Sale renonça du même coup à ses fonctions publiques, à ses travaux littéraires, et aux distractions de la vie élégante. Fermant son palais, abandonnant à sa mère le soin de ses enfans, il se fit prêtre, puis moine, pour achever de rompre tout lien avec un monde d'où sa Paolina s'en était allée. C'est sous un froc de bure, la tête rasée et des sandales aux pieds, que l'ont rencontré durant dix ans, sur les routes d'Italie, ses anciens compagnons de fêtes et de combats. Encore la religion elle-même ne paraît-elle pas l'avoir jamais entièrement consolé. Il est mort en 1662, à cinquante-sept ans, tout au bonheur de pouvoir enfin rejoindre celle qui avait été l'unique pensée de sa vie. Quel n'eût pas été son désespoir, si on lui avait prédit que sa Paolina passerait un jour pour lui avoir été infidèle, et que dans son propre palais, en face de son portrait à lui, les guides la signaleraient aux visiteurs comme la maîtresse de Van Dyck?

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Le principal événement du jour, le seul peut-être, est le voyage du tsar à travers l'Europe : que pourrions-nous en dire après l'étude si complète qui lui a été consacrée dans une autre partie de cette Revue? L'empereur Nicolas débarquera sur les côtes de France le 5 octobre ; il arrivera à Paris le 6 ; de grands préparatifs sont faits pour le recevoir d'une manière digne de lui et de nous. Mais ce n'est là que le côté extérieur des choses. La visite que nous fait le puissant empereur n'est pas seulement un acte de courtoisie. Tel n'est pas le caractère qu'il a eu l'intention de lui assigner, puisqu'il avait été convenu, dès le début, qu'après les fêtes officielles de Vienne et de Breslau, et pendant que le tsar et sa jeune épouse iraient passer quelques jours ou quelques semaines dans l'intimité de la famille en Danemark et en Angleterre, le prince Lobanof viendrait à Paris vers le milieu de septembre, et y attendrait l'arrivée de son souverain. L'intervention d'un facteur brutal et imprévu a troublé ces arrangemens : le prince Lobanof, après avoir rempli la première partie de sa tâche, et accompagné son maître à Vienne où les heureux résultats de sa politique paraissent avoir été consacrés entre les deux empereurs, est mort subitement. On ignore encore par qui il sera remplacé, et ce n'est pas au cours de son voyage que le tsar peut prendre une décision, ni faire un choix aussi graves. M. Chichkine, qui porte le titre d'adjoint du ministre, remplit par intérim les fonctions si brusquement devenues vacantes. Bien qu'il soit très préparé à la charge qui lui incombe, il a dû en sentir le poids depuis quelques jours. La mort du prince Lobanof a rejeté sur ses épaules les plus lourdes responsabilités. Heureusement, le séjour du tsar en Danemark et en Angleterre lui ont donné quelque temps de répit. On annonce qu'il est sur le point d'arriver à Paris, où il précédera l'empereur de quatre ou cinq jours, ce qui, dans la mesure du possible, maintient au programme primitif la signification qu'on avait voulu lui donner : c'est évidemment un voyage tout politique que le tsar se propose de faire auprès de nous.

Peut-être n'en est-il pas tout à fait de même en Angleterre. La lon-

gueur du séjour que l'empereur prolonge à Balmoral, lorsqu'on le compare à la brièveté de celui qu'il a fait à Vienne et à Breslau et de celui qu'il fera chez nous, montre bien que les sentimens de famille y sont pour beaucoup. Au surplus, l'empereur est seul; il n'a aucun de ses ministres auprès de lui. D'autre part, il est souverain absolu, et moins que tout autre il n'a besoin de ses ministres pour éclairer sa conscience et pour fixer sa volonté. Il ne faut donc rien exagérer. Tout porte à penser que, si la politique ne tient qu'une place secondaire dans les entretiens de Balmoral, elle n'en sera pourtant pas exclue. Ce n'est pas seulement pour présenter ses respects à l'empereur que lord Salisbury lui a demandé une audience, et qu'il est venu passer plusieurs jours dans le vieux château d'Écosse où la reine Victoria a établi sa résidence d'été. Les télégrammes ne parlent que de parties de chasse entre le prince de Galles et son neveu; mais tout le monde sait que le prince de Galles, au milieu des loisirs que lui impose une longue attente du trône et qu'il remplit de manières très diverses, est resté un habile diplomate, toujours prêt à bien servir les intérêts de son pays. La popularité dont il jouit est, ne fût-ce qu'à ce point de vue, des plus légitimes. L'empereur de Russie, placé entre la reine Victoria qui vient de célébrer la soixantième année du règne le plus heureux et le plus fécond de l'histoire d'Angleterre, le prince de Galles, le marquis de Salisbury, n'échappera certainement pas aux préoccupations politiques si naturelles dans un pareil milieu. Et ces préoccupations, si on en juge par le ton de la presse depuis quelques semaines, sont aujourd'hui aussi vives qu'elles l'aient jamais été. Non pas, certes, que les intérêts de l'Angleterre soient compromis, menacés, ou même exposés sur aucun point du monde; rien ne justifierait un pareil jugement; mais si l'opinion n'est ni inquiète, ni alarmée, elle n'en est pas moins fort troublée, et les agitations qu'elle éprouve depuis quelques semaines ne peuvent être comparées qu'à celles de l'atmosphère : or le vent a rarement soufflé d'une manière plus anormale, ni plus déconcertante, et les oscillations du baromètre témoignent une sorte de déséquilibre et d'affolement dans les régions supérieures. L'arrivée du tsar en Angleterre était impatiemment attendue comme si elle avait dû ramener un peu de calme dans les esprits si violemment secoués : aussi le ton des journaux s'est-il modifié d'une manière assez sensible avant même que le jeune empereur ait touché le sol britannique, et dès qu'il a été, en quelque sorte, en vue.

C'est la situation de l'Orient qui a produit l'effervescence à laquelle nous faisons allusion. Les massacres arméniens ont provoqué partout la même réprobation et la même horreur. Ce sentiment, on nous permettra de le croire, n'a pas été plus vif en Angleterre que dans d'autres parties de l'Europe; mais peut-être s'y est-il manifesté par des explosions plus éclatantes, et cela pour deux motifs. Le premier est que le

gouvernement anglais lui-même, par l'organe de ses principaux ministres et notamment de lord Salisbury, avait tout fait pour amener l'opinion à ce point de nervosité où elle est bien près de ne plus pouvoir se contenir; il suffit alors de peu de chose pour provoquer un véritable déchaînement, et ce n'est pas, hélas! peu de chose qui s'est produit, puisque le sang a coulé à flots dans toute l'Anatolie et jusque dans les rues de Constantinople. Le second motif est que l'Angleterre, par le fait de sa situation particulière, et peut-être même sans qu'elle analyse les impressions confuses auxquelles elle s'abandonne quelquefois, a comme un instinct secret qu'elle risque moins que personne en se laissant aller à l'impétuosité de ses passions généreuses. Elle a tous les avantages d'une attitude très noble, sans en avoir les inconvéniens. Il serait sans doute injuste de nier la très grande part de spontanéité qui existe chez elle. L'Angleterre a joué un rôle trop important dans le développement de la civilisation universelle pour qu'on puisse l'accuser d'avoir toujours cédé à des calculs d'intérêt personnel. Il y a dans ce peuple un fond de mysticisme religieux et même sentimental qui a tenu dans son histoire une place considérable, et dont on ne saurait faire abstraction sans se condamner soi-même à ne pas comprendre beaucoup de choses. Que l'opinion ait été très sincèrement émue par les massacres d'Orient, cela n'est pas douteux, et comment n'en aurait-il pas été ainsi puisque, depuis de longs mois et même depuis des années, elle avait été préparée par les comités arméniens ou arménophiles à témoigner aux « frères chrétiens » d'Anatolie un intérêt qui, dans l'espoir de tous, ne pouvait pas manquer d'être efficace? Le malheur est qu'il ne l'a pas été. L'Angleterre s'en est rendu compte avec une véritable angoisse. Mais que faire? Fallait-il recourir aux résolutions extrêmes? Pendant quelques jours, la presse a paru le laisser entendre : nous employons des expressions volontairement atténuées, adoucies, compliquées de réticences, afin d'être aussi exact que possible et de ne pas dépasser la mesure où nos confrères anglais devaient d'ailleurs revenir bientôt. On aurait pu croire, à les lire, que nous étions à la veille d'une nouvelle croisade. Le gouvernement se taisait, mais tous ses organes jetaient feu et flammes. Les journaux indépendans n'étaient pas moins violens. L'opposition se faisait remarquer dans ce nouveau steeple-chase par une ardeur qui stimulait celle d'autrui, comme si elle avait eu besoin d'être stimulée. Dans tout autre pays, alors surtout que l'opinion y est souveraine, un pareil soulèvement de l'esprit public aurait certainement annoncé des résolutions extrêmes. Mais les choses ne vont pas toujours ainsi en Angleterre. Précisément parce qu'elle a pleine conscience de sa grandeur qui ne saurait jamais être mise en cause, l'Angleterre ne se fait aucun scrupule de s'arrêter, ou même de revenir en arrière, lorsqu'elle se reconnaît engagée dans une voie sans issue. Elle sent bien que ces conversions subites ne la dimi-

nuent pas, parce qu'on ne peut les attribuer qu'à sa propre réflexion et à sa volonté ; et c'est pour cela que nous la voyons céder successivement à des impressions si mobiles. A cet égard, l'extrême petitesse et l'extrême grandeur produisent quelquefois des effets analogues : elles permettent, en effet, de se livrer à toute l'impétuosité de ses premiers sentimens sans aliéner sa liberté de s'arrêter à propos, dans le premier cas parce qu'on ne peut rien faire, et dans le second parce qu'on s'exposerait à faire plus qu'on ne l'aurait voulu. C'est ainsi qu'un des pays de l'Europe qui, après l'Angleterre, s'est abandonné à la plus véhémente indignation à propos des affaires d'Orient est la Suisse. Heureuse Suisse, heureuse Angleterre, qui, pour des motifs aussi divers, peuvent sortir impunément du domaine de la pure politique et se permettre de pareilles échappées de sentiment ! Cela a duré, dans la république voisine, jusqu'à ce que la *Suisse libérale*, journal neufchâtelois, ait présenté sur cette attitude quelques observations judicieuses. Il s'est demandé ce que dirait le Conseil fédéral, s'il chargeait un de ses ministres à Londres, à Paris ou à Berlin de conseiller aux grandes puissances une intervention en faveur des Arméniens, et si lord Salisbury, M. Hanotaux ou le baron Marschall répondaient avec un sourire diplomatique : « Parfaitement, enchanté ; quel concours nous offrez-vous ? » Nous ne sommes malheureusement, ni dans la situation de la Suisse, ni dans celle de l'Angleterre : nous devons mesurer davantage nos paroles et nos démarches.

Pour revenir à l'Angleterre, la presse y a discuté pendant quelques jours, dans les termes les plus passionnés, la question de savoir s'il n'y avait pas lieu pour elle à une intervention isolée dans les affaires d'Orient. C'est au moment où M. Gladstone retrouvait son ardeur d'il y a vingt ans pour traiter le sultan de « grand assassin », et pour montrer dans les atrocités arméniennes une seconde édition des « atrocités bulgares ». Le duc de Westminster allait plus loin encore ; il voyait dans Abdul-Hamid l'incarnation même de Satan. Nous ne parlerons que pour mémoire de M. Asquith, ancien ministre de l'intérieur du cabinet Rosebery, mais qui n'est diplomate à aucun degré, et qui l'a prouvé en écrivant des phrases comme celles-ci : « J'ai l'absolue conviction que le moment est arrivé où l'Angleterre doit refuser d'entretenir plus longtemps des relations avec un gouvernement qui est devenu le simple instrument d'exécution des desseins d'une volonté insensée ou criminelle. Les puissances européennes, de qui le sultan tient son trône (*sic*), ne peuvent approuver les crimes passés ou ignorer les dangers futurs, sans se faire les complices des premiers, ni sans se rendre directement responsables des seconds. » Pour qu'un homme comme M. Asquith, qui a joué un rôle important dans les conseils du gouvernement, ait pu écrire d'un pareil style, il fallait que l'opinion fût arrivée à son paroxysme. Elle y était arrivée, en effet. Quelques voix plus sages ont commencé

alors à se faire entendre, et nous aurons à y revenir bientôt; mais il est intéressant de noter l'impression produite sur la presse continentale, et en particulier sur les journaux de la triple alliance, c'est-à-dire de Vienne et de Berlin, par les manifestations excessives et intempérantes qui se succédaient sans interruption en Angleterre. Si les journaux anglais avaient cru entraîner ceux de l'Europe centrale, ils s'étaient absolument trompés, et ils n'ont pas tardé à s'en apercevoir. Le ton des journaux autrichiens et allemands a été des plus rudes. Ils ont protesté avec chaleur contre toute idée d'une action particulière et isolée de l'Angleterre, rappelant que l'Europe s'y était toujours opposée et qu'elle ne la permettrait de la part d'aucune puissance. A cet égard, les déclarations faites il y a un an par le prince Lobanof, sur la mémoire duquel M. Gladstone rejetait, il est vrai, la responsabilité des « terribles méfaits » qui venaient d'être perpétrés, avaient été catégoriques. La presse austro-allemande témoignait qu'elle ne se laissait pas émouvoir par ces accusations, et que la politique des gouvernemens dont elle était l'organe n'en serait pas ébranlée. La *Nouvelle Presse libre* et le *Nouveau Tagblatt*, bien que servant à l'intérieur des intérêts politiques opposés, s'accordaient subitement pour dénoncer au dehors les projets ténébreux de la Grande-Bretagne. Les journaux allemands n'étaient pas moins amers : nous n'avons que l'embarras des citations à faire. La *Gazette de Cologne*, par exemple, écrivait ce qui suit en s'adressant à l'Angleterre : « Si vous croyez que l'Europe vous donnera mandat d'intervenir dans les affaires turques, vous vous trompez; et votre erreur n'est pas moindre si vous imaginez qu'elle tolérera une intervention isolée de votre part, entreprise sans son consentement. Elle sait pourquoi vous étiez jadis l'ami de cœur du sultan, et pourquoi vous voici devenue son pire adversaire. Il y a plus d'or anglais que de roubles russes en circulation dans l'empire ottoman, et cela est assez significatif... Vous avez démérité de la triple alliance. Craignez qu'une tentative d'occuper la Corne d'Or n'aboutisse qu'à vous faire chasser de l'Égypte. »

C'est dans le même sens et presque dans les mêmes termes que s'exprimaient tous les autres journaux allemands. Si les Anglais sont justes pour la presse française, ils reconnaîtront que, dans cette crise, son langage à leur égard a toujours été plus modéré. Au fond l'opinion, en Allemagne, est beaucoup plus opposée à l'Angleterre qu'elle ne l'est chez nous, au moins depuis longtemps. La politique peut conseiller de mettre une sourdine à l'expression de ces sentimens, mais toutes les fois que l'occasion s'en présente, le feu qui couve sous la cendre fait explosion. L'Allemagne reconnaît de plus en plus que la grande concurrente qu'elle rencontre sur les mers et qui arrête l'expansion de son commerce, c'est l'Angleterre, et l'hostilité immanente entre les deux pays se manifeste parfois avec une violence imprévue. Quant à

l'Autriche, elle obéit sans doute à des préoccupations différentes; mais elle est sincèrement conservatrice et pacifique en Orient comme partout ailleurs, et s'il est vrai que, avant la mort du prince Lobanof et sous ses auspices, elle ait mis sa politique orientale d'accord avec celle de la Russie, on comprend que les velléités brouillonnes de l'opinion, et du gouvernement anglais, lui causent un certain malaise et fassent même naître chez elle une assez vive irritation. Cet état de l'esprit public, en Europe, était trop général pour qu'on pût le considérer à Londres comme négligeable. Évidemment les exhortations à la croisade qui étaient parties des bords de la Tamise, n'avaient pas produit sur ceux de la Sprée ou du Danube tout l'effet qu'on en avait espéré. Il y avait partout de la résistance, de la mauvaise humeur, et, pourquoi ne pas le dire? de la défiance. Nous constatons ces impressions sans rechercher pour le moment dans quelle mesure elles peuvent être justifiées. L'opinion anglaise a fait alors une sorte de retour sur elle-même; elle s'est demandé si elle n'était pas allée un peu trop loin, si elle n'avait pas effarouché, effrayé l'Europe, au lieu de la persuader. Et aussitôt le ton a changé. Les mêmes journaux qui s'étaient signalés par une ardeur inconsidérée sont revenus subitement à plus de circonspection et de mesure. Ils ont désavoué les projets hasardeux qu'on leur avait prêtés. « Une intervention armée en Turquie, a dit le *Times*, provoquerait infailliblement le renouvellement des massacres sur une grande échelle, dans maintes parties de l'empire, et si cette intervention était une intervention anglaise, décidée sans le consentement des autres puissances, elle conduirait, de plus, à une guerre européenne. Or, quels seraient nos alliés et quels seraient nos adversaires dans une pareille croisade? L'attitude de la Russie a été nettement définie l'année dernière par le prince Lobanof, et l'attitude de la France est pareille. L'Autriche et sa grande voisine du nord sont, dit-on, arrivées à une entente pendant le séjour du tsar à Vienne, et la polémique traditionnelle de l'Autriche ne laisse pas de doutes sur la nature de cette entente. L'Italie peut-être marcherait avec nous, mais elle fait partie de la triple alliance, et puis elle a les mains occupées. Quant à l'Allemagne, on peut juger de ses intentions par les articles des journaux berlinois. Les avocats de l'agitation arménienne sont-ils préparés à affronter dans de telles conditions les chances d'une guerre européenne? »

Cet article du plus répandu des journaux anglais, quelque peu différent de ceux qui l'avaient précédé, n'est passé inaperçu ni en Angleterre ni en Europe. Il a opéré comme un calmant; il a provoqué une détente presque immédiate dans l'opinion. D'autres journaux ont présenté presque en même temps des réflexions analogues. Il en résultait bien qu'on faisait retomber sur autrui la responsabilité d'une inaction qu'on jugeait d'ailleurs déplorable, comme si l'Europe était restée

indifférente aux maux de l'Arménie et de la Crète! comme si elle n'avait rien fait pour en arrêter le développement ou pour en prévenir le retour! — reproche injuste à coup sûr, et que l'histoire ne ratifiera pas, — mais enfin on consentait à tenir compte de la situation particulière des autres puissances et des ménagemens qu'elle leur imposait. Des hommes politiques considérables ont fait entendre le langage de la raison. Lord Rosebery, bien qu'on ne puisse pas tout approuver dans les nombreuses lettres qu'il a écrites et qui ont été livrées à la publicité, a mis en garde le parti libéral contre les entraînemens auxquels il avait paru trop céder. Ses observations et ses conseils se rapprochent beaucoup de ceux que le *Times*, de son côté, avait déjà présentés à ses lecteurs. Il appuie sans doute à l'excès sur le peu de crédit de l'Angleterre, et il déplore que le gouvernement de lord Salisbury n'entretienne pas de relations plus cordiales avec les autres puissances. On reconnaît là l'homme de parti. Mais il conclut que toute action séparée serait une faute, qu'elle engendrerait de très grands périls, et qu'il y a finalement lieu d'espérer que le gouvernement actuel saura à la fois éviter ces périls, c'est-à-dire la guerre, et néanmoins faire son devoir. On retrouve ici le langage de l'homme politique. Sir Charles Dilke a fait, lui aussi, entendre sa voix dans ce concert d'avertissemens donnés de partout à l'opinion un peu exaltée, un peu égarée. Il constate à son tour que l'Angleterre n'a pas su se concilier l'adhésion du sentiment européen, et il en recherche la cause dans un passé encore tout récent. « En 1882, dit-il, l'opinion publique ne vit dans le bombardement d'Alexandrie qu'un massacre, alors qu'elle-même avait réclamé la répression sévère des massacres chrétiens. Pour l'Angleterre, la perte d'un seul de ses cuirassés équivaudrait à la perte d'un corps d'armée pour la France ou pour l'Allemagne. Or, presque toutes les puissances sont mal disposées pour elle, car le protectorat virtuel de l'Angleterre sur l'île de Chypre et l'occupation de l'Égypte ont ruiné son crédit dans l'esprit de l'Europe. »

Il y a du vrai dans la manière dont sir Charles Dilke explique l'état de l'opinion, sur le continent, à l'égard de l'Angleterre; il y a aussi quelques défauts de nuances dans les griefs qu'il articule, et qui n'ont pas tous, à nos yeux, la même valeur. L'Europe, pour parler en toute franchise, n'attache plus grande importance à la question de Chypre; elle est assez disposée à la passer délibérément au compte des profits et pertes; et au surplus l'Angleterre n'a pas tiré jusqu'à ce jour un assez grand parti de son établissement à Chypre pour que l'équilibre de la Méditerranée en ait paru gravement compromis. Mais il n'en est pas de même de l'Égypte. Sur ce point, les préoccupations générales sont restées très éveillées, et, bien loin de s'être atténuées, elles ont pris à la suite des événemens d'hier un surcroît d'acuité. Les Anglais viennent, on le sait, d'entrer à Dongola. La manière dont le

major Kitchener a conduit l'expédition fait le plus grand honneur à son habileté. Ses calculs ont été si justes, et il s'est montré si soigneusement ménager du sang de ses soldats, qu'il n'a pas perdu au feu un seul homme : sur tous les points son artillerie a dépisté de loin l'ennemi et l'a mis en fuite. Son pays lui doit de la reconnaissance et tous les autres peuvent lui adresser leurs complimens. Toutefois, une affaire militaire bien conduite ne peut pas faire oublier une politique qui l'est beaucoup moins bien. On se demande de plus en plus où tend l'Angleterre sur le haut Nil. Personne ne croit qu'elle s'arrêtera à Dongola; mais jusqu'où ira-t elle? La facilité même qu'elle a rencontrée jusqu'ici dans ses opérations est une tentation à laquelle, très vraisemblablement, elle ne résistera pas. Les derviches ont montré qu'ils n'étaient pas un danger bien redoutable. On s'en doutait déjà; il n'était pas nécessaire d'être doué d'une exceptionnelle clairvoyance pour n'assigner au péril mahdiste qu'une proportion infinitésimale dans l'ensemble des motifs qui ont fait entreprendre l'expédition de Dongola. La politique égyptienne du gouvernement anglais inquiète parce qu'elle reste volontairement obscure, équivoque, couverte en quelque sorte : on n'en aperçoit pas le terme, et il a même semblé, à de certains momens, que ce terme était reporté au jour incertain, mais qu'on peut rapprocher, où aura lieu, par l'ébranlement et la chute de l'empire ottoman, la liquidation générale de toutes les affaires d'Orient. Qui sait si l'Angleterre ne dira pas alors, suivant le mot de M. de Bismarck, évidemment inspiré par un médiocre souci du droit strict : « *Beati possidentes?* » Voilà pourquoi, ou voilà du moins une des raisons pour lesquelles, — sir Charles Dilke ne se trompe pas à cet égard, — son attitude dans la question arménienne a pu paraître suspecte à certains autres pays. Évidemment, le jour où l'Angleterre aurait prononcé une parole claire et définitive au sujet de l'Égypte, si, comme il n'est pas permis d'en douter, cette parole était conforme à des engagemens souvent renouvelés et se contentait d'en fixer l'échéance, toutes les défiances tomberaient, et le gouvernement anglais rencontrerait une facilité dont il serait heureusement surpris à grouper l'Europe, en Orient, autour d'une politique dont on ne verrait plus que le côté généreux. Mais nous n'en sommes pas là. Les nuages, au contraire, s'amoncellent de plus en plus sur la politique égyptienne du cabinet de Londres. Le brillant succès des armes britanniques, qui aurait été salué avec enthousiasme si on y avait vu la promesse, les prémisses d'une solution, laisse les esprits de plus en plus perplexes en ce qui touche l'avenir. Aussi, — et tout le monde le constate à Londres avec une impatience mêlée de dépit, — n'est-il pas une puissance en Europe qui ne se réserve lorsque l'opinion anglaise se livre et s'abandonne tout entière à l'emportement des sentimens les plus honorables. Il y a là un malentendu qu'on fera cesser quand on le voudra; seulement, on

ne le veut pas encore. En attendant, chacun reste sur l'expectative. Le *Times* n'ose même pas trop compter sur l'Italie, qui, dit-il, est occupée ailleurs. L'Italie, depuis quelques mois, surtout depuis quelques semaines, paraît occupée à rajeunir un peu sa politique, qui en avait, à la vérité, quelque besoin. Elle ne la modifie pas sans doute, mais pourtant elle en élargit l'horizon. Il semble que le prochain mariage du prince royal avec une princesse de Monténégro ait déjà ouvert l'esprit italien à des conceptions un peu nouvelles. Les rapports avec la Russie sont devenus plus fréquens et plus confians. La négociation d'un traité de commerce avec la Tunisie, poursuivie par l'intermédiaire direct de la France, indique une détente entre les deux pays. La politique de M. Crispi s'éloigne et s'estompe dans le passé. L'Italie, nous n'en doutons pas, conserve les mêmes sentimens pour l'Angleterre, mais peut-être M. Visconti-Venosta ne les exprimerait-il pas avec les effusions lyriques dont M. le baron Blanc était coutumier. Il est de moins en moins probable qu'on puisse croire à Rome, à supposer qu'on l'y ait jamais cru, que l'Angleterre soit allée à Dongola pour dégager Kassala. Au reste, l'Italie tient peu à Kassala, et elle n'a pour le moment d'autre préoccupation que de mettre fin, avec honneur et dignité, à son aventure africaine. Ses aspirations se porteront peut-être bientôt d'un autre côté.

Mais revenons à Londres : cette digression au sujet de l'Égypte n'était d'ailleurs pas inutile pour expliquer l'état de l'opinion en Europe à propos des affaires d'Orient et de l'attitude que l'Angleterre y a prise. S'il y a un homme dans ce grand pays qui en représente bien les sentimens lorsqu'ils s'épanchent dans le sens de leur générosité naturelle, à coup sûr c'est M. Gladstone. La parfaite sincérité de l'illustre vieillard ne saurait être mise en cause : toute sa vie protesterait contre le moindre doute à ce sujet. L'histoire dira si M. Gladstone ne s'est pas égaré quelquefois ; ce n'est pas à nous à le rechercher aujourd'hui ; mais s'il s'est égaré, c'est toujours avec une bonne foi absolue, et toujours à la recherche, à la poursuite du bien de l'humanité. Il a conservé, jusque dans un âge avancé, les passions de sa première jeunesse, et c'est ce qui donne à ses paroles tant de force et de séduction. Ayant été à toutes les époques un des plus éloquens champions de la cause arménienne, il ne pouvait manquer, dans les circonstances tragiques de ces derniers mois, de la prendre en main de nouveau et d'apporter à sa défense toute la ferveur de son âme. Aussi est-ce bien ce qu'il a fait. Il s'est multiplié, comme il le faisait autrefois, pour faire pénétrer partout ce qu'il croit être la vérité. Il a même écrit une longue et pressante lettre à un journaliste français, dans l'espoir que sa parole, assurément désintéressée, serait écoutée en France : elle ne pouvait l'être, en effet, qu'avec sympathie et respect, sans pourtant faire, toutefois, beaucoup de conversions. L'exagération

même de quelques-uns des termes qu'emploie M. Gladstone devait mettre en garde contre lui. Tout le monde est d'accord, bien entendu, sur ce que les massacres arméniens ont eu de révoltant; ce n'est pas à ce sujet que la moindre dissidence pourrait se produire; mais il s'agit moins de condamner, de flétrir des actes contre lesquels se soulève la conscience universelle, que d'en prévenir le retour. Et que faut-il faire pour cela?

M. Gladstone n'en a rien dit dans sa lettre à un de nos confrères, pas plus d'ailleurs que dans celles qu'il avait déjà adressées à des journaux anglais. Il s'est contenté d'y exhaler son indignation, et de charger plus spécialement la Russie et la France de venger l'humanité si cruellement outragée. Soit; mais comment? C'est toujours la même question qui se pose. Il est probable qu'on l'a posée à M. Gladstone de beaucoup de côtés à la fois; on lui a demandé de s'expliquer, on l'a sommé de conclure. Il n'est pas seulement un philosophe; il a souvent et longtemps dirigé les affaires de son pays; il est homme politique et il connaît la valeur des mots. Retrouvant tout d'un coup son éloquence des meilleurs temps, il a fini par prononcer un grand discours à Liverpool. Ce discours était attendu avec impatience. S'il y avait pour l'Angleterre, s'il y avait même pour l'Europe un moyen assuré de faire prévaloir en Orient, contre les excès de la force brutale, la justice et la pitié, nul n'était plus propre que le glorieux vieillard à le reconnaître et à l'indiquer. Faut-il le dire? Le discours de Liverpool a été une déception, et cette déception a été avouée par la presse de tous les partis. M. Gladstone n'a découvert, il n'a proposé aucun moyen d'atteindre le but que vise son ardente philanthropie. Sa parole, qui avait excité tant d'espérances, n'a laissé après elle que l'hésitation. C'est qu'après avoir dirigé un véritable et très injuste réquisitoire contre les puissances qu'il a accusées d'avoir laissé tout faire, après avoir déclaré que l'Angleterre devait garder pleine et entière l'indépendance de son propre jugement sans le sacrifier à personne, pas même à l'intérêt supérieur du concert européen, après avoir tout jugé, tout condamné, tout menacé, M. Gladstone a déclaré qu'il fallait s'arrêter en deçà de la guerre, parce que la guerre serait le pire de tous les maux. Il a donné comme un modèle à suivre la conduite de la France en 1840, justification imprévue, mais un peu tardive, d'une politique qui n'a pas trouvé autrefois d'adversaire plus résolu que le gouvernement britannique. Déclarer qu'on ira jusqu'à la guerre, mais qu'on ne fera pas un pas de plus, n'est-ce pas se désarmer d'avance et se réduire à l'impuissance? En 1840, la France a laissé croire, au moins pendant un temps, elle a cru elle-même qu'elle ne reculerait pas devant l'obligation de mettre son attitude finale d'accord avec ses paroles : si elle avait dit dès le premier jour qu'en aucun cas elle ne tirerait l'épée, peut-être ne mériterait-elle pas aujourd'hui l'admiration rétrospective dont M. Gladstone veut

bien l'honorer. La Russie, il y a vingt ans, n'a pas reculé devant la guerre; aussi M. Gladstone ne lui marchande-t-il pas non plus les expressions laudatives. Lorsqu'on est résigné ou résolu à la guerre, toute une politique s'ensuit logiquement; mais il y a quelque chose de contradictoire à ne pas vouloir la guerre, et même à le dire très haut, et à parler pourtant comme si on en acceptait la terrible éventualité. C'est ce que fait M. Gladstone. Nous doutons que, par ce moyen, il réussisse à faire peur même au sultan, qui n'est pourtant pas réfractaire à ce genre de sentiment. En fin de compte, il se borne à demander que le gouvernement anglais rompe ses relations diplomatiques avec le gouvernement ottoman, et qu'il rappelle son ambassadeur de Constantinople. A quoi bon? Une rupture de ce genre n'a de valeur pratique, surtout auprès d'un souverain comme le sultan, que si elle est l'annonce d'autre chose et s'il est permis d'y voir une menace destinée à être suivie d'effet. Dans le cas contraire, elle est tout à fait inefficace, et ne peut avoir d'autre conséquence que de mettre le gouvernement qui y a eu recours dans l'embarras de savoir à quel moment il pourra renouer des relations imprudemment suspendues. Le sultan serait puni d'une manière à laquelle il risquerait d'être peu sensible si l'ambassadeur d'Angleterre le privait, pendant quelque temps, de sa présence et de ses conseils. On a fait remarquer à M. Gladstone que le seul résultat de sa proposition, si elle était adoptée, serait, en cas de troubles nouveaux, de priver ses nationaux en Orient de la protection immédiate du représentant de la Reine. Le retrait de l'ambassadeur serait un acte tout platonique de mauvaise humeur et de bouderie : ce n'est pas là ce qui convient à un grand peuple et à son gouvernement.

Mais alors, encore une fois, que faut-il faire? Nous persistons à croire qu'il n'y a en Orient qu'une politique à suivre, à savoir celle qui résulte de l'accord de toutes les puissances en vue d'exercer sur le sultan une pression aussi forte, aussi énergique que possible. C'est la conclusion de lord Rosebery dans une dernière lettre qu'il vient d'écrire de Dalmeny, et où il déclare que toute action isolée de l'Angleterre ne pourrait avoir que des effets déplorables. Ce qu'il dit de l'Angleterre ne serait pas moins vrai d'une autre puissance. Toute action séparée, non seulement d'une puissance, mais même de plusieurs d'entre elles à l'exclusion de certaines autres, serait un affaiblissement de l'Europe. Celle-ci n'a de force que dans son union. Si cette union n'est pas parfaite, absolue, sincère, le sultan n'a pas beaucoup de peine à démêler sur quels gouvernemens il peut s'appuyer pour échapper aux objurgations plus ou moins impérieuses que les autres lui adressent, et alors tout est perdu. La guerre seule, et personne ne la veut, pourrait assurer quelque efficacité à une intervention qui ne serait pas notoirement celle de tous. Sans doute, même

lorsqu'elle est unie, l'Europe ne peut pas tout; mais lorsqu'elle ne l'est pas, elle ne peut rien. Sans doute, même lorsqu'elle est unanime à demander des réformes, l'Europe n'est pas pleinement certaine d'en imposer l'acceptation et d'en assurer l'exécution; mais que serait-ce, si elle n'était pas unanime? Lord Rosebery dans une de ses lettres, d'autres que lui encore et la plupart des journaux anglais mettent avec quelque affectation leur confiance dans l'empereur de Russie pour mener à bien l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir en Orient. Ils ont raison assurément, et nous espérons comme eux que les conversations de Balmoral ne resteront pas stériles. Le tsar, avant d'arriver en Écosse, est passé par l'Autriche et par l'Allemagne; il est allé à Vienne et à Breslau; il sait ce qu'on y pense des affaires d'Orient et de la meilleure manière d'y intervenir utilement. Si lord Salisbury peut le faire profiter de son expérience déjà vieille, il pourra lui apporter en retour quelques renseignemens précieux sur les vues actuelles des principales puissances de l'Europe, sans même en excepter la France, bien qu'il ne soit pas encore venu à Paris. Au reste, les dépêches venues d'Orient dans ces derniers jours ne laissent aucun doute sur l'attitude de notre gouvernement, ni sur sa ferme volonté de ne pas laisser se renouveler d'odieux attentats. Dès son récent retour à Constantinople, M. Cambon a eu avec le sultan un entretien auquel on s'accorde à attribuer un caractère décisif. Nous sommes partisans résolus de l'intégrité de l'Empire ottoman, mais cette intégrité ne peut être maintenue qu'avec des réformes, et il ne suffirait pas, cette fois, de les promettre, il faut les faire. Ce programme n'est pas personnel à la France; c'est en somme celui de l'Europe; il est assez large pour rallier tout le monde et pour que chacun puisse mettre à son service son tempérament et ses moyens d'action particuliers.

L'Angleterre commence à s'apercevoir qu'elle a besoin de l'Europe, et certes l'Europe, de son côté, a grandement besoin de l'Angleterre. Elle ne saurait se passer de son concours; elle fera beaucoup pour l'obtenir. Mais aussi, aucune puissance n'a le droit de se considérer comme étant d'une autre essence que les autres, ni comme l'unique dépositaire de la vérité. C'est parce qu'elle a laissé quelquefois apercevoir des sentimens de ce genre que l'Angleterre s'est subitement trouvée isolée. Mais il ne tient qu'à elle de sortir de cet isolement. Elle a sa très large place dans le concert des puissances, à la condition pourtant de consentir à l'occuper.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

